

Montalembert et ses Amis

dans le Romantisme

(1830-1840)

ÉTUDE D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

Par

P. DE LALLEMAND

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PROPOSÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION
5, Quai Malaquais (VI^e)

RODEZ
IMPRIMERIE P. CARRÈRE
(Maison fondée en 1624)

1927



Montalembert et ses Amis
dans le Romantisme

(1830-1840)

Montalembert et ses Amis

dans le Romantisme

(1830-1840)

ÉTUDE D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

Par

P. DE LALLEMAND

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PROPOSÉE À LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION
5, Quai Malaquais (VI^e)

RODEZ

IMPRIMERIE P. CARRÈRE
(Maison fondée en 1624)

1927



A

Monsieur Fortunat STROWSKI

en hommage de gratitude.

P. DE LALLEMAND.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

PREMIÈRE PARTIE

La formation littéraire
de Montalembert

CHAPITRE PREMIER.

MONTALEMBERT. — SES ORIGINES, SON ÉDUCATION, SA FORMATION LITTÉRAIRE.

Nous nous proposons d'étudier les relations littéraires de MONTALEMBERT depuis sa jeunesse jusqu'en 1840, au moment donc où le romantisme triomphe, mais il importe avant d'examiner l'action personnelle de Montalembert, de remonter à ses origines afin de reconnaître quelles influences ses ascendants lui transmirent, sous quel angle les événements se présentèrent à ses premiers regards, dans quel état d'esprit il aborda les problèmes de son temps et quelle formation intellectuelle se trouvait à la base de ses jugements.

Les Montalembert étaient des gentilshommes du Poitou, tous gens d'épée : « Je suis le premier de mon sang qui n'ai guerroyé qu'avec la plume » (1), écrira Charles de Montalembert dans son dernier ouvrage.

Parmi tous ces hommes de guerre, rappelons Guillaume et Aimery, qui vont à la croisade avec saint Louis.

(1) Sur les origines de Montalembert, voir : VICOMTE DE MEAUX : *Montalembert*, in-12, Calmann Lévy, 1897, et LEGANUET, *Montalembert*, Gigord, in-8°, 3 vol.

Un grand nombre de renseignements bibliographiques ont été fournis par les recherches de M. Jules Dupin, tué glorieusement à la Crête du Linge le 26 juillet 1915; nous gardons un souvenir reconnaissant à sa famille qui nous a laissé la disposition de ses papiers.

(2) *Introduction aux Moines d'Occident*, par MONTALEMBERT, Lecoffre, 1860, I, p. CCXCVI.

André de Montalembert, seigneur d'Essé, à qui Brantôme consacre plusieurs pages terminées par le portrait suivant :

« On disait de son temps en Guyenne qu'il y avait trois
« nobles et braves chevaliers et gentils capitaines, tous
« trois capitaines, tous trois contemporains et quasi égaux
« en plusieurs points. L'un était de Poitou, qui était M.
» d'Essé ; l'autre de Xaintonge, qui était M. de Burie, et
« le tiers M. de Sanzac, d'Angoumois » ... « Louait chacun
« qui voulait chacun celui de sa nation, selon sa passion ;
« mais pourtant j'ai ouï dire aux moins passionnés, que
« M. d'Essé les emportait, car il était plus universel que
« les autres, fût en belle façon, en bonne grâce, en beau
« maintien, en la parole belle (je laisse la vaillantise à
« part, car tous trois en avaient, Dieu merci, leur provi-
« sion), fût en gentillesse chevaleresque et en gentil entre-
« tien, autant parmi les hommes que les dames » (1).

Au dix-huitième siècle, Marc-René de Montalembert, après avoir combattu pendant la guerre de Sept Ans, se distingua dans l'art des fortifications et fut nommé membre de l'Académie des Sciences. Son petit-neveu, Marc-René de Montalembert, le père de Charles, rejoignit l'armée de Condé, en 1792, puis, comme il ne voulait pas servir « l'usurpateur », ainsi qu'il appelait Napoléon, il s'engagea dans l'armée britannique et fit campagne en Egypte, aux Indes et en Espagne. Il fut chargé d'aller annoncer à Louis XVIII la restauration des Bourbons et revint avec son roi en France.

Ce fut d'ailleurs pour s'en éloigner bientôt après et pour remplir divers postes diplomatiques ; dans l'intervalle que lui laissaient ses missions, il siégeait à la Chambre des Pairs, parmi les membres de la droite modérée.

C'est à ses ancêtres paternels sans doute que Montalembert devait ce goût de la lutte qui, plusieurs fois, lui inspira le désir de se battre (entre autres, au moment de la

(1) BRANTÔME, *Vie des grands Capitaines Français*, éd. par la Société de l'Histoire de France, T. 3, p. 395.

conquête d'Alger, puis pour prendre part à l'insurrection polonaise). Il aima « l'ivresse du combat » et transporta dans la lutte des idées cette ardeur de sa race qui lui fit dire : « J'ai fait la guerre et je l'ai aimée » (1).

Les Montalembert lui donnèrent aussi ce goût chevaleresque du risque, cet amour des entreprises désespérées et cette générosité qui l'attacha aux causes vaincues : « Je n'aime pas les causes victorieuses », disait-il.

Marc-René de Montalembert, que ses vingt-deux années d'exil, les vicissitudes des siens ballotés entre des changements de fortune, la chute de toute une société avait enclin à la tristesse, lui transmet peut-être aussi ce penchant à la mélancolie que l'on rencontre souvent dans ses lettres et ses réflexions.

Pendant son émigration, Marc-René de Montalembert avait épousé Elisa FORBES, issue d'une famille écossaise fixée en Angleterre. Charles de Montalembert naquit à Londres le 15 avril 1810. Ses parents, voyageant sans cesse, confièrent sa première éducation à son grand-père maternel. M. James Forbes « avait occupé différentes situations honorables et importantes aux Indes » (2) ; il avait aussi parcouru plusieurs contrées d'Asie, d'Afrique et d'Amérique. Les récits de ses voyages, ses études sur les mœurs des habitants, sur la faune et la flore de ces régions, illustrées de dessins faits de sa main ou recueillis par lui, remplissent les 150 volumes des *Oriental Memoirs*. Il les résuma pour les mettre dans la circulation publique, en quatre volumes in-folio ; cet ouvrage lui ouvrit les portes de la Société Royale de Londres.

Lorsque Charles de Montalembert, âgé de quinze mois, fut confié aux soins de son grand-père, M. Forbes était alors retiré dans son domaine de Stanmore Hill, près de Londres ; son petit-fils passait de longues heures dans

(1) MONTALEMBERT, *Journal*, 3 août 1830, cité par Lecanuet. *Montalembert*, I, 95.

(2) *Gentelman's Magazine*, August 1919 : « After having filled early in life several honourable and important stations in different parts of India, he returned in 1784. »

cette bibliothèque que M. Forbes enrichissait avec soin, et où il partageait son temps entre la lecture et la composition de son immense ouvrage. Il le dédia à son cher petit-fils, qu'il avait presque constamment auprès de lui, et au frontispice de son ouvrage il traça à l'aquarelle un charmant portrait du petit Charles, et en exergue il écrivit de sa fine écriture cette exhortation : « *Ut ameris, amabilis esto* » (Ovide).

L'aïeul veilla avec une tendre sollicitude sur ce petit garçon qu'il avait tant de joie à considérer ; tout son désir fut de lui former une conscience droite et une foi profonde. Bien qu'il fût anglican, M. Forbes respecta religieusement la volonté de son gendre d'élever son fils dans la religion catholique, et les premières impressions religieuses de Charles de Montalembert furent gravées dans son âme par un protestant à la nature droite et respectueuse des convictions d'autrui. M. Forbes lui expliqua aussi et lui fit admirer tout enfant la Constitution anglaise et apprécier son libéralisme. Il suscita en lui la curiosité des pays étrangers, celle de Montalembert ne se tourna jamais vers les pays exotiques, mais dans tous ses voyages il apporta, dans ses rapports avec les habitants des régions qu'il traversait, un esprit de sympathie. Grâce à M. Forbes, Montalembert connut à fond la langue anglaise ; si, plus tard, il admira tant les auteurs anglais, c'est qu'il avait pu jouir de toute la saveur du texte original.

Après la mort de son grand-père (1819), l'éducation de Montalembert se poursuit à travers bien des changements. Tantôt il est à Stuttgart, où son père est ambassadeur de France près du roi de Wurtemberg, et il se familiarise avec la langue allemande ; tantôt il travaille à Paris sous la direction de différents maîtres. Malgré tant de vicissitudes, il ne perdit pas une occasion de s'instruire. Le duc de Montmorency le conduisit encore enfant à la Société des Bonnes Études, et ce fut là qu'il entendit Berryer pour la première fois.

Enfin, en 1826, l'abbé Nicolle persuada ses parents de le mettre au collège Sainte-Barbe (plus tard collège Rollin).

« Sainte-Barbe », dit Duruy, « était très à la mode dans « la société officielle... Le mardi et vendredi, il y avait « cercle tenu par de grandes dames, qui regardaient jouer « leurs enfants tout en devisant du dernier sermon ou du « prochain bal de cour... Du reste, la maison s'ouvrait à « tout le monde, de sorte qu'à côté du fils du duc de Guise, « un ami de Charles X, se trouvaient des enfants de familles très roturières » (1).

Montalembert s'y trouva d'abord fort isolé ; ses convictions religieuses déjà très profondes eurent beaucoup à souffrir du contact de ses camarades ; bien que Sainte-Barbe fût dirigé par un prêtre, les élèves étaient en majorité fort peu religieux.

« Un jour, raconte M. de Melun, en philosophie, pendant « l'étude, il nous prit fantaisie de discuter l'existence de « Dieu. Nous eûmes la délicatesse d'engager le maître « d'étude à se retirer pour nous laisser plus de liberté et « ne pas se compromettre. La discussion fut vive et approfondie, et lorsqu'on passa au vote, l'existence de Dieu « obtint la majorité d'une voix. Je votai pour le bon « Dieu » (2).

Montalembert ne se trouva plus « seul au milieu de la multitude », lorsqu'il eut lié connaissance avec Léon CORNUDET, un de ses condisciples qui partageait à la fois ses convictions religieuses et libérales. On trouve un reflet de leur état d'esprit dans un pacte rédigé par Montalembert. « pacte étonnant et magnifique qu'on ne peut pas relire sans croire qu'on a sous les yeux je ne sais quel parchemin oublié d'une croisade d'enfants » (3). Mais ce sont des croisades qui portent les couleurs romantiques. C'est en lisant une poésie illyrienne, « les Probatimi », qu'ils avaient été frappés de ce passage : « Et ils allèrent devant un prêtre, « qui lut les saintes prières ; ils communierent ensemble

(1) Lettre de Duruy à Mme Michelet, publiée par H. Hauser. *Grande Revue*, 25 octobre 1913.

(2) *Mémoires* du Vicomte A. DE MELUN. Oudin, 1891, 2 vol. in-12, p. 20.

(3) A. COCHIN : Discours prononcé à la Société générale d'Éducation, 1^{er} avril 1870, publié au *Correspondant*.

« et jurèrent d'être frères jusqu'à la mort l'un de l'autre. »
 A leur exemple, Montalembert et Cornudet signèrent de leur sang le témoignage suivant de leurs convictions :

« Dieu nous a comblés de bienfaits : il nous a fait naître
 « dans un pays libre ; il nous a mis en état de profiter des
 « lumières de notre siècle ; il a sanctifié notre vie par la
 « religion ; il l'a embellie par l'amitié. Notre reconnais-
 « sance ne pourra jamais égaler sa miséricorde ; mais du
 « moins, nous pourrions lui en donner un témoignage en
 « consacrant notre vie à sa gloire et à sa volonté. »... « Ser-
 « vir Dieu, être libres, voilà nos devoirs. » ... « Nous ob-
 « serverons exactement les lois divines et le respect hu-
 « main ne nous entraînera jamais à des complaisances
 « coupables. Nous tâcherons de pratiquer une charité uni-
 « verselle, et les malheureux seront toujours l'objet de nos
 « soins, de notre compassion. »... « La liberté sera notre
 « seule passion ; nous ne cesserons jamais de travailler
 « pour l'établir et la consolider dans notre patrie. »...
 « Aujourd'hui, nous avons confirmé cette consécration à
 « Dieu et à la patrie, ce pacte d'amitié, par l'acte le plus
 « auguste de la religion. Nous l'offrons à Dieu dans toute
 « la pureté de nos âmes, et nous espérons qu'il ne rejettera
 « pas cet élan de deux jeunes cœurs vers la vertu, la liberté
 « et l'amitié » (1).

En de longues polémiques, aux heures de récréation, Montalembert tâchait d'inculquer à ses camarades sa foi religieuse et libérale. Duruy en trace, non sans ironie, ce portrait : « Deux ou trois groupes se promenaient et discouraient, sans jamais hâter le pas, excepté quand une balle malicieuse s'égarait sur les mollets rebondis de Montalembert, l'orateur habituel du groupe principal » (2).

Les professeurs de Sainte-Barbe étaient tous des hommes très instruits, qui maintenaient les études à un niveau élevé. Montalembert parle avec estime de plusieurs d'entre

(1) *Lettres à un ami de collège*, publiées par M. Cornudet. Nouvelle édition augmentée. Lecoffre, 1884, p. 87.

(2) Lettre de Duruy à Michelet, publiée par H. Hauser. *Grande Revue*, 25 octobre 1913.

eux : l'abbé Nicole et son frère, MM. Bouillet et Poret, l'un d'eux devait l'intéresser particulièrement : c'était MICHELET. Montalembert ne suivit pas ses cours, la rhétorique ne comportait pas à ce moment de classe d'histoire, mais il recevait son enseignement indirectement en causant avec lui en dehors des heures de cours ; c'est seulement en ce sens que Duruy a raison de dire : « Je comprends que le « maître ait eu de l'affection pour un pareil élève (1) ». Encouragé par son accueil, Montalembert lui demanda communication d'un de ses livres :

« 24 juillet 1827.

« J'ai l'honneur d'offrir mes compliments empressés à
« M. Michelet et de le prier d'avoir l'extrême bonté de me
« prêter, pour aujourd'hui seulement, l'ouvrage de Hallam
« sur le moyen âge. Ce livre n'est point à la bibliothèque
« et me serait fort utile la veille d'une composition en
« discours français au concours. C'est M. le directeur qui
« m'a encouragé à faire cette demande à M. Michelet ;
« j'espère qu'il n'y verra point un manque de discrétion.

« J'ai l'honneur d'être son très humble et très obéissant
« serviteur.

CH. DE MONTALEMBERT
(Rhétorique) (2). »

L'action de Michelet se prolongeait en dehors du collège, comme le prouve cette lettre de Montalembert partant en vacances et se dirigeant vers la Roche-Guyon : « De Mantes
« à Roche, je suis venu en carriole, menée par une jeune
« paysanne des environs. La veille, j'avais vu Michelet,
« qui m'avait beaucoup parlé de l'utilité et du devoir qu'il
« y avait pour tout homme éclairé de communiquer les
« lumières. Je me mets à entamer une discussion tour à
« tour théologique, morale et politique. Oh ! tu aurais ri
« de bon cœur si tu m'avais vu, dans le fond de ma car-
« rirole, gesticulant et employant toutes mes ressources ré-

(1) Lettre de Duruy publiée par H. HAUSER, *Grande Revue*, 25 oct. 1913.

(2) Lettre de Montalembert à Michelet, publiée par M. CARRÉ, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} novembre 1924. Michelet et Montalembert,

« thoriennes pour convaincre les faibles esprits de ma
 « conductrice. Je réussis à lui démontrer que dans son
 « état d'obscurité et de pauvreté, elle était tout aussi heu-
 « reuse que moi, et ensuite que l'état des classes inférieu-
 « res était bien meilleur qu'avant la Révolution. Après
 « avoir gagné ces deux points, je tombe sur M. de Villèle,
 « mais il paraît que l'esprit de la brave fille se bornait à
 « des généralités : car elle se brouilla entièrement dès que
 « je commençai à particulariser. Toutefois, j'arrivai à La
 « Roche tout fier, car je sentais que j'avais communiqué
 « des lumières » (1).

Pendant son année de philosophie, Montalembert vit Michelet de nouveau, il savait apprécier le prix de ces entretiens car il note, le 24 juillet 1828 : « Visite à M. Michelet, « conversation philosophique du plus haut intérêt » (2). On sait qu'à ce moment, Michelet, qui avait été nommé professeur à l'école Normale, s'occupait autant de philosophie que d'histoire. Michelet lui parlait aussi de ses souvenirs personnels, de son estime pour les enfants royaux qui avaient été ses élèves et qu'il disait « si charmants, si instruits » (3). C'est sans doute à ce moment, à la fin de l'année scolaire 1828, qu'il faut placer ce billet, non daté, où Montalembert dit :

« Permettez-moi, Monsieur, de saisir cette occasion pour
 « vous exprimer toute la reconnaissance, que m'inspirent
 « votre excessive obligeance et la peine que vous prenez
 « pour moi depuis quelque temps. Je n'ai pas eu le plaisir
 « d'être votre élève, mais j'espère que vous ne me refuse-
 « rez pas celui de devenir par la suite votre ami (4).

(1) *Lettres à un ami de collège*, p. 43, 2 septembre 1827. Montalembert à Cornudet.

(2) Montalembert, *Journal inédit*. Tous les inédits proviennent des archives de Montalembert au château de La Roche en Brenil et sont publiés avec l'autorisation du comte A. de Montalembert et du baron de Meaux.

(3) *Lettres à un ami de collège*. Cornudet à Montalembert. 26 août 1830; p. 410.

(4) Montalembert à Michelet, lettre publiée par J.-M. Carré, *Revue des Deux Mondes*, 19 novembre 1924.

On verra plus loin que ce vœu fut réalisé.

Pendant son séjour à Sainte-Barbe, Montalembert travaillait et lisait avec une assiduité infatigable. Quelques mois après avoir quitté le collège, il dit avec regret : « Je « travaille six à sept heures par jour, ce qui est bien différent des quinze heures de Sainte-Barbe » (1).

Ses lettres permettent de suivre le travail qu'il accomplit pendant ses deux années de collège ; il analysa dans le texte : Juvénal, Perse, Catulle, Pline le Jeune dont une citation termine la lettre du 24 septembre 1827.

Il est ravi de la « sensibilité exquise » de Tibulle et nomme souvent Cicéron pourtant. « Il ne m'a nullement « convaincu, dit-il, des avantages de la vieillesse »... « En « revanche, avec quel plaisir ai-je lu le *De Amicitia*. Tite-Live lui fournit des arguments. « Tite-Live dit qu'il « fallait sacrifier à sa patrie, non seulement sa vie, mais « encore l'honneur, j'applique ces paroles à la religion » (2).

Vers la même époque, il est plongé dans l'*Illiade* et l'*Odyssée*, il exprime son amitié envers Cornudet en se servant des paroles d'Achille à Patrocle. Il « travaille beaucoup surtout Platon et Démosthène » (3).

L'antiquité n'absorbait pas toute son attention, déjà il lisait quantité de journaux ; les journaux libéraux circulaient à Sainte-Barbe sous le manteau, et étaient passionnément discutés. Souvent Montalembert assistait aux séances de la Chambre des Députés et de la Chambre des Pairs et il ne manquait pas, au retour, de tracer un résumé des séances dans son journal. Ainsi il se trouva en contact avec l'esprit de son temps, dès ses années de collège. Voici le souvenir que lui laisse cette période de travail : « Mon « départ approche à grand pas, et c'est demain que je « quitte définitivement Sainte-Barbe. C'est la dernière fois « que j'écris dans cette cellule, où j'ai éprouvé tant de

(1) *Lettres à un ami de collège*, 21 octobre 1828, p. 123.

(2) Id., 29 décembre 1827, p. 90.

(3) Lettre de Montalembert à Lemarcis, inédite, 28 juillet 1828.

« jouissances, où j'ai goûté cette paix et cette tranquillité
« que produit l'étude et qui n'a été interrompue que par
« les douces émotions de l'amitié »... « Jamais on n'a été
« plus heureux que moi au collège ; investi de la faveur
« de mes maîtres et de la confiance de mes camarades,
« j'ai étudié avec application et avec passion, et si mon
« zèle n'a pas été suivi de succès classiques, j'en ai retiré
« des fruits qui ont agrandi mon esprit et fortifié mon
« cœur. En même temps, j'ai joui d'une liberté entière et
« des privilèges les plus extraordinaires. C'est le cœur
« rempli de la reconnaissance la plus profonde que j'offre
« à Dieu ces deux années » (1).

Ses regrets, auxquels il fait allusion, car il avait eu moins de succès scolaires en Philosophie qu'en Rhétorique se renouvellent quelques jours plus tard sur un ton presque tragique :

« Décidément, je n'ai rien au concours et un misérable
« deuxième prix pour me consoler au collège : il est cer-
« tain que mon malheur passe mon espérance ; je suis sûr
« que personne n'a mieux travaillé que moi dans les huit
« collèges de Paris, et malgré toute ma modestie, je m'at-
« tendais à quelque chose et ce triste désappointement me
« touche beaucoup. Enfin, ce n'est qu'une illusion rayée
« du livre de ma vie et pour moi ce sera l'événement le
« plus ordinaire de mon existence » (2).

Dans ses études philosophiques, Montalembert avait été encouragé par Cousin dont il allait parfois écouter les cours à la Sorbonne, tout en suivant l'enseignement donné à Sainte-Barbe. La première fois que Montalembert l'entendit, il n'en fut pas enthousiasmé : « Jeudi j'ai été chez
« Cousin, écrit-il à un ami, il a parlé pendant deux heures
« et quart, ce qui m'a assommé, d'ailleurs, il n'a fait que
« délayer sa doctrine de la dualité de la raison, exposé
« dans ses fragments » (3).

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 10 août 1828.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 17 août 1828.

(3) Montalembert à Lemarcis, *Lettre inédite*, 10 mai 1828.

Mais il revient quelque temps après sur ce jugement :

« Il faut vous dire, cher ami, que je suis le plus variable
« des êtres : furieux, il y huit jours, contre Cousin, sa
« dernière leçon a manqué me rejeter parmi ses adora-
« teurs. J'y suis arrivé tout fier d'avoir été absolument du
« même avis que Guizot, que j'avais vu la veille et qui
« m'avait parlé de son collègue avec assez de dédain ;
« mais, malgré mes mauvaises dispositions, j'ai été forcé
« de céder à son éloquence et sa haute raison ; il avait
« pris pour sujet de clôture, la nécessité et l'avantage de
« l'éclectisme en philosophie comme en politique ; rien de
« plus juste que sa partie philosophique, rien de plus écla-
« tant, de plus élevé que sa partie politique. Il a trouvé
« dans la Charte le vrai modèle de l'éclectisme politique ;
« il a fait l'éloge le plus magnifique de toutes ses dispo-
« sitions et surtout de la religion de l'état ; il a répété sa
« profession de foi religieuse avec une sincérité touchante.
« Jamais je n'ai vu tant d'enthousiasme : Je proteste
« a-t-il dit contre la défaite de Wàterloo, il n'y a eu là ni
« vainqueurs ni vaincus ; la charte seule est sortie victo-
« rieuse de ce combat » (1).

Après avoir achevé ses études, Montalembert rejoignit son père en Suède, il s'était muni des dernières recommandations de Cousin :

« En sortant de chez toi, le cœur bien gros et bien triste,
« j'ai couru chez Cousin avec qui j'ai eu une discussion
« d'une heure et demie sur Herder ; j'étais soutenu par
« Leroux du Globe, et, après ce long combat, nous l'avons
« convaincu de socianisme. Cousin a été charmant d'es-
« prit pour tout le monde, et d'amitié pour moi. Il m'a
« tout à fait pris en affection ; il m'a embrassé en par-
« tant ; il m'a recommandé Kant, et je lui ai promis de
« l'étudier avec zèle et de lui rendre un compte fidèle de
« mes lectures » (2).

(1) Montalembert à Lemarcis, *Lettre inédite*, 28 juillet 1828.

(2) Montalembert à Cornudet, 28 août 1828, *Lettres à un ami de col-
lège*, p. 100.

L'éducation de Montalembert était terminée, il va pouvoir se développer plus librement lui-même en suivant sa propre impulsion. Les influences qu'il subira ensuite, seront celles de son choix ; du moins, dans la mesure relative où on est indépendant de son ambiance et de sa génération.





CHAPITRE II.

INFLUENCES LITTÉRAIRES : ROUSSEAU,

MME DE STAEL, CHATEAUBRIAND.

Montalembert a souvent exprimé ses opinions sur les livres qu'il lisait, soit dans son journal, soit dans les lettres écrites pendant sa jeunesse ; ce qui frappe tout d'abord, lorsqu'on parcourt ces documents si nombreux, relatifs à ses lectures, c'est l'absence presque complète des classiques français.

Un jour, un de ses amis lui adresse, après une comparaison entre Hugo et Racine une longue dissertation sur les rapports de Racine et des Grecs, Montalembert qui, à la même époque, prenait la peine de copier des pages entières de V. Hugo répond simplement : « Ta philosophie littéraire, comme tu l'appelles, sur Racine, les Grecs, les modernes, la forme et le fond, me semble très bien pensée, mais je ne m'occupe pas beaucoup de ces questions, de sorte que je suis indigne de recevoir les produits de ta plume, si ce n'est à titre d'ami » (1). Cependant, il a une grande admiration pour Bossuet. M. de Melun, camarade de Montalembert, à Sainte-Barbe, avait gardé de leur professeur de Rhétorique, le souvenir suivant : « En commentant les Oraisons Funèbres de Bossuet et en nous faisant remarquer les beautés, il avait soin de nous dire qu'il le

(1) *Lettres à un ami de collègue*, 20 février 1829, p. 205.

« recommandait à notre admiration, mais ne prétendait pas nous vanter les croyances surannées dont l'évêque de Meaux était l'interprète » (1). Montalembert admirait tout en Bossuet, même les croyances. Pendant les vacances d'août 1827, il se plongea dans la lecture des *Oraisons Funèbres* et de l'*Histoire Universelle* et un peu plus tard, il note dans son journal : « J'ai goûté quelques moments d'enthousiasme avec Saint-Laumer, en lui lisant Bossuet et Rousseau » (2).

A part cette exception, il avouait lui-même qu'il n'avait goûté les auteurs classiques que beaucoup plus tard dans sa vie : « A quarante ans, j'ai fait mon éducation classique avec l'illustre évêque d'Orléans » (3). Mais à vingt ans, ce sont les préromantiques dont il est épris.

Rousseau a fait sa conquête, nous avons vu qu'il englobe Bossuet et Rousseau dans un même enthousiasme, rapprochement inattendu ! Dans le long voyage de Paris à Stockholm, il emporte les œuvres de Rousseau : « Pendant la route, j'ai lu le premier volume de *La Nouvelle Héloïse*, qui m'a transporté » (4). Il peut paraître étrange que « ce fils des croisés » appréciait le philosophe de Genève, c'est qu'ils trouvaient un point de contact dans leur aversion commune contre la civilisation du XVIII^e siècle et contre Voltaire, que Montalembert détestait. Montalembert a toujours beaucoup joui de la nature et il savait gré à Rousseau d'avoir fait entrer cet élément de beauté dans notre littérature ; il a exprimé avec une grande éloquence très jeune et qui fait un peu sourire, cet attrait vers la solitude, cet éloignement de la société, dont il était imprégné quand il alla voir, en Suède, les cascades de Troelhetta, avec son Rousseau sous le bras ; voici sa description :

« Sur un rocher voisin de la dernière chute, on a construit un pavillon grossier, d'où l'on a une très bonne

(1) *Mémoires* du Vicomte A. de Melun, p. 19.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 25 août 1828.

(3) Discours au petit séminaire de Consolation, cité par le Vicomte DE MEAUX, *Montalembert*, p. 281.

(4) *Journal inédit*, 27 août 1828.

« vue générale de Troelhetta. Mais pour se faire une véritable idée de ce phénomène extraordinaire, il faut, selon moi, se placer sur l'îlot qui partage la seconde cascade ; c'est alors que foulant un sol presque vierge (car il n'y a que deux mois que le pont a été jeté), placé entre deux masses énormes d'eau, qui se précipitent avec un bruit étourdissant et en lançant dans l'air des flots d'écume sur lesquels les rayons du soleil font briller toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, ayant à gauche une chaîne de rochers immenses, colorés des teintes les plus variées, couronnés et sillonnés pour ainsi dire par des pins, des sapins, des bouleaux, des génévriers qui semblent sortir du sein des flots mugissants ; devant soi une île fermée à tous les hommes, par des cascades insurmontables ; à droite, quelques frêles habitations, dont les fondements sont des poutres placées au pied de la chute et que le choc des eaux ébranlent à chaque instant mais qui semblent protester au nom de l'homme, contre la toute puissance de la nature ; c'est alors, dis-je, qu'on éprouve je ne sais quel mélange d'admiration et d'effroi, suites naturelles de la grandeur d'un spectacle, qui ne doit être surpassé que par bien peu de sites en Europe, et dont pour mon compte, je n'ai jamais vu le pareil. En présence de pareilles beautés, il est impossible de ne pas élever sa pensée vers cet Etre Infini dont la main toute puissante se plaît à placer au milieu de la nature sauvage, les preuves de sa magnificence, et qui semble n'avoir permis aux eaux de déployer ici toute leur force et toute leur fureur, que pour montrer ce que seraient, sans sa providence éternelle, ces ondes, qui à quelques pas plus loin, vont servir paisiblement aux besoins de l'agriculture et du commerce » (1).

L'Etre infini de Rousseau n'est évidemment pas celui que l'Eglise enseigne et que Montalembert adorait, mais du moins, l'un et l'autre reconnaissaient l'action de Dieu dans le monde. Surtout, Montalembert vénérât en Rous-

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 22 septembre 1828.

seau, un apôtre de la liberté ; là encore, les conceptions foncières différaient beaucoup. Les expressions lyriques et vagues de Rousseau ne précisent nettement aucun système, le désir de destruction de l'ancien régime est encore le point le plus précis de sa politique ; tandis que Montalembert aspirait à mettre en pratique ses idées libérales basées sur un régime parlementaire modéré ; mais il savait gré à Rousseau d'avoir répandu au milieu de belles formules, le mot et le désir de liberté. Après avoir vu les excès de la Révolution de juillet, Montalembert écrivait à un ami :

« Non, la liberté que nous avons rêvé toi et moi, ce n'était point une liberté de commis voyageur, informe mélange de journalisme et d'industrialisme ; elle n'avait point pour principe de renier le passé et d'oublier l'autre monde ; elle était une création à la fois historique, poétique et religieuse ; elle devait être avant tout « fière et sainte » comme le voulait Rousseau, rattacher l'homme à tout ce qu'il y a de plus pur et plus élevé dans sa sphère, s'adresser et commander à tout ce qu'il y a de plus noble et de plus intime dans sa nature, et non pas seulement à sa bouche et à sa bourse » (1).

Dans l'*Avenir*, les amis de Montalembert nommaient souvent Rousseau, un article de Lacordaire donne bien les raisons de leur sympathie. Cet article fut écrit en réponse au *Globe* qui avait adressé à l'*Avenir* une sorte de défi sous ce titre : « Décadence du Catholicisme ». Lacordaire répondit, le 7 janvier, par « Mouvement d'ascension du Catholicisme ». On y trouve ce passage : « Les causes et les effets de la décadence du catholicisme depuis le seizième siècle étant ainsi constatés, il est facile de reconnaître le mouvement progressif qui l'emporte aujourd'hui vers de nouveaux destins. Certes, en 1778, quand Voltaire mourut, quand Rousseau rendit à Dieu cette âme harmonieuse qui pleura toute sa vie dans la solitude les maux d'une société perdue, alors ce déses-

(1) *Lettres à un ami de collège*, 9 septembre 1830, p. 417.

« poir pouvait entrer dans le cœur d'un catholique ; et si
« quelqu'un d'eux n'est pas mort du spectacle qu'il avait
« sous les yeux, j'en suis fâché, ou plutôt Rousseau mou-
« rut pour nous. Rousseau fut créé par Dieu pour être le
« Jérémie païen des deux siècles païens qui allaient s'a-
« chever dans les révolutions, et la destinée de ce nom-là
« n'est pas encore accomplie tout entière. Mais en 1830,
« c'est arriver trop tard pour pleurer nos malheurs, quand
« les Eglises des Etats-Unis, de l'Irlande, de la Belgique
» et de la France sont sorties par d'incroyables événe-
« ments des mains qui avaient cru tenir enchaînées pour
« jamais, la liberté des hommes et celle de Dieu » (1).

Il est vrai que si on acceptait à l'*Avenir* certains principes de Rousseau, on ne les admettait pas tous ; on s'opposait entre autres nettement à la théorie de la souveraineté absolue du peuple, l'exposé des doctrines de l'*Avenir*, signé par les principaux rédacteurs (dont Lacordaire et Montalembert), déclare que : « leur doctrine
« ne peut être confondue avec celle que Rousseau et Ju-
« rieu ont défendue sous le nom de souveraineté du
« peuple. Celle-ci consiste, en effet, fondamentalement à
« supposer que le peuple n'a d'autre loi que sa volonté,
« laquelle crée la justice » (2). De plus, Montalembert avait été trop imprégné de libéralisme anglais pour partager la passion d'égalité déchaînée par Rousseau. Par tempérament, autant que par conviction, Montalembert fut toujours aristocrate ; il réprouvait l'absolutisme, désirait la liberté pour tous, mais souhaitait ne voir les fonctions publiques importantes qu'aux mains d'une élite ; quand la Chambre des Pairs fut abolie, il le regretta vivement ; il aurait désiré qu'elle fût maintenue, mais que son accès fût ouvert aux hommes de valeur de tout ordre.

(1) *Avenir*. « Mouvement d'ascension du Catholicisme ». 7 janvier 1831.

(2) Déclaration présentée au Saint-Siège par les rédacteurs de l'*Avenir*. *Avenir*, 6 février 1831.

Madame DE STAEL conduisait alors à la découverte de l'Italie et de l'Allemagne beaucoup de Français ; lorsque ses œuvres tombèrent entre les mains de Montalembert, il avait, quoique très jeune, déjà une certaine connaissance de l'étranger. Il avait voyagé à un âge trop tendre (il avait douze ans) pour y faire de sérieuses observations, mais il pouvait néanmoins en conserver des souvenirs ; nous avons vu que l'Angleterre lui était familière et il avait déjà parcouru dans le texte beaucoup d'auteurs étrangers.

Il lut d'abord *Corinne*, ainsi qu'il le mentionne dans cette lettre : « Corinne m'est tombé entre les mains et je « n'ai pas pu résister à la tentation. J'en ai été charmé ; « cela m'a un peu raccommode avec l'Italie » (1).

Je ne sais quel grief Montalembert avait à ce moment contre l'Italie, mais lorsqu'il l'aura visitée, il partagera sans peine l'enthousiasme de Mme de Staël, bien que leur sympathie n'ait pas toujours les mêmes motifs.

« Je lis dans ce moment l'*Allemagne* de Mme de Staël. combien ce livre de Mme de Staël correspondait à l'état d'esprit du public à cette époque ; il signale cette lecture à ses deux plus chers amis ; à Lemarcis, il écrit :

« Je lis dans ce moment l'*Allemagne* de Mme de Staël. « J'en suis ravi : style, pensées, vérité des descriptions, « tout y est admirable. Je ne croyais pas qu'elle eût fait « si bien que cela » (2).

Il invite un autre ami à partager son plaisir : « Je regrette de plus en plus que tu sois tellement étranger à « la littérature allemande ; je la chéris tous les jours davantage. Je lis avec délices l'ouvrage où Mme de Staël « l'a si bien jugée. Les Allemands, dit-elle à la fin d'un de « ses chapitres, professent une doctrine qui tend à ranimer l'enthousiasme dans tous les arts comme dans la « philosophie, et il faut les louer s'ils le maintiennent : car « ce siècle pèse aussi sur eux, et il n'en est point où l'on « soit plus enclin à dédaigner ce qui n'est que beau ; il

(1) Montalembert à Lemarcis. *Lettre inédite*, 28 janvier 1828.

(2) Montalembert à Lemarcis. *Lettre inédite*, 11 mai 1829.

« n'en est point où l'on répète plus souvent cette question, la plus vulgaire de toutes : A quoi bon ? » (1).

Le 26 juin, il en parle de nouveau : « J'adopte avec pleine confiance tes éloges de *Delphine*. Rien ne m'étonne maintenant de la part de Mme de Staël, depuis que j'ai lu son *Allemagne*. Les deux dernières parties de cet ouvrage sont au-dessus de tout éloge. Il y a une apologie de l'enthousiasme dont chaque phrase me fait sauter sur ma chaise. Je ne conçois pas comment elle a fait de *Delphine* un esprit fort, elle dont l'âme est si religieuse et si poétique » (2).

Cette apologie de l'enthousiasme, qui d'ailleurs est la source vive qui baigne tout le terrain parcouru par Mme de Staël, se trouve plus spécialement dans les trois derniers chapitres : « De l'enthousiasme, de l'influence de l'enthousiasme sur les lumières, de l'influence de l'enthousiasme sur le bonheur ». Par enthousiasme, il semble que Mme de Staël entende une sorte d'exaltation, de puissance de sensibilité, de vivacité d'imagination, qui incite à donner à la philosophie, à la religion, à la littérature, non seulement l'adhésion de l'intelligence, mais l'ardeur du sentiment, et d'autre part à jeter sur toutes les affections et émotions, l'éclat de la poésie. Attitude non sans danger, qui supprime tout esprit critique ; mais Mme de Staël ne devait-elle pas charmer un caractère jeune, épris d'idéal, par des réflexions comme celle-ci :

« L'enthousiasme est à la conscience ce que l'honneur est au devoir ; il y a en nous un superflu d'âme qu'il est doux de consacrer à ce qui est beau, quand ce qui est bien est accompli » (3).

Peu de temps après s'être confié au bon goût de Cornudet pour apprécier *Delphine*, Montalembert le lit en sa

(1) *Lettres à un ami de collège*. Montalembert à Cornudet, 15 mai 1829, p. 272. La citation de Mme de Staël est tirée de *L'Allemagne*, t. I, 2^e partie, fin du chapitre 2.

(2) Montalembert à Cornudet. *Lettres à un ami de collège*, p. 304.

(3) *De L'Allemagne*, 2^e éd., p. 382.

compagnie, et voici son impression : « Mon ami, quel nouveau bienfait ne m'avez-vous pas conféré, en me faisant connaître *Valérie* et le nouveau dénouement de *Delphine*. Je n'ai encore lu que les vingt premières pages de *Valérie* ; mais hier soir, je me suis décidé à lire le nouveau dénouement tout entier ; je n'en avais pas traversé dix pages que je l'ai trouvé trop beau pour le lire seul, et j'ai été ce matin le lire avec Léon. Vous m'avez fait passer une délicieuse matinée au détriment de mes études historiques que j'ai envoyées paître. Vraiment, après *René*, *les Fiancés* et *Kenilworth*, jamais roman ne m'a tellement ému ; je ne sache rien dans *Corinne*, que l'on puisse comparer à cette fin ; cela m'a donné une envie démesurée de lire tout le roman, mais il y a six volumes, et vous ne m'en avez pas dit trop de bien. Quant au dénouement, il n'y a pas de pages où il ne se trouve deux ou trois pensées enlevantes par leur poésie ou désolantes par leur vérité : il y en a une surtout qui m'a fait tressaillir de surprise, tant elle s'est présentée de fois à mon imagination blasée. C'est celle qui vante le bonheur que l'on éprouve à voyager avec ce qu'on aime. Oh ! qu'il y a de vérité de profondeur dans cette intime révélation de sensibilité » (1).

On sait que d'après le premier dénouement, le seul imprimé dans les éditions actuelles, *Delphine* s'achevait à la mort de Léonce, exécuté par le Comité de Salut public. Une cinquième édition avait été préparée par Mme de Staël, mais la mort la surprit, et ce fut sa fille qui publia cette édition modifiée en 1820. Dans l'avertissement, Mme de Staël disait : « Je me suis rendue aux observations qui m'ont été faites sur le dénouement qui existait d'abord. On m'a dit qu'il rappelait les événements de la Révolution au milieu d'une situation toute idéale. On m'a dit que ce dénouement n'était pas l'effet immédiat des caractères. »... « Ces réflexions m'ont convaincue. »...

(1) Montalembert à Lemarcis, *Lettre inédite*, 15 mai 1829.

« Delphine est réimprimée dans cette édition avec un dénouement entièrement nouveau » (1).

Voici le passage qui dépeint le voyage de Léonce et de Delphine : « Il n'y a rien de si doux que de voyager avec ce qu'on aime, le sentiment d'isolement que fait éprouver cette situation, ce sentiment pénible quand on est seul, est précisément ce qui rend les jouissances de l'affection plus délicieuses. Vous ne connaissez personne, personne ne vous connaît ; vous traversez des pays nouveaux, votre curiosité est agréablement satisfaite, mais rien ne vous distrait de l'idée profonde qui remplit votre cœur : vous aimez à sentir à chaque instant la différence de cet univers étranger qui passe devant vos yeux avec cet être si cher, si intime, que vous avez près de vous » (2). Les réflexions qui désolaient Montalembert par leur vérité, c'était, par exemple, celles qui expriment l'antinomie que Delphine constate entre sa sensibilité passionnée et ce code de l'honneur imposé par les conventions sociales à Léonce (ce Léonce si irréel !).

Après le premier moment d'admiration fervente, Montalembert ne parla plus de *Delphine*. Nous ne retrouvons plus ni *Delphine*, ni *Corinne* parmi les livres chéris de Montalembert.

CHATEAUBRIAND ne cessa de fixer l'attention de Montalembert, et souvent son admiration. Montalembert était encore à Sainte-Barbe quand il fut ravi par *Atala*. « Ce qui m'a ému, écrit-il, tout autrement que ces fictions trop étrangères à mon cœur (il venait de parler des *Brigands* de Schiller et du *Pilote* de Nodier), c'est *Atala*. Oh ! désormais j'adopte *Atala* comme la perle des romans, ou plutôt des poèmes ; j'ai éprouvé tant de charmes, tant de douce mélancolie en lisant ce chef-d'œuvre, qu'il a fallu toute la sottise insolente des Morrellet, etc., pour me faire apercevoir le petit nombre de

(1) Mme DE STAEL, *Delphine*, 5^e éd. p. 249.

(2) Mme DE STAEL, *Delphine*, 5^e éd., p. 263, 264.

« fautes qui subsistent encore. Je n'essaierai pas de vous
 « décrire combien ce livre a gagné à mes yeux, par le triste
 « rapprochement que je ne pouvais m'empêcher d'établir
 « entre ces malheurs imaginaires et les malheurs trop
 « réels d'un ami. Quant à *René*, je n'ai pu encore en lire
 « que dix pages ; arrivé là, j'ai fermé le livre, pénétré
 « d'admiration et de désespoir » (1).

Montalembert rouvrit bientôt le livre enchanteur :

« Oh ! mon ami, j'ai lu *René*, et je ne saurai jamais vous
 « dire quelles douces et terribles émotions j'ai ressenties à
 « cette lecture. Je le mets au-dessus de tout, d'*Atala*, de
 « *Paul et Virginie*, de *la Prison d'Edimbourg*, de *Kenil-*
 « *worth* ; c'est un de ces ouvrages qui épuise l'admiration,
 « il ne reste rien pour les autres. Je viens de le relire une
 « troisième fois à mon ami Léon. Combien de tristes sou-
 « venirs, mais aussi combien de consolations ne devez-
 « vous pas trouver dans ce délicieux petit volume que vous
 « emportez ; j'espère l'avoir aussi avec moi en Suède, et
 « nous converserons l'un avec l'autre par cet intermé-
 « diaire » (2).

René resta aux yeux de Montalembert le chef-d'œuvre du roman, c'était le point de comparaison suprême : « J'ai
 « relu *les Fiancés* (de Manzoni), c'est au-dessus de tous
 « les romans, excepté *René* » (3).

En Suède, Montalembert propage son admiration pour Chateaubriand. Il note avec joie : « La comtesse d'Ugghlass
 « a passé toute la soirée chez nous : lecture de *René* qu'elle
 « a bien apprécié » (4).

Lorsque Lacordaire, dans la première année d'une amitié qui s'était formée en combattant l'*Avenir*, voulait lui exprimer toute son affection, il substituait au prénom de Charles de Montalembert celui de René (qui d'ailleurs était inscrit parmi les noms de Montalembert) ; ainsi, lors d'un voyage de Montalembert, il lui dit : « Ecris-moi donc

(1) Montalembert à Lemarcis, *Lettre inédite*, 10 mai 1828.

(2) Montalembert à Lemarcis, *Lettre inédite*, 16 mai 1828.

(3) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 29 déc. 1831.

(4) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 16 mai 1829.

« souvent, mon bon René, très souvent, quand tu es heureux et quand tu es triste. Je regarde tous les jours le ciel en me levant afin qu'il soit pur pour toi pendant la journée, mais il n'obéit pas toujours à mes regards » (1).

Montalembert s'intéresse autant à Chateaubriand lui-même qu'à ses ouvrages ; son ami Lemarcis connaissait Chateaubriand et le voyait souvent ; dans leurs lettres, les jeunes gens ne manquent pas d'analyser tous les actes de Chateaubriand tour à tour avec l'enthousiasme ou la sévérité de leur âge.

En mai 1828, Montalembert écrit : « A propos de M. de Chateaubriand, vous savez sans doute que depuis huit jours, on l'envoie à Rome. J'espère pour lui que ce bruit sera démenti ; il faut que le génie et la vertu aient des ressources toutes particulières pour se consoler de la calomnie qui me semble un des fléaux les plus terribles de la vie publique » (2). Comme on le sait, ce projet se réalisa, au contraire : « Vous aurez beau le défendre, dit Montalembert quelques mois plus tard, jamais vous ne me convaincrez qu'il n'a point fait la faute la plus grossière en acceptant l'ambassade de Rome, au lieu de jouer le rôle de médiateur à la Chambre des Pairs, où l'opinion publique lui avait assigné une place si élevée. Soyez sûr qu'il s'en ressentira toute sa vie. Est-ce que la froide et tortueuse diplomatie est faite pour un homme tel que lui ? Je crois bien qu'il s'ennuie : c'est le moindre mal qui puisse lui arriver. Malheureusement, il a des dettes, et rien ne tue l'homme d'Etat comme un ménage et des dettes » (3).

C'est encore l'idéal élevé que Montalembert avait de l'homme politique qui l'inspire lorsque Chateaubriand abandonne son essai de tragédie : « Je suis enchanté pour la gloire de M. de Chateaubriand qu'il ait renoncé à faire jouer *Moïse*, tout le monde se serait moqué de lui. Quand

(1) Lacordaire à Montalembert, *Lettre inédite*, 3 octobre 1831.

(2) Montalembert à Lemarcis, *Lettre inédite*, 16 mai 1828.

(3) Montalembert à Lemarcis, *Lettre inédite*, 28 novembre 1828.

« on est homme d'Etat, on renonce à être auteur dramatique, et l'universalité de génie que semble afficher l'illustre écrivain est une prétention exagérée et dangereuse. Il aurait eu beau rejeter la faute sur Ladvocat, tout le monde sait qu'on ne vend jamais le droit de mettre en danger sa réputation » (1). On sait que Chateaubriand publia *Moïse* en 1831 ; la lettre de Montalembert confirme ce que l'auteur disait lui-même dans la Préface : « *Moïse* lu au comité du Théâtre Français, en 1828, fut reçu à l'unanimité. »... Plusieurs personnes désiraient encore voir donner *Moïse* afin d'essayer une diversion en faveur de cette pauvre école classique, si battue, si délaissée, à laquelle je devais bien quelque réparation, moi l'Aïeul du Romantique par mes enfants sans joug *Atala* et *René* ». Puis, après avoir énuméré toutes les raisons de succès que promettait son œuvre, il ajoute : « Aussitôt que l'on sut que *Moïse* allait être joué, des représentations m'arrivèrent de toutes parts : les uns avaient la bonté de me croire un trop grand personnage pour m'exposer aux sifflets ; les autres pensaient que j'allais gêner ma vie politique et interrompre en même temps la carrière de tous les hommes qui marchaient avec moi »... « Les considérations qui ne s'appliquaient qu'à moi m'auraient peu touché ; je n'avais aucune envie d'être président du Conseil et la liberté de la presse m'avait aguerri contre les sifflets ; mais quand je vis que d'autres destinées se croyaient liées à la mienne, je n'hésitais pas à retirer ma pièce » (2).

Entre temps, Montalembert ayant eu l'idée de faire une histoire d'Irlande, Lemarcis prit sur lui de consulter Chateaubriand à ce sujet ; nous n'avons pas la lettre de Lemarcis, mais voici la réponse de Montalembert :

« Je devinais bien que mon projet sur l'Irlande ferait vibrer une corde bien sensible dans votre cœur. Bien loin de vous accuser d'indiscrétion, je vous sais un gré

(1) Montalembert à Lemarcis, *Lettre inédite*, 17 février 1829.

(2) CHATEAUBRIAND, *Œuvres complètes*. Appendice au tome 22. Ladvocat 1831.

« infini d'avoir consulté M. de Chateaubriand à ce sujet,
« c'est un encouragement précieux que vous m'avez fourni.

« Si vous allez aux Eaux d'ici à dix ans je ne le pardon-
« nerai pas, ni à votre santé, ni à vos médecins : à quoi
« les eaux ont-elles jamais servi. Laissez cette ressource
« factice à des malades de commande ou de caprice,
« comme M. de Chateaubriand. A propos de ce grand
« homme, a-t-on jamais vu une nullité plus honteuse que
« la sienne ? Un discours plus inutile et plus digne d'Hyde
« de Neuville que celui qu'il a fait à la Chambre des Pairs ?

« C'est dans un moment pareil à la crise où nous som-
« mes, que le génie revendique son empire, si ce génie est
« vraiment fait pour commander. Il me semble que, quand
« la première tribune du pays vous est ouverte et que le
« pays vous écoute d'une manière attentive, on y monte
« avec recueillement et courage, non pas pour parler de soi
« et de ses prédictions, mais pour protester, au nom de la
« religion et de la liberté « fière et sainte », contre le
« manque de croyances dans les masses et le manque
« d'énergie dans les chefs » (1).

Le discours auquel Montalembert fait allusion n'était pas, en effet, bien remarquable. Chateaubriand s'opposait au ministère et disait qu'il avait prévu toutes les difficultés de l'heure (2). On se souvient qu'il était revenu de Rome dans l'espoir d'être appelé au ministère des Affaires étrangères ; assez mal reçu, il se résigna à regagner son ambassade en passant par Cauterets ; c'est de là, qu'apprenant la formation du ministère Polignac, il revint donner sa démission. La manière dont on l'accepta lui laissait toute sa liberté de critique, il l'exprimait dans le *Journal des Débats*, où ses articles, quoique non signés, étaient reconnus de tout le monde : « Avez-vous remarqué dans les
« *Débats*, écrit Montalembert, aujourd'hui un article de
« Chateaubriand sur la politique générale et la sienne en

(1) Montalembert à Lemarcis, 6 juillet 1829. Le dernier alinéa a été publié par LECANUET : *Montalembert*, t. I, p. 63, le reste inédit.

(2) Voir *Journal des Débats*, 17 juin 1829.

« particulier, qui a mis tout Paris en émoi » (1). A ceux qui lui reprochaient ses variations, Chateaubriand répondait par cette distinction : « Nous défions nos adversaires « de prouver que nous ayons jamais varié dans nos principes. »... « Depuis les premiers jours de la Restauration, nous n'avons pas cessé un moment de demander « la Charte, avec toutes les conséquences qui en dérivent.

« Vous, qui que vous soyez, qui après la chute inévitable « du présent ministère pouvez être consultés sur le sort « de notre patrie, prenez la France telle que le temps l'a « faite ; que cette France soit gouvernée de bonne foi avec « les institutions qu'elle a payées si cher » (2).

Quand cette « chute inévitable » eut entraîné celle de la monarchie légitime, Montalembert, quoiqu'il ne fût pas légitimiste, applaudit au beau geste de Chateaubriand. Au milieu d'un voyage en Angleterre, il inscrit cette première impression : « Lecture du discours sublime de Chateaubriand. Je ne peux que deviner son éloquence à travers « la traduction tronquée et imparfaite du *Times*, mais « comme action, c'est le plus beau fait de nos annales parlementaires » (3).

Chateaubriand a publié dans ses Œuvres complètes ce discours où se trouve le fameux passage :

« Inutile Cassandre, j'ai assez fatigué le trône et la patrie de mes avertissements dédaignés ; il ne me reste qu'à « m'asseoir sur les débris d'un naufrage que j'ai tant de « fois prédit. Je reconnais au malheur toutes les sortes de « puissances, excepté celle de me délier de mes serments « de fidélité » (4).

Outre l'intérêt politique et religieux qui s'attachait à tous les actes de Chateaubriand, Montalembert était aussi attiré vers lui pour le motif qu'il expose dans la lettre suivante :

(1) Montalembert à Lemarcis, *Lettre inédite*, 26 janvier 1830.

(2) *Journal des Débats*, 26 janvier 1830.

(3) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 11 août 1839.

(4) CHATEAUBRIAND, *Discours sur la Déclaration faite par la Chambre des Députés*. 7 août 1830.

« J'ai été vivement touché, dit-il à un ami, de ce que
« vous écrivez sur la tristesse et la vieillesse de votre âme :
« si vous prenez la peine de relever un admirable morceau
« de *Génie de Christianisme*, vol. 2, liv. 3, sur le vague
« des passions, vous y trouverez, je crois, une peinture
« bien exacte de ce que vous sentez et de ce que je sens
« aussi » (1).

Si nous suivons le conseil de Montalembert, nous retrouverons dans ce passage certains côtés de son caractère, ceux qui le mettent en contact avec les hommes de sa génération ; pourtant, il ne faudrait pas pousser l'analogie trop loin, car tous les traits de ce tableau ne lui ressemblent pas. Montalembert était au moment où ses « facultés jeunes, « actives, entières, mais renfermées, ne sont exercées que « sur elles-mêmes, sans objet » ; mais il n'était pas sans but, déjà il était décidé à défendre la religion et la liberté ; mais il cherchait encore de quelle manière servir son idéal, il restera plusieurs années flottant, ballotté par des conseils divers, se jetant d'un travail à l'autre, avant de trouver la direction nette de sa vie.

Cette imagination « riche, abondante, merveilleuse », est celle de Montalembert ; nous la retrouvons dans la page suivante :

« A côté de la vie telle que Dieu me la destinait, mon
« imagination s'est avisée d'en créer une autre pleine de
« charme et d'un bonheur inconnu à ce monde : chaque
« jour, chaque heure même étaient marqués pour telle
« jouissance, telle gloire ; et les heures et les jours se
« succèdent en ne m'apportant que de nouvelles amertu-
« mes, et plus je m'empare de l'avenir, plus il me pèse et
« me déchire. Je ne tiens à la vie que par des liens pure-
« ment matériels ; ce sont malheureusement les plus forts
« de tous : que ne puis-je les briser ! Que ne puis-je me
« laisser absorber par la seule passion qui me semble di-
« gne du cœur de l'homme celle de Dieu et des choses di-
« vines »... « Cependant, au milieu de ma tristesse, je ne

(1) Montalembert à Lemarcis, *Lettre inédite*, 21 février 1828.

« dois pas être injuste. Dieu m'a accordé au suprême degré, la grâce pure et rare de l'amitié » (1).

Montalembert avouait lui-même qu'il était « enclin aux exagérations » :

« Vous savez que je suis ardent et exagéré dans mes éloges, vous me l'avez dit si souvent, que je crains presque de rien admirer avec vous, mais certes, vous me pardonnerez en faveur d'un ouvrage que vous m'avez vous-même recommandé » (2). Il s'agissait du roman de *Valérie* et malgré ce début prudent, le reste de la lettre est un dithyrambe.

Certes, Montalembert était « le chrétien qui se regarde toujours comme un voyageur, car il sait que l'homme vit peu de jours » ; il commença plusieurs cahiers de son journal en mettant en exergue la parole de saint Augustin : « Miser eram et miser est omnis anima vincetus amicitia rerum mortalium ». Il ne cesse d'avoir présent à son âme « le tableau des chagrins de la terre et de la joie céleste », car au milieu des plus grandes agitations du combat ou du succès, il ne manque jamais de jeter un instant ses regards vers les perspectives éternelles, mais pour Montalembert « la religion chrétienne ne fut pas une source « d'où découlaient d'inépuisables rêveries », il y trouvait, au contraire, un appui pour lutter contre sa tendance à la mélancolie, pour développer en lui, la fermeté et la paix.

Le sentiment religieux de Montalembert est à l'unisson de celui de Chateaubriand, dans la joie qu'il éprouvait à suivre les beautés poétiques et visibles de la religion ; et nous le verrons considérer tous les arts comme des instruments destinés à glorifier Dieu en un magnifique concert.

Seulement, chez Montalembert, l'admiration pour les splendeurs extérieures du culte s'unissait à une forte vie intérieure dont le reflet animait toute sa personne. Guizot

(1) Montalembert, *Journal inédit*, 1^{er} janvier 1830.

(2) Montalembert à Lemarcis, *Lettre inédite*, 5 janvier 1830,

en fut frappé, il faut citer en parallèle du chapitre de Chateaubriand, le passage où Guizot rapporte la première impression que lui causa Montalembert, il rend sensible toute son originalité : « Je ne sais, Monsieur, si vous vous
« rappelez la première circonstance dans laquelle j'ai eu
« l'honneur de vous connaître ; pour moi, je m'en sou-
« viens et je m'en suis toujours souvenu avec un vif sen-
« timent d'intérêt et de plaisir. Vous étiez bien jeune
« alors ; vous aviez à peine dix-neuf ans... Il y avait déjà
« dans votre ouvrage un esprit et un talent rares et j'en
« fus frappé ; mais je fus encore plus frappé de vous-
« même que de votre ouvrage. Des pensées si sérieuses,
« avec des émotions si vives, tant de gravité dans le cœur
« avec tant d'ardeur dans l'imagination, votre foi profonde
✓ et naïve, votre physionomie, votre langage, pleins en même
« temps de réflexion et de passion, et votre extrême jeu-
« nesse laissant éclater toutes ces richesses de votre na-
« ture, avec son inexpérience impétueuse, ses grands dé-
« sirs et ses beaux instincts, tout cela vous donnait, Mon-
« sieur, un caractère original et plein d'attrait, qui dès ce
« jour me saisit vivement et me fit pressentir pour vous
« un noble avenir » (1).

(1) Guizot, *Discours pour la réception de Montalembert à l'Académie Française*. Firmin-Didot, 1852, p. 47.



DEUXIÈME PARTIE

Les Amis de Montalembert



CHAPITRE III.

MONTALEMBERT ET LÉON CORNUDET.

Le 31 décembre 1828, Montalembert jetait un coup d'œil sur les pensées, les peines et les joies de l'année : « Quelle
« serait mon ingratitude si j'oubliais le bienfait inestima-
« ble et si rare à mon âge, que Dieu m'a conféré en me
« faisant connaître toutes les douceurs de la plus tendre
« sympathie, de la plus vive amitié. Léon, friend of my
« heart, ton cœur n'est-il pas toujours là, pour recevoir
« les épanchements du mien ; cher et malheureux Gus-
« tave, n'est-ce point l'année 1828 qui m'a révélé votre
« inépuisable tendresse, et votre consolante sympathie ?
« Ah ! pourquoi faut-il que des jouissances si pures et si
« délicieuses, soient si incertaines et si passagères

« C'est donc encore la reconnaissance qui doit dominer
« dans mon âme au moment où je commence une nou-
« velle époque de ma vie. La foi et l'amitié telles sont les
« grandes consolations de ma vie, les dons éclatants de
« mon créateur » (1).

L'amitié de Montalembert et de Léon Cornudet, se reflète tout entière, dans les *Lettres à un ami de collègue* et les *Lettres à Léon Cornudet* ; elle se résume dans cette lettre écrite par Montalembert déjà gravement malade :

(1) Montalembert, *Journal inédit*, 31 déc. 1828.

« La Roche en Breny. 25 novembre 1869 :

« Très cher ami, chose singulière et qui m'a beaucoup
« ému, lorsqu'on m'a remis ta lettre du 21, je venais jus-
« tement de penser à toi pendant une heure entière... Quel
« meilleur emploi pourrai-je faire de mes tristes loisirs...
« que de rechercher et de retrouver dans ma mémoire af-
« faiblie, la trace ineffable de l'ami qui m'a été donné par
« Dieu dans mon adolescence, de nos études, des aspira-
« tions communes, des croyances, des opinions et surtout
« de la profonde et sincère affection qui nous unissent
« encore et toujours, malgré la diversité de notre fortune
« politique, malgré les vicissitudes inséparables de l'âge
« et du cours de toute vie mortelle ! Ta bonne lettre est
« donc venue me trouver précisément au point où je voyais
« se lever et se maintenir comme une étoile, dans les té-
« nèbres de mon existence actuelle, ton amitié toujours si
« dévouée, si désintéressée, si constante et si cordiale » (1).

Pendant l'époque qui nous occupe, Cornudet, après avoir fait son droit à Paris, fut attaché au parquet de la cour des pairs en avril 1834, puis après avoir été quelques mois chef de cabinet de M. Martin de Nord, il fut nommé en 1836 auditeur de seconde classe au conseil d'état. En même temps, il s'occupait activement de différentes œuvres catholiques, particulièrement de la Société de Saint-Vincent-de-Paul destinée à secourir les indigents à domicile.

Montalembert le retrouvait donc presque constamment à Paris, il l'emmenait souvent au milieu des siens, depuis le jour où il avait écrit à un ami commun :

« J'ai oublié de vous dire qu'au temps de mon indispo-
« sition, j'avais présenté Cornudet à mon père et à ma
« mère qui l'ont fort bien reçu. J'étais inquiet de son suc-
« cès comme un auteur pour la pièce qu'il aime et en
« réussissant, il m'a comblé de joie » (2).

Cornudet était digne de cette touchante sollicitude, il y répondait par un dévouement à toute épreuve. Pendant les

(1) Montalembert à Léon Cornudet p. 357, *Correspondance de Montalembert et de Léon Cornudet*, 1831-1870. Champion, 1905.

(2) *Lettre inédite*. Montalembert à Lemarcis, 2 fév. 1830.

absences de Montalembert, Cornudet lui rend mille services, il lui envoyait les nouvelles politiques, religieuses, littéraires qui pouvaient l'intéresser. L'appui moral qu'il donna à Montalembert pendant toute sa jeunesse était encore plus précieux : « Avec son beau visage grave et doux, « son œil limpide, son calme et bienveillant sourire, sa « parole discrète et mesurée, son attitude réservée d'abord « et bientôt confiante, ses judicieux conseils... près de lui « il faisait à la fois clair et chaud » (1).

Son amitié si solide et sûre lui permettait les conseils et les critiques ; parfois ils étaient immédiatement acceptés, parfois ils étaient mal reçus et les deux amis échangeaient des discussions ardentes mais à la fin Montalembert rendait presque toujours justice à l'esprit clairvoyant de son ami, ainsi le 1^{er} octobre 1834 :

« Bien que Paris me sourie infiniment peu, j'anticipe « avec une joie inexprimable, le moment de retrouver ta « bonne amitié et ton inépuisable sympathie, y compris « même tes homélies sur la raison » (2).

En effet, Léon Cornudet ne cessait de lui prêcher la mesure, la modération dans ses jugements personnels, ses opinions politiques et religieuses, il lui disait les dangers d'une notoriété acquise très tôt, le détournant d'entreprises trop vastes, attaquées sans la maturité nécessaire ; ainsi il l'engagea à abandonner un projet d'Histoire de l'Irlande ; il jugeait les œuvres de son ami avec une sympathie qui n'excluait ni la franchise du blâme (par exemple pour la préface des *Pèlerins polonais*) ni celle de l'admiration (par exemple pour l'*Histoire de sainte Elisabeth*). Les questions de littérature n'étaient pas celles qui tenaient la plus grande place dans l'esprit de Léon Cornudet, pourtant il partagea dans une certaine mesure les sympathies de Montalembert pour le romantisme ; en 1828 et 1829, il suivait le *Globe* assidument et l'envoyait souvent à Montalembert. Il constate : « Racine ne m'émeut pas du tout »... « Lamartine, Victor Hugo et Alfred Vigny voilà les

(1) *Correspondant*, 10 avril 1876. L. Cornudet par C. de Meaux.

(2) *Correspondance de Montalembert et de Léon Cornudet*, p. 171, 169.

poètes du siècle ». Judicieusement il place E. Deschamps bien après eux : « cependant il a de l'esprit et de l'imagination » (1).

En 1828 et 1829, il revient plusieurs fois sur son admiration pour V. Hugo, mais cette ferveur romantique dura peu, Marie Tudor lui paraît « monstrueuse » et le voilà déjà en février 1834 « fort tiède pour l'école de V. Hugo ».

Cependant, il observait l'évolution de Joseph Delorme, mettant de grands espoirs religieux en l'auteur de *Voluptés* « Il a de *Consolations* à *Voluptés* sous le rapport religieux un pas au moins aussi immense que de *Joseph Delorme* aux *Consolations*.

Michelet continuait à l'intéresser : « Quoique, dit-il, je suis un peu en défiance contre ses idées systématiques et tranchantes et quoiqu'on éprouve quelquefois de la difficulté à suivre l'enchaînement de ses idées » (2).

(1) *Lettres à un ami de collège*, 22 déc. 1828, p. 168, 170, 171.

(2) *Correspondance de Montalembert et de Léon Cornudet*, p. 118, 130, 132.





CHAPITRE IV.

MONTALEMBERT ET LEMARCIS,

Une charmante figure traversa pendant quelques années la vie de Montalembert : « le cher et malheureux Gustave Lemarcis » ; ils se rencontrèrent en septembre 1827, à la Roche Guyon où le duc de Rohan les avaient invités ensemble : « Depuis le jour où je vous serrai la main dans une des profondes embrasures de la Roche Guyon, lui écrivait Montalembert, j'ai toujours cru que nul ne serait plus d'accord avec moi que vous sur tous les points » (1). Une même douleur resserra leur intimité. Gustave Lemarcis perdit sa sœur le 10 avril 1828, un an plus tard, Elise de Montalembert succombait. Tous deux avaient entouré leurs sœurs de cette tendresse fraternelle qui est « la plus ravissante peut-être de toutes les affections du cœur humain » (2) ; ils s'unirent dans le culte de leurs souvenirs. Gustave Lemarcis, malade de la poitrine à son tour, passait la plus grande partie du temps en Italie. Les deux amis ne se retrouvaient donc que pendant quelques semaines, mais avec quelle joie, le journal de Montalembert en garde l'empreinte : « J'ai été dîner à Conflans, dit-il, j'y ai passé une journée ravissante, une de ces journées qui font dire avec Moore :

(1) Montalembert à Lemarcis, cité par LECANUET. *Montalembert*, t. I, p. 38.

(2) *Lettre inédite*, Lemarcis à Montalembert, 29 octobre 1828.

« And doth not a meeting like this make amends
 « For all the long years I've been wandering away ».

« Enfin, depuis le 4 août, je n'ai pas goûté un bonheur
 « pareil. Bras dessus, bras dessous avec mon Gustave,
 « nous avons causé, nous avons rêvé ; malgré les sévères
 « leçons que la destinée nous a données, nous nous som-
 « mes livrés à mille projets chimériques et enchanteurs,
 « voyage d'Irlande, voyage d'Angleterre, que sais-je en-
 « fin ? Je sais seulement qu'au milieu des incomparables
 « jouissances de l'amitié, j'ai oublié et les souffrances
 « inouïes du passé, et les maux qui menacent mon ave-
 « nir » (1).

Après ces joies brèves, venaient les longues absences dont Lemarcis disait : « Le monde étant tel qu'il est, il ne
 « faut pas trop se plaindre des peines, quand elles ne vien-
 « nent ni de soi, ni de son ami, et qu'on n'a que sa mé-
 « chante fortune à en accuser ; il ne faut pas non plus se
 « plaindre trop des absences, quand elles n'ébranlent point
 « les affections, et qu'en les éprouvant, elles les rendent
 « plus fortes et plus mâles, tout en les laissant aussi jeunes
 « et aussi tendres » (2).

Montalembert cherchait à le distraire en lui envoyant de longues lettres datées souvent d'une ou deux heures du matin, et cela même aux moments les plus intenses de la campagne de l'*Avenir* ; il recherchait pour lui les consultations de médecins célèbres ; mais tous les soins ne purent sauver Lemarcis, qui expira en février 1831, à Nice, alors encore terre italienne ; ainsi s'accomplissait le souhait qu'il avait formulé à Florence :

« Tous les hommes de génie ont regardé l'Italie comme
 « la patrie de leur âme... Je m'étonne de trouver parfois
 « quelqu'apaisement dans mon cœur ; il semble qu'il
 « me soit apporté par cet air balsamique, comme s'il avait
 « reçu aussi le don de consoler. Il est certain qu'on est
 « moins seul, moins malheureux qu'ailleurs, dans cette

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*. 20 octobre 1829.

(2) *Lettre inédite*, Lemarcis à Montalembert, 8 sept. 1830.

« terre d'Italie ; terre de tous les arts et de toutes les
« jouissances ; terre qui appelle le poète et l'antiquaire,
« l'artiste et le malade, le cœur chargé de misères et le
« cœur rempli d'amour ! Pays merveilleux, en effet, qui
« tiendrait lieu de tout, si quelque chose pouvait tenir lieu
« d'amis ! Pays, où peut-être on ne voudrait pas vivre,
« parce qu'après tout, rien ne vaut la patrie, mais où sans
« doute on aimerait à mourir !... » (1).

Ainsi s'éteignit un talent qui n'avait pu donner que des promesses ; le *Journal des Débats* avait publié quelques articles de lui, qui avaient été appréciés (2), mais il n'a pas été possible de les identifier, car sa signature n'y figure pas.

Par des relations de famille, G. Lemarcis connaissait personnellement Chateaubriand ; Lemarcis, qui écrivait : « L'enthousiasme naît de la foi, mais il y a des moments « dans la vie, moments rares, moments dorés, où la foi « elle-même est ranimée par l'enthousiasme » (3). Comment n'aurait-il pas vénéré celui qui avait illuminé d'une lumière éclatante le sanctuaire où Montalembert et lui trouvaient la force de leurs âmes. Lemarcis parla à Chateaubriand de Montalembert et lui demandait même pour lui des conseils, ainsi qu'on l'a vu. Lamartine, que Lemarcis avait rencontré dans son entourage, avait apprécié cette nature délicate :

« Il m'a semblé prendre un véritable intérêt à votre « santé, écrit Montalembert, et anticiper avec plaisir votre « prochain retour » (4).

Peut-être le poète n'avait-il pas été insensible aux hommages d'une jeune admiration. Lemarcis l'avait exprimé chaleureusement à Montalembert, qui partageait son enthousiasme. Il semble qu'il s'était glissé dans la prose de Lemarcis quelque chose de la fluidité de celui qu'ils appelaient « notre unique, notre adorable Lamartine ».

Ces échanges intellectuels très fréquents vivifiaient leur

(1) *Lettre inédite*, Lemarcis à Montalembert, 9 août 1828.

(2) Voir *Lettres à un ami de collège*, p. 51.

(3) *Lettre inédite*, Lemarcis à Montalembert p. 20, avril 1829.

(4) *Lettre inédite*, Montalembert à Lemarcis, 27 avril 1830.

amitié ; il n'y a guère de lecture, d'événements littéraires de cette époque qu'ils n'aient discutés ensemble, de nombreux jugements de Montalembert nous sont connus par ses lettres à Lemarcis. Leurs goûts étaient souvent à l'unisson ; toutefois, Lemarcis, auquel Montalembert reprochait souvent son « esprit caustique », essaya sans aucun succès de lui faire goûter l'ironie de Voltaire, le charme de l'esprit du XVIII^e siècle.

Personnalité curieuse, Lemarcis, tout en goûtant l'esprit de Voltaire, avait une sensibilité affinée qui l'inclinait vers la mélancolie romantique. A vingt-quatre ans, il était désenchanté :

« On devient vieux, disait-il, le jour où pour la première
« fois on cache son âge, et où l'on met un habit neuf sans
« plaisir. Ces deux choses me sont arrivées l'autre jour.
« Voulez-vous d'autres symptômes, les voici : c'est quand
« on commence à regretter, à trouver dans son cœur plus
« de regrets pour le passé que d'espoir et même de souhaits
« pour l'avenir ; c'est quand on s'aperçoit qu'on a valu
« plus qu'on ne vaut et qu'on ne vaudra jamais ; c'est
« quand on songe au mariage comme à une nécessité in-
« dispensable de la vie, ainsi que la maladie et la mort ;
« c'est quand on vient à redouter l'amour, et que le sou-
« venir des premières impressions de son propre cœur
« émeut, charme, éveille, ainsi qu'un conte des mille et une
« nuits » (1).

D'autres fois, son esprit clair se méfiait des mirages qu'une analyse de soi trop intense font surgir, et afin de garder la maîtrise de ses actes, il entraînait son ami vers « la vérité vraie » :

« Je sais par de rudes expériences, disait-il, qu'il y a
« dans l'homme des maux au-dessus des consolations de
« tous, et auxquels la raison ne peut rien, comme un re-
« mède qui ne fait qu'irriter parce qu'il est trop faible ou
« trop violent. Mais quand on sort de ce triste sanctuaire
« du cœur, tout rempli d'amertumes et de déceptions, de

(1) *Lettre inédite*, Lemarcis à Montalembert, 8 nov. 1829.

« regrets, de rancunes, qui le punissent d'avoir été trop
« sensible, et d'avoir trop demandé à la vie, quand on entre
« dans le réel de l'existence dans les projets, dans les
« faits, alors la raison n'est pas une chimère ennemie, une
« froide utopie, alors elle est la vérité, la vérité vraie, et si
« elle vous abandonne quelques pensées, elle reste maî-
« tresse de vos actions » (1).

Cette pensée de Lemarcis, aux nuances si fines, n'eut pas le temps de se faire entendre du public ; elle résonna du moins dans le cœur d'un ami et contribua à former une âme dont la parole fut écoutée de ses contemporains.

(1) *Lettre inédite*, Lemarcis à Montalembert.





CHAPITRE V.

MONTALEMBERT ET MICHELET.

On a vu que les premières relations de Montalembert et de Michelet datent de son séjour à Sainte-Barbe. Au retour de Suède, en décembre 1829, Montalembert vint le retrouver en ami : « Ce matin, note-t-il, j'ai eu de longues conversations avec Michelet et Rinn, professeurs d'histoire et de rhétorique au collège Sainte-Barbe, pour lesquels j'ai conservé une profonde estime ; nous avons causé philosophie, droit, histoire, etc. » (1).

Michelet enseignait à ce moment à l'Ecole Normale la philosophie en même temps que l'histoire. Il basait son enseignement sur la philosophie écossaise et sur le Kantisme. Montalembert, bien qu'il fût en train de faire pour Cousin une traduction d'un passage de Kant, s'intéressait surtout à la philosophie de Baader et à celle de Schelling. Si leurs avis différaient donc souvent, ils s'intéressaient cependant aux mêmes sujets et une estime grandissante resserrait leur amitié. Michelet essaya à ce moment de rapprocher Quinet de Montalembert, mais ce projet n'eut pas de suite.

Les relations de Montalembert et de Michelet n'en restèrent pas moins cordiales ; ce dernier adressa à son jeune ami une recommandation pour un Allemand, M. Hellert, Montalembert lui répondit : « Je crains que ma protection ne soit bien stérile pour ce M. Hellert dont vous me

(1) *Lettre inédite*, Montalembert à Lemarcis, 10 déc. 1829.

« tracez un portrait si séduisant. Moi-même, je n'ai pas
« besoin de leçons dans ce genre. Mon père qu'on vient de
« destituer a perdu toute influence auprès des puissants
« du jour » (1).

Lorsque Michelet fut près de partir pour l'Italie, en avril 1830, il en prévint Montalembert : « Ma femme s'est trom-
« pée en vous disant que vous me trouverez vendredi à
« 5 heures. Les embarras inséparables du départ ne me
« permettant guère de rentrer chez moi aujourd'hui. J'y
« serai demain samedi à 5 heures au plus tard. Mais je
« compte vous prévenir si j'y parviens malgré les mille de-
« voirs d'Université et de parenté qui m'accablent, et qui
« me sont rendus bien pénibles par les douleurs de tête et
« de dents que j'éprouve.

« Croyez à mon dévouement et au plaisir que j'aurai à
faire vos commissions en Italie » (2).

L'Italie que Montalembert devait tant aimer, où son cher Lemarcis cherchait la guérison, l'intéressait déjà ; dès le retour de Michelet, il se précipite chez lui :

« Jeudi 27 mai 1830 : visite à l'admirable Michelet qui
« revient d'Italie et qui m'a donné des détails pleins d'in-
« térêts et de consolation sur les mœurs et les disposi-
« tions de la population Italienne. Il la croit pleine de
« force et d'énergie, il vante surtout la Romagnole et après
« eux les Piémontais. Il a vu Manzoni et en est enchan-
« té » (3).

Un peu plus tard Michelet communiqua à Montalembert avec plus de détails ses souvenirs d'Italie soit sous forme de lettre, soit sous forme de notes manuscrites, on est réduit à ces conjectures car ce document n'a pu être retrouvé ; quoiqu'il en soit, la lettre suivante de Montalembert laisse deviner quelle chaleur communicative en rayonnait.

(1) Montalembert à Michelet. Lettre publiée par J.-M. CARRÉ, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} nov. 1924.

(2) Lettre de Michelet à Montalembert publiée par J.-M. CARRÉ, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} nov. 1924.

(3) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

13 décembre 1830

« Que je vous remercie, Monsieur, des seize pages char-
« mantes que vous avez bien voulu me faire parvenir ce
« matin ! Je les ai lues avec le plus vif intérêt et je ne me
« rappelle pas d'avoir jamais rien lu qui m'ait mieux
« transporté, moi pauvre barbare du Nord, sous le ciel
« ardent et historique de l'Italie. Je ne conçois pas com-
« ment, en si peu de temps, vous avez pu vous pénétrer si
« complètement de l'atmosphère et de la couleur du pays.

« Vous avez gardé un silence bien perfide sur la grande
« œuvre dont j'apprends l'existence et qui s'annonce sous
« un titre si formidable (1). Vous ne m'aviez pas seule-
« ment fait soupçonner votre projet. Veuillez me dire où
« vous en êtes quand votre premier volume paraîtra, et
« m'inscrire sur la liste de vos souscripteurs. Le service
« de la garde nationale et le procès (2) n'empêchent d'aller
« chercher votre réponse pendant la semaine, mais je ferai
« tous mes efforts pour aller vous voir dimanche.

« Votre manière de décrire m'a quelquefois rappelé celle
« de votre ami M. Quinet, du moins dans ses bons mo-
« ments. Je viens de parcourir une partie de son livre sur
« la Grèce (3). J'avoue que j'ai été un peu désappointé.
« Vous auriez bien dû lui donner un peu de votre profon-
« deur et surtout de votre simplicité. Toutefois, j'éprouve-
« rais encore le plus grand plaisir à le connaître, s'il est
« disposé à renouveler la malheureuse tentative de l'an
« dernier. M. Hellert nous abandonne, mon frère serait ce-
« pendant charmé de lui demander quelques leçons de
« dessin.

« Croyez, Monsieur, à mes sentiments très distingués et
« à mon sincère dévouement.

Ch. de Montalembert (4).

(1) *Histoire Romaine*.

(2) Procès intenté à La Mennais et Lacordaire pour leurs articles dans l'*Avenir*, 16 et 17 décembre 1830.

(3) *La Grèce moderne et ses rapports avec l'antiquité*, Quinet (octobre 1830).

(4) Montalembert à Michelet, lettre publiée par J.-M. Carré, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} nov. 1924.

Les impressions de Michelet sur l'Italie restèrent fixées dans l'esprit de Montalembert, lorsqu'il visita Pise (le 18 décembre 1831) c'était la première ville d'Italie où il s'arrêtait, et de confiance il décide déjà : « Je partage d'avance « l'avis de Michelet et sais que je ne verrai rien en Italie « qui puisse lui être comparé » (1). Michelet avait dit : « Il serait doux de vivre et de mourir à Pise et de dormir « au Campo Santo » (2).

Les nuances différentes de leurs impressions venaient se fondre en une admiration commune : Montalembert jouit de voir des œuvres d'art bâties par un peuple chrétien, il contemple avec bonheur une expression aussi harmonieuse de la doctrine qui est la vérité et la vie. Quant à Michelet, il suit avec un plaisir infini la fantaisie des lignes qui se détache sur un ciel serein. Il se laisse imprégner de cette douce ambiance et en lui monte la conviction qu'il devait y avoir une grande beauté morale dans cette société qui élevait à ses saints, à ses morts, de si belles demeures. Pourtant, Montalembert découvrit des trésors d'art dans les primitifs, que Michelet à ce moment ne regarde même pas. C'est grâce à l'ouvrage sur l'art chrétien de Rio, l'ami de Montalembert, que Michelet parla des primitifs dans son cours de 1840, et qu'il les étudia dans ses voyages subséquents (3).

Quant éclata la révolution de 1830, ni Michelet, ni Montalembert, ne regrettèrent beaucoup le régime finissant, ils gardaient cependant pour Charles X la pitié que sa dignité mélancolique inspirait. Ils en conversaient ensemble tout entourés des monuments de l'histoire : « 16 novembre, note « Montalembert, visite avec Léon (Cornudet) à Michelet « qui est établi aux archives du royaume, à l'hôtel Soubise, « dans la rue du Chaume, vaste et curieux bâtiment, véri-

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

(2) MICHELET, *Introduction à l'Histoire Universelle*. Notes et éclaircissements, 1^{re} édition, 1831, p. 133.

(3) Voir G. MONOD, *La Vie et la Pensée de Michelet de 1798 à 1852*. Champion, 1923. T. I, p. 178 et t. II, p. 49.

« table palais, où l'on a conservé un précieux fragment de
« l'ancien bâtiment, la chapelle. »

« Avant d'appartenir aux Soubise, cet hôtel était l'hôtel de Clisson et de Guise : on nous a montré la fenêtre
« d'où S. Mégrin se précipita en quittant la duchesse de
« Guise » (1).

Tandis que Michelet entrait dans le calme royaume du passé, on s'attendait à des émeutes dans les rues de Paris à propos du procès des ministres de Charles X, la garde nationale était sur pied, Montalembert en faisait partie, voici les souvenirs qu'il garde de ces journées :

« Au moment de partir pour la dernière séance de la
« cour des Pairs, j'ai été sommé de prendre les armes et
« d'aller rejoindre ma compagnie sur le Quai Voltaire.
« J'ai passé toute la journée sous les armes aux Beaux-Arts
« dans la rue des Petits-Augustins... Vers onze heures, on
« est venu nous dire tout bas, que l'arrêt était rendu, que
« Polignac était condamné à la prison perpétuelle avec
« mort civile, les autres à la prison perpétuelle seulement.
« Selon d'autres bruits, Polignac et Peyronnet étaient condamnés à mort, mais cela était faux. Le peuple ignorant
« l'arrêt était tranquille et silencieux. A minuit, je suis
« rentré chez moi, exténué de fatigue et crotté jusqu'à
« l'échine : mon père qui venait de rentrer, m'a appris les
« détails de l'arrêt.

« Mercredi 22 décembre : Rassemblés à 7 heures sur le
« quai Voltaire, dans l'attente d'une émeute sérieuse, nous
« avons d'abord été aux Petits-Augustins, et de là, en
« masse et par peloton, nous avons descendu les rues de
« Seine et de Tournon jusqu'au Luxembourg : au carrefour de Bussy, nous avons trouvé un attroupement très
« nombreux et très exaspéré, il nous a poursuivi par des
« cris qui se répétaient dans les groupes qui occupaient
« toutes les rues latérales ; un ou deux gardes isolés ont
« été renversés et désarmés par la foule, mais la compagnie des voltigeurs ayant fait face, mit bientôt en fuite

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 16 nov. 1830.

« les séditeux et fit plusieurs prisonniers. Nous recom-
« mençâmes notre bivouac sur le quai Voltaire et nous y
« restâmes toute la journée auprès de nos feux appuyés
« sur nos armes ; comme hier, le spectacle était très pit-
« toresque, et le chant de la Parisienne que chaque com-
« pagnie entonnait tour à tour, retentissait dans les airs
« de manière à produire des émotions vraiment pittores-
« ques. Enfin, à dix heures, le bataillon se mit en marche
« pour faire une promenade militaire ; nous passâmes les
« ponts et nous nous dirigeâmes vers le Palais Royal ; en-
« entrant dans la rue de Rohan, des cris violents se firent
« entendre, je crus que c'était la révolte tant attendue,
« mais tout était fini, et les légions qui retournaient chez
« elles et le peuple poussaient à l'envie le cri de « Vive le
« Roi », sous les fenêtres du Palais Royal. Depuis lors et
« pendant tout le reste de notre promenade qui comprit
« la rue Saint-Honoré, la rue Dauphine, la rue de l'Odéon,
« la rue de Tournon, la rue de Seine, et les Quais, ce ne
« fut qu'un long cri de « Vive le Roi » poussé à la fois
« par la garde nationale et par les habitants qui garnis-
« saient les trottoirs et les fenêtres. Ce cri était accom-
« pagné de battements de mains unanimes, et entrê mêlé
« de ceux de « Vive la garde nationale, Vive l'ordre, Vive
« la paix, Vive l'union, Vive la ligne, Vivent les écoles, etc.
« Pas un murmure, pas une voix contraire : partout l'en-
« thousiasme le plus sincère et le plus touchant. C'était un
« magnifique spectacle, d'autant plus satisfaisant qu'il
« était complètement inattendu. La crise sanglante et ter-
« rible que nous attendions s'est ainsi évanouie. L'arrêt
« de la cour des Pairs a été respecté, la garde nationale
« l'a compris, et le peuple a été obligé d'imposer silence
« à ses passions sanguinaires ; les perfides comploteurs
« républicains et autres ont été déjoués. La France n'est
« plus ce qu'elle était en 90. A onze heures et demie, je
« suis rentré à demi mort de fatigue.

« Dimanche 26 décembre : Visite à Michelet qui se ré-
« jouit de tout ce qui se passe parce que, dit-il, « cela fait
« de l'histoire ». Il croit à toutes les perfectibilités, à tou-

« les les idéifications (*sic*), etc., que ce beau XVIII^e siècle
« s' imagine avoir enfanté » (1).

On voit que si Michelet n'a pas crié aux émeutiers :
« Faites l'histoire, nous l'écrirons » ; du moins ce mot
apocryphe dans sa formule est vrai quant à l'état d'esprit
qu'il représente, c'est l'impression qu'il laissait à ses audi-
teurs.

Montalembert, lui, ne croyait pas au progrès infail-
lible de l'humanité tel que le XVIII^e siècle l'a conçu ; néanmoins,
il espérait en ce moment précis en une régénération sociale,
car il écrit dans l'*Avenir* : « Oui, dans ce siècle de glace,
« nous avons trouvé une mine inépuisable de dévouement
« et d'amour... Quand notre poussière sera mêlée à celle
« de nos pères, le monde adorera ce que nous portons
« déjà avec amour dans nos âmes, devant cette beauté qui
« a tout le prestige de l'antiquité et tout le charme de la
« jeunesse ; cette puissance qui, après avoir fondé le
« passé de l'homme, fécondera tous les siècles futurs ;
« cette paix, qui peut seule réconcilier l'homme avec la
« vie, la terre avec le ciel, cette double et sublime desti-
« née, le monde régénéré par la liberté, et la liberté régé-
« nérée par Dieu » (2).

La confiance dans l'avenir, au delà de tous les boulever-
sements, soulève aussi l'*Introduction à l'histoire univer-
selle*, « cet admirable opuscule de Michelet » (3) que
Montalembert lisait le 16 avril 1831, et qu'il signala proba-
blement à l'*Avenir* car on y insérait quelques jours
plus tard un article non signé (du Baron d'Eckstein) :

« Dans l'essai que nous annonçons aujourd'hui, M. Mi-
« chelet nous semble avoir imprimé un nouveau mouve-
« ment à la philosophie de l'histoire »... « L'espace nous
« manque pour combattre et discuter en détail toutes les
« opinions du jeune et savant écrivain ; nous aimons
« mieux donner à nos lecteurs une idée de la puissante

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

(2) MONTALEMBERT, *Avenir*, 6 mars 1831. « A ceux qui aiment ce
qui fut. »

(3) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 16 avril 1831.

« originalité de sa pensée et de l'éclat poétique de son « style, par des citations assez étendues » (1). Suivait une citation de la page 21 à 26 de la troisième édition, où se trouve ce beau passage si bien en harmonie avec les convictions jeunes et ardentes de l'*Avenir* :

« J'ai baisé de bon cœur la croix de bois qui s'élève au « milieu du Colysée vaincu par elle. De quelles étreintes « la jeune foi chrétienne dut-elle la serrer, lorsqu'elle ap- « parut dans cette enceinte entre les lions et les léopards. « Aujourd'hui encore, quel que soit l'avenir, cette croix, « chaque jour plus solitaire, n'est-elle pas pourtant l'uni- « que asile de l'âme religieuse ? L'autel a perdu ses hon- « neurs, l'humanité s'en éloigne peu à peu ; mais je vous « en prie, oh ! dites le moi, si vous le savez, s'est-il élevé « un autre autel ? »

« Dans l'arène du Colysée se rencontrèrent le chrétien « et le barbare représentants de la liberté pour l'Orient et « pour l'Occident. Nous sommes nés de leur union, et nous « et tout l'avenir »...

« Ainsi s'accomplit en mille ans, ce long miracle du « Moyen Age, cette merveilleuse légende dont la trace s'ef- « face chaque jour de la terre et dont on douterait dans « quelques siècles, si elle ne s'était fixée et comme cristalli- « sée pour tous les âges dans les flèches et les aiguilles, « et les roses et les arceaux sans nombre des cathédrales de « Cologne et de Strasbourg, dans les cinq mille statues de « marbre qui couronnent celles de Milan. En contemplant « cette muette armée d'apôtres et de prophètes, de saintes « et de docteurs échelonnée de la terre au ciel, qui ne re- « connaîtra la cité de Dieu, élevant jusqu'à lui la pensée « de l'homme ? »... « Chacune de ces aiguilles qui vou- « drait s'élancer est une prière, un vœu impuissant arrêté « dans son vol par la tyrannie de la matière »... La flèche « qui jaillit au ciel d'un si prodigieux élan, proteste au- « près du Très-Haut, que la volonté du moins n'a pas « manqué » (2).

(1) *Avenir*, 1^{er} mai 1831.

(2) *Avenir*, 1^{er} mai 1831. Citation de Michelet : « *Introduction à l'Histoire Universelle* », 3^e éd., p. 22 à 25, puis 67 à 71.

L'*Avenir* terminait par une autre citation de la page 67 à la page 75, où Michelet laissait entrevoir son idéal :

« Ayons espoir et confiance, de quelqu'agitation que soit
« encore remplie la belle et terrible époque où notre vie
« s'est rencontrée »...

« Le christianisme a constitué l'homme moral ; il a
« posé l'égalité devant Dieu. Cependant les circonstances
« qui entourèrent son berceau, l'ont rendu moins favora-
« ble à l'action commune, à la vie sociale, qu'à la contem-
« plation inactive et solitaire »... « La France expliquera
« le Verbe du monde social que nous voyons commencer »...

Sans doute, c'est au moment où l'*Avenir* attirait l'attention de ses lecteurs sur l'œuvre de Michelet qu'il fit la connaissance de La Mennais par l'entremise de Montalembert, qui, alors que Michelet le remerciait d'un service rendu, lui répondit :

« Vous êtes mille fois trop reconnaissant, Monsieur, je
« voudrais vous rendre un service plus réel que celui dont
« vous me savez autant de gré, c'est de vous faire connaî-
« tre M. de Lamennais. Il est à Paris pour deux ou trois
« jours, et, si vous pouvez vous dérober à vos occupations
« assez de temps pour venir me trouver au bureau de
« l'*Avenir*, demain ou jeudi matin, je vous conduirai chez
« lui » (1).

Quand Michelet publia son *Histoire Romaine*, il l'envoya à Montalembert, il la reçut au moment de la mort de son père, néanmoins il remercia Michelet en ces termes :

« Ce 30 juin 1831.

« Vous savez, mon cher Monsieur, le malheur terrible et
« imprévu qui est venu m'accabler. C'est au moment des
« plus lugubres détails qu'on m'a remis votre précieux ou-
« vrage. Je vous en remercie bien cordialement, et suis
« bien touché de cette marque de votre constante amitié.
« Dans le déplorable isolement où me plongent tant de per-
« tes cruelles et si rapprochées, j'ai plus que jamais be-

(1) Montalembert à Michelet. Lettre publiée par J.-M. Carré, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} nov. 1924.

« soin du soutien et de l'intérêt de ceux qui veulent bien
« ne pas m'abandonner. Harcelé par les mille petites mi-
« sères qui suivent toujours un grand malheur, je n'ai
« pas un moment à moi pour lire cette *Histoire* que j'at-
« tendais avec tant d'avidité et de sécurité. Mais le baron
« d'Eckstein, que j'ai vu aujourd'hui et à qui j'en ai parlé,
« m'a promis de s'en occuper sérieusement et d'en faire
« pour l'*Avenir* un résumé consciencieux. Cette promesse
« vous fera sans doute autant de plaisir qu'à moi. Il n'avait
« pas encore reçu votre livre. Si vous n'en aviez pas à votre
« disposition, je lui prêterais bien volontiers celui que vous
« m'avez si généreusement destiné. Il est à la campagne, à
« Chatou, par Nanterre. On lui envoie tout par les dili-
« gences de Saint-Germain.

« Croyez à mon sincère dévouement.

« C. Ch. de Montalembert » (1).

Montalembert recommanda l'œuvre de Michelet au *Correspondant*: « J'ai parlé à ces Messieurs du *Correspondant*
« de votre ouvrage. M. de Cazalès se chargera lui-même de
« l'article » (2). Il se préoccupa aussi du compte rendu de
l'*Avenir* que M. d'Eckstein faisait attendre et qui parut
le 3 juillet.

Michelet était absorbé par la préparation de son cours à
l'Ecole Normale, le dépouillement des archives et le com-
mencement de son *Histoire de France*, lorsque Montalembert
lui envoya une carte d'entrée pour assister à la séance
de la chambre des Pairs où il devait être jugé, ainsi que
l'abbé de La Mennais et l'abbé Lacordaire comme coupables
d'avoir ouvert une école libre. Michelet ne put s'y rendre,
il lui écrivit :

« Monsieur et ami,

« Si je n'ai point été vous remercier, c'est qu'en ce mo-
« ment je m'interdis toute visite. Je ne vais point voir un
« ami malade. L'immensité des travaux que j'ai à faire

(1) Montalembert à Michelet. Lettre publiée par J.-M. CARRÉ, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} nov. 1924.

(2) *Id.*, lettre du 2 juillet 1831.

« d'ici au premier juin, m'impose ce sacrifice. Il faut donc
 « que je résiste à la tentation de voir l'homme le plus élo-
 « quent du siècle. Plaignez-moi, excusez-moi, croyez à mon
 « attachement bien sincère (1).

Montalembert continua cependant à lui communiquer les nouvelles de l'*Avenir* et lui remit le recueil des principaux articles intitulés *Les Mélanges Catholiques*. Il reçut à ce propos la lettre suivante :

« C'est à vous sans doute que je dois l'exemplaire des
 « *Mélanges Catholiques* que je viens de recevoir. Je re-
 « lirai avec grand plaisir tant d'articles remarquables par
 « le talent et la conviction. Les vôtres surtout méritent
 « d'être relus avec ceux de votre illustre maître. Quelque
 « différentes que soient les opinions, il est impossible de
 « ne pas sympathiser avec de tels hommes. Recevez mes
 « remerciements et l'assurance de mon dévouement bien
 « sincère » (2).

Peu après, Montalembert annonce son départ pour Rome :

« Paris, 20 novembre 1831.

« Mon cher Monsieur,

« Je pars pour Rome dans deux jours ; je n'ai pas un
 « moment pour aller prendre congé de vous, mais j'ai re-
 « cours à votre obligeance pour vous demander quelque
 « recommandation, si cela vous est possible, pour Pise et
 « Bologne. Peut-être seriez-vous assez bon en même temps
 « pour me dire quels sont les ouvrages les plus indispen-
 « sables à un pauvre ignorant comme moi. J'emporte vos
 « deux précieux volumes (3) pour les étudier sur les lieux.

« Votre bien dévoué,

« Cte Ch. de Montalembert (4).

A son retour, Montalembert cherche à retrouver Miche-

(1) Michelet à Montalembert, lettre inédite.

(2) Michelet à Montalembert, lettre inédite.

(3) *L'Histoire Romaine*.

(4) Montalembert à Michelet. Lettre publiée par J.-M. CARRÉ, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} nov. 1924.

let ; il ne put que le voir très rapidement dans un court séjour à Paris et lui écrivit ses regrets :

« Paris, 25 septembre 1832.

« Mon cher Monsieur,

« Je regrette bien vivement que mon départ immédiat
« pour les provinces de l'Ouest et du Midi m'empêche de
« repasser chez vous pour causer de cette belle Italie et de
« cette douce Allemagne qui nous sont si chères à tous
« deux, de l'Italie surtout que vous avez si admirablement
« bien jugée dans votre *Introduction à l'histoire de la philosophie* (1).

« A mon retour en novembre, avant de partir pour Munich où je me propose de passer l'hiver, j'irai prendre
« vos avis et vos commissions.

« Je vais être bien indiscret : oserai-je vous demander un
« exemplaire de votre *Histoire romaine* au lieu de
« celui que vous eûtes la bonté de me donner naguère et
« que le Père Ventura m'a demandé avec tant d'instances
« qu'il a bien fallu le lui laisser ?

« Veuillez, je vous prie, m'inscrire parmi les souscripteurs de votre *Histoire de France* dont j'ai lu le prospectus avec un bien vif intérêt, et croyez à mon sincère
« et respectueux dévouement.

« Cte Ch. de Montalembert » (2).

Montalembert et Michelet se réunirent de nouveau à Paris pendant l'hiver 1833 et se communiquèrent leurs travaux ; dans son *Tableau de la France*, Michelet indique, par une note, l'article de Montalembert *Du Vandalisme en France*. Cette référence, maintenue dans les éditions suivantes, fut effacée en même temps que plusieurs autres dans l'édition de 1860 (3).

(1) *Introduction à l'Histoire Universelle* (1831). Montalembert confond avec *l'Introduction à la philosophie de l'Histoire de l'humanité*, dont Quinet avait fait précéder sa traduction de Herder.

(2) Montalembert à Michelet. Lettre et note publiées par J.-M. CARRÉ, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} nov. 1924.

(3) Voir MICHELET : *Histoire de France*, t. II, p. 118, édition de 1833.

Quand Montalembert adressa à Michelet sa traduction des *Pèlerins polonais*, il l'apprécia ainsi :

« Excusez-moi d'avoir tardé si longtemps à vous remercier de votre beau livre. La mort d'un parent m'a tristement préoccupé. Cette publication est grave. Je ne connais que l'ouvrage de Silvio Pellico qu'on puisse lui comparer.

« Croyez à ma bien haute estime, à mon dévouement sincère.

« Michelet (1). »

« J'imprime et j'espère vous offrir mon histoire dans quatre mois. »

Pendant les années qui suivent, Montalembert séjourna en Allemagne, travaillant à la *Vie de Sainte Elisabeth*, tandis que Michelet écrivait son *Luther*. Dans l'*Introduction à la Vie de Sainte Elisabeth*, il rend hommage à Michelet en lui empruntant un passage du tome II de l'*Histoire de France* : « Nous sommes loin, dit Montalembert, de contester l'éclatant progrès sous certains rapports, mais nous dirons avec un éloquent écrivain de nos jours, dont les paroles montrent assez que sa partialité pour les temps anciens ne doit pas être suspecte : « Certainement, la moralité est plus éclairée aujourd'hui ; est-elle plus forte ?... Qui ne tressaille de joie en voyant la victoire de l'égalité ? Je crains seulement qu'en prenant un si juste sentiment de ses droits, l'homme n'ait perdu un quelque chose du sentiment de ses devoirs. Le cœur se serre quand on voit que dans ce progrès de toutes choses, la force morale n'a point augmenté » (2).

Michelet supprima ce paragraphe en 1860, tandis que la citation est conservée dans toutes les éditions de l'*Histoire de Sainte Elisabeth*. Michelet, dans son pèlerinage à travers les âges de foi, avait salué sainte Elisabeth quand, après avoir suivi le triomphe de la vierge au XIII^e siècle, il

(1) Michelet à Montalembert, lettre publiée par J.-M. Carré, *Revue des Deux Mondes*, 1924.

(2) MONTALEMBERT, *Introduction à l'histoire de Sainte Elisabeth*, éd. 1903, in-12, p. 158, t. I. MICHELET, *Histoire de France*.

ajoute : « Les chevaliers, les nobles Minnesinger chantaient
« la femme réelle, la gracieuse épouse du landgrave de
« Thuringe, tant célébrée aux combats poétiques de Wart-
« bourg » (1).

Pourtant, il semble que Michelet n'ait jeté qu'un coup d'œil fugitif sur la Wartbourg, puisque au moment où parut la *Vie de Sainte Elisabeth*, il écrivait à Montalembert :

« Monsieur et ami,

« J'ai commencé la lecture de votre beau livre et je suis
« ravi. Le récit me charme surtout par l'harmonie d'idées
« et de style. Quoique je me sois occupé d'études analo-
« gues, il me semble que c'est un autre monde. Je connais-
« sais peu ce mysticisme allemand. Merci encore une fois
« de ce livre et de cette œuvre.

« Recevez mes salutations cordiales et l'assurance nou-
« velle des sentiments affectueux que je vous ai voués » (2).

Lorsqu'après de nombreux voyages, Montalembert se fixa en France d'une façon plus stable, il trouva le tome III, volumes 5 et 6 de l'*Histoire de France* de Michelet ; il le remercie dans la lettre suivante, qui dessine exactement leur situation réciproque à ce moment :

« Villersexel (Haute-Saône).

« Monsieur et ami,

« Mon absence de Paris a été cause que je n'ai reçu
« qu'après un long délai le précieux cadeau que vous avez
« bien voulu me faire de vos deux derniers volumes sur
« l'*Histoire de France*.

« Je ne sais, en vérité, ce qui me mérite de votre part une
« bonté si constante et si aimable ; je n'en suis digne que
« par ma profonde sympathie et ma vive admiration pour
« la révolution que vous opérez dans les études et les idées
« historiques en France. Je ne puis résister au besoin de
« vous remercier de ces deux volumes ; je ne vous en ferai

(1) MICHELET, *Histoire de France*. T. II, p. 398.

(2) Michelet à Montalembert, lettre inédite.

« pas l'éloge. Que peut-on dire sur des livres qui commen-
 « cent par vous donner la fièvre et puis qui vous laissent
 « dans l'épuisement et dans le découragement, tant on est
 « stupéfait de cette colossale érudition jointe à une verve
 « si abondante, tant on désespère de pouvoir même glaner
 « après une si riche moisson. C'est là, du moins, l'effet
 « que vos ouvrages font sur moi.

« Vous savez quels dissentiments nous séparent. Vous
 « savez qu'en détestant du fond de mon cœur cet ancien
 « régime que préconise le parti de la contre-révolution,
 « j'aime d'amour ce vieux monde catholique dont vous
 « racontez si éloquemment la chute en 1300. Vous savez
 « que là où vous ne voyez qu'une forme belle et séduisante
 « de la jeunesse des peuples, je vois la forme éternelle de
 « la vérité. Mais ces dissentiments même me font d'autant
 « mieux admirer le courage et l'impartialité avec laquelle
 « vous appréciez les grands hommes et les grandes choses
 « du catholicisme. Croyez bien que beaucoup de catholi-
 « ques pensent comme moi et vous admirent avec moi ; ne
 « nous jugez pas tous d'après les critiques ou le silence de
 « certains journaux qui ne conçoivent pas comment on
 « peut parler de l'Eglise ou de la France de saint Louis
 « sans y accoler un vœu pour le Duc de Bordeaux.

« J'ai rencontré cet été en Suisse votre ami et élève M.
 « Toussenel (1). Nous avons beaucoup parlé de vous. Il
 « m'a raconté les tracasseries dont vous étiez l'objet à
 « l'Ecole Normale, etc (2). Je les ignorais, mais je ne m'en
 « étonne pas ; soyez tranquille, du reste ; ce n'est pas
 « même de la postérité qu'il vous faut attendre la jus-
 « tice » (la fin de la lettre manque) (3).

En 1840, Michelet publia le Tome IV de l'*Histoire de*

(1) Ancien secrétaire de Michelet.

(2) L'année 1836 fut la dernière année d'enseignement de Michelet à l'Ecole normale dont Victor Cousin était devenu le directeur. (Sur ses démêlés avec Cousin, voir G. MONOD, *La vie et la pensée de Jules Michelet*, t. I, p. 362.) Il fut suppléé par Victor Duruy en 1837 et nommé au Collège de France en 1838.

(3) Montalembert et Michelet, Lettres et notes publiées par J.-M. CARRÉ, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} nov. 1924.

France ; il fut attaqué vivement par *l'Univers* ; Montalembert donna lui-même à Michelet son appréciation :

« Ce 2 décembre 1840.

« Monsieur et cher ami,

« Au retour d'une course en province, je retrouve votre lettre et je m'empresse d'y répondre.

« D'abord, *l'Univers* n'est pas ou n'est plus du tout mien.

« Mon influence a été depuis longtemps remplacée par un esprit qui me déplait. Moi aussi, j'ai vivement regretté de ne pas trouver dans votre dernier volume cet esprit de justice et de filiale affection envers l'Eglise que j'avais salué avec tant de joie et de reconnaissance dans vos premiers volumes ; mais je n'en ai pas moins blâmé et déploré la critique acerbe et superficielle de *l'Univers*.

« Ensuite, il n'a jamais été question de moi sous aucun ministère, pour aucune ambassade, si ce n'est dans l'imagination de quelques journalistes. Je n'ai rien demandé, et on ne m'a rien proposé. Je suis donc, comme vous voyez, tout à fait hors d'état de rendre au jeune ami que vous voulez bien me recommander, le service qu'il désire.

« Je suis au milieu des horreurs d'un déménagement de bibliothèque et compte retourner bientôt à la campagne, y travailler en paix. Mais je ferai tous mes efforts pour aller vous voir avant mon départ et vous demande, en attendant, de me conserver toujours un amitié à laquelle j'attache un très grand prix.

« Veuillez croire à ma haute et affectueuse considération.

« Cte Ch. de Montalembert » (1).

Quelques années plus tard, Montalembert relisait les lettres de Michelet et inscrivait en tête de celle où il est question de sainte Elisabeth : « Michelet ! *Quantum mutatus ab illo* » ; c'est que Montalembert avait espéré compter toujours parmi les amis de l'Eglise, sinon parmi ses fidèles, celui qui avait écrit un jour : « Ah ! je me fie, pour

(1) Montalembert à Michelet, lettre publiée par J.-M. CARRÉ, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} nov. 1924.

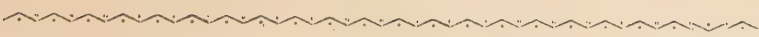
« le christianisme et pour l'art chrétien, dans ce mot même
 « que l'Eglise adresse à ses morts : « Qui croit en moi ne
 « peut mourir ». Seigneur, le christianisme a cru, il a
 « aimé, il a compris ; en lui se sont rencontrés Dieu et
 « l'homme. Il peut changer de vêtement, mais périr, ja-
 « mais ; il se transformera pour vivre encore. Il se trans-
 « formera, il apparaîtra un matin aux yeux de ceux qui
 « croient garder son tombeau et ressuscitera le troisième
 « jour » (1).

Si Montalembert fut peiné de devenir l'adversaire de son ancien ami, il estima toujours l'historien. Lorsqu'on réclama, en 1845, la suppression du cours de Michelet au Collège de France, Montalembert, fidèle à son principe de liberté pour tous, s'éleva contre cette mesure. Dans un article sur « L'état actuel de l'art religieux en France » (1837), il lui avait rendu ce témoignage : « Veut-on acqué-
 « rir quelques notions justes et impartiales sur les grands
 « hommes et les grandes époques de cette histoire (l'his-
 « toire de l'Eglise), veut-on savoir ce qu'étaient les croi-
 « sades, saint Grégoire, Innocent III, saint Louis, saint
 « Thomas, Sixte-Quint, il faut avoir recours à des livres
 « traduits des protestants allemands ou aux écrits de M.
 « Michelet » (2). Lorsque Montalembert réimprima cet ar-
 ticle d'abord dans le volume *Vandalisme et Catholicisme*
 (1839), et plus tard dans les œuvres complètes, il ne mo-
 difia pas l'expression de son admiration pour l'historien du
 peuple de France, il ajouta seulement cette petite paren-
 thèse : « les écrits, trop rarement orthodoxes, de M. Miche-
 let ».

(1) MICHELET, *Histoire de France*, t. II, p. 695. Passage supprimé dans l'édition de 1860.

(2) MONTALEMBERT : De l'état actuel de l'art religieux en France. *Revue des Deux Mondes*, 15 déc. 1837, p. 611.





CHAPITRE VI.

MONTALEMBERT ET LAMARTINE.

Montalembert avait été conquis au culte de Lamartine par son ami Lemarcis, et à son tour, il propagea les *Méditations* parmi ses amis, jusqu'en Suède. Nous le voyons écrivant au Baron d'Anckarswaerd, membre influent à la Diète Suédoise, et après un exposé de doctrines politiques, ravi de se tourner un instant vers la poésie : « Je suis « charmé que vous aimiez Lamartine. C'est, après Chateaubriand et Byron, le plus grand poète du xix^e siècle : « il a toujours été mon favori ; il l'est devenu doublement « depuis la mort de ma sœur qui, toute jeune qu'elle était, « goûtait ses beautés et le préférait à tous les autres « poètes » (1).

Seulement, Montalembert avait peine à admettre que le poète voulût aussi être un homme politique. La correspondance de Montalembert confirme ce que des ouvrages récents ont établi. Lamartine, avant de se présenter aux élections, songeait depuis longtemps à jouer un rôle dans l'Etat. Dès 1829, ses ambitions, toutes désintéressées d'ailleurs, étaient connues : « Vous me dites », écrit Montalembert à Lemarcis, « que Lamartine veut absolument être « député ; c'est ce que je ne lui pardonne pas : il est au-

(1) Lettre de Montalembert au baron d'Anckarswaerd, publiée dans la *Revue Diplomatique*, par Ch. DE BURENSTAM, janvier 1906.

« dessus de cela. Du reste, sa pétition sur les vignobles est « très remarquable » (1).

Si Montalembert le trouve au-dessus du rôle de député, quelle joie lorsqu'il se livre de nouveau à la poésie :

« Tâchez donc de m'envoyer ces vers merveilleux de « Lamartine ; je suis ravi qu'il se soit éveillé ; et à cette « distance, sa production acquerra un double prix » (2).

Bientôt Montalembert va se trouver rapproché de son poète, qu'il ne connaissait jusque-là que par ses poèmes et les impressions de G. Lemarcis ; le 30 mars 1830, il écrit à son ami :

« Vous savez que Lamartine se fait recevoir demain. Ma « mère lui a été présentée l'autre jour chez Mme Gay, où « il y avait une soirée littéraire pour la lecture d'un drame « de M. de Saint-Priest » (3).

Montalembert assiste à la réception de Lamartine à l'Académie et il adresse bien vite ses impressions à son confident :

« A propos de Lamartine, tout le monde est enthousiasmé de son discours, que je trouve excellent. Le jugement du XVIII^e siècle et celui d'Horace me semblent sur-tout dignes d'éloges. Vous savez qu'il va en Grèce, quel « prodigieux avancement ! » (4).

Toutefois, Lamartine n'était pas inspiré par le sujet de son discours : « J'ai fait, dit-il au comte de Virieu, en deux « matinées, mon insipide éloge de M. Daru pour qui je n'ai « nulle sympathie, pas plus que pour un mandarin à Pékin... J'y dis dans mon discours quelques bonnes vérités « sans me gêner » (5).

Ces bonnes vérités : allusions politiques conseillant un régime libéral, jugements sur la poésie moderne, mais surtout l'éclat de son prestige personnel lui assurèrent un triomphe. De la part de Lamartine, la critique du XVIII^e siècle

(1) *Lettre inédite*. Montalembert à Lemarcis, 27 avril 1829.

(2) *Lettre inédite*. Montalembert à Lemarcis, 6 juillet 1829.

(3) *Lettre inédite*. Montalembert à Lemarcis, 30 mars 1830.

(4) *Lettre inédite*. Montalembert à Lemarcis, 4 avril 1830.

(5) *Correspondance de Lamartine à M. le Comte de Virieu*, déc. 1829, t. IV, p. 292, éd. Hachette, in-8°.

n'excluait pas, on le sait, l'admiration pour quelques auteurs de cette époque ; Voltaire ne le lassait jamais ; pourtant Montalembert applaudit lorsque Lamartine déclara :
« L'heure est venue pour cette grande renommée du dix-
« huitième siècle. De sa naissance à sa fin, il y a de tout
« en lui, depuis la pitié jusqu'à l'horreur, depuis l'admira-
« tion jusqu'au mépris ! Mais quelle que soit l'épithète
« glorieuse ou vengeresse dont les générations futures le
« marquent parmi les siècles, nous pouvons le dire ici,
« sans crainte d'être démentis par l'avenir. Ce ne fut
« point un siècle de pensée, ce fut un siècle d'action ! la
« philosophie moqueuse n'y fit point un de ces pas im-
« menses qui portent l'intelligence humaine sous un nou-
« vel horizon ; les arts n'y furent point inspirés, car ils ne
« regardèrent jamais le ciel, d'où toute inspiration des-
« cend ; la poésie y négligea sa lyre, pour n'y saisir qu'un
« froid pinceau ; elle étouffa sur ses lèvres le grand nom
« de Dieu, qui doit retentir au moins dans l'âme des
« poètes, ces instruments animés du grand concert de la
« création ! La science seule y grandit... l'éloquence seule
« y fut forte... » (1).

Montalembert espérait ébranler l'admiration de son ami pour Horace en soulignant ce jugement sévère de Lamartine : « Horace était le poète de l'époque..., cet épicurisme
« de la raison qui ne donne point de remords à la servi-
« tude, point d'ombrage à la tyrannie, qui venge de tout
« par le léger sourire de l'ironie, amuse l'indifférence, con-
« sole la faiblesse, excuse la lâcheté et dont le vice s'ac-
« commode comme la vertu » (2).

A peine Lamartine est-il de l'Académie qu'il reçoit les sollicitations des candidats. Cousin comptait sur lui pour assurer son élection ; il raconte leur première entrevue à Montalembert qui transmet à Lemarcis ce récit :

« Un jour, en allant à la sonnette de ma porte, je trouvai
« un grand et beau jeune homme qui me demanda si je

(1) LAMARTINE, *Discours de réception à l'Académie française*, Paris, 1830, in-4°, p. 12.

(2) LAMARTINE, *Discours de réception à l'Académie française*, p. 7.

« m'appelais Cousin et me dit se nommer Lamartine. Je le
« fis entrer, et après bien des révérences et bien des demi-
« mots, je lui dis : « Monsieur, nous venons de deux
« camps différents, vous de la Cour, moi du peuple ; mais
« enfin peut-être serons-nous d'accord, et je ne demande
« pas mieux que d'être votre ami. » Maintenant Lamartine
« n'a pas d'admirateur plus sincère, d'ami plus dévoué,
« plus sympathique que moi. Seulement, a-t-il ajouté, pour
« Lamartine, vivre c'est aimer, pleurer et soupirer des vers
« (avec 50.000 livres de rente, intercale méchamment Mon-
« talembert). Il ne songe qu'à son salut, ses malheurs pas-
« sés, ses espérances de bonheur l'occupent tout entier ;
« c'est bien, c'est très bien, mais ce n'est pas tout ; moi, je
« crois que le monde est beau, que ce brillant soleil est
« beau et que la vie est une assez belle chose pour que
« l'homme ne la dédaigne pas. » Et comme il disait ces
« mots, ajoute Montalembert, ses beaux yeux réfléchis-
« saient les rayons du beau soleil d'avril, et il avait l'air
« d'un inspiré, et je suis sorti de chez lui le cœur gros
« d'exaltation et d'amour pour le génie » (1).

Montalembert était encore sous cette impression quand il fut présenté à Mme de Lamartine, et par elle à Lamartine lui-même ; il juge avec toute sa spontanéité et sa sérénité juvénile ; son âme poétique qui n'a pas reçu le don de création, voudrait trouver dans la réalité même, ces figures aériennes que les vers de ses chers poètes lui suggèrent, et puis, il a aussi son petit brin de vanité, qui est heureux de se dresser dans le monde :

« Le lendemain, ma mère qui a fait depuis quelques
« temps connaissance avec les Lamartine, me mène chez
« eux pour me présenter. M. de Lamartine était à l'aca-
« démie occupé à cette fameuse élection dont je vous par-
« lerai plus tard. Mais, en revanche, Madame y était... Que
« devins-je à la vue de ce nez rouge comme celui d'un ca-
« baretier, de ce gros pied anglais, de cette taille de gre-
« nadier, en entendant cette voix dure et discordante ?...

(1) Lettre à Lemarcis, 14 avril 1830, publiée par Lecanuet : *Montalembert*, t. I, p. 85.

« De ma vie je ne lui pardonnerai ce mariage, rien ne
 « l'excuse, pas même ce beau château à tourelles de Saint-
 « Point dont Mme de Lamartine nous a montré des des-
 « sins faits de sa main, et qui a sans doute été restauré
 « par son argent.

« Quant à l'homme, je lui fus présenté par hasard ce
 « même soir, dans une grande soirée chez Mme Emeric de
 « Narbonne. Sa femme qui, il faut l'avouer, est prévenante
 « et aimable, et dont le nez rubicond est moins effrayant
 « le soir, me rendit ce bon office. Je le trouvai assez affa-
 « ble, d'une figure moins belle que je ne l'avais crue, mais
 « aussi distinguée que possible ». (Dans son journal, Montalembert note la même impression : « il a l'air ex-
 « trêmement distingué, pâle et poétique »). « Nous ne
 « causâmes que pendant cinq à six minutes de Cousin,
 « de vous... Vous savez qu'il publie dans quelque jours
 « ses *Harmonies poétiques*. Aimé Martin disait à Alfred
 « de Vigny que c'est incomparablement ce qu'il a fait
 « de mieux, que c'est le plus beau livre de prières qui soit
 « au monde, qu'il y a surtout un « De profundis » qui
 « surpasse tout » (2).

A propos de cette même journée, Montalembert notait dans son journal : « Du reste, à part cette présentation
 « tant désirée, j'ai été assez content de moi ce soir ; j'ai
 « parlé à fort peu de personne, seulement à M. et Mme
 « de Lamartine, Mme de Narbonne, Mme et Mlle Gay,
 « M. de Saint-Priest et M. Briffault ; mais il m'a semblé
 « que j'avais plus d'aplomb et d'aisance qu'autrefois. Avec
 « M. Briffault, j'ai soutenu une longue discussion sur le
 « romantisme, dont je me suis tiré avec honneur, et ses
 « éloges m'ont flatté ! lui, dont la renommée littéraire est
 « si chétive : eh bien, quand il m'a dit : « Bonsoir roman-
 « tique, ou plutôt bonsoir aimable homme, car si vous êtes
 « l'un vous êtes encore bien plus l'autre, mon amour-pro-
 « pre en a été chatouillé » (2).

« Impayable », c'est le commentaire que l'auteur même.

(1) *Lettre inédite*. Montalembert à Lemarcis, 27 avril 1830.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 22 avril 1830.

de ce tableau écrivait en marge quelques années plus tard.

Bientôt il revoyait Lamartine :

« M. de Lamartine ou plutôt sa femme, est fort triste
« à cause d'un événement vraiment lugubre qui vient de
« les affliger.* Mercredi soir, pendant une lecture de
« Stockholm et Fontainebleau chez eux, il leur arrive d'An-
« gleterre, une tante de Mme de Lamartine, Mme Churchill
« fort aimée de tout le monde et le lendemain jeudi, elle
« est morte. Elle avait été malade et mal traitée en
« route » (1).

Sans doute, Lamartine, toujours bienveillant pour la jeunesse en qui il voyait quelque promesse d'avenir, rencontrait avec plaisir Montalembert, car il alla dîner chez ses parents :

« Dîner très agréable chez nous : le duc d'Hamilton et
« sa fille, le prince de Craon, M. de Martignac, M. et Mme
« de Lamartine et le colonel Cradock. M. de Lamartine a
« été fort aimable et M. de Martignac on ne peut plus spi-
« rituel : son langage politique m'a semblé bien prononcé.
« J'ai causé longtemps avec lui de littérature, de poésie,
« de Sainte-Beuve, de Musset, etc. » (2).

Le surlendemain Lamartine invite Montalembert :

« Soirée littéraire chez Lamartine, charmante. Je me suis
« beaucoup amusé comme cela arrive souvent quand je ne
« m'y attends pas. Il y avait en notabilités : Mme et Mlle
« Gay, le vicomte Lainé, qui a une tête superbe, M. Rocher,
« secrétaire général de la justice avec qui j'ai fait connais-
« sance d'une manière tout à fait agréable. M. Briffault qui
« a continué ses bontés pour moi, M. d'Eckstein et M. de
« Cazalès, voire même M. Vatout, l'auteur de l'idée fixe.
« M. Briffault nous a lu une pièce de vers exécrable et une
« satire médiocre, Mlle Gay deux pièces : « Il m'aime »,
« (fort bien) et des Stances sur le manque d'amour qui
« sont vraiment ravissantes ; dignes de Victor Hugo. En-

(1) *Lettre inédite*. Montalembert à Lemarcis, 9 mai 1830. Voir : *Correspondance de Lamartine*. Hachette, in-12, 1882. T. III, p. 197. *Stockholm, Fontainebleau et Rome*, drame par Dumas (père), 1830 (re-fonte de Christine). Dumas, *Mes Mémoires*. V, p. 186.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 25 mai 1830.

« fin Lamartine nous a récité deux pièces sublimes de son dernier recueil : la « Prière du soir dans le temple » et le « De profundis ». Jamais il n'a rien fait de plus beau que cette dernière pièce. Il y a, sur la nécessité de la réunion, des êtres séparés par la mort, dans le ciel, deux strophes au-dessus de tout. J'en ai été enthousiasmé. Il les a récitées à merveille et avait l'air d'un vrai poète. « C'est vraiment là du génie » (1).

L'*Hymne du soir* avait été composée quatre ans plus tôt tandis que Lamartine errait à Florence dans les

« Forêts de marbre et de porphyre »

de San Spirito, de San Maria Novella, ou du Duomo. Le *De profundis* est sans doute le poème publié sous le titre : « Pensée des Morts », d'après l'avis de M. Allais qui a étudié minutieusement la composition des *Harmonies* (2).

C'est un élan de l'âme vers la croyance à l'immortalité, nécessitée par le désir de l'humanité toute entière :

« Où vivent-ils? Quel astre à leur paupière
 « Répand un jour plus durable et plus doux?
 « Vont-ils peupler ces îles de lumière?
 « Ou planent-ils entre le ciel et nous?
 « Sont-ils noyés dans l'éternelle flamme?
 « Ont-ils perdu ces doux noms d'ici-bas
 « Ces noms de sœur et d'amante et de femme?
 « A ces appels ne répondront-ils pas?
 « Non, non, mon Dieu, si la céleste gloire
 « Leur eût ravi tout souvenir humain,
 « Tu nous aurais enlevé leur mémoire;
 « Nos pleurs sur eux couleraient-ils en vain!
 « Ah! dans ton sein que leur âme se noie!
 « Mais garde-nous nos places dans leur cœur;
 « Eux qui jadis ont goûté notre joie,
 « Pouvons-nous être heureux sans leur bonheur? » (3)

Lamartine partait pour Saint-Point, tandis que Montalembert lisait les *Harmonies* : ces vers résonnèrent dans la

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 27 mai 1830.

(2) G. ALLAIS, *Lamartine en Toscane et les Harmonies Poétiques et Religieuses*. Société Française d'Imprimerie et de Librairie. in-16, Paris, 1909.

(3) LAMARTINE, « Pensées des Morts », *Harmonies*. L. II, 1^{re} Harmonie.

mémoire du jeune homme avec la belle voix timbrée, qui l'avait ravi un soir, et l'image de cette physionomie brillante de génie fixa dans sa mémoire ces poèmes religieux ; leurs mélodies et leurs larges perspectives, calmes et claires, enrichiront pour toujours son paysage intérieur. Ainsi lorsqu'il longe la côte d'Irlande en route pour aller voir O'Connel, il jouit de « la placidité ravissante des ondes dignes d'être chantées par Lamartine » (1).

Un an après, quand Montalembert aborda Lamartine, ils se jetaient, tous deux, chacun à leur rang, dans l'action politique, Lamartine précisait des rêves déjà anciens (2), il se sentait l'instinct des masses et le désir d'exercer sur elle son action, l'entraînait sur le chemin de gloires nouvelles. Il avait donné sa démission de diplomate par égards pour l'ancienne dynastie, et attendait, libre de tout lien, de toute sympathie envers le pouvoir, un moment favorable pour se présenter à la députation. Montalembert, de vingt ans plus jeune, débutait, avec la fougue d'une jeunesse dévouée à une cause sainte et hardie, il se donnait à l'*Avenir*, le journal fondé par l'abbé de La Mennais. Depuis le début de décembre précédent, il en était avec Lacordaire, le collaborateur le plus assidu.

On a étudié, avec une grande sagacité, les rapports de Lamartine avec La Mennais (notamment M. Ch. Maréchal : *La Mennais et Lamartine*, in-16, Bloud, 1907) ; cependant peut-être convient-il de rappeler que lorsqu'il s'agit de l'action exercée par l'*Avenir*, elle n'émanait pas de La Mennais seul ; il était secondé par des disciples fervents mais ayant néanmoins chacun leur personnalité. Leurs opinions différaient parfois de celle du maître, qui souvent retiré à Juilly, ne les dirigeait que de loin. C'était entre les collaborateurs, les adhérents convaincus et les amis qui étaient plutôt attirés que persuadés, tout un mouvement d'opinions, où les idées allaient et venaient des uns aux autres, on donnait et on recevait tout à la fois. Puisque nous avons quelques témoignages nouveaux à présen-

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 22 septembre 1830.

(4) Voir H. COCHIN, *Lamartine et la Flandre*, in-16, Plon, 1912.

ter, nous rappellerons aussi les faits déjà connus afin qu'on puisse embrasser les uns et les autres d'un même coup d'œil.

A l'automne 1830, Lamartine était à Saint-Point quand il entendit parler de l'*Avenir*. Le 9 novembre, il répondait à Cazalès une lettre très bienveillante, lui promettant de prendre des actions à son arrivée à Paris, puis il lui parle de son poème « Contre la peine de mort ».

« Je viens d'envoyer à Paris, un morceau de poésie sur
« le moment et la question du moment qui, peut-être, ne
« vous plaira pas beaucoup, mais c'est à peu près mon
« opinion de conscience, aussi je la risque à tout vent ;
« les royalistes feront une grimace, je parle de ceux du
« coup d'état, et les Jacobins me noteront sur leurs ta-
« bles. Je suis résigné aux sottises des uns et aux crimes
« des autres. Je ne sais si on osera l'imprimer dans un
« journal quelconque. Je ne pense pas dans le vôtre. Je
« vous l'envverrai si j'ai le cœur de le recopier. Je crois que
« c'est mâle et beau. Je puis et dois me tromper » (1).

Contrairement à l'attente de Lamartine, le 13 décembre, l'*Avenir* reproduisait le poème.

Deux jours auparavant, l'*Avenir* annonçait *Les Annales romantiques*, il les recommandait chaudement à ses lecteurs, et citait Lamartine parmi les auteurs de marque qui avait contribué à ce recueil.

On aurait bien voulu, au bureau de l'*Avenir*, compter Lamartine parmi les partisans zélés au lieu de le voir se tenir un peu à distance du foyer d'apostolat, mais vis-à-vis de l'*Avenir* comme de tous les journaux qui réclamèrent sa collaboration, il maintint son indépendance, Montalembert avait sans doute essayé de l'amener à une participation plus active, car il écrit, non sans dépit, à Lemarcis : « Ce fainéant de Lamartine reste chez lui » (2). Non, Lamartine n'écrira pas pour l'*Avenir*. Mais en insistant pour que sa lettre reste dans le domaine privé, il écrit à

(1) Lettre de Lamartine à Cazalès, publiée par L. BARTHOU : « Autour de la politique rationnelle », dans *A Lamartine*, in-16, Plon, 1914.

(2) Lettre de Montalembert à Lemarcis, 27 janvier 1831, publiée par V. BUCAILLE, *Revue Montalembert*, 25 décembre 1910.

Montalembert et loue magnifiquement la tentative d'alliance entre la liberté et la religion ; pourtant il lui fait une objection :

« Une seule idée de votre ouvrage (car un journal est « une œuvre à pages quotidiennes), me paraît avoir besoin d'explication. C'est l'idée théocratique qui la domine. Si vous entendez la théocratie, la théocratie religieuse et intellectuelle, la vérité divine et éternelle se manifestant avec le temps aux intelligences, réfléchissant ses rayons dans les esprits, dans les cultes, dans les lois, dans les mœurs et gouvernant ainsi seule l'univers que Dieu a créé pour lui, cette théocratie est la mienne. J'y crois et le monde qui y croira, en admettra les conséquences fécondes. Si vous entendez une théocratie sensible et réalisée temporellement dans une forme de gouvernement humain, vous n'êtes plus les hommes de l'*Avenir*, mais d'un passé que vous ne sauriez ranimer ; la seule forme théocratique que je conçoive pour les temps présents et futurs, c'est la liberté où l'homme n'obéit qu'à sa pensée divine, ne se gouverne que selon sa raison, éclairée par son intelligence. C'est cette forme que vous avez pressentie avec tous les hommes d'espérance qui les élève avec vous au-dessus des regrets du passé, des orages du présent, des terreurs de l'avenir » (1).

Ces réserves indiquées, le journal Montalembert les confirme :

« Dîner chez Mme de Narbonne avec M. et Mme de Lamartine, Alfred de Vigny, Cazalès, de Brosse,... le peintre Mme de Montault, M. Polydore de La Rochefoucauld et Mme la duchesse de Liancourt. M. de Lamartine fort aimable pour moi, exposition des doctrines de l'*Avenir* sur lesquelles il n'est pas parfaitement d'accord » (2).

Pourtant Lamartine lit l'*Avenir* avec soin, le 28 avril paraît le second article de Montalembert sur « *Notre-Dame de Paris* », à ce propos il dit :

(1) Lettre de Lamartine à La Mennais, 19 février 1831, publiée dans les *Annales romantiques*, juillet-octobre 1906.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 26 avril 1831.

« Visite chez moi du baron d'Eckstein qui m'a fait le
 « plus grand éloge de mon article, surtout de la pensée
 « sur la fatalité, et qui m'a dit que Lamartine en avait
 « été également satisfait » (1). Dans cet article, Monta-
 « lembert justifie V. Hugo de quelques critiques, dont cel-
 « les-ci ;

« Quant à cette destinée mystérieuse et toute puissante,
 « celle qui règne sur sa vie (celle de Claude Frolo), nous
 « ne concevons pas pourquoi on s'en scandalise. Ou ceux
 « que cette influence révolte sont chrétiens, ou ils ne le
 « sont pas. S'ils ne le sont pas, comment expliqueront-ils
 « sans cette fatalité, l'univers et leur propre cœur ? S'ils
 « le sont, comment oseront-ils méconnaître cette force
 « éternelle, qu'on l'appelle Providence, destinée, ou autre
 « chose retient le monde autour de l'homme, et qui lui
 « crée ses épreuves et leur prix ? Quand la fatalité qui
 « n'est autre chose que la liberté de Dieu, apparaît puis-
 « sante et invincible, alors la liberté de l'homme surgit
 « aussi noble et fière en face d'elle. Née pour combattre,
 « sa gloire grandit avec son adversaire, et le Dieu qui pré-
 « side à la lutte, n'est jamais jaloux de la victoire ni avare
 « de la récompense » (2).

On comprend que cette pensée ait intéressé Lamartine
 qui a élevé dans ses *Harmonies* un hymne si éclatant
 à la Providence, ordonnatrice du monde :

« J'ai cherché le Dieu que j'adore,
 « Partout où l'instinct m'a conduit,
 « Sous les voiles d'or de l'aurore,
 « Chez les étoiles de la nuit;
 « »

« Je l'ai cherché dans les merveilles,
 « Œuvres parlantes de ses mains,
 « Dans la solitude et les veilles,
 « Et dans les songes des humains!
 « L'épi, le brin d'herbe, l'insecte,
 « Me disaient : Adore et respecte!
 « Sa sagesse a passé par là !
 « Et ces catastrophes fatales,

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 28 avril 1831.

(2) MONTALEMBERT, *Notre-Dame de Paris. Avenir*, 28 avril 1831.

« Dont l'histoire enfle ses annales,
« Me criaient plus haut : Le voilà ! » (1)

Le 4 mai, l'*Avenir* publie un nouvel hommage à Lamartine. Emile Deschamps, dans un compte rendu élogieux sur : « Paris, Elévation par le comte A. de Vigny » disait :

« A la publication des *Secondes Méditations* (les envieux)
« se sont écriés : « Où sont donc les *premières Méditations*,
« quelle différence, comme il a baissé », et c'était un géant qui avait grandi ».

Le 16 mai, une note démentait les projets de voyage en Orient que l'on avait prêté à Lamartine. Le 18 juin, l'*Avenir* déclare sa candidature, et publie ses professions de foi le 20 et le 28 juillet 1831.

A propos de la candidature de Lamartine, la *Quotidienne* souleva une polémique sur le serment constitutionnel, l'*Avenir* lui répliqua le 24 juin, et publia la réponse de Lamartine le 6 juillet.

Les élections eurent lieu, Lamartine fut battu ; l'*Avenir* n'avait pas fait pour lui une campagne électorale, ces rédacteurs ne voulaient le faire pour personne, ils voulaient rester dans le domaine des idées, des idées très générales, et c'était un de leur côté chimérique ; pourtant il n'est pas un candidat dont on retrouve aussi souvent le nom dans ses colonnes que celui de Lamartine. On sait comment, pour répondre aux invectives de Barthélémy dans la *Némésis* qui avait été répandue à Bergues le jour de l'élection, Lamartine composa dans les jours qui suivirent sa « Réponse à Némésis ». M. L. Séché a publié et confronté plusieurs manuscrits successifs du poème (2), et M. Estève les premiers textes imprimés (3), ils ont montré les patientes et heureuses retouches que Lamartine avait tracé sur son plan primitif avant de trouver le plein essor de son génie.

(1) LAMARTINE, *Les Harmonies poétiques et religieuses*, I. III, 9^e Harmonie : *Pourquoi mon âme est-elle triste?*

(2) *Annales romantiques*, mai-juin 1911. *La Réponse à Némésis de Lamartine*, d'après les manuscrits originaux, par L. SÉCHÉ.

(3) *Annales Romantiques*, juillet-octobre 1911, *Les premiers textes imprimés de la « Réponse à Némésis »* par M. ESTÈVE.

L'*Avenir* eut l'honneur de la première insertion, Lamartine en confia la surveillance à Montalembert à qui il écrivit :

« Monsieur le Comte,

« Je vous ai promis ainsi qu'à M. de La Mennais, quelques vers de moi pour l'*Avenir*, en voici que je vous prie
« d'y insérer si vous les en trouvez dignes. C'est une réponse à une Satire de la Némésis qui a été répandue ici
« à profusion et m'a réellement enlevé le peu de voix qui m'ont manqué. Soyez assez bon pour surveiller l'exactitude de l'impression et la ponctuation si nécessaire aux
« vers.

« Je l'envoie à mon libraire demain seulement et ne la donnerai à aucun journal avant trois ou quatre jours pour vous laisser la première insertion.

« Nous avons pris une part bien vive à l'affreux malheur qui vous a frappé (1). Nous savions, en Angleterre, par Sir Charles Flint, vos graves inquiétudes et nous les partageons, permettez-nous de partager votre douleur.

« Ma femme offre ses douloureux souvenirs...

« 15 juillet.

« Chez M. de Copens, à Hondshoote par Bergues Nord) » (2).

Le manuscrit envoyé à Montalembert est plus près de la version définitive que ceux qui ont été analysés par M. Séché, ainsi qu'on peut en juger par le texte de l'*Avenir* ; Montalembert le reçut le 19 juillet. La *Réponse à Némésis* parut dans l'*Avenir* le 20 juillet 1831 précédé de cette note :

« M. de Lamartine nous a fait l'honneur de nous adresser les vers que l'on va lire. Ils serviront de réponse aux attaques que M. Barthélémy avait cru devoir lancer contre l'auteur des *Harmonies*. Dans l'un des derniers numéros de la *Némésis*, M. Barthélémy lui demandait, à

(1) Il s'agit de la mort de M. de Montalembert, père de Charles.

(2) Lettre de Lamartine à Montalembert publiée en partie par le R. P. LECANUET, *Montalembert*, I, p. 144, le reste inédit.

« l'occasion de sa candidature dans le Nord, ce qu'il avait
« fait pour la liberté. On verra ce que le poète catholique
« lui a répondu. »

Le 23 juillet, l'*Avenir*, publiait les vers de M. E. Turquety « À M. de Lamartine ».

Lamartine continuait, à ce moment, à être en relation étroite avec l'*Avenir*, car Montalembert note le 10 août :

« En revenant (de la bibliothèque) je passe par l'*Avenir* où je trouve Lamartine » (1).

Le 12 septembre, les stances de J. Reboul : « Réponse à M. de Lamartine », paraissait dans l'*Avenir*. En octobre, le *Messenger des Chambres* publiait une pièce de vers adressée à Chateaubriand et signée à tort : Lamartine ; le 20 octobre, il protestait dans l'*Avenir*.

Lamartine composait, à ce moment, un opuscule où il exposait ses doctrines politiques, à la demande de M. Cazalès, il le destinait à la *Revue Européenne* sous le titre « Lettre sur la Politique Rationnelle » la *Revue Européenne* n'en inséra que des fragments, l'ouvrage complet paru en brochure en octobre 1831. Le 14 novembre 1831, l'*Avenir* l'annonçait et citait l'éloge que lui décernait la *Gazette de Bourgogne*. C'était l'ultime marque d'admiration donnée par l'*Avenir* à Lamartine. Le lendemain, ses collaborateurs réunis publiaient, eux aussi, dans le dernier numéro, un exposé de leur doctrines, qu'ils avaient rédigé en commun ainsi que le prouve cette note :

Dimanche 13 novembre : « Journée passée à faire le dernier article pour la suspension ou plutôt la clôture de ce glorieux *Avenir* » (1). Lamartine avait d'avance donné son adhésion à leur doctrine de la séparation de l'Eglise et de l'Etat : lorsqu'il la salue ainsi : « Heureuse et incontestable nécessité d'une époque où le pouvoir appartient
« à tous et non à quelques-uns ; incontestable, car sous un
« gouvernement universel et libre, un culte ne peut être
« exclusif et privilégié ; heureuse, car la religion n'a de
« force et de vertu que dans la conscience... Une voix

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

« sortie du sanctuaire; une voix qui a la double autorité
« du sacerdoce et du génie, profère tous les jours parmi
« nous ce symbole des hommes de foi et d'avenir. M. de
« La Mennais a fondé son journal sur cette idée ; il a assez
« de confiance dans la vérité pour la mettre face à face
« avec la liberté ; il croit Dieu, qui nous a donné l'une
« et l'autre. On murmure contre quelques vérités amères
« que l'illustre écrivain a jetées sans préparation à son
« parti et à son siècle : l'exagération et la rudesse ne sont
« jamais justifiées par la vérité qui n'est que mesure et
« qu'amour ; mais cet âge veut une parole forte et dure ;
« on n'implante pas l'arbre qui doit ombrager les siècles
« sans fendre le sol avec le fer. On ne greffe pas le ra-
« meau sans déchirer l'écorce ! » (1).

Ce fut surtout ce désir de séparation de l'Eglise et de l'Etat, posé en principe, et inopportun à cette époque, qui entraîna la condamnation de *l'Avenir* par le Saint-Siège. L'accord entre Lamartine et *l'Avenir* existait encore sur d'autres points :

« La Presse, dit Lamartine, nécessairement libre, car
« elle est la voix de tous dans un âge et dans une forme
« sociale où tous ont droit d'être entendus.

« L'enseignement ? libre et large, répandu, multiplié,
« prodigué partout, gratuit surtout... » (2).

L'Avenir désirait : « dans l'ordre de la pensée et de l'éducation, la liberté absolue de l'enseignement »

Lamartine, comme *l'Avenir*, demandait le suffrage universel. Mais *l'Avenir* le réclamait : « combiné avec des institutions communales et provinciales qui arrachent le vote des citoyens aux intrigues des partis; et leurs intérêts au despotisme de la centralisation ». Tandis que *l'Avenir* voulait tempérer la démocratie par le régionalisme, Lamartine, partisan de la centralisation, demandait seulement « l'élection universelle, pour être vraie, l'élection proportionnelle, pour être juste ».

(1) LAMARTINE, *Sur la politique rationnelle*. In-8°, Gosselin, 1831. Les citations suivantes sont empruntées au même opuscule.

(2) *Avenir*, 15 novembre 1831.

Sur la question du régime, les points de départ n'étaient pas les mêmes : Lamartine avait été légitimiste modéré, et considérait les Ordonnances de Juillet comme le suicide de la monarchie. Au bureau de *l'Avenir* on était loin de s'entendre toujours sur la question politique. La Mennais, après avoir été légitimiste ultra, avait salué la Révolution de Juillet comme une délivrance et un progrès social ; il considérait la République comme son aboutissement normal : « Il n'existe plus en France que des individus...
« toutes les hiérarchies, toutes les corporations ont été
« dissoutes... La conséquence c'est qu'il ne peut exister en
« France qu'un seul gouvernement, la république... sous
« quelque forme qu'on la déguise » (1).

Lacordaire était foncièrement républicain et démocrate. Montalembert avait avec lui des discussions passionnées pour lui prouver la nécessité d'une hiérarchie, l'utilité d'une aristocratie.

Tous, Lamartine et les collaborateurs de *l'Avenir*, ils aboutissaient à la même conclusion : admettre le gouvernement de Louis-Philippe comme un fait, entraîner tous les honnêtes gens à une action sociale. Lamartine fondait l'ordre social sur la croyance en Dieu :

« Cherchons donc la vertu politique... dans une foi sin-
« cère à la destinée progressive de l'humanité, dans un
« religieux respect pour notre dignité d'homme, dans une
« contemplation sévère du but divin que Dieu a placé de-
« vant la société, la vie individuelle ; ce but est lui-même,
« c'est le perfectionnement de l'individu et le perfection-
« nement de l'être générique, l'humanité qui doit rap-
« procher de Dieu l'homme vertueux et la société elle-
« même » (2).

C'est bien dans la pensée religieuse que *l'Avenir* trouvait le remède aux maux de la société, mais pour Montalembert et ses amis, le règne du Christianisme ne pouvait s'entendre que dans le catholicisme et l'union avec la papauté. Ils en

(1) LA MENNAIS, *De la position du Gouvernement*, *Avenir*, 17 octobre 1830.

(2) LAMARTINE, *Sur la politique rationnelle*, p. 107.

donnaient l'assurance en se mettant en route, pleins de foi et de confiance, pour Rome afin d'y chercher la lumière.

Dans ce voyage, plein d'angoisses morales, d'inquiétudes matérielles pour la santé de M. de La Mennais, les beaux vers de Lamartine s'élevaient par moment dans la mémoire de Montalembert et des images de sérénité planaient au-dessus des anxiétés présentes :

« 8 Décembre 1831 : Première journée vraiment char-
 « mante de Nice à Menton... Je conçois maintenant le
 « charme de l'Italie, le charme de son climat, ses oliviers
 « touffus et pressés, de ses monts tantôt si élevés et si
 « sauvages, tantôt si doux et si verdoyants, de son ciel
 « toujours d'azur, de sa mer d'azur aussi et se confondant
 « avec le ciel. Elle vient baigner le pied des rochers et des
 « oliviers sans laisser une grève nue et sèche comme sur
 « les plages de l'Océan, et à chaque instant elle forme de
 « petites baies ravissantes, où se mirent les blanches chau-
 « mières et de vieilles tourelles, et où l'onde pure se revêt
 « tantôt d'une couleur de lapis-lazuli, tantôt d'un vert qui
 « me rappelle les grottes profondes des falaises irlandaises.
 « A chacune de ces baies, ces beaux vers de Lamartine me
 « revenaient à la mémoire :

« Sur ce site enchanté, mon âme qu'il attire
 « S'abat comme le cygne, et s'apaise et soupire
 « A cette image du repos :
 « Que ne peut-elle, ô mer ! sur tes bords qu'elle envie
 « Trouver comme la vague un golfe dans la vie
 « Pour s'endormir avec tes flots ! » (1)

« Et au-delà de toutes ces vues charmantes, plane tou-
 « jours sur l'horizon lointain, Notre-Dame d'Antibes et
 « l'Estérel au long promontoire, et la France enfin, terre de
 « liberté et de combat, étendant la mer comme un grand
 « bras pour ressaisir ses enfants » (2).

Les événements séparèrent Lamartine et Montalembert :
 Montalembert parcourut l'Italie et le Tyrol, et Lamartine

(1) LAMARTINE, *Harmonies poétiques et religieuses*, I, I, 10^e Harmonie, Poésie ou Paysage dans le golfe de Gènes.

(2) Montalembert, *Journal*, publié en partie par LECANUET, *Montalembert*, I, p. 276. Le reste inédit.

entreprend son voyage en Orient, puis, tandis qu'il rentre en France, Montalembert repart pour l'Allemagne et l'Italie. Cependant même éloigné de France, Montalembert gardait le souvenir de Lamartine, il écrit à La Mennais : « Parlez de moi, je vous prie avec amitié à MM. Mickiewicz, « de Corcelles, de Lamartine (1) ». Lacordaire qui connaissait toutes les admirations de son ami, lui propose Lamartine en exemple : « Pourquoi ne laisses-tu pas les partis ? « Pourquoi ne veux-tu pas être un homme de l'avenir ? « Voilà mon bon ami, toute ma pensée pour toi et pour « moi. C'est, il est vrai, absolument l'inverse de la pensée « de M. de La Mennais mais enfin cette pensée n'est pas « égoïste, étroite, indigne d'un homme. Vois M. de Lamar- « tine, le voilà qui tout seul, sans aigreur, sans violences, « sans attaques directes contre les gouvernements, se crée « un rôle et une influence honorables. Il ne sera pas à la « tête d'un parti ; il sera peut-être attaqué par tous, mais « il sera respecté, et il fera du bien » (2).

Montalembert était profondément inquiet de la direction que prenait l'abbé de La Mennais ; il était heureux qu'il gardât l'amitié de Lamartine : « Quel est l'homme distingué et pur qui ne soit pas en guerre avec lui, M. de Lamartine excepté (3). Lorsque Montalembert cherche à entraîner son maître en Orient pour l'éloigner des agitations de Paris, il se tourne vers Lamartine pour lui demander les renseignements qu'il y avait recueillis. Lamartine s'y prête de bonne grâce : « Je ne saurais trop approuver « votre résolution. Vous allez visiter des scènes historiques, politiques, religieuses qui jetteront une grande « lumière sur les différents drames que l'humanité a joués « et jouera avant, pendant et après nous. Vous en reviendrez comme moi éclairé et changé. Voici quelques lettres « principales qui vous en enfanteront mille autres. Tâchez « d'en avoir une de l'Autriche pour les ambassadeurs et « une du ministère des affaires étrangères de France pour

(1) *Lettre inédite*, Montalembert à La Mennais, 11 février 1834.

(2) *Lettre inédite*, Lacordaire à Montalembert, 17 avril 1834.

(3) *Lettres de Montalembert à L. Cornudet*, 20 mai 1834, p. 148.

« ses agents. Ayez un peu d'argent. sur Chypre, Alexandrie
« et Smyrne, cela suffit. Vous trouverez partout sûreté, hos-
« pitalité et facilités de tout genre. Si vous voulez un bon
« drogman arabe, prenez le mien, excellent et habile jeune
« homme, M. Mazoyer, à Latakié en Syrie. L'abbé de Lamen-
« nais voulait en effet partir et je l'y poussais. Il faut voir
« les grandes choses de loin pour les comprendre sans en
« être étourdi; il a été trop loin. Je le pense comme vous. Je
« le lui ai dit avant la publication. La vérité n'est jamais
« hors de la raison et du réel dans les choses sociales.

« Je vous remercie de votre bon souvenir (deux mots il-
« lisibles). Nous sommes malheureux et retirés dans la
« solitude qui nous convient seule. La chambre me retient
« malgré moi. Je suis bien aise que mes idées sympatisent
« aux vôtres. Notre temps viendra si nous persévérons
« dans les seules idées éternelles, celles d'humanité et de
« justice, de raison et de révolution morale. Mais il faut
« un dévouement qui touche au martyre pour résister aux
« fureurs absurdes de tous les partis étroits, vieux ou
« enfants. Allez donc vous tremper et vous mûrir. Vous
« reviendrez nous remplacer dans cette noble et ingrate
« lutte. Votre talent et votre âme, si vous ne les usez pas
« trop sur des systèmes de confiance, seront un jour de la
« force et de la lumière pour notre patrie et pour la patrie
« universelle de toutes les intelligences, la seule qu'il
« faille reconnaître maintenant. Pardon de ce griffonnage.
« Je suis malade. Je fais des vœux pour votre beau voyage
« et vous prie de m'en donner de tems en tems des nou-
« velles » (1).

La Mennais refusa finalement de s'éloigner et Montalembert rentra à Paris. Il fut sur le point de collaborer avec Lamartine ; vers 1834, Lamartine cherchait à grouper autour de lui un parti social, qui trouverait son expression dans une Revue placée sous sa direction. Il fit part de son dessein à Virieu : « Nous allons accrocher des atomes flot-

(1) Lettre de Lamartine à Montalembert, St-Point, 1^{er} sept. 1834, publiée en partie par LECANUET, *Montalembert*, I, p. 420, le reste inédit.

« lants et faire une politique, première expression de nos
 « idées gouvernementales, entre moi, Ballanche, l'abbé
 « de Lamennais, Pagès, non Garnier-Pagès, mais Pagès,
 « député et écrivain, plus un nombre d'autres hommes
 « jeunes et de toutes couleurs réunis seulement sur le
 « terrain des idées avancées sans personnifications, mais
 « sans répugnance à rien ni à personne. Cela se prépare
 « et éclora invinciblement » (1).

La Mennais se prêtait volontiers à cette alliance : « J'ai
 « vu Pagès chez Lamartine et j'en ai été très content » (2).
 Montalembert suivait ces projets de loin ; il écrivait à
 La Mennais : « Je crois même que dans la Chambre ac-
 « tuelle il se formera un parti d'hommes purs et sages
 « comme Janvier, le jeune Corcelles, Lamartine, etc., qui
 « répondront aux besoins du pays et avec qui je pourrai
 « sympathiser sur tous les points importants de la poli-
 « tique. Mais tout cela se fera en dehors du catholicisme
 « et peut-être même contre le catholicisme, et cela suffit
 « pour me rendre incapable de toute action. Vous avez
 « beau dire de ne pas m'inquiéter de l'Eglise, que Dieu
 « saura bien la conduire ; est-ce qu'on dirait cela d'une
 « mère bien-aimée ; l'Eglise est pour moi plus qu'une
 « mère » (3).

Pourtant, en mars 1835, « les atomes étaient toujours
 flottants ». Lamartine fit à Montalembert quelques avan-
 ces : « Je m'engage à peu près dans deux entreprises...
 « l'une purement politique, une revue projetée par Pagès,
 « Lamartine, Janvier, etc., mais qui est bien loin d'être en
 « vie (4). Ce projet ne prit point corps, sans doute lors-
 que ces personnalités voulaient préciser leurs idées en vue
 d'une action commune, elles ne pouvaient arriver à s'unir.

Sur ces entrefaites, La Mennais publie ses *Troisièmes
 Mélanges* ; c'était un recueil d'articles parus dans l'*Ave-*

(1) LAMARTINE, *Correspondance*, éd. in-8°, t. V, p. 29.

(2) *Lettres de La Mennais à Montalembert*, éditées par E. Forgues, p. 262.

(3) Lettre de Montalembert à La Mennais, 25 juin 1834, publiée en partie par Lecanuet, t. I, p. 437, le reste inédit.

(4) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, mars 1835.

nir, précédés d'une préface de plus de cent pages, où il attaquait la papauté. Montalembert lui écrivit avec un tendre respect pour déplorer : « Cette fatale préface où « vous renoncez en quelque sorte à votre vie passée et où « vous accablez le Saint-Siège. » Il ajoutait : « Je vois « souvent Lamartine, Janvier, Pagès, etc., tous ne sachant « que faire » (1).

Montalembert et Lamartine ne furent point associés en politique, ils gardèrent néanmoins des relations amicales, s'il faut en croire E. Falconnet, un habitué du salon de Lamartine : « Le samedi est, je puis le dire, le jour « européen ».. « Là se rencontrent à la fois ceux qui ont « déjà pris rang dans le monde et ceux que M. de Lamar- « tine a devinés pour l'avenir. Vous y verrez... M. de Mon- « talembert, âme pieuse, orateur plein de véhémence, qui « ne manquera pas à cette belle carrière politique com- « mencée sous de si heureux auspices »... Quelques fem- « mes distinguées causent avec Mme de Lamartine... « Mme de Montalembert, fille de Mr. de Mérode, beauté « calme et angélique » (2).

Lacretelle, il est vrai, donne un témoignage bien différent, mais on peut craindre que l'esprit de parti ait dominé ses impressions : « Je vais parler du salon de Mme de La- « martine, à Paris, rue de l'Université, de 1837 à 1848... « Je me rappelle un garçon assez jeune alors, sans barbe, « avec un habit fermé jusqu'en haut, ainsi que la mode « le voulait alors, et comme M. Laboulaye en porte encore « aujourd'hui. Il s'échappait déjà de lui une odeur de « sacristie et de pédagogie aristocratique qui me tenait à « distance, quoique Montalembert fût célèbre par un « procès de presse et un talent dont la Chambre des Pairs « constatait avec épouvante les côtés révolutionnaires. « Mais il était déjà trop dans l'Eglise pour être dans la « liberté.

« Quoique je l'ai admiré souvent, je ne me suis jamais

(1) *Lettre inédite*, Montalembert à La Mennais, 8 mai 1835.

(2) FALCONNET, *Alphonse de Lamartine, Etudes littéraires et politiques*. In-8°, Paris, 1840. p. 113.

« repenti de ne m'être jamais avoisiné de lui. Lamartine « le rencontrait peu et il en parlait avec antipathie... » (1).

Il est permis de penser que si Lamartine critiquait parfois Montalembert sur certains points de son programme politique, il n'y eut pas d'inimitié entre eux; les lettres suivantes dépassent, par leurs dates, les bornes de cette étude, mais témoignent que les rapports étaient restés dans le même ton d'indépendance et d'estime réciproques. C'était au moment où Montalembert menait une brillante campagne pour la liberté d'enseignement. Lamartine lui adressa ces mots :

« Mon cher et éloquent ami,

« N'envoyez pas ce soir M. de Gerlach et M. de Rasse. Je « ne veux pas être privé de l'honneur qu'ils veulent bien « me faire et je suis dans mon lit comme vous, mais sur « de moins frais lauriers. A l'autre samedi ce plaisir.

« Je vous ai relu et beaucoup commenté. Or (*sic*) un seul « point grave nous sommes d'accord. Mais vous avez fait « en tout cas le plus beau, le plus ferme et le plus large « discours que la nouvelle Pairie de 1830 ait encore en- « tendu.

« A l'année prochaine la lutte entre nous, cette année « rien qu'admiration » (2).

A ce témoignage privé, Lamartine en avait ajouté un autre public; il avait fait paraître, à la fin de 1843, une brochure où il préconisait formellement la liberté absolue de l'enseignement pour toutes les confessions (3). Le 21 novembre 1844, il soutenait la même opinion dans un long article du *Bien Public*, résumé de sa politique, intitulé « Récapitulation », Montalembert adressa à Lamartine des remerciements pour l'appui qu'il donnait à la cause de la liberté d'enseignement :

« Vous aurez toujours beaucoup d'admirateurs; mais

(1) H. DE LACRETELLE, *Lamartine et ses amis*, in-16, Paris, 1878.

(2) *Lettre inédite*, Lamartine à Montalembert, avril 1844.

(3) LAMARTINE, *L'Etat, l'Eglise et l'Enseignement*. Extrait du *Bien Public* du 26 et 30 nov. 1843, in-8°, Macon, Chassipolet, 1843.

« quand vous jetterez le gant, comme vous venez de le
« faire avec un si noble courage, à tous les préjugés et à
« toutes les basses passions du pays, vous ne pouvez
« compter sur beaucoup d'approbation. C'est cette pensée
« qui me fait céder à l'envie de vous porter aujourd'hui
« l'humble tribut de la mienne. Je ne vous dirai rien de
« l'éloquence dont votre dernier manifeste porte l'em-
« preinte : mille voix vous répèteront qu'elle ne s'est ja-
« mais élevée plus haut, que jamais elle n'a été plus lim-
« pide, plus brillante et plus écrasante à la fois. Mais ce
« dont je veux surtout vous admirer et remercier, c'est de
« l'usage que vous avez fait de ce don du ciel : c'est de
« cette générosité chevaleresque qui vous a porté à venir
« au secours de la religion indignement bafouée depuis un
« an par tous ces hommes que vous avez si justement et
« si énergiquement caractérisés. A coup sûr, Dieu vous
« récompensera d'avoir pris en main la défense de ceux
« qui sont chaque jour insultés et basement poursuivis
« à cause de son nom (propter nomen meum).

« Et sachez bien que parmi toutes ces âmes droites et
« pures qui aiment l'Eglise et la vérité plus que tout au
« monde, il n'en est pas une qui ne soit votre obligée et
« qui ne vous doive sa reconnaissance et ses prières. Cela
« vous portera bonheur ici-bas et ailleurs. Laissez-nous
« déplorer qu'une nature aussi élevée que la vôtre ne soit
« pas irrévocablement ancrée sur ce rocher de la certitude
« catholique où le chanfre de *Méditations* et des *Har-*
« *monies* semblait avoir planté pour toujours son dra-
« peau : mais laissez-nous aussi vous dire que nulle part
« vous ne trouverez des sympathies plus sincères, plus
« affectueuses, plus désintéressées que dans nos rangs,
« toutes les fois que vous élèverez la voix pour défendre
« la justice et la vraie liberté. Croyez aussi, que tous nos
« efforts tendent à justifier votre affirmation que « la re-
« ligion et la liberté sont du même sang » (1).

« En faut-il d'autres preuves que cet élan unanime qui

(1) LAMARTINE, *Récapitulation*, *Bien Public*, 21 nov. 1844.

« porte l'épiscopat et le clergé Français si longtemps ac-
 « cusé de servilité, si longtemps enchaîné aux pieds du
 « trône, à invoquer la liberté de conscience et d'enseigne-
 « ment avec toutes ses conséquences et à déjouer par la
 « publicité et la franchise de leurs allures toutes les ruses
 « du pouvoir ? Mme de Montalembert me prie de joindre
 « l'expression de son admiration à la mienne... » (1).

Lamartine lui adressa cette réponse si loyale, empreinte d'une bonne grâce exquise :

« Monsieur et illustre ami,

« Votre voix arrive de loin et tombe de haut dans mon
 « cœur. J'ai besoin de vous remercier. Je ne songeais pas
 « à faire en ce moment assez de bruit pour aller jusqu'à vos
 « oreilles. Je n'écrivais ce peu de lignes que pour la sphère
 « bornée d'un département. Ce (mot illisible) de l'opposi-
 « tion qui donne un coup de pied à M. Thiers quand il
 « est au ministère pour le précipiter du pouvoir, et qui lui
 « tend la main pour l'y faire remonter quand il n'y est
 « plus m'a paru pitoyable. J'ai protesté parce que je ne
 « veux pas être confondu avec une pareille opposition.

« Quant à la liberté d'enseignement, vous savez ma pen-
 « sée aux trois quarts par les pages que vous avez louées
 « l'année dernière. Je la veux, mais je la veux sincère, là
 « pourra se rencontrer la difficulté entre nous. Toutefois,
 « je ne voudrais jamais que la sincérité de cette liberté
 « due à l'enseignement, cette racine des consciences, s'éta-
 « blisse par des oppressions mutuelles mais au contraire
 « en se donnant mutuellement plus d'air et plus d'invio-
 « labilité. Au reste, excepté vos magnifiques discours, je
 « n'ai encore rien lu sur ce sujet et mes idées flottent sans
 « base dans les faits de la question. Je les étudierai à Pa-
 « ris. Ici je suis absorbé dans l'étude de l'Histoire que
 « j'écris. Je ne quitterai que tard ce cabinet de neige où je
 « suis enseveli. L'excellent baron d'Eckstein étudie et ru-
 « mine dans un autre coin du château. Votre lettre a

(1) Lettre de Montalembert à Lamartine, 27 novembre 1844. *Lettres à Lamartine* publiées par Mme Valentine de Lamartine, p. 215

« charmé toute la famille. Je crois à la prière, en quel-
« que langue qu'un bon désir s'exhale, il monte à Dieu et
« redescend en bénédictions. Ces bénédictions sont plus
« chères encore quand on les doit à l'amitié » (1).

Ces divergences d'opinions si courtoisement exprimées, laissaient subsister bien des points communs et permettaient encore des rapports personnels, ils ne purent continuer après la publication de l'*Histoire des Girondins* et les banquets de 1848 où Lamartine prit une attitude nettement opposée à celle de Montalembert.

(1) *Lettre inédite*, Lamartine à Montalembert, 6 décembre 1844.



CHAPITRE VII.

MONTALEMBERT, VIGNY, LES FRÈRES DESCHAMPS.

Pour Montalembert, comme pour la plupart des gens de sa génération, VIGNY commença par être l'auteur de *Cinq Mars* : « Je viens de finir *Cinq Mars* », écrit-il, « j'en suis enthousiasmé : jamais on n'a peint l'amitié avec de plus nobles couleurs. De Thou est sublime. Qu'ils furent heureux tous deux de vivre et de mourir dans une union si parfait ! J'espère que tel sera notre sort... » (1). Comme *Cinq Mars* circulait alors dans toute les mains, quelques mois plus tard, Lemarcis demandant son avis à Montalembert, il disait de nouveau : « Je croyais vous avoir dit que j'étais enthousiasmé de *Cinq Mars*, du moins de celui de Vigny » (2).

Bien que Montalembert, avec un coup d'œil juste, fit des réserves, quant à la véracité du récit, on comprend qu'il jouit de voir l'amitié personnifiée en de Thou, ce caractère si vrai, lui qui trouva auprès de ses amis une telle source de joie et de richesses morales et qui écrivait un jour à Lemarcis : « L'amitié, ô mon ami, quand elle est ce qu'elle doit être, l'union des âmes, a cela de salutaire qu'au milieu de nos plus grandes et de nos plus désespérées douleurs, elle nous rattache insensiblement et par un lien invisible à la vie humaine, à la société, et nous empêche, en

(1) *Lettres à un ami de collège*, 23 déc. 1827.

(2) *Lettre inédite*, Montalembert à Lemarcis, 16 mai 1828.

notre misérable frénésie, de nier les yeux fermés, tout ce qui nous entoure. Or, comme l'a dit M. Ballanche : « toutes les pensées d'existence et d'avenir se tiennent ; pour croire à la vie qui doit suivre celle-ci, il faut commencer par croire à cette vie elle-même, à cette vie passagère » (1).

Le souvenir du roman de Vigny persista ; lorsque pour aller voir son frère à l'école militaire, Montalembert traversa « la belle Touraine », il suivit « la Loire paisible avec enchantement » (2), il passa « à la Pile Cinq Mars ou d'Effiat ; j'ai vu, dit-il, une haute tour carrée et fort bien conservée, seul débris des possessions de l'admirable Cinq Mars » (3).

Vigny disait que ses romans feraient lire ses poèmes, c'est en effet ce qui arriva pour Montalembert. Cornudet lui avait signalé, sans donner son appréciation, les vers de Vigny parus dans *le Globe* du 17 mai 1829. Montalembert lui répondit : « J'ai lu dernièrement les premiers poèmes d'Alfred de Vigny parus en 1825. Eloa que je n'aime pas trop ; Moïse, Dolorida et le trappiste, fort beaux ; surtout le dernier » (4).

D'après ce que son journal et ses lettres révèlent de l'état d'âme de Montalembert, on peut présumer que la création d'Eloa le choque comme trop étrangère à la tradition de l'art catholique, l'idée que la damnation vient de la pitié devant le heurter, lui, qui considérerait toute sympathie comme une force de rédemption. Le génie de Moïse l'isolant du peuple par sa grandeur même est l'expression forte et sobre d'une idée répandue dans toute la génération romantique, tandis que la sombre Dolorida plaisait à son goût pour le sinistre. Dans le poème du Trappiste, écho de la ruine que la Restauration se préparait à elle-même, Montalembert admirait la fidélité dans le désespoir, lui qui disait un jour : « Je n'aime pas les causes victorieuses ».

Montalembert découvrit bientôt un autre aspect du génie

(1) *Lettre inédite*, Montalembert à Lemarcis, 23 mars 1830.

(2) VIGNY, *Cinq Mars*, p. 1.

(3) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 21 mars 1831.

(4) *Lettres à un ami de collège*, 5 juin 1829.

de Vigny ; la traduction d'*Othello* avait été jouée en octobre 1829, au théâtre Français, avec un demi-succès. La rumeur qui s'éleva autour de la représentation continua à faire l'objet des discussions passionnées entre amis et ennemis du romantisme : « Vous connaissez sans doute », écrit Montalembert à Lemarcis, « la traduction d'*Othello* « par M. de Vigny ; il vient de la publier avec une préface « fort spirituelle. Cela a fourni le sujet d'un délicieux article dans le dernier numéro de la *Revue Française* : je « l'attribue au duc de Broglie, jamais il n'y eut une meilleure appréciation de l'état actuel de notre théâtre, ni « une analyse plus charmante de la pièce de Shakespeare » (1).

Cet article non signé, paru dans la *Revue Française* de janvier 1830, a gardé de la saveur, il était favorable à la cause romantique mais sans flatterie. « Le Théâtre Français s'est rendu dans la soirée du 25 octobre dernier. Attila « Shakespeare en a pris possession avec armes et bagages, « enseignes déployées, au fracas de mille fanfares ». Après ce chant de victoire, l'auteur rappelle les lentes conquêtes, « depuis le jour où M. Lemer cier lança sur la scène « de l'Odéon, le navire qui portait d'Espagne en Amérique, Christophe Colomb et son génie ».

Puis on analysait avec finesse l'état d'esprit des spectateurs devant *Othello* : « Notre public sourit aux tentatives « des conservateurs, mais ce n'est pas sans quelque scrupule de conscience ; il s'y plaît, mais il n'est pas bien « sûr encore d'avoir droit et raison de s'y plaire ». L'origine du mouvement romantique était expliquée ainsi : « Tous, tant que nous sommes, en effet, nous avons pris « part à de terribles événements, nous avons vu de nos « yeux comment s'élèvent et tombent les empires. Le « moyen de nous persuader que de telles révolutions s'accomplissent entre six ou sept personnages »... « Aussi, « lorsque de jeunes poètes, encouragés par les circonstances, s'avancent timidement vers le public, et lui deman-

(1) *Lettre inédite*, Montalembert à Lemarcis, 16 février 1830.

« dent de les tenir quittes, pour un instant, des règles
« consacrées et des entraves de rigueur, promettant pour
« prix de cette indulgence, de l'émouvoir, de l'intéresser,
« de lui montrer des hommes vivants et des événements
« réels que leur répond le public ? Essayez, nous verrons
« bien. Aussi bien ne sommes-nous pas en France à cela
« près de quelques témérités. On s'est attaqué, depuis qua-
« rante ans, à des établissements qui paraissaient plus soli-
« des que notre système théâtral ; on a porté la main sur
« des choses qui semblaient plus sacrées encore que les
« préceptes d'Aristote. Si nous avons en ce moment, un
« grand poète dramatique, si ce grand poète dramatique
« avait pris parti dans les rangs des novateurs, le procès
« serait bientôt jugé. »

L'auteur rapportait ensuite les impressions du public, il semble à le lire qu'il ait assisté à la représentation dans un coin de la salle où s'était réuni, par un heureux hasard, des gens d'esprit bien délicat, tant il apprécie avec tact, la tendresse de Desdémone, la grandeur sauvage d'Othello et la vie intense qui circule dans ce chef-d'œuvre. Il conclut :
« Amis du genre romantique... ce genre ne s'établira point
« parmi nous à la faveur de contre-épreuves mal dégui-
« sées... Traduisez... mais ne les produisez pas à titre de
« prétendues nouveautés...

« Amis du genre classique, sachez-le bien à son tour, la
« rivalité avec le genre romantique, est son seul moyen de
« salut... Mais quoi ! va-t-on nous dire, vous croyez donc
« que le classique est genre véritable... Expliquez-vous
« donc. En quoi faites-vous donc consister la distinction
« des genres ? Qu'est-ce que le classique, selon vous ?
« Qu'est-ce que le romantique : Quelles sont ces lois dont
« vous parlez ?

« Voilà des questions auxquelles nous aurions bien en-
« vie de répondre, mais le temps nous presse... Aussi bien
« les romantiques ont maintenant le vent en poupe ; et
« n'étant point difficiles, d'ailleurs, en fait de prétexte,
« l'occasion ne saurait longtemps nous manquer » (1).

(1) *La Revue Française*, janvier 1830, p. 60 à 120.

Cette note de sympathie indépendante était dans le sentiment de Montalembert bien qu'il ne l'exprimât pas avec la même pondération. Vigny remarqua lui aussi cet article, il y fit allusion et donna une citation dans sa nouvelle préface pour l'édition de 1839 (1).

Ce fut à Paris, à l'un de ses mercredis, que Montalembert fut présenté à Vigny : « Le prince de Craon qui est
« plein d'amitié pour moi, et qui pense fort bien; m'a con-
« duit chez le comte Alfred de Vigny où se tient ordinai-
« rement un petit cénacle romantique, tous les mercredi.
« Aujourd'hui, il n'y avait que M. Ste-Beuve, le comte
« Alexis de Saint-Priest et deux inconnus. M. de Saint-
« Priest a été insoutenable ; M. de Vigny, charmant, sous
« tous les rapports, plein de distinction dans les manières,
« de grâce et d'affabilité dans l'accueil. M. Ste-Beuve a un
« extérieur peu prévenant, mais il cause fort bien et avec
« âme ; je lui ai adressé du fond du cœur, non pas des
« compliments, mais des remerciements pour ses vers dé-
« licieux et il m'a paru satisfait. Nous avons parlé religion,
« politique et comme de raison, poésie. J'ai été enchanté
« des opinions de M. de Vigny et Ste-Beuve sur la position
« religieuse et sur la régénération de l'Europe par le ca-
« tholicisme » (2). Quelques mois avant, Vigny notait dans son journal : « L'humanité devait tomber à genoux devant
« cette histoire, parce que le sacrifice est ce qu'il y a de
« plus beau au monde, et qu'un Dieu né sur la crèche et
« mort sur la croix, dépasse les bornes des plus grands
« sacrifices » (3).

Il n'avait pas pour l'Eglise, la soumission filiale de Montalembert, mais il voyait dans le sentiment religieux, un levain d'enthousiasme, « si belle chose et si rare dans notre siècle froid » (4).

Montalembert retourna chez Vigny peu après sa pre-

(1) *Théâtre*, t. II, p. 66, édit. Delagrave.

(2) *Journal de Montalembert*, 7 avril 1830, quelques lignes publiées par LÉCANUET, *Montalembert*, t. I, p. 87.

(3) VIGNY, *Journal d'un poète*. 1829, éd. Delagrave, p. 44.

(4) VIGNY, *Correspondance*, éditée par E. Sakellariès, 17 sept. 1839;

mière visite : « Il y a huit jours, écrit-il à Lemarcis, le jour
 « où je vous envoyai ma dernière lettre, je retournai chez
 « M. de Vigny ; je le trouvai assez triste et fâché de ce
 « que Montbel, violant ouvertement la parole donnée par
 « lui précédemment, avait défendu la représentation de
 « son *Shylock* à l'Ambigu. D'étranger, il n'y avait chez lui
 « qu'Aimé Martin, qui m'a semblé pédant mais pédant
 « comme on ne l'est pas de nos jours. Et puis, j'ai vu
 « Mme Alfred de Vigny, grosse anglaise, lourde, matérielle,
 « riant bêtement de toutes les platitudes possibles, enfin
 « désolante sous tous les rapports. Moi, je regardais Alfred
 « de Vigny pour voir si son front de poète ne rougissait pas
 « d'une moitié aussi matérielle ; mais point, il avait l'air
 « complètement résigné et indifférent. Je me retirais vrai-
 « ment scandalisé de cette union mal assortie, de
 « cette grosse inconséquence qu'a commise le chancre
 « d'Eloa » (1). Montalembert ne pouvait se consoler de
 voir auprès de ses chers poètes, des créatures peu idéa-
 les.

Malgré cette déception, il reste, sous le charme de Vigny : « J'ai été chez Alfred de Vigny qui est décidément le
 « plus aimable et le moins prétentieux de nos génies mo-
 « dernes. » (2). A la fin de juin, il note de nouveau : « chez
 « Alfred de Vigny où j'ai vu Dimer, l'auteur des *Soirées*
 « de Neuilly, Paul Foucher, beau-frère de Victor Hugo et
 « un détachement de romantiques, les uns muets et stu-
 « pides, les autres sales et de mauvais ton » (3). Quels
 étaient les amis de Vigny qui méritaient ce verdict
 sévère ? Parmi ceux qui fréquentaient chez Vigny à cette
 époque, on peut compter avec certitude : Brizeux qui en-
 tourait Vigny d'une admiration fervente mais sans flatte-
 ries et l'avait exprimée tout récemment dans un article du
Mercur de France ; Barbier, le véhément, son fidèle com-
 pagnon n'avait pas encore de notoriété ; lui aussi, avait été
 frappé du contraste entre l'allure de Vigny « gentleman

(1) *Lettre inédite*, Montalembert à Lemarcis, 27 avril 1830.

(2) MONTALEMBERT, *Journal*. LECANUET, *Montalembert*, t. I, p. 87.

(3) MONTALEMBERT, *Journal*, 23 juin 1830, inédit.

d'une tenue parfaite », et celles des « jeunes France barbus et chevelus » (1) ; L. de Wailly retrouvait Dubois du *Globe* tous deux « pareils à Rivarol, dispersent leur « esprit dans la journalière conversation et se fondent « ainsi comme le Rhin dans les sables » (2). Pauthier, mauvais poète, commençant sa carrière de savant orientaliste, coudoyait Evariste Boulay Paty qui venait de s'installer à la bibliothèque du Palais Royal ; Guiraud, un classique, tenait de « l'écureuil par sa vivacité, et il semblait à toujours tourner dans cage. Ses cheveux rouges, son parler vif, gascon, pétulant, embrouillé, lui donnait l'air « d'avoir moins d'esprit qu'il n'en avait en effet, parce « qu'il perdait la tête dans la discussion et s'emportait à « tout moment hors des rails de la conversation. Mais, très « sensible, très bon, très spirituel, doué d'un sens poétique « très élevé » (3). Les frères Johannot étaient des silencieux par modestie, mais comment Montalembert n'a-t-il pas vu tout l'esprit d'observation que révèle la petite physionomie fine d'Alfred Johannot et sous sa toison bouclée, la fantaisie qui se joue dans les yeux ardents de Tony. Emile Deschamps, si spirituel et si bon, était sans doute absent, car on en parlera une autre fois (4).

Vint la Révolution de Juillet, elle dispersa pour quelques temps le bataillon romantique, c'est comme collaborateur de *l'Avenir*, que Montalembert aborda Vigny à nouveau : « Mercredi 2 février 1831, son journal indique : Visite du « comte Alfred de Vigny, qui a manifesté la plus grande « sympathie pour *l'Avenir* et notre tendance, il m'a même

(1) BARBIER, *Souvenirs personnels et silhouettes contemporaines*. Paris 1883, p. 357.

(2) VIGNY, *Journal d'un Poète*. *Revue des Deux Mondes*, 15 déc. 1920.

(3) VIGNY, *Journal d'un Poète*, éd. Delagrave, p. 206.

(4) Voir E. DUPUY, *Alfred de Vigny*. Société Française d'imprimerie et de librairie, 1922 ; L. SÉCHÉ, *Alfred de Vigny*. *Mercur de France*, 1913 ; BARBIER, *Souvenirs personnels et silhouettes contemporaines*. Dentu, 1883 ; VIGNY, *Journal d'un Poète*, fragments publiés par F. GREH, *Revue des Deux Mondes*, 15 déc. 1920 ; VIGNY, *Journal d'un Poète*, éd. Delagrave, p. 206 ; E. ASSE, *Les petits romantiques*, H. Leclerc, 1900 ; LECIGNE, *Brizeux*, 1898 ; J. GIGOUX, *Causeries sur les artistes de mon temps*. Calmann-Lévy, 1885.

« laissé entrevoir la possibilité de sa collaboration » (1). Son adhésion entraînait celle de tout son groupe, dans la joie de ses conquêtes. Montalembert écrit à Lemarcis : « Alfred de Vigny m'a prié, l'autre jour, de le faire entrer dans l'*Avenir*, pour y faire de la littérature, avec Léon de Wailly et autres exilés du *Globe* » (2).

A ce moment, l'étoile qui guidait l'*Avenir* parut rallier autour d'elle, une brillante constellation. Vigny partageait les convictions exprimées dans l'*Avenir* en ce qui concernait la liberté de la Presse et un idéal social d'amélioration moral et matériel des classes ouvrières. Par contre, Vigny ne crut jamais que la séparation de l'Eglise et de l'Etat fut dans l'intérêt du clergé ; longtemps après, quand Lamartine reprit cette idée de La Mennais, Vigny écrivit à Busoni : « Je n'ai lu qu'une partie du travail de Lamartine sur l'Eglise et l'Etat. Je suis encore à me demander s'il est sérieux ou ironique dans sa proposition, car si le clergé renonce à être salarié par l'état, il mourra de faim en un an au milieu d'un peuple voltairien qui souscrira un jour pour un sermon et donnera le double le lendemain pour un concert. Le lundi, La-cordaire ; le mardi Liszt » (3). Il y avait entre Vigny et Montalembert, outre quelques opinions communes, un sentiment qui vibrait chez tous deux à l'unisson : le culte de l'honneur ; Vigny le souligne dans la lettre suivante écrite à propos des articles de Montalembert sur l'Irlande :

« J'ai enfin un moment pour vous écrire, Monsieur, et vous parler du plaisir que m'ont fait vos deux articles. J'y ai trouvé un rare talent d'observation, un enthousiasme sage (chose rare aussi) et des tableaux artistement tracés. Celui de la résistance des prêtres irlandais dans votre article du 5 janvier est aussi vigoureux que la constance chrétienne de ces martyrs. J'envie à l'Irlande à présent, la liberté et la pauvreté de son clergé, l'élection de ses évêques et leur chaumière épiscopale,

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

(2) Montalembert, lettre à Lemarcis. *Revue Montalembert*, déc. 1910.

(3) VIGNY, *Correspondance*, éd. Sakellariidès, p. 112.

« alliance de mots qui nous est inconnue, et aussi cette
 « crainte de passer pour lâches en reculant devant les
 « pratiques journalières de la religion ; ainsi l'honneur
 « redouble en eux les forces de la foi. On vous doit beau-
 « coup remercier d'avoir aussi soigneusement examiné
 « cette belle Nation et je placerai volontiers vos lettres à
 « la suite des lettres édifiantes.

« Il me tarde beaucoup que M. de Lamennais soit de
 « retour. Je désire au moins autant que lui une entrevue
 « qui peut ne pas être sans résultats. Je crois à sa tolé-
 « rance comme à son génie, Monsieur, et je pense bien que
 « nulle opinion exprimée avec franchise, ne peut le bles-
 « ser, ni l'éloigner d'un homme auquel il a témoigné quel-
 « que estime. Nous sommes dans un temps où un point
 « doit suffire à rallier les hommes qui veulent sauver leur
 « pays et servir l'humanité. Soyez assez bon pour m'ap-
 « prendre son retour. J'irai vous voir d'ici à peu de jours
 « chez vous ou à l'*Avenir* et renouvelez les témoignages
 « de mon estime et de mon affection.

« Alfred de Vigny.

« Paris, 15 février 1831 (1) »

Montalembert alla le remercier le 23 février : « Chez Al-
 « fred de Vigny, toujours doux et langoureux, j'y ai ren-
 « contré Emile Deschamps, l'insolent et impie Alfred de
 « Musset, et le prince de Craon » (2). Il y retourna un mois
 plus tard : « Chez Alfred de Vigny que j'ai trouvé fort ai-
 « mable, fort flatteur, et qui m'a lu avec une grande bonté,
 « une admirable pièce de vers sur Paris, tirée de son re-
 « cueil d'Elévations. Il ne veut pas le publier ; c'est ce-
 « pendant ce qu'il a fait de mieux. Aussi j'espère qu'il cè-
 « dera à mes prières. Eloge de l'*Avenir* : il va en devenir
 « un des collaborateurs » (3). La promesse de collabora-
 tion fut bientôt remplie, Vigny envoya à Montalembert,
 pour l'*Avenir*, sa « Lettre Parisienne ». Il y manquait se-

(1) VIGNY, *Correspondance*, éd. Sakellariidès

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

(3) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

lon l'avis de ce dernier une chose : la signature de Vigny. Il en fit l'observation à l'auteur de l'article qui lui adressa ce billet :

« Au nom de Dieu et de la Liberté, mon cher Vicomte,
« laissez-moi choisir entre d'Alpha et l'Oméga. J'ai pris la
« dernière lettre de mon nom, l'Y, je demande qu'on me
« la laisse. Je n'ai de ma vie imprimé un mot sans le si-
« gner, je n'en renierai pas un seul, soyez-en sûr, mais je
« regarde cet Y comme une signature qui sera connue en
« deux jours et qui a seulement pour moi l'avantage que
« je vous ai dit de ne pas dire hautement à tout le public :
« c'est un ami qui juge un ami. Je pourrai faire plus de
« bien aux ouvrages que j'aime, en laissant croire à plus
« d'impartialité. Beaucoup de vos lecteurs ignorent les
« noms des rédacteurs, sur ceux-là j'aurai rempli mon but.
« Tous les journalistes sauront que c'est moi qui ai fait
« les articles de l'Y et à leur yeux j'en serai responsable,
« je m'y attends, j'en suis certain, je le désire même et
« sous ce rapport j'aurai remplis votre but, cela me sem-
« ble tout accorder, ne le pensez-vous pas ? Quand aurais-
« je les épreuves de cette bagatelle » (1). Sans doute les
raisons furent trouvées bonnes, car il n'est plus question
de signature. L'article fut inséré dans l'*Avenir* du 6 avril
1831. A cette date, Montalembert note : « Je vais chez
Alfred de Vigny, qui a fait ce matin, un charmant article
dans l'*Avenir*, et qui m'a présenté à Antony Deschamps ».

Montalembert en jugeait bien, toutefois, autant la mise
correcte et sobre de Vigny tranchait sur les fantaisies ves-
timentaires de ses amis Jeunes France, autant cette lan-
gue précise, ironique avec une nuance de lassitude, con-
trastait avec le ton habituel de l'*Avenir* où éclatait l'amer-
tume hautaine de La Mennais, l'éloquence vibrante de La-
cordaire, les effusions tendres et passionnées de Montalembert. A cet instant, bien des timbres divers pouvaient se
fondre en un chœur harmonieux.

Fort de ses souvenirs d'enfant, élevé entre son vieux

(1) VIGNY, *Correspondance*, éd. Sakellariidès.

père et quelques amis, types délicieux de l'Ancienne France, Vigny entreprend, au début de son article, de justifier le « faubourg Saint-Germain si décrié par les journalistes, « qui ne le connaissent pas. Il n'est point du tout ce qu'un « vain peuple pense. A lire presque toutes les feuilles « publiques, à voir nos ignobles caricatures, à entendre les « parodies grotesques de la scène, vous croiriez ce faubourg un repaire de douairières édentées, agenouillées devant de vieux portraits de famille, ou furetant des parchemins poudreux »... « Lorsque vous viendrez à Paris, « vous verrez que le faubourg a d'autres mœurs que celles « auxquelles on s'efforce de faire croire la France et les « étrangers. Union dans des familles nombreuses, charité « et piété modestes, instruction rare, amour très éclairé « des arts, politesse de manière égale pour tous et en ce « sens, très libérale, indépendance totale d'opinions et « grande franchise, fierté et brusquerie même à les « primer lorsqu'elles devaient déplaire au pouvoir actuellement déchu ; voilà ce que j'y ai toujours vu. Tout cela « est si vrai, si réel, si incontestable, que les « artistes » « dont le besoin éternel est de trouver qui les sente et les « comprenne, avaient fini par se réfugier dans les salons « de ce faubourg que l'on croit si antique, parce qu'ils ne « trouvaient que sécheresse d'âme et nullité de tout, que « hauteur de parvenus dans quelques maisons de la Banque et du haut commerce »... « Le faubourg Saint-Germain... a produit et produira des hommes très capables « de rivaliser avec les avocats de la tribune ; ses hommes « ont tous servi le pays, la plupart aux armées, beaucoup « sans avancements et sans faveurs ; « quoi qu'on dise », « et presque à leurs frais, à l'ancienne manière » (1).

Comme une occasion de publicité lui était offerte, Vigny ne manqua pas d'en profiter pour louer deux amis et faire connaître ainsi deux poètes de talent :

« Il a surgi deux poètes nouveaux de la révolution de

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

« juillet et, chose curieuse, tous deux satiriques. M. Barbier est venu le premier. Le poème de la *Curée* est son coup d'essai. Il a réussi ; la justesse de la comparaison des intriguants actuels aux chiens de chasse, l'âpreté rabelaisienne de ses expressions populaires, la forme rude de l'*Iambe* d'André Chénier qu'il semble affectionner ; tout cela vient de saisir le public d'une sorte d'effroi et de plaisir, qui va bien à notre temps. Il a depuis publié une seconde satire, la *Popularité*, qui a moins séduit la foule, mais a satisfait les âmes poétiques et les esprits généreux qui craignaient de voir un beau talent esclave de cette « sainte canaille. » (selon son mot) qu'il avait loué en empruntant à la langue qu'elle parle quelques expressions plus que hardies.

« L'autre est M. Antoni Deschamps. Le caractère de ses satires est tout différent. Ce ne sont plus des comparaisons largement développées comme celle de la « Meute du Lion » et de la « Mer » de M. Barbier, ce sont des vers laconiques, sévères, nerveux ; des mots d'un esprit infini, des images vivement jetées mais dans lesquelles il ne se complaît pas et passe outre sur-le-champ ; des traits mélancoliques tombés comme un soupir, et qui s'impriment dans la mémoire tel que celui-ci :

...« L'ambition,

Cette épouse qu'on prend quand on n'a plus d'amante. »

« Ces maximes graves bien placées, bien encadrées, naturellement amenées et qui ont leur prix sans le cadre, sans la chaîne, sans la place réservée ; des mouvements de bile et de fiel à la manière du Dante ; car Dante est le premier fleuve où ce nouveau poète se soit trempé comme dans le Styx, en traduisant la *Divina Commedia*.

Après un éloge de Paganini, Vigny parle du théâtre pour y glisser un éloge de Mme Dorval.

Cette première *Lettre Parisienne*, fut malheureusement la seule, mais Vigny continuait à se tenir au courant de l'entreprise de l'*Avenir* par Montalembert, qu'il voyait souvent, ainsi le 13 avril : « Chez Alfred de Vigny, causerie

vent à un dîner chez Mme de Narbonne. Dans un article agréable avec Emile Deschamps » (1). Le 20, ils se retrouvent sur « Notre-Dame de Paris » Montalembert unit le nom de Vigny à celui de V. Hugo en disant : « Il nous semble « éminemment propre à fonder le roman historique, et « nous lui souhaitons la gloire de doter en commun avec « l'auteur de *Cinq Mars* notre patrie de cette littérature si « féconde et si attrayante ». Vigny eut la délicatesse de le remercier dès le lendemain :

« Comment voulez-vous que je ne vous remercie pas,
 « Monsieur, du mot aimable que vous avez laissé tomber
 « de votre plume pour l'auteur de *Cinq Mars*. Je le regarde
 « comme une preuve de votre amitié et à ce titre seul j'ac-
 « cepte l'éloge que vous voulez bien me donner en passant.
 « Je vous prie de vouloir bien vous charger aussi de mes
 « remerciements pour la personne qui a parlé de l'Eléva-
 « tion et que je ne connais pas. Il faut me pardonner de
 « n'avoir pas encore donné une *deuxième Lettre Pari-*
 « *sienne*. J'en écrirai une bientôt à travers mille occupa-
 « tions et des commencements d'ouvrage que j'achève. Je
 « suis loin de renoncer à occuper de temps à autre quel-
 « qués colonnes de votre journal et j'ai bien des petites
 « choses à dire au public entre les intervalles de mes com-
 « positions.

« Tout à vous,

« Alfred de Vigny (2).

» 29 avril 1831. »

On avait en effet inséré dans l'*Avenir* du 15 avril, quelques lignes d'éloges sur ce poème. Le 4 mai parut un long article d'E. Deschamps, qui établissait l'originalité de Vigny, de son génie tout symbolique en face du génie visuel et pittoresque de V. Hugo. Le jour où paraissait cet article, Montalembert écrit : « Chez Alfred de Vigny, éloge d'An-
 « *tony*, détails sur *La Maréchale d'Ancre* qu'il va donner
 « à l'Odéon. Rencontre d'Emile Deschamps » (3). Cette ap-

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

(2) VIGNY, *Correspondance*, éd. Sakellariδēs.

(3) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

préciation d'*Antony*, Vigny aurait voulu la donner publiquement : « Visite d'Alfred de Vigny, note Montalembert le 9 mai, avec un article sur *Antony* » (1). L'*Avenir* ne l'accepta pas, on y inséra un autre article sur *Antony*, signé H. R., d'un bien mauvais style, qui relevait vivement l'immoralité de la pièce, mais faisait l'éloge du talent dramatique.

E. Deschamps qui passa son existence au service de ses amis, plaida aussi leur cause auprès de Montalembert :

« Monsieur,

« L'*Avenir* a été si parfait pour moi, grâce à vous, que
« je me hasarde encore à lui envoyer, sous votre protec-
« tion, une annonce pour la *Norma* imprimée de M. Sou-
« met, et un petit article pour la quatrième édition des
« *Tableaux poétiques* de M. le comte Jules de Rességuier.
« Ce sont deux hommes dont vous connaissez le talent, et
« dont je connais toutes les excellentes qualités. Ce sont
« deux grands lecteurs et prôneurs de l'*Avenir*, j'ajou-
« terai qu'ils sont mes intimes amis, parce que vous savez
« comprendre comme inspire l'amitié.

« Enfin, Monsieur, vous me feriez un bien grand bonheur,
« si vous pouviez faire glisser ces deux choses dans un
« des prochains numéros de l'*Avenir*. Je pars dans quel-
« ques jours pour un assez long voyage et je voudrais
« bien pouvoir vous remercier avant mon départ. Du reste,
« traitez l'annonce et l'article comme vous l'entendez,
« c'est toujours affaire d'amitié et de conscience person-
« nelle, et tout ce que vous ferez ou déferrez sera parfait :
« tout ce que je désire c'est prompte insertion, s'il est
« possible.

« Je voulais vous parler de tout cela chez M. de Vigny
« avant-hier ; je n'ai pas été assez heureux pour vous ren-
« contrer, je me dédommagerai au premier jour.

« Veuillez en attendant, Monsieur, agréer la nouvelle ex-
« pression de toute ma gratitude, des sentiments de la plus

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

« haute considération de votre très humble et obéissant
« serviteur,

« Emile Deschamps.

« Paris, 27 mai 1831 » (1).

L'annonce élogieuse (les romantiques étaient généreux entre amis et Soumet est égalé à Shakespeare) fut insérée le 30 mai et le lendemain, l'article sur les *Tableaux Poétiques*. E. Deschamps annonça son succès à Rességuier, lui disant :

« Ce que j'aime le plus après vous, c'est votre talent et
« votre gloire et l'écho de cette gloire dans les cœurs que
« j'aime, voilà pourquoi je parle de nos amis dès que j'en
« ai la permission quelque part pour vous mon ami on
« m'a pressé, supplié et l'*Avenir* est à nous, comme tout
« le monde le sait excepté vous. Vous avez un grand ad-
« mirateur, dans le jeune vicomte de Montalembert, qui
« m'a tant demandé cet article que l'espace a forcé de rac-
« courcir » (2).

La mort du comte de Montalembert, père de Charles, l'éloigna de toute réception et représentation, dont *La Maréchale d'Ancre* ; l'*Avenir* donna un compte rendu favorable malgré quelques réserves.

A ce moment parut une nouvelle édition des *Etudes françaises et étrangères* d'E. Deschamps ; Vigny voulut profiter de cette réédition d'un manifeste romantique pour dire au public, dans un article destiné à l'*Avenir*, l'estime que lui inspirait les deux frères. Montalembert écrivit à ce sujet à E. Deschamps :

« Je ne veux pas fermer ma lettre sans dire pourquoi
« l'article que vous avez bien voulu me faire tenir la
« veille de votre départ, n'a point encore été inséré. Ces
« Messieurs ont absolument voulu lire vos œuvres avant
« de les juger : moi-même j'aurais voulu vos *Etudes* pour
« changer et augmenter quelques citations. J'en ai écrit

(1) Lettre d'Emile Deschamps à Montalembert, inédite.

(2) Lettre d'E. Deschamps au Comte J. de Rességuier. Paul LAFOND, *L'aube romantique*, Mercure de France, 1910, p. 236.

« en votre absence à M. de Vigny. Il ne m'a pas répondu.
 « Soyez assez bon pour me faire envoyer le volume » (1).

E. Deschamps avait témoigné à Montalembert une sympathie que l'on retrouve encore dans la lettre suivante, où il répond en même temps à propos des *Etudes* :

« 22 juillet 1831.

« Comment vous remercier, Monsieur, de vos remercie-
 « ments si obligeants ? J'ai parlé du cœur et vous m'avez
 « entendu. Je garde deux fois votre lettre, d'abord parce
 « qu'elle est de vous et puis parce qu'elle est l'expression
 « d'une âme jeune, tendre, religieuse et souffrante. Je
 « comprends tout cela comme vous l'exprimez et ce m'est
 « une grande douceur que cette sympathie de sentiments
 « avec un homme tel que vous. J'avais reçu et lu avec
 « un bien vif intérêt, l'article de M. l'abbé Lacordaire, sur
 « la vie et les actes de Monsieur votre père.

« C'était à une plume aussi éloquente à parler d'un pair
 « de France aussi éloquent lui-même, l'attendrissement et
 « l'admiration se mêlent et se succèdent dans cette lecture,
 « et je serais heureux que M. l'abbé Lacordaire agréât ce
 « faible mais bien sincère hommage de ma part. Je ne sa-
 « vais à qui je devais cet envoi. Il m'est bien plus précieux
 « à présent que je connais le main qui me l'a fait. Vous
 « avez dû bien pleurer à ces pages si touchantes et vous
 « pleurerez encore beaucoup. Je vous assure que je partage
 « de plus en plus votre peine affreuse. La peinture si vraie
 « que vous m'en faites m'y ramène plus fortement encore ;
 « mais vous avez un bel héritage à soutenir et le seul moyen
 « de nous consoler un peu de celui que la France a perdu,
 « c'est de le rappeler par vos paroles et vos actions. Cette
 « consolation nous l'avons.

« Que vous êtes bon, Monsieur, au milieu de semblables
 « pensées et de telles douleurs, de vous occuper encore de
 « ce qui me concerne si misérablement. Je suis bien hon-
 « teux de tout ceci maintenant. J'écris cependant à Paris,

(1) Lettre de Montalembert à E. Deschamps. J. MARSAN, *La Bataille Romantique*. Hachette, 1912, p. 237.

« et vous recevrez presque en même temps que cette lettre
 « un exemplaire de la cinquième édition de mes *Etudes*
 « que je me réservais l'honneur d'aller vous offrir moi-
 « même à mon retour, qui n'aura lieu qu'à la fin d'août
 « car ma santé ne se remet pas vite. Pardon mille fois et
 « mille remerciements de ce que vous ferez pour des ouvra-
 « ges dont les auteurs n'oublieront jamais votre indulgent
 « intérêt. Car je me fais fort pour mon frère qui est main-
 « tenant à Dieppe, aussi pour cause de santé.

« Je finis comme j'ai commencé, Monsieur, par des re-
 « connaissances sans fin auxquelles je joins la nouvelle
 « expression des sentiments les plus dévoués de la plus
 « haute considération de votre très humble serviteur. A
 « Brioude, Poste restante.

« Emile Deschamps ».

« P.-S. — Si vous voyez M. Victor Hugo, seriez-vous as-
 « sez bon pour lui dire que je l'aime et l'admire toujours
 « comme je le lui dis moi-même » (1).

Les *Etudes Françaises et Etrangères* dont il est ques-
 tion, devaient intéresser d'autant plus Montalembert qu'il
 connaissait les littératures étrangères presque aussi bien
 qu'E. Deschamps lui-même ; il était donc très désireux de
 publier dans l'*Avenir*, l'article de Vigny, mais la chose
 n'allait pas sans difficultés, on croit entendre l'écho des
 discussions soulevées au bureau de l'*Avenir* dans cette
 lettre où Montalembert explique les objections auxquelles
 ce livre fut en but :

« Monsieur,

« Il me semble que vous devez me regarder comme un
 « homme d'une insigne mauvaise foi ou d'une négligence
 « impardonnable. Et cependant je ne suis qu'un mala-
 « droit. Je vous avais promis de faire passer l'article que
 « M. de Vigny m'avait adressé sur vos œuvres et celles de
 « M. votre frère : cette promesse, je puis vous assurer
 « que j'ai fait tout au monde pour la remplir. Mes rigides
 « collègues ont demandé le livre, vous avez eu la bonté

(1) Lettre d'Emile Deschamps à Montalembert, inédite.

« de me l'envoyer : ils l'on lu ce pauvre cher livre, et ils
« ont découvert des choses qui, je vous le dis avec une
« franchise toute catholique, ont effarouché leur pudeur.
« Moi, plus habitué qu'eux à la corruption du siècle, je
« n'y avais vu aucun mal ; mais eux ont été saisis d'une
« sainte indignation. Non seulement on n'a plus voulu
« laisser passer les éloges que j'avais déjà arrangés pour
« l'impression, mais on voulait absolument prendre votre
« livre pour occasion d'une violente sortie contre l'immo-
« ralité de la nouvelle école, dont vous savez que nous
« partageons les doctrines littéraires au grand scandale
« d'une foule de nos amis. J'ai obtenu qu'on ne vous prît
« pas, sans votre aveu, pour plastron de notre rigorisme,
« mais je me vois obligé de vous renvoyer votre article.

« J'y laisse les additions et corrections que j'y ai faites
« et qui vous prouvent au moins que j'y ai travaillé de
« bonne foi. M. de Vigny vous dira au reste des nouvelles
« de ce rigorisme ascétique dont vos œuvres sont aujour-
« d'hui victimes.

« Je suis, Monsieur, bien plus désolé que vous ne sau-
« riez l'être, de ce fâcheux contretemps. Je vous conjure
« de ne pas me l'imputer. J'en suis vraiment innocent. Je
« profite de cette occasion pour vous témoigner le vrai et
« intime plaisir que j'ai éprouvé en relisant ces charman-
« tes poésies si tendres, si gracieuses, si conformes à mon
« goût. Il n'a pas dépendu de moi que ce faible témoi-
« gnage de mon admiration pour votre talent ne fut rendu
« public.

« Excusez-moi, je vous prie, Monsieur, si j'ai tardé si
« longtemps à vous rendre compte de nos efforts et à vous
« remercier de la visite que vous avez bien voulu me faire.
« J'ai été complètement absorbé par mon procès, et je
« profite de mon premier moment de liberté pour vous
« adresser ce peu de mots. Croyez...

« Le comte C. de Montalembert » (1).

(1) Lettre de Montalembert à E. Deschamps. H. GIRARD, *Un bourgeois dilettante à l'époque romantique : Emile Deschamps*. Champion, 1921.

E. Deschamps accepta sans rancune cet échec, ainsi qu'il l'écrivit à Montalembert :

« Monsieur,

« Je suis honteux de toute la peine que vous ont donné
« mes Etudes et on ne peut plus reconnaissant de votre
« excellent patronage. Je conçois toute les susceptibilités
« et toutes les pudeurs, et je livre mon ouvrage à tous
« les vents contraires. *L'Avenir* pourra, sans que j'aie le
« droit d'en être fâché, me dire librement son avis. Je
« m'efforcerai de profiter des bons conseils qui me seront
« donnés, bien persuadé qu'il entre un peu d'indulgence
« chrétienne dans tout cela. Au surplus, les choses qui
« ont pu offusquer, ne se trouvent que dans les traduc-
« tions ou imitations des littératures étrangères et par
« conséquent il ne serait pas équitable d'en rendre res-
« ponsable l'école nouvelle française à laquelle je me fais
« gloire d'appartenir, et puis la poésie est un voile, et il
« n'y a pas de nudités dans les arts.

« De tout ceci, il me restera une gratitude bien profonde
« pour vous, Monsieur, et l'orgueil d'avoir su ne pas dé-
« plaire à un esprit aussi distingué, à un goût aussi pur
« que le vôtre.

« J'ai l'honneur d'être avec les sentiments les plus dé-
« voués et la plus haute considération, Votre très humble
« et très obéissant serviteur,

« Emile Deschamps ».

« 20 septembre au soir.

« Mon frère est toujours bien souffrant. Est-ce que
« *L'Avenir* le comprendra dans ma prescription ?...

« P. S. J'ai suivi avec bien de l'anxiété, tout votre pro-
« cès. C'est aujourd'hui qu'il a dû se terminer. J'en ignore
« encore l'issue et je m'en informerai bien vite de-
« main » (1).

Pendant ces négociations, Montalembert restait en rap-
ports avec Vigny, il note sa visite le 28 juillet puis : « Mer-
«credi 17 août : Je vais chez Alfred de Vigny, qui me

(1) Lettre d'Emile Deschamps à Montalembert, inédite.

« donne de tristes détails sur la folie d'Antony Deschamps
« et celle d'Eugène Hugo » (1).

Emile Deschamps ne fut pas rebuté par la proscription que l'*Avenir* avait prononcé contre lui, quand Montalembert lui envoya *Les Mélanges Catholiques* (recueil des principaux articles de l'*Avenir*), il lui adressa ces mots de sympathie :

« Monsieur,

« On me remet deux beaux volumes qui me sont plus
« précieux encore puisqu'ils viennent de vous. C'est sans
« doute l'amitié de M. de Vigny qui me vaut cette faveur
« et je l'en aimerais davantage si cela était possible. Je
« vais me plonger dans cette lecture et y chercher avec
« avidité tout ce qui est de vous. Après les remerciements
« bien vifs que je vous fais aujourd'hui, j'aurai à vous
« adresser mes félicitations non moins vives. Vous êtes de
« ceux qui doivent vivre pour « l'*Avenir* » de quelque ma-
« nière qu'on l'entende.

« Agréez, Monsieur, la nouvelle expression des senti-
« ments les plus dévoués et la plus haute considération
« de votre très humble et très obéissant serviteur,

« Emile Deschamps.

« Paris, 9 octobre 1831 » (2).

Les poèmes des frères Deschamps continuèrent à charmer Montalembert même au milieu de ses inquiétudes religieuses ; quand Antony publia dans la *Revue des Deux Mondes* ses *Etudes Italiennes*, il lui exprima toute son admiration avec une cordialité, une précision de détail où l'on sent que le poète avait évoqué pour lui l'image de lieux chéris entre tous :

« Mon cher Monsieur,

« Dussiez-vous me trouver importun et bavard, je veux
« vous dire combien je suis enchanté des vers que je viens
« de lire de vous, dans la *Revue*. Mon admiration n'a de

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

(2) Lettre d'Emile Deschamps à Montalembert, inédite.

« prix que comme celle de l'ami le plus sincère et le plus
 « tendre de l'Italie : c'est comme cela que je vous l'offre.
 « Il n'y a pas un vers qui ne soit d'une vérité, je dirais
 « presque religieuse. Jamais l'Italie n'a été peinte plus au
 « naturel, et, par conséquent, plus séduisante. Votre pe-
 « tite Romaine et votre vieux Romain sont délicieux tous
 « deux. Naples, c'est absolument cela, j'admire votre mé-
 « moire non moins que votre imagination : j'admire sur-
 « tout votre âme si sympathique et si généreuse.

« Si vous continuez votre travail sur la Messe du Pape,
 « n'oubliez pas le son des trompettes à l'autre bout de la
 « Basilique au moment de l'Elévation, au moment aussi
 « de la communion ; les gardes nobles, en se prosternant
 « et en couchant leurs épées sur la terre, font un admi-
 « rable effet...

« Adieu, agréez mille amitiés sincères,

« Le comte Ch. de Montalembert » (1).

On ne trouve plus de traces de relations personnelles entre Montalembert et Vigny, après que la chute de La Mennais eût donné le signal de la grande dispersion. Pourtant, une pensée formulée par l'auteur de *Cinq Mars*, accompagna Montalembert pendant sa vie entière ; il l'avait copié sur un petit feuillet qu'il transportait dans son agenda, d'une année à l'autre ; on la retrouve maintenant dans le cahier qu'il ferma la veille de sa mort :

« Qu'est-ce qu'une grande vie, sinon une pensée de la
 « jeunesse exécutée par l'âge mûr » (2).

(1) Lettre de Montalembert à A. Deschamps. J. MARSAN, *La bataille romantique*, p. 230. La petite Romaine et le vieux Romain se trouvent dans le poème dédié à Silvio Pellico.

(2) VIGNY, *Cinq Mars*, éd. Delagrave, t. II, p. 95.





CHAPITRE VIII.

MONTALEMBERT ET VICTOR HUGO.

Comme tous les jeunes gens de sa génération, Montalembert subit fortement le prestige de VICTOR HUGO. Ce sont les extraits du *Globe* qui lui firent entendre pour la première fois ses vers éclatants. Le numéro du 21 janvier publiait un article sur les *Orientales* où une critique assez vive était adoucie de quelques témoignages d'admiration, suivis de la reproduction des poèmes suivants : « Les Fantômes », Novembre », « Lui ».

Montalembert en fut ravi ; immédiatement il écrit à Cornudet : « Les *Orientales* d'Hugo sont ravissantes ; si « tu en trouves d'autres aussi belles que celles que le « *Globe* a citées, parle-m'en, je t'en prie » (1). A peu près au même moment, (car les courriers étaient longtemps en chemin entre Paris et Stockholm et Montalembert expédiait à ses amis des sortes de journaux comprenant une période de huit ou quinze jours), Cornudet disait de son côté : « Que dis-tu des *Orientales* que tu as lues dans le « *Globe* ? Comment les trouves-tu ? Pour mon compte, ce « que j'ai vu dans le *Globe* et deux ou trois autres odes « que j'ai trouvées dans d'autres journaux m'ont paru délicieuses. Ces fantômes, c'est charmant. Il faut beau-
« coup pardonner à celui qui a fait de si jolies choses. Et
« dans le fait, il faut le dire, il y a bien à lui pardonner.

(1) *Lettres à un ami de collège*, Montalembert à Cornudet, 6 février 1829.

« Car les phrases non françaises, les mauvais vers, les
 « images de mauvais goût fourmillent. Mais moi, qui ne
 « cherche pas dans la poésie que des lignes rimées ajou-
 « tées les unes aux autres, qui n'y cherche pas que de la
 « forme, mais de l'âme, qui ne crois pas qu'un poète est
 « absurde parce qu'il a dix, quinze, vingt hémistiches
 « mauvais, je regarde Victor Hugo comme un grand poète.
 « J'ai tous les jours à ce sujet de violentes disputes avec
 « D... L'autre jour, j'ai eu le malheur de lui dire que
 « Victor Hugo avait plus d'imagination que Racine ; j'ai
 « cru qu'il allait me jeter une assiette à la figure, tant il
 « était en colère » (1).

Lorsque Montalembert avait été saisi d'admiration devant une œuvre poétique, il cherchait toujours à y faire participer son ami Lemarcis, de nature plus critique que Cornudet : « Avez-vous lu les *Orientales* de Hugo ? lui écrit-il. Les *Fantômes*, à l'exception de quelques strophes, me paraissent délicieux » (2). Quelques jours plus tard, il insiste encore sur ces « doux fantômes » qui, décidément, le hantaient, et sont, dans leur mélancolie douce, très différents du ton brillant des autres poèmes du recueil.

Montalembert les évoquait aussi dans les forêts de la Suède, auprès d'une charmante femme, la comtesse d'Ugglas. Elle avait deviné les dons de ce jeune Français, bien qu'il lui eût paru d'abord « pédant et altier » (3) ; mais il était si vibrant à toute impression poétique qu'elle l'écou-
 tait volontiers lui lire les vers de ces jeunes poètes qui se promettaient de surpasser les chefs-d'œuvre du siècle de Louis XIV, considéré jusque là, même dans ces lointains pays, comme la fleur de l'esprit humain.

Montalembert note ainsi son premier essai d'initiation :

« Première visite à Madame d'Ugglas, à la campagne de
 « Waldemar Uelden... Nous avons été nous promener
 « dans les bois de Biskoppsuddes, nous nous sommes as-

(1) *Lettres à un ami de collège*, Cornudet à Montalembert, 30 janvier 1829.

(2) Montalembert à Lemarcis. *Lettre inédite*, 27 mars 1829.

(3) Montalembert, *Journal inédit*, 30 mai 1829.

« sis sur un banc ; là je lui ai lu des vers de V. Hugo, de « Sainte-Beuve » (1).

A son retour en France, ce ne sont plus quelques bribes récoltées dans les journaux ou communiquées par le zèle de ses correspondants, ce sont les œuvres entières de Victor Hugo dont Montalembert jouit : « Je lis Victor Hugo, « écrit-il, dont les odes politiques, sauf Louis XVII et « Louis XVIII, me semblent un peu faibles » (2).

Cette critique (on en trouve rarement sous la plume de Montalembert à propos de poésie, car il était prêt à la sympathie plutôt qu'à la discrimination), se trouve juste. Les premières odes brillent, en effet, par la facilité verbale et la fraîcheur du sentiment plus que par les idées.

Montalembert s'arrête plus volontiers aux poèmes d'inspiration lyrique ; il aime celui intitulé : « Actions de grâces » et en détache cette strophe mélancolique pour la conserver dans ses carnets :

« La jeunesse en riant m'apporta ses mensonges
« Son avenir de gloire, et d'amour, et d'orgueil ;
« Mais quand mon cœur brûlant poursuivait ces beaux songes
« Hélas, je m'éveillais dans la nuit du cercueil. »

Puis Montalembert est frappé par une autre œuvre de Victor Hugo : « Je voulais vous écrire aujourd'hui des vers « de Victor Hugo sur l'aumône, mais ce sera pour la prochaine fois » (3) dit-il à Lemarcis, et dans la lettre suivante : « Je vous envoie des vers d'Hugo qui me semblent « tout à fait dignes du sujet » (4).

Mais ce n'était pas alors ses œuvres lyriques qui donnaient à Hugo les plus beaux rayons de gloire, les grands jours d'*Hernani* approchaient. Longtemps avant la fameuse première, Montalembert en entend parler :

« Samedi, *Hernani* ! C'est là le grand jour. Demain je « vais chercher Cromwell dans votre bibliothèque vitrée » (5).

(1) Montalembert, *Journal inédit*, 3 juillet 1829.

(2) Lettre de Montalembert à Lemarcis, inédite, 2 février 1830.

(3) Lettre de Montalembert à Lemarcis, inédite, 16 fév. 1830. Voir V. Hugo, *Odes et Ballades*, éd. dcf. Hetzel, in-8°, p. 384, et *Feuilles d'Autonne*, p. 374.

(4) Lettre de Montalembert à Lemarcis, inédite, 23 fév. 1830.

(5) Lettre de Montalembert à Lemarcis, inédite, 16 fév. 1830.

Dûment instruit des nouvelles théories dramatiques, Montalembert ne put voir leur réalisation sur la scène, le deuil de sa sœur l'écartait du théâtre, ce n'est donc que l'écho de la bataille qui parviendra jusqu'à lui, et qu'il transmettra à son ami à la première occasion.

Mais voilà que peu de temps auparavant, Montalembert avait envoyé à son cher Lemarcis *Le Keepsake Français ou souvenir de Littérature contemporaine* recueilli par M. Soulié ; tout le romantisme y était réuni en échantillon ; Chateaubriand l'ancêtre, y donnait un chœur de *Moïse* et l'*Episode d'un voyage en Amérique*. Walter Scott avait envoyé une ébauche de tragédie *La Maison d'Aspen*, Lamartine quelques fragments des vers adressés à l'empereur Alexandre, et les *Stances en réponse au Rêve de Victor Hugo*, Vigny, l'autorisation de reproduire la *jeune Hellénienne*, Sainte-Beuve y laissait imprimer un mauvais sonnet : L'autre nuit je veillais dans mon lit sans lumière », Mérimée une sombre nouvelle : *Maxime et Zoé*, Ballanche des *adieux à Rome* et un fragment destiné à amener cette pensée finale « Soyons indulgents, puisque les êtres les plus parfaits ne sont pas exempts de fautes » ; à l'ombre de ces noms connus se pressait le menu fretin : les Fontanay, Fouinet, Sigoyer, étalaient surtout les défauts de l'école romantique : une plate langueur, l'abus des images funèbres et des contrastes. Victor Hugo y figurait seulement par un éloge de l'abbé de La Mennais qui avait paru dans la *Muse Française* (1). Or Lemarcis, à propos de ce petit volume, se mit à attaquer le romantisme. Montalembert, encore tout vibrant du nouvel enthousiasme, ne lui fit pas attendre sa réponse :

« Quoi, se peut-il vraiment que vous m'ayez soupçonné
« un instant de paresse et d'inexactitude... Le tout parce
« que une lettre hebdomadaire vous arrive deux jours en
« retard ! Ce qui m'a encore plus indigné que vos injusti-
« ces envers moi, réparées quelques lignes plus loin, c'est
« votre invective contre le romantisme. Heureusement

(1) Victor Hugo, *Littérature et Philosophie mêlées*. Edition définitive, p. 262 à 263.

« qu'aujourd'hui paré des dépouilles opimes qu'il a rem-
« portées avant-hier soir au Français, il est de force à re-
« pousser vos perfides attaques. Est-il possible d'être plus
« injuste que vous ne l'êtes ? Moi aussi je trouve qu'il y a
« en général, peu d'originalité dans la pensée des chefs
« du cénacle, qu'ils ont fait trop d'emprunts à l'étranger,
« que quelques-uns sont fort insolents envers le grand
« siècle, que quelques acolytes tels qu'Antony Deschamps
« et Musset sont absurdes : mais je ne vais pas porter con-
« damnation contre eux en masse, je ne vais pas oublier
« la longue et courageuse lutte qu'ils ont maintenue, et les
« brillants triomphes qu'ils ont remportés. La cause est
« juste, est sainte ; elle l'est tellement à mes yeux qu'elle
« absorbe dans son éclat tous les défauts de ses défen-
« seurs. Là seulement, il y a de la jeunesse, là seulement
« il y a de l'avenir, de la régénération et surtout de la ré-
« génération morale. Je viens de finir Victor Hugo, et j'en
« suis enthousiasmé, non pas que je ne lui reconnaisse de
« nombreux défauts, et surtout celui de systématiser son
« style et d'avoir beaucoup trop d'indulgence et d'amour-
« propre pour sa pensée souvent capricieuse et baroque ;
« mais quelle verve, quel sentiment vraiment poétique, sur-
« tout quelle profondeur de sentiment moral. Comment ne
« pas aimer un homme qui consacre tout un livre de ses
« odes à chanter dans les vers les plus tendres, les plus cha-
« leureux, les plus entraînants... quoi ? sa femme, sa femme
« légitime, l'amour conjugal ! Mais c'est admirable, c'est
« unique, cela ne s'est jamais vu dans l'histoire de l'art,
« car le pur et chaste Lamartine a aimé la femme d'un
« autre et a fini par faire un mariage de raison. Oh ! non,
« Victor Hugo, je le défendrai à toute outrance, parce que
« je crois qu'il est poète jusqu'au bout des doigts, et vous
« l'avouerais-je ? plus poète que Lamartine. N'allez pas
« croire que je le préfère à Lamartine : il s'en faut beau-
« coup ; mais je crois qu'il a plus fait pour l'art que lui,
« qu'il est plus exclusivement poète. Voyez, par exemple,
« ce qu'ils ont tous deux fait sur Bonaparte ; chez l'un
« c'est le royaliste, chez l'autre c'est le poète qui a parlé.

« *Lui* (1) de Victor Hugo est à mon avis un chef-d'œuvre
« parce que l'auteur a su n'être ni l'ennemi, ni le partisan
« du héros et l'a vu tout entier, comme on le verra dans
« six cents ans d'ici.

« Du reste, je l'ai toujours dit, c'est bien à tort que vous
« avez jamais usurpé le nom de romantique, et vous faites
« bien de le laisser tomber. Vous êtes un vieux classique
« encroûté ; vous ne voyez que la forme ; tout ce qui ré-
« volte vos habitudes scolastiques vous ferme les yeux au
« mérite de la pensée et de la chose. Vous ne comprenez
« pas ce que c'est qu'une réaction ; vous voudriez que ces
« braves gens fussent bien polis, bien modestes, bien mo-
« dérés comme si c'étaient les fils des vainqueurs et non
« plus les combattants eux-mêmes. Moi je crois au con-
« traire, qu'il n'y a pas de révolution sans exagération,
« sans insolence, sans excès dans les théories comme dans
« l'application ; tous ces défauts existeront et grandiront
« jusqu'à ce que la victoire soit remportée et que le terrain
« soit libre pour que chacun s'y case à l'endroit qui lui
« convient ; et quand vous me parlez de réforme, de saint
« Bernard et de Luther, je vous rappelle d'abord que saint
« Bernard était un homme fort brutal et fort fougueux :
« et puis je vous demande à quoi sa réforme a servi, au-
« près de celle de Luther.

« Voilà une invective digne de ce cher Sainte-Beuve, que
« vous avez l'audace et l'injustice de mépriser, vous vous
« l'êtes attiré par votre obstination, votre aveuglement, vo-
« tre absence de sympathie pour ceux qui luttent et qui
« souffrent ; tout cela résultant de votre pitoyable atta-
« chement pour le dernier siècle, Voltaire, Mme du Def-
« fand, etc. Si vous ne vous étiez pas tellement gâté l'es-
« prit par l'étude approfondie de ce siècle misérable, sur-
« tout en littérature et en poésie, vous seriez aujourd'hui
« plus libre et plus juste. Mais non *l'esprit*, toujours l'es-
« prit. Villemain, Andrieux, etc., voilà ce qu'il vous faut.
« Oh ! pauvre classique.

(1) Victor Hugo, *Les Orientales*. Edition définitive, p. 203 et LAMAR-
TINE, *Nouvelles Méditations*, 2^e Méditation.

« Pour vous consoler, je vais vous citer deux traits
« d'Alexandre Dumas, l'auteur de *Henri III*. Il s'est mis
« dans la tête que dans cette même pièce de *Henri III*, il
« serait fort beau de faire sauver Saint-Mégrin par la
« fenêtre, sans échelle, mais en se servant des cheveux
« de la Duchesse de Guise en guise de corde. Mlle Mars
« n'a pas voulu se prêter à cette mécanique : mais lui l'a
« trouvée si ingénieuse, qu'il a bâti tout exprès une pièce
« intitulée : « *Elfride aux longs cheveux* », fondée sur
« cette seule circonstance, et maintenant il la promène de
« théâtre en théâtre, sans que personne veuille l'accepter.
« En second lieu, l'autre jour, au Cénacle, comme deux
« apprentis romantiques s'exerçaient à dire du mal de
« Racine, Voltaire, etc., le même sieur Dumas les a verte-
« ment réprimandés, en leur disant : « Après tout, Mes-
« sieurs, il est à parier que nous n'aurions pas fait mieux
« si nous avions vécu de leur temps ».

« N'allez pas vous enorgueillir, Monsieur, de ces petits
« écarts : songez au grand triomphe d'*Hernani*, fait pour
« écarter toutes vos chétives répugnances et objections. Le
« succès a été complet, malgré le sarcasme de votre classi-
« que amie Mlle Gay qui a prétendu « que ce qu'il y avait
« de mieux composé dans la pièce, c'était le parterre ».
« Tous les journaux, à l'exception de la *Quotidienne* et du
« *Globe*, sont furieux. Peu importe : le coup est porté : nous
« avons eu Saragosse et Aix-la-Chapelle dans la même
« nuit ; quant au cinquième acte, il paraît que c'est admi-
« rable. On dit que rien n'a surpassé l'impression de l'au-
« ditoire quand le son du cor fatal est venu interrompre
« les premières joies d'amour d'*Hernani* et de sa femme.

« En voilà assez de romantisme : vous me demandez en-
« suite un résumé de mes opinions politiques ; mais j'ai
« assez déclamé aujourd'hui : ce sera pour la fin de ma let-
« tre ou pour la prochaine, quand j'aurai lu le discours
« de la couronne.

« Je vous trouve très injuste envers le Keepsake qui a
« été cause de toute notre dispute : M. Sigoyer ne me sem-
« ble pas si mauvais, je vous abandonne Fouinet et Fon-

« tancy, mais Ballanche, il y a de lui de charmants mor-
 « ceaux et Mérimée, n'aimez-vous pas beaucoup Mérimée ?
 « Dans l'avant-dernier numéro de la *Revue de Paris*, il y
 « a de lui une nouvelle intitulée : « Le Vase étrusque »
 « qui m'a enchantée. La scène est à Paris et au xix^e siècle,
 « c'est la première fois que cela lui arrive, et cela lui a
 « fièrement bien réussi. J'étais fatigué de son Espagne et
 « de son Illyrie. N'allez pas croire que le beau monologue
 « de Charles-Quin soit fidèlement rendu par l'infâme *Ga-*
 « zette : non, il a été travesti comme une opinion de Cha-
 « teaubriand ou de Royer Collard » (1).

Dès que Montalembert put avoir le texte complet d'*Hernani*, il le lit avec soin et voici quelle fut son opinion après examen :

« J'ai lu *Hernani* et je m'en déclare le partisan achar-
 « né. Ce n'est pas qu'il n'y ait de grands défauts, une
 « grande ignorance de la mise en scène de l'inconséquence
 « et surtout de l'exagération dans la plupart des caractè-
 « res et comme toujours beaucoup trop de complaisance
 « pour ses propres idées, quelque bizarres et baroques
 « qu'elles soient. Mais à part cela, il y a une force de con-
 « ception poétique, une fécondité d'imagination, et surtout
 « une beauté de style, je dirai même de versification que
 « je ne me lasse pas d'admirer. Toutes les scènes d'amour,
 « surtout celle du troisième acte entre le vieux Duc et
 « Dona Sol, sont délicieuses ; le monologue, que vous avez
 « lu sans doute, ouvre à la poésie dramatique et même à la
 « poésie en général, une nouvelle route, celle des grandes
 « considérations politiques et morales. Enfin le cinquième
 « acte, un peu trop coupé à la lecture, doit produire sur la
 « scène un effet incalculable. Il y a une petite préface
 « pleine de verve et de franchise : l'identité du romantisme
 « et du libéralisme y est établie hautement. Je ne vous
 « parle pas des parodies : vous lisez le *Globe*, cela vous
 « suffit » (2).

(1) Lettre de Montalembert à Lemarcis; inédite, sauf fragments publiés par LECANUET, *Montalembert*, t. I., p. 86 à 90.

(2) Lettre de Montalembert à Lemarcis, inédite, 16 mars 1830.

On avouera qu'après cette épître, Montalembert était bien digne d'être présenté à Victor Hugo qui régnait alors rue Jean-Goujon sur toute la cour bariolée et houleuse des Jeune France.

Il se trouve que les deux interlocuteurs nous ont donné chacun leur récit de cette première entrevue : Voici comment elle est représentée dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* :

« Un jour qu'il (Hugo) accrochait dans son cabinet une « bibliothèque composée de quatre planches reliées entre « elles par des cordons, et qu'il s'en tirait assez mal, le « prince de Craon lui amena un jeune homme blond, d'un « visage agréable où l'on ne voyait d'abord que de la dou- « ceur et ensuite que de la finesse. Ce jeune homme était « allé à *Hernani* et avait voulu complimenter l'auteur, Il « était ravi de voir le théâtre s'affranchir ; il voulait la « liberté partout. Il s'appelait M. de Montalembert » (1).

Nous savons que Montalembert avait lu et non pas vu *Hernani*, mais il en était ravi tout de même et ce ne fut pas avec le prince de Craon que Montalembert alla chez Victor Hugo ; d'ailleurs, voici son récit : « D'Herbelot est « venu me prendre et m'a conduit chez Victor Hugo, avec « qui je suis resté pendant une heure et demie. Son exté- « rieur ne m'a pas plu d'abord, je l'ai trouvé trop gros et « l'air trop froid. Mais peu à peu, il s'est animé et il a fini « par être fort spirituel et fort aimable. Nous avons beau- « coup parlé de la Suède, de M. de Martignac qu'il déteste, « de Sainte-Beuve qu'il adore, des arts, de la famille royale, « etc. Il a une maison charmante : je n'ai pas vu sa femme « qui m'intéresse tant (2) ».

Comme bien des souhaits lorsque celui-ci devint réalité, elle ne fut pas à la hauteur de ce que l'attente avait fait entrevoir :

« Le 19 juin, note Montalembert, le soir avec d'Herbelot « chez Victor Hugo, où il y avait toute une tourbe roman-

(1) *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, éd. déf., t. II, p. 300.

(2) Montalembert, *Journal inédit*, 27 mai 1830.

« tique, entre autres Antoine Deschamps et Cordelier Delanoue (1). Hugo a été fort amusant, fort aimable pour moi. Mais sa femme, ciel ! quel désenchantement ! est-ce là celle qui a inspiré à son mari et à son ami Sainte-Beuve des vers si délicieux ? Mon Dieu, tout dans cette vie n'est donc que désappointement et misère. Moi qui en étais déjà amoureux, rien que de l'entendre chanter dans les vers des poètes que j'aime, j'ai été consterné par son apparence grossière, sa voix rude, son ton commun. Il est vrai qu'elle est grosse, mais c'est égal, elle n'est pas ce que je croyais » (2).

Néanmoins, Montalembert continua à fréquenter chez Victor Hugo ; malgré l'ascendant que lui conférait son âge et le prestige dont était entouré l'auteur d'*Hernani*, Montalembert et lui se heurtaient dans des discussions très amicales, à ce moment, mais ardentes, ainsi le 16 juillet 1830 : « Visite charmante, car nous étions à peu près seuls ; il n'y avait qu'Emile Deschamps et sa femme. Après une discussion assez vive sur le catholicisme, que Victor Hugo s'obstine à regarder comme une forme passagère du christianisme éternel, forme qui a fait son temps et qui doit être remplacée par quelques nouvelles révélations divines ; après que je l'eusse contraint d'avouer que toute l'histoire moderne était à refaire au profit du Catholicisme, il s'est mis à nous parler d'architecture. Il a été admirable et quant à moi, il m'a révélé une science nouvelle, il m'a ouvert une carrière qui m'était inconnue. Il nous a donné, pendant deux heures, les détails les plus instructifs sur l'histoire et la philosophie de l'architecture : elle était selon lui, l'expression de la liberté et de l'activité intellectuelle avant l'invention de l'imprimerie ; c'était la liberté de la presse du XI^e au XVI^e siècle. Depuis la presse, elle a cessé d'être expressive et populaire, elle est toute matérielle : il nous a cité des exemples et montré des gravures qui appuyaient

(1) Cordelier Delanoue, littérateur et auteur dramatique, mourut à Paris en 1854, il composa avec P. Foucher un drame en deux actes : *Isabelle de Montréal* (Paris, Gaîté, 10 juin 1839).

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 19 juin 1830.

« merveilleusement sa théorie, surtout à Saint-Vandrille, à
« Saint-Jacques la boucherie de Paris, construction d'op-
« position faite par Nicolas Flamel, et en général dans tous
« les édifices gothiques du xv^e siècle, époque qu'il a choisie
« pour y placer son roman de *Notre-Dame de Paris*. Il
« nous a fait parfaitement comprendre les divisions histo-
« riques de l'architecture moderne : 1^o époque romane,
« byzantine, lombarde ou saxonne, époque sacerdotale où
« le plein cintre domine presque sans ornement et qui
« dure depuis la fondation de l'Eglise jusqu'aux Croisades.
« 2^o Epoque dite gothique, époque de liberté et d'activité,
« règne de l'ogive qui se rétrécit et se charge d'ornements
« à mesure que l'époque de la Renaissance approche.
« 3^o Enfin époque de la Renaissance, c'est-à-dire renaiss-
« sance du plein cintre sous l'apparence de l'arc romain et
« du dôme ; époque qui dure à peine un siècle et qui a
« été le dernier jour de l'architecture comme puissance et
« expression morale. Il n'y a ici qu'un mot de tout ce qu'il
« nous a dit : j'ai été charmé de ma soirée » (1).

Il devait être bien curieux d'entendre Victor Hugo ex-
poser lui-même un aspect de sa pensée au moment où il
commençait son roman de *Notre-Dame de Paris* et en avait
déjà recueilli les éléments. On remarquera que s'il n'est
plus catholique de conviction, sa pensée religieuse re-
connaît encore le Christ comme centre, il considère sur-
tout sa loi d'amour du prochain, sa compassion pour les
hommes de bonne volonté et reconnaît Dieu comme un or-
donnateur suprême et souvent incompréhensible des des-
tinées humaines, ces pensées se manifestent dans les poè-
mes des *Feuilles d'automne* qu'il composait à cette époque.
Il est prêt à s'incliner devant les bienfaits du catholicisme
non seulement au Moyen Age, mais aussi dans les temps
modernes. Cette conversation montre déjà en germe l'idée
du chapitre « Ceci tuera cela » qui ne sera publié qu'à la
huitième édition, pourtant il considère déjà l'architecture
comme l'expression de l'esprit populaire, mais il ne la

(1) Montalembert, 16 juillet 1830. Journal inédit, sauf un frag-
ment dans LECANUET, *Montalembert*, I, p. 91.

dresse pas encore comme un monument de sédition contre l'Eglise.

Ses conversations avec Hugo avaient profondément frappé Montalembert, car, lorsqu'il fit, un mois plus tard, un voyage à Rouen, il parle avec joie de tous les édifices de cette ville si curieuse et ajoute :

« La leçon que m'a donnée Victor Hugo ajoute infiniment à l'intérêt avec lequel je contemple tous ces monuments » (1).

Jusque-là, Montalembert ne connaissait pas La Mennais. lorsqu'il défendait le catholicisme devant Hugo il ne se servait donc que de ses propres armes. A partir de l'automne 1830, son action va rejoindre auprès de Victor Hugo celle de La Mennais devenu son maître. Cette action a été très minutieusement étudiée par M. Ch. Maréchal (2), les textes jusqu'à présent inédits de Montalembert la confirment, ils montrent que son influence agissait parfois grâce à des intermédiaires et se colorait ainsi d'une nuance nouvelle, moins impérieuse sans doute.

Montalembert vit Hugo peu de temps après s'être affilié à l'*Avenir*, voici dans quelles dispositions il le trouva :

« 18 Novembre : Le soir, visite avec d'Herbelot à Victor Hugo, bien intéressante ; il a été charmant et d'une éloquence remarquable ; il sympathise complètement avec l'abbé de La Mennais, regarde le Catholicisme régénéré comme la seule chose qui peut régénérer l'Europe, croit à la domination ultérieure du Pape, à la fédéralisation générale de l'Europe, etc. Il a défendu à merveille la cause du catholicisme contre les attaques de Sainte-Beuve, qui trompe tout à fait mon attente, et devient Saint-Simonien » (3).

Cette conversation est très significative si on la rapproche de celle qui avait eu lieu quelques mois auparavant, on voit que l'œuvre de l'*Avenir* n'avait pas été vaine, Hugo lui devenait nettement favorable. Montalembert l'affirme encore quelques jours plus tard à Lemarcis :

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 26 juillet 1830.

(2) C. MARÉCHAL, *La Mennais et V. Hugo*, éd. Savaète, s. d.

(3) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 18 novembre 1830.

« Victor Hugo sympathise complètement avec La Men-
 « nais et croit à la régénération de l'Europe par une fé-
 « dération théocratique » (1).

Les mois qui suivent, confirment Hugo dans ses nouvel-
 les dispositions : Course avec d'Herbelot chez Victor Hugo,
 « écrit Montalembert le 14 janvier 1831, dont j'ai été
 « charmé, qui m'a semblé plus chrétien, plus catholique,
 « plus intéressant que jamais. Il est malheureusement na-
 « poléonien en politique. Leçon d'architecture bien inté-
 « ressante » (2).

Quant à cette tendance bonapartiste, on la voyait poin-
 dre dès les *Odes et Ballades*, malgré les invectives contre le
 tyran, mais sans doute il ne l'avait jamais encore mani-
 festée à Montalembert, qui détestait l'empereur.

Victor Hugo suivait de près les articles que Montalembert
 publiait dans l'*Avenir* et lui adressa, le jour de sa
 dernière « Lettre irlandaise », les félicitations suivantes :

« Vous êtes éloquent, Monsieur, et vous plaidez de bel-
 « les causes. Sur cinq révolutions d'émancipation et de li-
 « berté qui ont éclaté en Europe depuis quarante ans, la
 « française, la grecque, l'irlandaise, la belge, la polonaise,
 « le christianisme en a quatre, et sur les quatre qui sont
 « au christianisme, le catholicisme romain en a trois. Il ne
 « tiendra pas à vous et à quelques autres notables esprits,
 « qu'il n'ait aussi celle de la France. Je vous applaudis de
 « toutes mes forces. Dès 1823, il y a huit ans de cela, jé
 « mettais en tête de quelques vers intitulés « la Liberté :
 « *Christus nos liberavit* (3). C'est là ma pensée, c'est
 « aussi la vôtre, à quelques nuances près, nous sommes
 « d'accord, et j'en suis heureux. J'ai lu vos beaux arti-
 « cles, je les ai relus, il me tarde d'en causer avec vous.

« Comptez, je vous prie, sur tous mes remerciements.

« 18 janvier 1831.

Victor Hugo » (4).

(1) Lettre de Montalembert à Lemarcis, *Revue Montalembert*, 25
 déc. 1910.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 14 janvier 1830.

(3) *Odes et Balades*, éd. déf., p. 147.

(4) Lettre de V. Hugo à Montalembert, inédite, publiée avec l'au-
 torisation de M. G. Simon.

Cette lettre justifiait ce que Montalembert écrivait à Lemarcis : « Je vous dirai en passant que ces deux poètes » (Delphine Gay et Victor Hugo) se déclarent tout à fait « de notre parti ; la conquête de Victor Hugo m'a surtout » enchanté. Sainte-Beuve persiste dans le Saint-Simonisme » (1).

Pour marquer son adhésion aux doctrines de l'*Avenir*, Hugo accepta à ce moment l'invitation à un banquet qui eut lieu le 3 février, en l'honneur de M. Janvier ; cet avocat avait défendu La Mennais avec succès en cour d'assises contre l'accusation d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement, à propos des numéros de l'*Avenir* du 25 et 26 novembre 1830 :

« 3 février : Banquet catholique donné chez Grignon à »
 « M. Janvier, pour fêter l'alliance du jeune libéralisme et »
 « du vrai catholicisme. L'abbé de La Mennais n'a pu y »
 « assister, mais nous y avons, outre les rédacteurs de »
 « l'*Avenir* et du *Correspondant*, Victor Hugo, Félix Bodin, »
 « Dubois du Globe, le baron d'Eckstein, le comte de Raige- »
 « court, les trois ducs de Cadore, Fontaine etc. Des toasts »
 « ont été portés à La Mennais et Janvier, à Lacordaire, à »
 « Victor Hugo, d'Eckstein, Dubois, à l'alliance des deux »
 « causes, à la bonne foi, par moi à O'Connell. Conversa- »
 « tion intéressante avec Victor Hugo sur l'architecture, la »
 « loi des théâtres et la loi électorale » (2).

Les rapports continuèrent à être cordiaux et fréquents pendant cet hiver, Montalembert amena ses amis à Victor Hugo qui les recevait avec bonne grâce, ainsi :

« Le 23 février : J'ai conduit Léon chez Victor Hugo, »
 « qui nous a reçus tous deux à merveille, ainsi que sa »
 « femme, par miracle. Elle a été d'une grâce toute parti- »
 « culière, m'a fait de nombreux compliments sur l'*Avenir*, »
 « etc. J'en ai été charmé. J'y ai vu Prosper Mérimée » (3).

(1) Lettre de Montalembert à Lemarcis, 27 janvier 1831, *Revue Montalembert*, 25 déc. 1910.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

(3) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

Victor Hugo surveillait alors l'impression de *Notre-Dame de Paris*, qui parut enfin le 17 mars. La veille, l'*Avenir* en publiait un fragment avec cette note :

Cet article est un chapitre du nouveau roman de M. V. Hugo qui paraîtra prochainement chez Gosselin, libraire, sous le titre de *Notre-Dame de Paris*.

Le chapitre publié, était celui intitulé « Notre-Dame », un des plus beaux de l'ouvrage. Montalembert se souvient de tout ce qu'exprime silencieusement ces vieilles pierres lorsqu'il écrit dans un voyage en Anjou :

« 21 mars 1831. Parti à deux heures du matin de Saumur, où après tout je ne me suis nullement ennuyé, grâce à la vie nouvelle que l'architecture gothique, prêchée par Victor Hugo, m'a révélée » (1).

A peine débarqué à Paris, Montalembert s'empresse de venir remercier l'auteur de *Notre-Dame de Paris* des joies qu'il lui avait procurées.

« Mercredi, 23 mars. Je vais chez Victor Hugo ; charmante causerie d'une heure sur mes jouissances gothiques en Anjou, sur son roman de *Notre-Dame de Paris*, horriblement beau, et qui fera une révolution en architecture » (2).

Montalembert inscrivait, à la hâte, ses notes sur les impressions de chaque jour, il est probable qu'il voulait insinuer que le roman de Victor Hugo ferait une révolution non pas dans l'art de bâtir, mais dans la compréhension des monuments anciens, il ne se trompait pas sur la portée de l'ouvrage ; les théories de Hugo ont été démolies, mais en poser même de fausses avec cet éclat, c'était attirer les générations suivantes vers les cathédrales ; seulement Victor Hugo ne fut pas le seul promoteur de ce mouvement. D'ailleurs, Montalembert n'avait pas attendu cette époque pour sentir le charme d'une église élevée par des croyants, qui exprimait leur foi avec un art si juste ; déjà, en 1829, il écrivait à Cornudet : « Tu as bien raison de préférer l'architecture gothique à toute autre. Il n'y

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

« en a presque point en Suède et c'est une des raisons qui
 « m'empêchent d'être aussi dévot que je le voudrais. J'ai
 « en horreur les églises grecques, excepté quand elles sont
 « vraiment colossales, comme Saint-Pierre de Rome ou
 « Sainte-Geneviève ; et même alors je leur préfère la
 « moindre petite cathédrale gothique. Comme on a gâté
 « notre abbaye Saint-Germain avec ses chapelles grec-
 « ques » (1).

Cependant les conversations, l'ouvrage de Victor Hugo, donnèrent à ce goût plus d'acuité et de vie.

Après avoir goûté le plaisir du roman, Montalembert voulut l'étudier de plus près ; il inscrit à la date du 5 avril :
 « Course avec Saint-Laumer à Notre-Dame que nous avons
 « parcouru dans tous les sens, ayant pour indicateur le
 « roman de Victor Hugo. J'ai été enthousiasmé de cette
 « visite, j'ai bien compris toutes les émotions qu'il décrit
 « dans son beau livre » (2).

Le samedi suivant, Montalembert passa la journée à écrire un compte rendu de *Notre-Dame de Paris*, que l'on examinera avec les autres œuvres de Montalembert, il parut en deux articles dans l'*Avenir* le 11 et 28 avril 1831. Dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, on trouve à ce sujet, l'allusion suivante :

« Un des journaux les plus bienveillants fut l'*Avenir*, rédigé par MM. de Lamennais, de Montalembert et Lacordaire, qui fit trois articles ». Cette phrase ferait croire que Lacordaire est l'auteur de l'article en question ou du moins elle laisse planer une certaine obscurité, pourtant au moment où il parut, bien qu'il fût signé seulement Ch. de M., Victor Hugo sut bien reconnaître de quelle main cette critique bienveillante avait été tracée, car il adresse le jour même à l'auteur la lettre suivante :

« J'étais venu, Monsieur, pour vous remercier et en vérité je ne sais en quels termes le faire. J'espère être
 « assez heureux pour vous voir un de ces jours et je tâ-
 « cherais de vous dire, car il ne faut pas moins qu'une lon-

(1) Montalembert à Léon Cornudet. *Lettres à un ami de collège*, p. 225.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

« gue causerie, pour cela, à quel point votre article m'a
« comblé et charmé.

« Ce 21 avril 1831. Victor Hugo » (1).

Il lui répétait ses remerciements de vive voix :

« Mercredi 13 avril : « Course avec le bon et tendre La-
« cordaire... chez Victor Hugo, qui m'a semblé enchanté
« de mon article, ainsi que sa femme » (2).

De nouveau, quelques jours après, Montalembert écrit :

« 27 avril : Course avec Léon (Cornudet) chez Victor
« Hugo, charmante causerie sur l'architecture, le théâtre,
« ses grands et beaux projets dramatiques, Sainte-Beuve,
« Michelet, etc. Nouveaux remerciements bien flatteurs
« sur mon article » (2).

Il s'agit sans doute comme projet dramatique de *Marion Delorme* que M. Crosnier lui demandait pour la Porte Saint-Martin. Hugo s'intéressait passionnément au théâtre à ce moment, il le considérait comme le moyen d'expression qui portait le plus sur le public. A la visite suivante, Montalembert remarque l'intérêt qu'il portait au drame de Dumas qui faisait alors l'objet de discussions passionnées :

« 4 mai : chez Victor Hugo qui m'avait écrit hier un
« fort joli billet (3) : je l'ai trouvé aimable et instructif
« comme toujours ; causerie sur *Antony*, le salon, etc. Il
« m'a montré de charmants dessins de Boulanger pour
« *Marion Delorme*, *les Orientales*, etc. » (4).

Le lendemain, Montalembert propose une visite au salon dans ce mot : « J'ai remis mon voyage à Juilly, Monsieur,
« de sorte que je suis à vos ordres, pour le salon, bien heu-
« reux d'avoir une semblable occasion de vous voir et de
« recevoir vos leçons » (5).

(1) Lettre de Victor Hugo à Montalembert. LEGANUET, *Montalembert*, t. I, p. 150.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

(3) Ce billet a été perdu.

(4) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

(5) Montalembert à V. Hugo. *Lettre inédite*. Bibliothèque de l'Institut.

Hugo accepta :

« Je crois, Monsieur, que le meilleur jour serait en effet
« le lundi, (*une ligne illisible*). Voulez-vous vous charger
« de demander une carte pour lundi prochain, et être
« assez bon pour me faire savoir à quelle heure vous vien-
« drez me prendre ? Je serai bien charmé de faire avec
« vous cette promenade d'art, de poésie et d'amitié.

« Une bonne journée comme celle-là, c'est toujours cela
« de pris sur la vie.

« Je vous serre cordialement la main.

« Ce 6 mai matin.

Victor » (1).

Rendez-vous pris, Hugo se fit un peu attendre, Montalembert en eut un peu d'humeur et puis cela fut bientôt dissipé par la présence des deux illustres amis et devant les chefs-d'œuvres du salon.

« Victor Hugo avait un rendez-vous avec moi à midi,
« pour aller au salon ; il me fait attendre jusqu'à trois
« heures et demie et me fait ainsi manquer à la fois Z. et
« M. de R. que j'avais tant compté voir au salon. Désap-
« pointement mortel. Enfin, je le trouve avec son ami,
« Louis Boulanger, dans la cour du Louvre et je passe
« deux bonnes heures à parcourir le salon avec ces deux
« illustres artistes. » (2).

La prochaine fois que Montalembert accompagne Victor Hugo, c'est pour assister à la lecture de *Marion Delorme* à la Porte Saint-Martin.

Montalembert qui s'intéressait peu au côté dramatique du théâtre, fut sensible au lyrisme que la belle déclamation de Hugo rendait plus frappante, ainsi qu'il le lui écrivit le lendemain : « Vous y êtes tout entier, depuis le charme de la fraîcheur de vos premières poésies jusqu'à la maturité de vos études et de vos réflexions d'aujourd'hui » (3).

L'Avenir faisait à Hugo de la publicité, le 17 mai il re-

(1) Victor Hugo à Montalembert, inédit, publié avec l'autorisation de M. G. Simon, fragment : LECANUET, *Montalembert*, I, p. 148.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 9 mai 1831.

(3) Montalembert à Victor Hugo, voir G. Simon, *Revue de Paris*, 15 mars 1907.

lève dans la cinquième édition de *Notre-Dame de Paris*, une note sur les travaux entrepris aux Tuileries.

La maladie et la mort de son père vinrent interrompre pendant quelque temps la vie extérieure de Montalembert ; à cette occasion, il reçut « une lettre charmante de Victor Hugo, pleine de la plus tendre amitié ». Pour l'anniversaire de la Révolution de Juillet, on célébra, au Panthéon, une commémoration de ses victimes ; Hugo qui, à cette occasion, avait composé le fameux hymne :

« Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
« Ont droit qu'à leur cercueil, la foule vienne et prie » (1).

eut une mauvaise impression de cette cérémonie d'après ce que dit Montalembert :

« 27 juillet : En rentrant à l'*Avenir*, je trouve M. Félix et Victor Hugo qui nous raconte avec indignation tout ce qui s'est passé à la cérémonie païenne du Panthéon. Longue discussion avec tous les deux sur l'hérédité et le droit d'ainesse » (1).

Ils continuent cette conversation peu de jours après : « En allant à la bibliothèque, je rencontre Victor Hugo, qui m'entraîne jusque chez lui. Bonne et amicale conversation avec lui » (2).

C'était l'avant-veille de *Marion Delorme*, l'*Avenir* en rendit compte dans un article signé H. R. le 14 août 1831, l'auteur expose le sujet de la pièce avec de chaleureux éloges tout en reprochant des longueurs aux deuxième et troisième actes. Un peu plus tard, l'*Avenir* annonçait la publication de *Marion Delorme* ; il citait une partie de la préface (3), où V. Hugo donne les raisons qui lui ont fait reculer la représentation ; cette citation était précédée de quelques mots d'approbation.

Il est possible que cette insertion eût été faite à l'instigation de Montalembert, car le lendemain il recevait de Victor Hugo, la lettre suivante : « Vous êtes toujours le meilleur et le plus noble des amis. Votre lettre m'en-

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 9 août 1831.

(3) Préface de *Marion Delorme*, éd. déf., p. 164 à 166.

« chante. Certainement, je prends un billet pour votre re-
 « présentation. Je ne sifflerai pas vos juges, quoiqu'ils
 « soient sifflables, mais je vous applaudirai comme je vous
 « aime du fond de l'âme.

« 6 septembre 1831.

Victor H.

« Je suis fier et bien touché que vous songiez toujours
 « à dire votre pensée sur *Marion*, dans un moment où vous
 « êtes si occupé, c'est une marque d'amitié dont je serai
 « doublement reconnaissant » (1).

Montalembert n'exécuta pas ce projet, il était trop absorbé par sa propagande pour l'*Avenir*, de plus, il préparait à ce moment, sa défense pour le procès de l'école libre; Victor Hugo alla chez lui le jour de l'audience, et l'accompagna jusqu'à la cour des Pairs où l'on sait le succès que sa plaidoirie arracha aux vénérables Pairs. Hugo y ajouta ses éloges :

« Le 25 septembre, dit Montalembert, Victor Hugo vient
 . « me voir avant dîner et je le reconduis chez lui. Nous
 « faisons des plans de voyage ensemble en Italie pour
 « l'année prochaine. Il me fait le plus grand éloge de mon
 « discours, qui l'a enthousiasmé, à ce qu'il dit » (2).

Le 10 octobre, l'*Avenir* reproduit un fragment de
 « Voyage dans les Alpes » qui avait déjà paru dans la
Revue des Deux Mondes ; c'étaient quelques pages d'un ouvrage projeté en collaboration avec Nodier ; V. Hugo décrit la vallée de Chamounix, et l'effet pittoresque d'une procession dans ces montagnes et il ajoute : « Quelle puis-
 « sance que celle qui fait sortir le même jour, à la même
 « heure, le pape et l'éclatante légion des cardinaux des
 « portes dorées de Saint-Pierre de Rome, le cortège royal
 « du riche portail de Notre-Dame de Paris, et, de leur
 « indigent presbytère, oublié dans la vallée, l'humble pro-
 « cession dans les montagnes de Chamounix » (3). Montalembert qui était en tournée de propagande afin de re-

(1) Victor Hugo à Montalembert, inédit, publié avec l'autorisation de M. G. Simon, fragment dans LECANUET, *Montalembert*, I, p. 240.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

(3) *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, p. 205 à 210.

cueillir des adhésions à l'*Avenir*, avait recommandé cette insertion à Lacordaire, qui lui fit à ce sujet une curieuse observation : « A propos ne dit donc pas : Balzac, Sauzet, Victor Hugo. Je trouve cela de bien mauvais goût ; c'est « traiter les gens comme s'ils avaient déjà gagné leur im-
* mortalité. On dit Homère et M. de Balzac. Vous autres
« grands seigneurs, vous êtes quelquefois d'une grande
« fatuité » (1).

Pendant son voyage, Montalembert écrivit de la Grande Chartreuse à V. Hugo : « Je prêche avec fougue contre le
« vandalisme destructeur et le vandalisme réparateur, et
« je trouve beaucoup de sympathie chez mes bons curés
« du Dauphiné » (2). Il désire que Boulanger fasse un dessin pour la grille de la cathédrale de Saint-Maurice à Vienne.

Quand parurent *Les Feuilles d'Automne*, ce recueil eut toute la sympathie de Montalembert :

« Je finis de lire et d'extraire *Les Feuilles d'Automne* »,
« écrit-il le 9 décembre 1831, où il y a des choses déli-
« cieuses et d'autres magnifiques » (3). De ces extraits il
« garde un passage pour le mettre en tête de son pro-
chain carnet :

« Oublions ! oublions ! Quand la jeunesse est morte,

« Laissons-nous emporter par le vent qui l'emporte

« A l'horizon obscur.

« Rien ne reste ; notre œuvre est un problème.

« L'homme, fantôme errant, passe sans laisser même

« Son ombre sur le mur ! » (4).

Cette strophe toute de désenchantement, il l'applique à lui-même au moment où la ruine de l'*Avenir* le laissait profondément désarmé ; tandis qu'il admirait dans les vers à Louis B. l'expression de la douleur des orphelins : « Admirable vers de Victor Hugo à ce sujet » (5). Comme

(1) Lacordaire à Montalembert. Lettre inédite, 16 octobre 1831.

(2) Montalembert à V. Hugo, 8 octobre 1831. *Revue de Paris*, 15 juillet 1922. « Victor Hugo et les Critiques », par G. Simon,

(3) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

(4) Victor Hugo, éd. déf., p. 311.

(5) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 9 déc. 1831.

tous les livres qu'il aimait réellement, il voulut en partager la lecture avec ses amis : « lecture charmante des délicieuses *Feuilles d'Automne* de Victor Hugo avec Rio et Albert (de La Ferronnays) » (1).

Montalembert profite « d'une halte de son pèlerinage » pour remercier V. Hugo de la joie que lui ont donnée ses poèmes, étant à Rome il écrit encore : « Votre dernier recueil a fait le plus vif plaisir à tout le monde, Français, Italiens, Russes, Polonais » (2). Après lui avoir parlé de son anxiété, quant à la décision que le Pape prendra pour l'*Avenir*, Montalembert demande à Hugo d'écrire quelque chose pour les Polonais.

Il reçut une longue et intéressante réponse adressée à Rome poste restante :

« Il ne faut pas m'en vouloir, mon bien cher ami. J'ai
« les yeux plus malades que jamais, et je ne voudrais pas
« vous écrire autrement que de ma main. Que vous êtes
« bon de songer toujours à moi qui songe si souvent à
« vous. Vos lettres me sont bien précieuses. J'aime ces
« pauvres *Feuilles d'automne* puisqu'elles vous plaisent.

« Soyez sûr que votre voyage à Rome y laissera une
« trace profonde. Ne vous inquiétez pas du présent, hommes de religion et de liberté, hommes d'intelligence et de foi, qui avez l'avenir.

« C'est un grand spectacle, même pour nous autres
« quasi païens que votre pèlerinage à Rome, l'abbé de
« La Mennais devant Grégoire XVI, les deux papes en
« présence, le pape des cardinaux et le pape élu de Dieu,
« qui a sur le front la tiare éblouissante du génie, le pape
« temporel et le pape spirituel. Ce que je dis là est peut-être peu romain, mais c'est, je vous le jure, fort catholique.

« Moquez-vous de ces ineptes ambassadeurs, qui représentent la force brutale près de la puissance spirituelle

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 27 janvier 1832.

(2) Montalembert à Victor Hugo, 10 décembre 1831 et 18 février 1831. *Revue de Paris*, 15 juillet 1922. « Victor Hugo et les Critiques », par G. Simon.

« dégénérée. Ces obstacles ne sont rien. Mettez-les sous vos pieds.

« Adieu, mon cher et bon ami, embrassez pour moi M. de La Mennais et M. Lacordaire, dites-leur que je les aime tendrement et n'oubliez pas que vous avez au fond de mon cœur une place intime, profonde et choisie.

« Paris, 3 mars 1832. Victor Hugo » (1).

Quel retentissement avait dans les âmes les actes de La Mennais ! celui qui un an auparavant mettait tout l'espoir de la société dans le catholicisme, est encore profondément touché par l'acte des pèlerins, et pourtant il leur souffle déjà la révolte. Montalembert que nous avons vu partager tous les enthousiasmes, les tendances de sa génération resta cependant inébranlable, aucune voix n'était assez puissante pour l'écarter de sa foi. Il ne répondit pas à Victor Hugo ; pourtant celui-ci insista par l'entremise d'un ami :

« Jusqu'à Victor Hugo que je rencontre lundi dernier, qui me demande de tes nouvelles et qui me charge de te gronder. Tu n'as pas répondu à la lettre qu'il t'a écrite, il y a quatre mois tout à l'heure » (2).

Montalembert, malgré ses préoccupations religieuses, n'en continua pas moins à s'intéresser aux questions d'art et de littérature, le 13 août 1832, nous le retrouvons à Munich avec M. Sulpice Boisserée qui s'occupe de l'achèvement de la cathédrale de Cologne, et il a avec lui « une bonne discussion sur Victor Hugo et le Romantisme Français » (3).

Puis Montalembert revint en France, V. Hugo l'invita à venir chez M. Bertin et et lui écrit :

« Aux Roches, ce lundi matin 17 septembre 1832,
« Si vous pouviez venir me voir aux Roches, mon bien cher ami ! Certes, je le désire bien ! vous y serez reçu

(1) Lettre de Victor Hugo à Montalembert, inédite, publiée avec l'autorisation de M. G. Simon.

(2) *Correspondance de Montalembert et Léon Cornudet*, 6 août 1832, p. 64.

(3) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

« à bras ouverts, M. Bertin me charge de vous prier en
 « grâce, ainsi que votre illustre ami, l'abbé de La Mennais,
 « de venir tous deux dîner ici avec lui et avec moi le jour
 « de cette semaine que vous voudrez *jeudi excepté*. Nous
 « sommes ici à même distance de Paris que Versailles,
 « une voiture vous amènera en deux heures, la course
 « n'est rien et vous ne sauriez croire le plaisir que vous
 « nous ferez à tous. Transmettez cette prière instante à
 « l'abbé de La Mennais. Dites-lui qu'il trouvera ici M. Ber-
 « tin, le vieillard le plus grave et le plus vénérable, en
 « désaccord politique et religieux avec lui, il est vrai
 « comme avec moi, mais plein de l'admiration la plus
 « profonde pour son caractère et pour son génie. Dites-lui
 « que ce sera une journée donnée à l'amitié, au loisir, à
 « la verdure, aux champs, à l'oubli de tout ce qui n'est
 « pas bon et saint sur cette terre. Dites-lui qu'il faut qu'il
 « vienne, parce que c'est la seule occasion que je puisse
 « avoir de le voir en ce moment, étant là pour un mois.
 « Dites-lui tout cela et venez tous deux, que je serre vos
 « bonnes et nobles mains !

« Il faudrait venir de bonne heure, à deux heures, par
 « exemple, quoiqu'on ne dîne qu'à six. Nous aurions plus
 « de temps à passer ensemble. L'adresse est chez M. Ber-
 « tin l'ainé, aux Roches, près de Bièvre ; faites remettre à
 « Paris votre réponse avant quatre heures chez M. Bertin,
 « rue des Ternes, 8, et nous l'aurons dans la soirée ; mais,
 « je vous en supplie, une réponse favorable et que, dans
 « tous les cas, je puisse montrer à M. Bertin, *mais un bon*
 « *oui*,

« Je vous embrasse tendrement.

« Victor Hugo » (1).

La réponse fut une acception, nous le savons par la lettre suivante d'Hugo à Sainte-Beuve :

« M. Bertin a invité l'abbé de Lamennais et Montalembert à dîner aux Roches. Ils viendront dimanche. Ils

(1) Victor Hugo à Montalembert, inédit, publié avec l'autorisation de M. G. Simon, fragment dans LECARRET, *Montalembert*, I, p. 329.

« trouveront ici d'assez médiocres catholiques, mais de
« vrais et sincères amis de tout génie et de toute vertu » (1).

Pendant l'hiver 1832-1833, Montalembert réunissait chez lui tout ceux qui acceptaient de venir une fois par semaine causer de politique, de religion ou d'art. Ozanam fait le récit de ces soirées et cite V. Hugo parmi les assistants. Un jour, empêché de se rendre à une invitation de Montalembert, V. Hugo lui envoya ce billet :

« Ma soirée d'hier que je comptais si bien passer avec
« vous, mon ami, m'a été prise par la pièce que je donne
« à la Porte Saint-Martin et qui sera jouée dans un mois.
« Je ne saurais vous dire combien j'en veux à ma pièce.
« Voici déjà un chagrin qu'elle me cause. Vous me dé-
« dommageriez en venant me voir un de ces soirs, n'est-ce
« pas ?

« Je vous embrasse

« *ex imo corde.*

« 31 décembre 1832. Lundi (2),

V. »

Lorsque eut lieu le procès intenté à V. Hugo à propos de *Marion Delorme*, Montalembert était présent, s'il faut en croire le récit de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* :

« En se rendant à l'audience, M. Victor Hugo rencontra
« M. de Montalembert, qui s'y rendait de son côté. Ils en-
« trèrent ensemble. La salle du tribunal regorgeait d'une
« foule sympathique. Le discours de M. Victor Hugo fut
« applaudi à diverses reprises, et le président dut rappeler
« plusieurs fois le public à l'ordre. Quand M. Victor Hugo
« eut fini de parler, il fut entouré et complimenté. M. de
« Montalembert lui dit qu'il était un orateur autant qu'un
« écrivain et que si on lui fermait le théâtre, il lui reste-
« rait à la tribune » (3).

Montalembert était plongé alors dans l'étude des monuments gothiques de la France. Reconnaisant de ce que

(1) V. Hugo, *Correspondance*, t. I, p. 289.

(2) Victor Hugo à Montalembert, inédit, publié avec l'autorisation de M. G. Simon (il s'agit de Lucrèce Borgia).

(3) *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, éd. déf., II, p. 335.

V. Hugo avait fait pour leur préservation, il lui adressa une lettre ouverte publiée dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} mars 1833, intitulée: ' « Contre le Vandalisme en France ». Hugo fut touché de cet hommage et le fit savoir le jour même de la publication, par la lettre suivante :

« Vous seriez bien aimable, mon cher ami, de venir dîner
« avec nous mardi 7 mars, à six heures. Ma femme joint
« ses prières aux miennes. Moi, je serai charmé de vous
« remercier et de vous féliciter de votre irrésistible lettre
« sur les *Vandales*. C'est bien de la gloire pour moi et bien
« de la honte pour eux. Vous écrivez d'un beau style et
« avec une belle âme.

« Ecrivez-moi un bon oui pour votre ami

« Victor H. » (1).

Quelque temps après, Montalembert sollicita de Victor Hugo la permission de reproduire quelques-uns de ses vers; sans doute s'agissait-il d'un journal pour les émigrés polonais ; cela ne fut pas possible. Hugo lui en donne la raison :

« Je suis presque aussi Polonais que vous, mon bien
« cher ami, et vous savez combien je vous aime de l'être
« plus que moi, combien je me blâme de l'être moins que
« vous, en amour pour cette noble Pologne je ne le cède
« qu'à *Vous* cependant.

« Les vers que vous me demandez ne m'appartiennent
« plus malheureusement et sont à mon libraire, et d'ail-
« leurs sont peu de choses. La première fois que je vous
« verrai nous en causerons. Mais croyez bien que je suis à
« vous du fond du cœur.

« 23 juin 1833.

« Victor » (2).

Un mois plus tard, Montalembert s'éloignait de la France, il allait chercher en de longs voyages en Allemagne et Italie des matériaux pour ses travaux futurs, et aussi le calme et la sérénité. Montalembert n'eut donc plus l'occasion

(1) Victor Hugo à Montalembert, publié en partie par Lecanuët, *Montalembert*, t. I, p. 340.

(2) Victor Hugo à Montalembert, *Lettre inédite*, avec l'autorisation de M. G. Simon.

d'entretenir avec Victor Hugo les rapports fréquents des années précédentes.

Plus tard, ils reprirent des relations espacées, mais cordiales ; ainsi, en 1848, Hugo adressa à Montalembert un joli billet pour le féliciter du discours où il défendait la Suisse catholique contre l'oppression de la Suisse radicale au moment de la guerre du Sonderbund (1). Mais, en 1849, Hugo rompit tout lien avec la droite et se trouva en opposition violente avec Montalembert sur la conduite à tenir vis-à-vis du Saint-Siège.

(1) « Je ne suis arrivé à la chambre, mon cher ami, qu'à temps pour
« recueillir l'acclamation unanime. Votre effet a été le plus profond
« peut-être que vous ayez encore produit. J'en suis heureux, et triste
« en même temps de ne point vous avoir entendu. Je vous envoie mon
« bonheur et mon regret dans un serrement de main *ex imo corde*. —
« Victor Hugo, vendredi, 6 h. du soir, 14 janvier 1848. »

Victor Hugo à Montalembert, fragment dans LECANUET, *Montalembert*, t. II, p. 371, inédit, publié avec l'autorisation de M. G. Simon.



CHAPITRE IX.

MONTALEMBERT ET LA MENNAIS.

La vie de LA MENNAIS et celle de Montalembert ont été traitées en des ouvrages qui unissent la sagacité à l'érudition (1), leurs rapports ont donc été exposés au courant du récit ; il a paru utile néanmoins de les rappeler dans leurs grandes lignes, pour fixer quelques-unes des attitudes d'esprit de Montalembert, déterminer celles qui lui sont communes avec la génération romantique et celles où se manifeste sa personnalité ; ces deux éléments sont très sensibles chaque fois qu'il parle de La Mennais ou qu'il lui écrit.

Montalembert était en Irlande quand son ami Cornudet lui annonça que l'abbé de La Mennais allait fonder un journal quotidien ; les directives qui circulaient déjà de bouche en bouche répondaient bien à une tendance de l'époque, et ce qui ravissait Cornudet et Montalembert, elles semblaient correspondre au pacte qu'ils avaient signé lorsque, au Collège Sainte-Barbe, et tout à fait étranger à l'abbé de La Mennais, ils avaient fait ce serment : « Servir Dieu, être libres, voilà nos devoirs... La liberté sera notre seule passion. » Montalembert n'attendit pas son retour pour écrire : « A l'abbé de La Mennais, dans l'effervescence où m'a mis la lecture des deux admirables numéros de *l'Avenir*. Je lui offre tout ce que je sais et tout ce que je peux. C'est absurde et indiscret, mais je n'ai pu

(1) Rappelons spécialement les ouvrages suivants : LECANUET, *Montalembert*, 3 vol. 1910 ; — DUINE, *La Mennais*, 1922 ; — C. MARÉCHAL, *La jeunesse de La Mennais*, 1913.

« me commander » (1). A peine arrivé à Paris, il répond à l'invitation qui lui en avait été faite et va voir l'abbé de La Mennais ; il a tracé, après cette première visite, une esquisse de ses impressions, tandis qu'il était déjà sous le charme de cette intelligence aiguë et de cette parole vive et acérée : « Vendredi, 5 novembre 1830. Visite à l'abbé de « La Mennais ; la plus intéressante et peut-être la plus « importante de ma vie. C'est un petit homme bossu, mais « d'une figure expressive au dernier degré ; il m'a accueilli « avec la plus grande amabilité, m'a témoigné la plus « grande confiance, m'a exposé toutes ses vues religieuses « et politiques et a bien voulu discuter avec moi pendant « une heure sur la nécessité d'une tendance républicaine « dans l'état présent des choses. Je ne puis me résoudre « à adopter sans réserve ce point de vue, mais je me jette « à corps perdu dans toutes ses autres doctrines, dans tous « ses projets, entre autres celui d'une association catho- « lique, fondée sur les principes qui ont présidé à celles « d'Irlande et sur les ressources encore existantes de « l'ancienne association pour la défense de l'Eglise Catho- « lique en France. Il y aurait une direction composée de « lui, l'abbé de Salinis, Cazalès, un M. de Coux et moi ! ! « Quel honneur ! comme tous mes vœux, toutes mes plus « belles, ou du moins mes plus légitimes illusions vont « se trouver remplies » (2).

Montalembert fut conquis immédiatement ; dès le lendemain, il inscrit : « Seconde visite à celui-ci (La Mennais) ; « il me témoigne encore plus de confiance qu'hier et une « vraie affection : confidences sur son refus du cardinalat, « sur l'Institut religieux qu'il forme en Bretagne, sur l'ou- « vrage de philosophie qu'il médite et qui embrasse l'en- « semble des sciences, etc. Toutefois, je ne m'abandonne « pas à sa politique ; je préfère celle du *Correspondant*. « Ma vie se dessine et se fixe ; puissé-je avoir la force et

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, sauf une ligne, LECANUET, *Montalembert*, t. I, p. 134.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, fragment, LECANUET, *Montalembert*, t. I, p. 135.

« le talent de remplir la mission qui m'est confiée, de con-
« cert avec tout Français et tout catholique, en ces jours
« de crises et de luttes sublimes » (1).

Avec sa nature généreuse et impulsive, Montalembert se donna sans compter à l'œuvre nouvelle ; il la voulait large comme le monde, et pensait y englober immédiatement les pays catholiques qu'il connaissait. La Mennais l'approuvait en cela : « Il serait très important que l'on con-
« nût mieux l'Irlande... Il y aurait aussi, comme vous l'ob-
« servez très bien, une instruction de plus d'un genre à
« tirer de l'Allemagne » (2). Montalembert voudrait attirer à l'*Avenir* toutes les sympathies, mais il rencontre parfois de vives résistances, ainsi de la part de Victor Cousin :
« Visite à Cousin, qui m'a reçu avec une véritable ten-
« dresse, mais qui invective avec toute sa poétique élo-
« quence contre le système catholico-républicain de La
« Mennais » (3). Montalembert fit de nombreux efforts pour unir l'*Avenir* au *Correspondant*, mais La Mennais, très autoritaire et cassant, les fit échouer.

Le jour où La Mennais et Lacordaire prirent figure de persécutés, Montalembert se sentit plus que jamais attaché à l'*Avenir* ; il revenait d'une courte absence : « J'ap-
« prends, à mon grand étonnement, que l'*Avenir* a été saisi
« pour deux articles de MM. Lacordaire et de La Mennais
« sur les nouveaux évêques (4) ! J'ai à peine le temps
« de les parcourir, je les trouve sublimes, et cours chez
« l'abbé Lacordaire le remercier, l'embrasser en catho-
« lique et en frère, et le féliciter de ce qu'il est ainsi appelé
« le premier à déposer de la foi régénérée devant la justice
« humaine. Puis je vais à la messe à Saint-Germain-des-
« Prés, où je rencontre mon ami (Cornudet) toujours sage
« et bon. J'étais dans un tel état d'exaltation et d'impas-

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 6 nov. 1830.

(2) *La Mennais, lettres inédites à Montalembert*, publiées par E. Forgues, Perrin, 1895, lettre du 2 nov. 1830.

(3) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

(4) Les numéros du 25 et 26 novembre 1831 furent saisis par ordre du gouvernement à cause des articles : « Aux évêques de France », de Lacordaire et « De l'oppression des catholiques », de Lamennais.

« tience que la messe m'a semblé d'une longueur incom-
 « mensurable. Le sentiment qui dominait dans mon âme
 « était celui de l'envie, du mécontentement de ne m'être
 « pas assez franchement allié à l'*Avenir*, pour avoir pu
 « signer cette éloquente protestation par laquelle ils se
 « dévouent à la vengeance du pouvoir. C'est toujours ainsi
 « que j'arrive trop tard, que je manque les occasions de
 « dévouement et de courage. Toutefois, ce désappointe-
 « ment n'a point ralenti mon ardeur. Mon âme est tou-
 « jours maîtrisée par une émotion impérieuse, le désir de
 « combattre pour ma foi par tous les moyens possibles ;
 « j'oublie tout pour cela, mes tracasseries domestiques,
 « mes rêves d'ambitions et jusqu'à mes rêves d'amour. Je
 « voudrais un peu plus de ferveur dans mes pratiques re-
 « ligieuses ; je me trouve aussi un peu froid avec mon
 « bon ami (Cornudet). Il est vrai que je ne me possède pas
 « moi-même, voilà un mois que je suis de retour, et je
 « suis aussi agité, aussi éperdu qu'au premier jour » (1).

Nous rappellerons brièvement quelles étaient les idées
 qui avaient de si passionnés défenseurs ; ce journal don-
 nait peu de nouvelles, les faits n'étaient que des tremplins
 pour l'exposé des doctrines. On y lisait : « Qu'il est con-
 « tradictoire de ne pas être libéral quand on est catho-
 « lique ». « Qu'est-ce qu'un vrai libéral, un libéral consé-
 « quent ? C'est un homme qui veut, sous la forme de gou-
 « vernement la plus stable possible, la liberté des cultes,
 « la liberté d'enseignement, la liberté de l'écriture par la
 « presse et la liberté d'association ».

« Qu'est-ce qu'un catholique ? C'est un homme qui veut,
 « sous la forme de gouvernement la plus stable possible,
 « la liberté d'enseigner sa foi au monde entier, la liberté
 « de l'enseigner par l'écriture et les moyens les plus ra-
 « pides, parce que l'erreur et la mort seront toujours plus
 « rapides que lui, enfin la liberté de se choisir des frères
 « pour vivre avec eux au même foyer » (2).

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, sauf une phrase, v. LECANUET, *Montalembert*, t. I, p. 139.

(2) *Avenir*, 3 janvier 1831, article non signé probablement de La Mennais.

En même temps que l'*Avenir*, ses rédacteurs avaient fondé une « Agence générale pour la défense de la liberté religieuse », destinée à appuyer ses revendications dans toute la France.

Dans les colonnes de l'*Avenir*, on saluait l'ère de la liberté issue de 1789 comme un renouveau pour le monde entier, et spécialement pour l'Eglise ; on estimait que pour atteindre à son épanouissement dans les temps modernes, le Concordat devait être dénoncé et l'on atteindrait : « au commencement de cette grande ère que l'Apôtre appelle « l'âge de la plénitude du Christ » et qui, consommant ici-bas, autant qu'elle peut être, la délivrance du genre humain, le remettra en possession de ses droits primitifs ou de la liberté sainte que le Dieu Sauveur est venu rendre à notre nature régénérée... La France, l'ainée des nations, tend à réaliser un ordre social fondé sur l'indépendance spirituelle la plus absolue à l'égard du gouvernement, qui ne sera désormais qu'un agent régulateur placé par la délégation nationale à la tête d'un système d'administrations libres pour les unir entre elles et en former un tout harmonique et vivant » (1).

Malgré ce projet de séparation de l'Eglise et de l'Etat que l'*Avenir* tranchait avec tant de témérité et qui amena sa condamnation, il professait un respect profond pour la hiérarchie de l'Eglise, il annonçait un rôle sublime à la papauté dans les temps modernes et luttait vigoureusement contre toute tendance gallicane.

Le système politique prôné par l'*Avenir* n'était pas aussi nettement défini que ses tendances religieuses ; il n'y avait pas unité de vues parmi les rédacteurs sur ce chapitre ; toutefois, La Mennais disait nettement : « L'élément démocratique est le seul qui subsiste en France. Il suit de là qu'elle n'a le choix qu'entre deux gouvernements, celui du sabre ou celui de l'opinion, le despotisme militaire ou la république »... « Nous n'avons point à de-

(1) *Avenir*, 28 juin 1831. « De l'avenir de la société », LA MENNAIS.

« mander la république, car elle existe ; seulement, elle n'est pas encore complètement organisée » (1).

Mais, sur ce point, Montalembert n'était pas de son avis, il aurait préféré que la démocratie soit tempérée par un principe héréditaire et aristocratique. *L'Avenir* insistait souvent sur les droits des peuples : « La société ne pouvant subsister sans un pouvoir, c'est-à-dire une force prépondérante destinée à ramener à l'ordre ou au respect des droits de tous... est en ce sens de droit divin... les individus, les familles, les peuples ont également des droits divins... la liberté, c'est-à-dire un régime protecteur de la justice, est aussi de droit divin... le prince est le ministre de Dieu pour le bien » (2). Pour défendre ces droits on exigeait : « un large développement du système d'élection ; le cens est la manière la plus mauvaise de classer les hommes... les masses ont un désir d'ordre plus grand que les classes moyennes » (3). En même temps, on prônait le régionalisme, et on examinait les salaires des ouvriers en fonction de leurs besoins.

A l'extérieur, *L'Avenir* faisait sienne la cause de tous les peuples opprimés, l'Irlande, la Pologne surtout étaient soutenues dans leur lutte, on ouvrait des souscriptions en leur honneur. De sages conseils étaient adressés à l'Italie : « Puisse l'Italie trouver un jour des libérateurs dignes d'elle, et ne pas acheter comme nous un affranchissement incomplet par quarante ans de malheurs » (4).

Tout en envisageant les destinées de l'Europe entière, *L'Avenir* prêtait son attention à l'art et à la littérature. Nous avons vu, en étudiant les rapprochements qui surgirent entre Montalembert et les grands poètes de son époque, qu'il ne paraissait guère d'ouvrage, de pièce de théâtre, d'exposition de tableaux, sans que *L'Avenir* ne l'examinât

(1) *Avenir*, 27 janvier 1831. « Fausse direction du gouvernement », LA MENNAIS.

(2) *Avenir*, 6 février 1831. « Déclaration présentée au Saint-Siège par les rédacteurs de *L'Avenir*. »

(3) *Avenir*, 17 octobre 1830. « De la position du gouvernement », LA MENNAIS.

(4) *Avenir*, 1^{er} mars 1831. « Révolution d'Italie », LACORDAIRE.

au nom de ses principes religieux et de son idéal de progrès, de confiance dans les temps actuels.

On verra par la suite, dans le chapitre relatif aux œuvres de Montalembert, quels furent les articles qu'il donna à l'*Avenir*. Ce n'était qu'une partie, la plus brillante, de sa collaboration. Elle comprenait aussi tout un labeur pour obtenir tantôt des articles originaux de personnages intéressants (c'est à Montalembert, on s'en souvient, que Vigny envoya sa *Lettre Parisienne*, Lamartine *La Réponse à Némésis*, etc.), tantôt des droits de reproduction. Puis il y avait une correspondance considérable ; les abonnés, il est vrai, ne dépassèrent jamais douze cents, mais c'étaient des partisans zélés ; on activait leur ardeur en leur envoyant brochures et prospectus à distribuer ; Montalembert, sachant également bien l'allemand et l'anglais, était spécialement chargé des réponses à donner dans ces deux langues, sans préjudice d'ailleurs des correspondances françaises et des voyages de propagande, fort inconfortables, dans les provinces.

Cette existence sans répit avait pourtant une telle saveur d'intensité que Montalembert écrivit en épigraphe de son journal, cette année-là : « Ivresse du combat ».

Cette œuvre, telle qu'il la voyait, répondait à toutes ses aspirations ; il y retrouvait tous les élans de sa génération : la croyance à une ère nouvelle avec une générosité qui appelait toutes les classes à toutes les charges et à tous les honneurs, et qui s'étendait à toutes les nations ; l'espoir d'une carrière glorieuse ouverte à ceux qui cherchaient la réalisation d'un idéal dans le monde, le désir de liberté sur la scène du théâtre comme dans l'expression des pensées religieuses et politiques ; ce qu'il y avait de flottant, d'imprécis dans ces grands aperçus qui ne prenaient pas de points de repère dans la réalité des choses, permettait à chacun d'y voir un reflet de son propre rêve ; le style même même du journal où brillaient la lueur fulgurante des prophéties de La Mennais et le doux rayonnement mystique de l'abbé Gerbet, charmait cette génération pénétrée de poésie. Tout ce côté « d'actualité », si on peut risquer cette

expression à propos d'idées aussi graves, s'ouvrait sur des perspectives éternelles, car l'*Avenir*, voulait établir le règne de Dieu sur la terre, attirer au catholicisme en montrant ces points communs avec toute la pensée humaine plutôt que ces exclusions. C'est pour répandre ainsi la Foi, qui lui était une certitude inébranlable, que Montalembert mettait en œuvre les dons d'une nature jeune, épanouie dès le matin ; avec toute la chaleur de son cœur, il mettait au service de sa cause l'éloquence qui lui venait aux lèvres, qui se répandait même dans ses écrits, et une activité inlassable et charmante qui attirait à lui.

Quel était l'état d'esprit que diffusait l'*Avenir*, le sentiment religieux particulier à son ambiance ? La lettre suivante le révèle, elle est d'un prêtre inconnu que Montalembert, sans doute, ne vit jamais et qui, plusieurs années après la ruine de l'*Avenir*, lui écrivit pour lui annoncer son ordination ; il ajoutait : « Nous étions l'un et l'autre de
« de cette petite troupe de jeunes gens qui, las d'un siècle
« où leur foi étouffait, avait rêvé un avenir selon son
« cœur, beau comme l'âme chrétienne, prompt comme les
« désirs de l'homme et qui sentaient redoubler leur vie en
« croyant y travailler par le plus court moyen possible...
« Je sais qu'il pouvait y avoir quelque erreur dans nos
« idées, mais elle n'était point dans nos cœurs, nos cœurs
« étaient purs et nos souvenirs le sont aussi. Néanmoins,
« Dieu a été bon d'accomplir sa volonté autrement que
« nous ne l'avions pensé, car sa volonté est un amour in-
« fini » (1).

Le bureau de l'*Avenir*, ce centre d'une action si forte, était installé à Paris, 20, rue Jacob ; mais tandis que Montalembert et Lacordaire y passaient leurs journées, La Mennais n'y venait que de temps à autre et résidait habituellement à Juilly, où il recevait d'ailleurs de nombreuses visites. Montalembert n'y alla qu'une fois, le 30 et 31 juillet 1831 : « Ce sont deux des journées les plus calmes, les

(1) Lettre inédite de l'abbé Vacaria, directeur au Perron, près Oullins, par Lyon, 31 mai 1836 ; en tête de la lettre, Montalembert écrit : « très précieuse ».

« plus satisfaisantes, les plus heureuses de ma vie. J'aurais voulu passer un mois au moins au sein de ces vastes corridors, auprès de ces prêtres si saints et en même temps si gais, de ces jeunes élèves, de mon maître si pieux, si instruit, si doux, si heureux, enfin auprès de l'illustre écrivain qui veut bien me traiter en disciple chéri, me confier ses plus intimes pensées et qui a consacré ces deux journées à me révéler son magnifique système de philosophie qu'il m'a lui-même lu sur le manuscrit de son « *Essai d'une Philosophie catholique* » ; c'est sublime de pensée et d'exécution ; quel bonheur d'être si jeune initié à une doctrine qui lève tous les voiles et résout toutes les énigmes de ce monde. L'admirable rideau de verdure qui forme le parc pacifie et adoucit l'âme. On y travaille incomparablement. J'y fais mon article sur la Foi, qui vaut mieux que tout ce que j'ai fait encore. J'ai éprouvé une bien douce jouissance en apprenant des détails sur la piété et les mœurs des élèves du collège, et sur les précoces talents des nourrissons de M. de La Mennais : MM. Bevet, La Prévotaye et surtout M. de Kertanguy, me paraissent appelés à de bien hautes destinées. Enfin je suis enchanté de mes journées, que ne puis-je en passer de pareilles souvent ! » (1). L'ouvrage auquel Montalembert fait allusion était dicté sous forme de cours à Juilly (2). Montalembert n'y assistait donc pas. Il ne semble pas que Montalembert se soit longuement arrêté au côté spéculatif de la philosophie de M. de La Mennais et plus tard lorsqu'il voulut le retenir dans la communion de l'Eglise ce n'est pas sur le terrain des idées pures qu'il plaça la discussion, il fit appel à la Foi, et au point de vue humain à la possibilité d'action sur les hommes. Cependant, dans cette année 1831, Montalembert s'attachait de plus en plus à La Mennais, qui lui témoigna, en particulier, une touchante affection au moment de la mort de son père : « 28 juin :

(1) Montalembert, journal inédit, fragment dans LECANUET, *Montalembert*, I, p. 223.

(2) Ce cours a été publié par M. C. Maréchal : *Essai d'un système de Philosophie Catholique*. Bloud, 1906.

« De cinq à six heures, conversation avec M. de La Mennais à qui je raconte mes douleurs qui promet de me servir de père et qui pendant toute cette heure verse sur mon pauvre cœur les flots de la consolation la plus efficace, la plus douce, la plus chrétienne. Jamais la parole de l'homme n'a été plus puissante, plus délicieuse. C'était vraiment un ange consolateur » (1). D'autre part, le côté actif des doctrines de La Mennais séduisait Montalembert par les rapports qu'il désirait établir entre la religion et le peuple des diverses nations. Ainsi, le 29 juin : « Conversation avec M. Féli, il achève de m'exposer son admirable théorie sur l'avenir de la société qu'il avait commencé à me développer hier, et qui se trouve développée dans les sublimes articles de l'*Avenir* aujourd'hui et hier ! Mon Dieu ne m'a complètement oublié, puisqu'il m'a fait catholique et disciple d'un tel homme » (2).

Montalembert et Lacordaire avaient immédiatement transposé dans la réalité les théories libérales de l'*Avenir* en ouvrant une école libre ; mis en accusation, ils étaient condamnés au minimum de peine par la Cour des Pairs. Leurs plaidoyers furent très bien accueillis, c'était un triomphe retentissant pour l'*Avenir*. Le mois suivant (octobre 1831), Montalembert portait la bonne parole dans le Lyonnais, le Dauphiné, la Provence, il y voyait surtout l'enthousiasme des fidèles : ainsi près de Vienne, à la Côte Saint André : « Grandissime banquet catholique... non, jamais je n'éprouverai d'émotion plus douce, de jouissance plus grande qu'en me voyant entouré des hommages de la vénération de la tendre affection de ces bons ecclésiastiques. C'est à qui m'embrassera, me servira, tiendra mon étrier... Ah ! mon Dieu, que vous êtes bon et généreux envers votre serviteur et combien je me doutais peu de la bienfaisante récompense que vous me prépariez » (3). Le même jour Montalembert traverse plusieurs villages où il loue la « franche hospitalité et

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*. Les articles auxquels il est fait allusion sont intitulés « De l'Avenir de la Société », 28 et 29 juin 1831.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

(3) *Ibid.*

tendre affection du Dauphinois ». Le soir il est reçu par « l'abbé Barbier, célèbre par l'église qu'il a fait bâtir, (il) m'enchanté par ses chants, surtout par l'admirable « Bonhomme qui savez djouga » savoyarde de toute beauté. Je me crois en Irlande comme l'année passée à pareille époque. Je lui préfère presque le Dauphiné, et je me décide de plus en plus à m'y fixer » (1).

Pourtant la plupart des évêques étaient hostiles, bien des rumeurs de blâme parvenaient à La Mennais ; Montalembert revenait à Lyon le 5 novembre 1831 : « Un coup « terrible m'y attendait. Une lettre de M. Féli, et de mon « pauvre Lacordaire m'apprennent que l'*Agence* et l'*Avenir* vont cesser tout à coup ; ainsi se brise le dernier « appui de ma vie, le dernier charme de ma jeunesse. Je « retombe dans l'existence manquée où je végétais auparavant... »

« Que la volonté de Dieu soit faite !

« Elle est rude !

« Ma vie engagée, mon avenir compromis pour rien !!
« Oh ! mon Dieu, mon Dieu. Et moi qui arrivais tout fier
« du discours que je devais prononcer à l'assemblée générale de l'association Lyonnaise !!! Pauvre diable ! » (2).

Puis Montalembert note : « Journée passée à faire le dernier article pour la suspension ou plutôt la clôture de ce glorieux *Avenir* » (3). Les rédacteurs y annonçaient leur dessein d'aller demander à Rome l'avis du Souverain Pontife : « Tout le monde est ébahi de notre décision et de notre pèlerinage ; mais en général l'effet est très favorable » (4).

Pendant ce voyage fait dans l'attente anxieuse du jugement, toutes les émotions qui traversaient l'âme de Montalembert ne le laissaient pas insensible aux beautés extérieures. Dans ce trajet de Lyon à Rome, il jouit (son journal en fait foi) des « bleuâtres montagnes » de

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 5 octobre 1831.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

(3) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 13 novembre 1831.

(4) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 15 novembre 1831.

Provence et de son « atmosphère d'une ineffable douceur » ; il n'y a pas de ville qu'il n'ait visité entre deux relais de poste jusqu'à « être épuisé de fatigue et d'admiration ». Tantôt ces paysages évoquent dans ses souvenirs les créations poétiques de Lamartine, de V. Hugo, ou de Byron ; tantôt il observe les populations « le charmant costume des femmes » où « les choses infiniment comiques que raconte un Italien sur le despotisme des petits princes ». Malgré son anxiété, il trouve même dans son catholicisme, des diversions remplies de douceur et d'humanité, si l'on peut dire. En effet, le sentiment religieux de Montalembert n'était pas borné à quelques grands principes, qui d'ailleurs dominaient les décisions importantes de sa vie, son existence quotidienne était pénétrée et soutenue par la confiance en la bienveillance divine. Grâce à ce sentiment si fort en lui, s'il connut le « mal du siècle » par la mélancolie et l'émotivité, il ne sombra jamais dans un pessimisme négatif ; aux heures les plus découragées, ou les plus inquiètes, on sent la vie circuler dans son journal avec un élan de joie dès qu'il rencontre un sujet d'admiration ou d'intérêt. Volontiers il associe ses émotions religieuses et esthétiques, il envisage toute beauté comme un lien entre la terre et le ciel. Ainsi il arrive un soir avec La Mennais et Lacordaire dans une petite cité italienne : « Nous venons coucher à Pietra Santa, « jolie petite ville entourée de murs avec des portes du « Moyen Age. Nous y entrons à l'heure de l'angélus, et « pour la première fois, je vois toute la ville se prosterner « pour adorer Dieu à cette heure si séduisante et si mystérieuse. J'en ai été vivement ému. Nous allons faire notre prière du soir à l'église du lieu, fort belle avec une « tour en brique du Moyen Age, et toute garnie de marbre. Elle était éclairée, et deux cents femmes y récitaient « le chapelet. Première émotion vraiment catholique. Bon « antidote contre le funeste effet d'Alfieri et de Stendhal « qui sont mes lectures habituelles depuis que je suis en « Italie » (1).

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 16 déc. 1831.

Le lendemain ils gagnent : « Lucques... fort jolie petite
« ville, propre et gaie. Sur le dessus de la grande porte
« de cette église (Saint-Michel) on voit encore l'ancien
« écusson de la république lucquoise qui ne consistait
« qu'en un seul mot écrit transversalement : « Libertas ».
« Pauvre république, il paraît qu'elle tenait beaucoup à
« sa petite liberté. C'est pourquoi on la lui a ôtée. Il y a
« aussi un autre monument de cet attachement qui m'a
« beaucoup ému. C'est une statue de la Sainte Vierge, pla-
« cée sur un obélisque de marbre en face de l'église des
« Franciscaïns. On lit la longue inscription sur trois des
« faces de ce piédestal, elle porte, en résumé, que cet
« hommage a été rendu à la Sainte Mère de Dieu dans l'es-
« pérance qu'elle protégera toujours la liberté de la répu-
« blique. La quatrième face porte une vue des remparts
« de Lucques avec cette touchante inscription : « Vere
« libera, serva nos liberos » (1).

Quelques jours après, Montalembert est à Pise : « J'ai
« été complètement maîtrisé par mon admiration, par
« mon émotion. Je ne conçois rien de comparable à cette
« place déserte et solitaire qui renferme les quatre chefs-
« d'œuvre, le baptistère, la cathédrale, la tour penchée et
« le Campo Santo. C'est le Moyen Age, ce cher Moyen Age,
« debout et silencieux avec toute sa majesté et tous ses
« charmes. Aucun mélange de bâtiments modernes, peu
« même de foule composée des hommes chétifs de nos
« jours. Les créateurs de ces édifices magnifiques sont au
« tombeau, et nous ont laissé ces sublimes témoignages
« de leurs âmes hautes et grandes. Au clair de lune, sa-
« medi soir, c'était ravissant, inimitable. Je n'ai rien vu
« de si beau ; quand on a contemplé Pise, comme la Char-
« treuse, on a de ces souvenirs qui ne passent point. Et
« pour le catholique, quelle source inépuisable de souve-
« nirs et d'émotion que ce monument immortel d'une ré-
« publique catholique ! Quelles hautes pensées n'engendre
« point le spectacle de ces vestiges sublimes de l'organi-

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 16 déc. 1831.

« sation catholique du monde, le spectacle de cette con-
« sécration de la foi, de ce sceau de la religion imprimé à
« la liberté et à la gloire ! C'est pour commémorer et pour
« sanctifier leur gloire que les Pisans ont élevé des édifi-
« ces tous revêtus d'un caractère religieux. Mais de telles
« émotions se sentent et ne se décrivent pas » (1).

Au contraire, il ne semble pas que La Mennais ait joué du côté pittoresque de l'Italie, pendant ce voyage-là, malgré les vives descriptions qu'il a placées au début des « *Affaires de Rome* » ; on sait qu'il rédigea ce livre plusieurs années après son retour, il y aura donc placé des impressions de voyage antérieurs. Montalembert dit à son sujet : « Dîner à S. Remo... M. Féli s'y trouve mal : sa mauvaise
« santé, son excessive faiblesse ôte un grand charme à
« notre voyage » (2). Avec la mobilité d'un tempérament nerveux, La Mennais avait des jours de réaction ainsi : « le 26 décembre, nous allons déjeuner à la Maggione,
« charmant village sur le penchant d'une colline, d'où
« l'on a la vue sur une plaine immense mais agréablement
« bornée par ces doubles et triples rangées de montagnes
« onduleuses et azurées que je n'ai trouvées qu'en Italie.
« La Maggione, dominée par une tour très antique, a en
« outre un vieux château, changé en ferme, mais qui, trans-
« porté en France, serait un bijou : enfin, à son auberge,
« qui n'est pas mauvaise, il y a une fort gentille petite
« hôtesse nommée Annina, familiarité douce et aisée, où
« l'on voit bien l'influence du catholicisme, seul baume de
« toutes les plaies de ce malheureux pays... bonne journée
« de discussion et de conversation philosophique avec
« M. Féli » (3).

A Rome, le 31 décembre 1831, Montalembert considérait l'année écoulée, il rassemblait les souvenirs que lui laissait l'œuvre entreprise sous l'égide de La Mennais (pour en comprendre la fristesse, rappelons la mort de

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, fragment, LECANUET, *Montalembert*, t. I, p. 279.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 9 déc. 1831.

(3) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

son père, deuil qui avait amené la dispersion de sa famille) : « C'est donc à Rome que je termine, cette année
« 1831, si grande et si lugubre dans mes destinées ! Qui
« l'eût dit à pareille époque l'an dernier ! Mais qui eût
« dit aussi tout ce qui viendrait accabler mon cœur et
« bouleverser ma vie, pendant cette mémorable année.
« Ah ! que ne donnerais-je pas pour ne l'avoir point vécue !
« Je n'ai pas le temps, je n'ai pas surtout le calme nécessaire pour réfléchir sur tous les événements qui l'ont
« remplie, ni pour apprécier la nouvelle position où Dieu
« m'a placé, le rôle bizarre que j'ai joué. Tout ce que je
« sais, tout ce que je sens, c'est que cette année sera à jamais
« mais marquée dans mes souvenirs par la perte la plus
« douloureuse, la plus cruelle, la plus imprévue qui fût
« jamais... Je sacrifierai mille fois tout ce que j'ai eu de
« gloire et de bonheur pendant cette année et tout ce qui
« pourra en résulter par la suite, pour avoir eu encore six
« mois seulement de la vie de mon bien-aimé père, de mon
« plus tendre ami !... A côté d'une catastrophe pareille à
« celle qui me l'a enlevé, j'ose à peine énumérer toutes les
« autres crises de ma jeune et précoce existence pendant
« cette année. Mort de l'un de mes plus dévoués amis, de
« mon pauvre et cher Gustave (Lemarcis)... condamnation
« à des foyers éternellement solitaires ; et d'autre part
« toutes les agitations, toutes les émotions, tout l'éclat
« d'une vie publique à vingt-et-un ans, jugement solennel par la plus haute cour du royaume, acquisition d'une
« dignité politique naguère la première du pays, enfin,
« position en tête d'un parti vigoureux et croissant, et
« pour tout couronner, pèlerinage au nom de ce parti et
« de sa cause à Rome ; que de choses incompréhensibles !
« si le chrétien ne voyait partout et toujours la sainte volonté de Dieu ! »

« Mais, ô mon Dieu, quand me donnerez-vous ce bonheur
« du cœur que je vous ai tant demandé. Donnez-moi donc
« quelqu'un à aimer, et faites-moi aimer de quelqu'un.
« Retirez mon cœur de la tombe où il est forcé d'aller cacher son amour, entre le souvenir d'une sœur angélique

« et d'un père comme il n'y eut jamais, le souvenir, vous le
« savez me sera toujours sacré ; mais ce n'est pas assez
« pour une vie » (1).

Les biographes de La Mennais ont expliqué les raisons de sa longue attente à Rome, les alternatives de crainte et d'espoir, tandis que Grégoire XVI examinait les doctrines de l'*Avenir*. Montalembert accompagnait parfois La Mennais dans ses visites à des personnages ecclésiastiques, tantôt il écoutait ses projets de travaux philosophiques, ou bien il l'entraînait dans des promenades à travers la campagne romaine, le résumé d'une journée est aussi celui de leur séjour : « 17 avril 1832 : Course et visite avec M. Féli :
« délicieuse conversation avec lui, tendresse de sa part,
« dévouement du mien ; projets et espérance » (2). La Mennais était très sensible au charme de cette jeune présence, car, tandis que Montalembert s'était éloigné pour un court voyage à Naples, il lui écrit : « J'ai été souffrant
« quelques jours ; à présent, je suis mieux et j'avance
« dans mon travail, dans la plus grande solitude d'âme où
« je me sois trouvé de ma vie. Quelquefois je la trouve
« pesante et mon cœur se serre, et mes yeux se gonflent ;
« il y a vraiment des heures d'une amertume inexprima-
« ble, mais Dieu aide. Je pense à cette parole : *Tristis est*
« *anima mea usque ad mortem*. De quoi me plaindrais-je
« après cela ? Eh bien donc, *usque ad mortem* ! Que ton
« affection m'est bonne et douce, mon Charles bien aimé !
« Que mon pauvre cœur, même de loin, s'appuie délicieu-
« sement sur ton cœur ! Oh ! comment te rendrai-je, cher
« enfant, le bien que tu me fais ! Je n'ai à te donner que
« le dévouement du plus tendre ami que tu auras jamais
« et l'amour d'un père. » (3).

Au mois de juillet, L'a Mennais décida de quitter Rome, il n'avait pas reçu, du Souverain Pontife, d'autre réponse que le silence au mémoire contenant l'exposé des doctrines de l'*Avenir* ; Grégoire XVI ne pouvait les approuver, mais il désirait éviter une condamnation publique.

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

(3) La Mennais à Montalembert, 9 mai 1832, p. 13, éd. Forgues.

Montalembert accompagna La Mennais, il eut la joie de s'arrêter à Sienne : « Je suis enthousiasmé et heureux de voir M. Féli partager son enthousiasme » (1).

Puis ils gagnent Florence et Venise : « Après le dîner promenade avec M. Féli à la place Saint-Marc et la Piazzetta et jusqu'aux charmants jardins publics que Venise doit aux Français. Vive discussion avec lui sur la beauté de Venise qu'il place au-dessous de Rome, et sur son passé envers lequel il est trop partial » (2).

Ils se fixèrent quelques mois à Munich et c'est là que La Mennais reçut, le 30 août 1832, l'encyclique « *Mirari vos* » et la lettre du Cardinal Pacca qui condamnait l'*Avenir*. Voici le récit que nous donne Montalembert : « Jour-
« née terrible, je n'ai vraiment pas le courage d'en décrire
« les détails. C'est la ruine de ma vie politique et reli-
« gieuse, de mes espérances les plus sacrées de tout mon
« avenir : c'est par dessus tout la ruine de mes meilleurs
« amis ! Oh ! quelle année que ce 1832 et que la Providence
« a cruellement compensé l'absence d'une catastrophe fu-
« nèbre comme celle de 1829 et 1831 ! Je veux cependant
« déposer ici quelques souvenirs sur les détails de cette
« journée si douloureusement mémorable dans ma vie.
« Le matin, Lacordaire vint m'annoncer sa réconciliation
« complète avec M. Féli et leur résolution commune de
« fonder une *Revue Catholique* en attendant la reprise de
« l'*Avenir* ; après quelques difficultés, je me prête bien
« volontiers à ce projet, même en sacrifiant mon vif désir
« de rester ici maintenant et d'y passer l'hiver. Tout cela
« va fort bien. Je visite la Galerie Beauharnais et celle du
« roi avec Lacordaire ; après la lecture des journaux et
« visite très flatteuse de Schelling, nous allons tous dîner
« chez un traiteur où nos bons amis d'ici veulent nous
« donner ce repas d'adieu. Le dîner est charmant, je suis
« entre les deux Gôrres à peu de distance de l'amusant
« Ringseis, j'y fais la connaissance du jeune peintre
« Schlotthauer qui nous chante des chansons des mon-

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 29 juillet 1832.

« tagnes de Bavière, vraiment délicieuses, tant de mélodie
« que d'expression, on boit à la santé de M. Féli et sur-
« tout à l'Union des Catholiques de France et d'Allema-
« gne ! la confiance et la gaieté régnaient chez tous, c'était
« un de ces moments de joie aveugle qui précèdent une
« chute dans l'abîme !

« Cependant, au milieu du dîner, on était venu appeler
« M. Féli pour lui transmettre une lettre du nonce du
« Pape. Je n'attachai aucune importance à cet incident.
« Nous allâmes tous ensemble à la Notcker Schweige, la
« plus jolie position des environs de Munich sur les bords
« de l'Isar. Après y avoir passé une heure dans la gaieté
« la plus folle, je reviens avec Döllinger et Lacordaire, le
« long de la rivière, charmante promenade. En arrivant
« devant la porte Sendlinger, M. Féli et Lacordaire m'an-
« noncent qu'il vient d'arriver une lettre du Cardinal
« Paccà avec une encyclique du Pape, qui, à ce qui lui
« paraît est dirigé contre nous. Ceci me trouble et m'af-
« flige profondément. Mais que devins-je lorsqu'en ren-
« trant nous fîmes, à haute voix, la lecture du Cardinal,
« où le Pape improuve positivement tous et chacun des
« principes que nous avons professé... Mon Dieu, quelle
« catastrophe, non seulement pour moi mais pour ce pau-
« vre cher M. de La Mennais, pour l'abbé Gerbet, pour mon
« pauvre Lacordaire qu'une inconcevable Providence a
« rapproché de nous pour lui faire partager notre malheur.
« Cela leur ôte leur pain ; à nous tous cela ôte le pain de
« l'intelligence, de la pensée ! Que faire, que devenir, que
« penser à quoi travailler.

« Vendredi 31 août. De toutes parts on ne peut décou-
« vrir que ruine et confusion pour la cause en général,
« comme pour chacun de nous en particulier. M. Féli est
« admirable, il n'hésite pas un instant sur le parti à pren-
« dre celui de la soumission et du silence... Visite à Schel-
« ling, qui tout protestant qu'il est, paraît profondément
« affligé de l'encyclique ; il avoue lui-même que la science
« et la liberté ramèneraient toutes les âmes au catholi-
« cisme et qu'il est désolant de voir l'Eglise briser ses

« propres armes entre les mains de ses enfants... Discussion approfondie avec M. Féli sur les suites de l'encyclopédie pour notre conscience. Il en résulte que rien n'empêche de continuer mes travaux historiques. Mais quelle différence » (1).

Le lendemain les trois pèlerins de l'*Avenir* se dirigèrent vers la France, tandis que Montalembert s'installait à Paris, La Mennais se réfugiait à La Chesnaie accompagné de Lacordaire.

Dans sa retraite, La Mennais fut comblé d'amertume, souvent il exprimait avec violence ses griefs contre Rome, Lacordaire prévoyant qu'il allait abandonner l'Eglise, se sépara de lui. Montalembert souffrit de sentir La Mennais abandonné, il lui écrivit souvent et longuement, mais tout en compatissant à ses peines, il l'adjure de rester dans le silence, il lui disait le 6 février 1833 :

« Le point le plus important dans tout ce que vous m'avez écrit dans ces derniers temps, me paraît être la nouvelle idée que vous avez conçue de vous dévouer exclusivement le plus tôt possible à la défense d'intérêts politiques, idée que vous avez d'ailleurs développée suffisamment dans votre lettre au P. Ventura. Je me permettrai de vous témoigner à cet égard, l'opinion que cette idée a fait naître chez vos amis d'ici, c'est-à-dire M. de Coux, M. d'Ault et moi, M. Combalot n'ayant eu aucune connaissance de tout ceci.

« Quant à moi, mon bien aimé père, je vous parlerai franchement à cet égard avec d'autant moins d'embaras, que vous connaissez toute ma partialité pour les entreprises politiques, tout le penchant qui m'entraîne vers la polémique quotidienne et fiévreuse de la vie que nous avons menée ensemble pendant des jours trop courts à mon gré; je ne serai donc pas suspect à vos yeux en tâchant de combattre quelques-unes de vos idées à ce sujet. Vous savez avec quel empressement j'ai accueilli

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 30 et 31 août 1832, fragment. LECANUET, *Montalembert*, I, p. 323.

« à Rome l'idée qui effarouchait tant Lacordaire, savoir
« de combattre non plus comme catholique mais comme
« Français. La mission que cette idée renferme sera dans
« tous les cas la mienne, par position comme par incli-
« nation. Encore une fois donc, vous ne pouvez me soup-
« çonner de ne pas la comprendre, de ne pas la goûter.

« Mais vous, mon Père, cette mission est-elle celle qui
« convient à votre dignité, à votre gloire, à votre position,
« à votre destinée en ce monde ? Voilà la question qu'il
« s'agit de résoudre et sur laquelle vos amis et votre fils
« le plus dévoué et le plus tendre n'ont pas hésité à se
« prononcer pour la négative. Je vais tâcher d'étayer cette
« opinion sur deux sortes de considérations : les premiè-
« res relatives à la position actuelle des choses, les secon-
« des relatives à votre position personnelle. Quant à ce
« qui regarde la position publique, il y a à notre gré, un
« grand fait qui domine tout l'horizon politique ; c'est le
« dégoût toujours croissant qu'inspire la politique non
« seulement aux âmes élevées et honorables, mais aux
« masses. Les cabinets de lecture sont déserts ; chaque
« jour on en voit qui sont réduits à se fermer faute de
« lecteurs, personne ne s'occupe plus des chambres et les
« séances des députés sont devenues aussi désertes que
« celles des Pairs. Le parti carliste, tué moralement par
« l'expédition de la duchesse de Berry, vient de couvrir
« son cercueil d'un ineffaçable ridicule dans l'affaire de ses
« duels ; le parti républicain compromet tous les jours
« davantage une excellente position par la sottise sangui-
« naire de ses prétentions et le discrédit profond où sont
« tombés tous ses chefs sans exception. Quant au juste mi-
« lieu chaque jour découvre quelque nouvelle turpitude de
« sa part ; chaque jour il se plonge plus avant dans le mé-
« pris de tout ce qui porte un cœur d'homme ; et cepen-
« dant, chose à jamais honteuse pour la France, mais ex-
« trêmement importante pour nous, chaque jour accroît
« ses forces, ses ressources et le nombre de ses partisans.
« Avant tout point de changements, c'est là le cri de la
« France déshonorée et dégradée comme elle l'est par le

« faux libéralisme et les intérêts matériels, et ce sera son
« cri jusqu'au jour où la Providence interviendra par
« quelque catastrophe dont il est impossible d'assigner le
« terme pour la lancer de nouveau dans les voies du pro-
« grès et de la gloire. En revanche, à mesure que le dégoût
« politique s'augmente ; la soif des croyances, des idées
« philosophiques, scientifiques et surtout religieuses aug-
« mente. C'est au point qu'il n'y a point de misérable ro-
« mancier qui, comme M. Drouineau par exemple, ne se
« croit obligé de construire quelque religion nouvelle dans
« chacun de ses romans. La religion, le catholicisme, voilà
« le thème qui intervient perpétuellement dans les leçons
« de tous les professeurs de Sorbonne, Ampère, Fauriel,
« Saint-Marc Girardin. Le cours de M. Frère, tout étroit et
« insignifiant qu'il est, n'en est pas moins inondé de jeunes
« gens laïques, à moustaches, étrangers à la vie religieuse.
« Sur cinquante ou soixante personnes, jeunes, vieux, de
« différents rangs, de différents partis, de différentes profes-
« sions, qui se réunissent chez moi le dimanche soir, je
« n'en ai pas encore trouvé une seule qui fût disposée à
« attacher aucune importance à une tentative politique,
« tandis que tous, sans exception, viennent nous deman-
« der de faire quelque chose pour eux dans l'ordre reli-
« gieux, historique ou scientifique. En un mot, j'ai re-
« connu moi-même et je le tiens de tous ceux dont l'opi-
« nion peut être de quelque poids à mes yeux, qu'une
« grande réaction s'est effectuée dans l'esprit de la jeu-
« nesse et de tous ceux chez qui nous pourrions trouver
« quelques partisans, qu'abdiquant presque entièrement et
« beaucoup trop à mon avis, tout intérêt politique se ré-
« fugient exclusivement dans la science, l'étude et l'es-
« poir d'une régénération religieuse.

« Rien ne me paraît donc moins propice que la position
« actuelle de la société pour une tentative exclusivement
« politique. Voyons maintenant si votre propre position
« s'y prête mieux. Vous êtes maintenant, de l'aveu de tout
« le monde, au faite de la renommée et de l'estime publi-
« que. Je ne connais et ne conçois que trop bien, mon bien-

« aimé père, toutes les douleurs, tous les mécomptes, toutes les tribulations qui remplissent votre cœur et que rend d'autant plus amères le spectacle de la dégradation de l'Eglise de France que vous vous sentez fait pour relever et pour glorifier ; mais le public ne tient aucun compte de tout cela ; il ne demande au génie que le génie, et il ne voit aujourd'hui en vous qu'un homme qui après avoir joué le rôle le plus généreux, le plus désintéressé, le plus imposant, a été conséquent à lui-même jusqu'au bout et a su rendre sa défaite encore plus glorieuse que n'eût pu l'être la victoire la plus signalée. Il ne comprendrait rien, je vous assure, à votre position, s'il vous voyait quitter l'immense élévation où vous êtes aujourd'hui pour descendre dans la plaine boueuse où s'agitent et se salissent tous les honteux partis de nos jours. Et considérez un peu l'attitude que vous auriez aux yeux du monde : quant aux carlistes et au juste milieu, leur opinion vous est déjà connue et d'ailleurs elle n'est d'aucune valeur ; mais les libéraux, pouvez-vous en conscience vous attendre à une réelle sympathie chez l'immense majorité d'entre eux. Ils vous verraient apparaître sous la bannière qu'ils ont usurpée, d'abord avec antipathie, à cause de votre caractère de prêtre, qui est pour eux tout aussi bien que pour vous ce signe d'un engagement irréfragable avec quelque chose dont ils ne veulent pas ; puis avec une jalousie que la franchise et l'éloquence de votre langage rendraient chaque jour plus mortelle et plus acharnée. Dussiez-vous même réussir à les convaincre de votre bonne foi, car ils oseront en douter longtemps, quels auxiliaires aurez-vous conquis ? Un Cabet, un Garnier-Pagès, les derniers des hommes ? ou bien des hommes plus roués et plus méprisables encore, un Maugin, un Odilon Barrot ? Voyez les plus libéraux d'entre eux, Ch. Comte avec son amendement sur le clergé ! Pagès lui-même qui nous connaît, prétend nous estimer et nous comprendre et qui disait cependant dans son pays que l'*Avenir* eût été un fort bon journal s'il n'y avait pas eu tant de « prêtrailles ».

« Je ne nie pas cependant, tant s'en faut, que vous ne
« puissiez venir à bout de tous ces obstacles, et rallier
« enfin autour de vous un noyau d'hommes franchement
« libéraux et déterminés à le conquérir. Mais je dis que
« même dans ce cas, votre position sera loin d'être aussi
« belle qu'elle l'est aujourd'hui et qu'elle l'a été jusqu'ici,
« je dis que votre passé tout entier, votre gloire, votre
« attitude aux yeux de l'humanité vous placent malgré
« vous dans le camp du catholicisme... Je dis qu'en re-
« nonçant à votre position de prêtre et d'ultramontain,
« vous scinderiez votre vie en deux et que la dernière moi-
« tié serait bien loin d'égaliser la première en puissance,
« en originalité, en éclat. Je dis enfin que la postérité
« s'étonnera de ce que ne pouvant être à la fois Père de
« l'Eglise et chef de parti, vous ayez préféré ce dernier
« rôle à l'autre.

« Ne serait-il pas plus naturel, mon bien-aimé père, et
« en même temps plus glorieux pour vous, de profiter des
« circonstances évidemment providentielles où se trouve
« l'Eglise et où nous nous trouvons nous-mêmes, pour
« nous renfermer dans le cercle des études, de la science,
« de la théorie, pour chercher à répondre autant qu'il nous
« sera possible à cette soif de pensées plus sérieuses, plus
« hautes, plus désintéressées que la politique, à nous em-
« parer ainsi des âmes encore pures et honorables de la
« génération qui s'élève, au lieu de nous fatiguer à prê-
« cher dans le désert à la génération qui s'en va. La Pro-
« vidence et votre génie vous permettent de faire plus que
« qui que ce soit pour ce nouveau but, par votre admira-
« ble philosophie ; M. de Coux y travaille dans son éco-
« nomie politique, M. Gerbet, par la philosophie de l'his-
« toire ; chacun de vos autres disciples feront de même à
« mesure qu'ils grandiront et se formeront. Pourquoi des-
« cendre de là dans l'arène des passions du jour ? Certes,
« vous n'avez pas à vous reprocher d'avoir été infidèle à
« la liberté du monde et de la patrie ; vous avez fait pour
« elle tout ce qu'homme pouvait faire ; vous lui avez rendu
« le témoignage le plus glorieux et le plus pénible. Je le

« soutiendrai toujours, votre plus belle gloire, à mon avis,
« sera d'avoir parlé de la liberté au monde avec un cœur
« pur et une bouche encore pleine des louanges de Dieu ;
« ce sera d'avoir purifié sa cause et de l'avoir montrée à
« la postérité revêtue d'une sorte de virginité chrétienne,
« parée de tout l'éclat du sacerdoce. Vous lui avez fait re-
« trouver les titres de sa divine origine, vous avez récon-
« cilié avec elle toutes les âmes qui reculaient devant le
« culte sanguinaire qui la profanait. Cette gloire-là est
« unique au monde, unique dans les annales de l'Eglise
« comme dans celles des Peuples ; l'humanité reconnais-
« sante ne l'oubliera jamais, elle se chargera de réaliser
« la pensée que le premier vous avez déposée dans son
« sein. Mais je vous l'avouerai franchement, je crois que
« la moitié de cette gloire serait perdue si vous entre-
« preniez aujourd'hui de prêcher comme simple homme
« politique, les idées que vous avez proclamées du haut
« de la chaire du prêtre, du docteur de l'Eglise. Evidem-
« ment, votre mission n'est pas exclusivement politique,
« elle est surtout et avant tout catholique, ecclésiastique,
« scientifique, si vous descendiez de cet atmosphère su-
« blime, vous manqueriez d'air, soyez en sûr.

« Ces idées ne sont pas seulement les miennes, mon
« bien-aimé père ; elles me sont répétées de toutes parts ;
« M. Ballanche, dont vous connaissez le respect enthou-
« siaste pour vous, me les exprimait sous une autre forme
« il y a peu de jours ; M. Dollinger m'écrit de Munich à
« ce sujet dans les termes les plus formels. Je dois vous
« dire en outre que nous avons tous trois été peinés de
« certaines expressions qui vous ont échappé sur l'Eglise,
« le Pape, etc., dans votre lettre au P. Ventura et ailleurs.
« Nous savons parfaitement à quoi nous en tenir à cet
« égard ; mais vous savez à quelles déplorables interpré-
« tations donnent lieu les paroles les plus innocentes, si
« elles sont le moins du monde imprudentes et nous crai-
« gnons que ce qui vous échappe dans l'épanchement de
« votre cœur avec nous, ne se glisse aussi malgré vous
« dans les lettres que vous écrivez à d'autres et qui reçoivent

« vent comme vous le verrez bientôt, la plus grande pu-
« cité.

« Heureusement tous les dangers que je me suis appli-
« qué à combattre dans cette dissertation qui vous fati-
« guera cruellement sont lointains. De votre propre aveu
« il vous faut encore deux ans pour achever votre philoso-
« phie qui est attendue avec une impatience inconcevable.
« Je crois que bien loin de la retarder, vous ne pouviez
« trouver pour la publier un moment plus propice que
« celui-ci. D'ici à deux ans, Dieu sait ce qui sera arrivé et
« jusqu'à quel point nos idées aux uns et aux autres au-
« ront changé, mais jusque-là je voudrais que vous ne
« vous inquiétiez point de ce qu'il y aura à faire par la
« suite. Et en attendant vous reconnaîtrez, j'en suis sûr,
« qu'il était de mon devoir envers vous de ne pas vous
« laisser ignorer nos idées et nos dispositions. Celles de
« MM. de Coux et d'Ault sont si prononcées que je crois
« pouvoir vous garantir qu'aucune considération ne les
« engagerait à s'adjoindre à vous dans une entreprise po-
« litique. J'en ai par devers moi des preuves certaines.

« Quant à moi, mon bien-aimé père, il n'en est pas de
« même ; je ne suis pas de ceux qui écoutent leur raison
« avant leur cœur, lié à vous par la seule chose qui soit
« plus forte que la conviction, par l'affection, je sens que
« ma vie ne saurait se séparer de la vôtre et que toujours
« je combattrai avec vous partout où vous planterez votre
« drapeau. Je puis vous dire en prenant la contre-partie
« du texte que vous appliquez à l'abbé Combalot : « Voici
« que toute la terre est ouverte devant nous ; garde-moi
« avec toi, je t'en prie : si tu vas à gauche, j'irai à gauche,
« si tu vas à droite, j'irai à droite : ou bien comme la
« pauvre Ruth : *quocumque perrexeris pergam ; et ubi*
« *moratus fueris, et ego pariter morabor : Populus tuus,*
« *populus meus et Deus tuus Deus meus* » (1).

Ces conseils, Montalembert les répéta à La Mennais pen-
dant toute sa crise religieuse ; en même temps, il le tint au

(1) Lettre de Montalembert à La Mennais, publiée en partie par
LECANUET, *Montalembert*, I, p. 337, le reste inédit.

courant de ses travaux et particulièrement de la traduction des *Pèlerins Polonais* ; il vint passer, au mois de juillet, quelques jours auprès de lui. La Mennais au moment de son départ était accablé de tristesse, pourtant aucun d'eux ne prévoyait sans doute que cette rencontre était la dernière. A la fin de juillet parut dans l'*Ami de la religion*, une lettre de Grégoire XVI à Mgr d'Astos où il doutait de la soumission de La Mennais, cette lettre n'avait pas été destinée à la publication ; néanmoins, elle excita l'animosité contre La Mennais et contre son frère, l'abbé Jean de La Mennais, qui avait fondé des écoles pour l'instruction des enfants pauvres ; le 4 août 1833, La Mennais écrivit au pape, disant qu'il reconnaissait l'autorité de l'Eglise et s'inclinait devant les décisions du pape en matière religieuse mais qu'il se tiendrait désormais à l'écart des affaires de l'Eglise. En octobre parut le bref pontifical adressé à Mgr de Lesquen, évêque de Rennes, qui condamnait les *Pèlerins polonais* et ordonnait à La Mennais de ne rien écrire qui ne fût strictement conforme à la doctrine de l'encyclique *Mirari vos*. Lorsque La Mennais en eut connaissance, il partit immédiatement pour Paris, il désirait remettre au nonce sa réponse au bref pontifical, l'évêque de Rennes interpréta son départ subit comme un refus de soumission et le frappa d'interdit. Le 5 novembre, La Mennais adressa à Rome une lettre où il exposait la distinction suivante : il ferait désormais dans sa vie deux parts, celle des questions religieuses où il acceptait l'autorité du Pape, et celle des questions politiques et sociales dans lesquelles il se considérait complètement indépendant. Le 10 décembre, le cardinal lui répondit en refusant d'admettre cette distinction et en lui demandant un acte de soumission formelle. Le 12 décembre, La Mennais envoyait un acte de soumission dans les termes mêmes que lui suggérait le cardinal Pacca, mais en même temps, il écrivait à Montalembert une lettre qui avait le son d'un adieu : « Quant à moi, je renonce aussi à la politique pratique, « devenue, en ce qui nous concerne, impossible désormais, « et à tout sans exception ce qui a rempli ma vie anté-

« ricure. J'essaierai, quoique bien tard, à en commencer
« une nouvelle. Je ne te dirai point mes idées là-dessus,
« parce que je ne veux associer personne à mes destinées
« futures, quelles qu'elles soient. Cette raison m'empê-
« cherait d'accepter tes si bonnes et si tendres invitations,
« lors même qu'elles entreraient dans mes vues d'avenir.
« Nous nous rejoindrons, j'espère, là-haut, mais nous
« marcherons par deux voies sur la terre » (1). Comme
Montalembert était profondément attristé de ces lignes, il
ajoutait en une autre lettre : « Je reçois, mon Charles bien-
« aimé, ta lettre du 25 décembre. Je regrette vivement de
« t'avoir affligé, et, quoique je fisse mieux peut-être de
« continuer à ne te rien dire des motifs qui m'ont déter-
« miné à acquiescer à ce qu'on demandait de moi, je ne
« me sens pas la force de te laisser croire qu'il soit sur-
« venu le moindre affaiblissement dans ma confiance ou
« mon affection. »

Après avoir rappelé les derniers événements, La Mennais
conclut : « Alors, laissant de côté la question de vérité qui
« m'avait préoccupé jusqu'à ce moment, je ne vis plus
« dans cette triste affaire qu'une question de paix à tout
« prix, et je me résolus à signer, non seulement ce que
« l'on me demandait, mais encore, sans exception, tout
« ce que l'on voudrait, fût-ce même la déclaration que le
« Pape est Dieu, le grand Dieu du ciel et de la terre, et
« qu'il doit être adoré lui seul. Mais en même temps, je
« me décidai à cesser désormais toute fonction sacerdo-
« tale : ce que j'ai fait. Tu comprends bien maintenant
« combien j'avais raison de t'écrire que mes motifs, en
« accordant ce qui m'était demandé, n'étaient pas ceux
« que tu supposais, et pourquoi je répugnais à te les ex-
« pliquer. En somme, je crois que l'Eglise ne peut rester
« ce qu'elle est, qu'on n'a jamais distingué nettement ce
« qu'il y a de divin et d'humain en elle, et que tout se
« prépare pour sa transformation » (2).

(1) La Mennais à Montalembert, 13 décembre 1833, p. 227-228, éd. Forgues.

(2) La Mennais à Montalembert, 1^{er} janvier 1834, éd. Forgues, 229 à 231.

Cette séparation que La Mennais établit entre ses convictions les plus profondes et celles de Montalembert, celui-ci ne veut pas croire qu'elle soit définitive ; pendant toute cette période il redouble de tendre dévouement auprès de La Mennais :

« Croyez bien, mon bien-aimé père, que je me suis occupé de vous avant tout et au-dessus de tout. Je ne perds pas un instant de vue la position si pénible dans laquelle vous vous trouvez : je prie Dieu sans cesse et la Sainte Vierge de vous envoyer un peu de paix et de consolation. J'espère que peu à peu vous retrouverez le calme et l'abandon à la volonté de Dieu. Vous qui avez parlé des épreuves du chrétien dans tant de pages sublimes qui me servent à moi comme à tant d'autres chaque jour de consolation et de lumière, vous ne resterez, certes, pas vous-mêmes en dehors de la voie que vous avez tracée d'une manière si éclatante. Après tout, il est beau de souffrir pour la justice, d'être la victime innocente et glorieuse des deux plus belles causes qui existent. Seul dans ce siècle, vous avez défendu la liberté avec pureté et désintéressement et seul vous avez été appelé à subir un martyre intérieur pour témoigner de votre foi et votre amour pour la paix de l'Eglise. C'est là une gloire sans pareille depuis que le christianisme existe et c'est une gloire qui augmentera à proportion de vos souffrances non seulement aux yeux de la postérité chrétienne, mais surtout à ceux de Dieu. En vous condamnant à de si dures épreuves, il me semble proclamer au monde les titres de la mission qu'il vous a confiée, celle d'être l'appui et la lumière de l'Eglise non seulement par vos paroles et vos écrits, mais en donnant vous-même l'exemple d'une vertu oubliée depuis longtemps, et propre à remplir de confusion et de surprise les petits esprits qui croient pouvoir tout gouverner et tout régénérer sans Dieu. J'ai l'intime conviction que vous avez bien plus fait pour la cause de la liberté et de l'humanité par ce seul acte d'humilité et d'abandon à la volonté de Dieu que

« vous n'auriez pu faire par cinquante ans de travaux ;
 « car enfin, il faut bien croire que Dieu met quelque prix
 « aux sacrifices qu'on lui fait et qu'il estime à leur mesure
 « la valeur des causes qu'on lui recommande : or quel
 « sacrifice peut être plus grand que celui de votre gloire
 « et de vos affections ? C'est plus, j'ose le dire, que le sa-
 « crifice d'Abraham. Aussi la récompense ne tardera pas,
 « nous en avons pour garantie cette miséricorde à laquelle
 « rien n'échappe et qui n'est lente à bénir comme à châtier,
 « que parce qu'elle fait l'un et l'autre pour l'éternité :
 « *Mon fils, que les travaux que vous avez entrepris pour*
 « *moi ne brisent pas votre courage et que les afflictions*
 « *ne vous abattent pas entièrement : mais qu'en tout ce*
 « *qui arrive, ma promesse vous console et vous fortifie. Ce*
 « *m'est un bien, Seigneur, que vous m'ayez humilié afin*
 « *que je m'instruise de votre justice.*

« Ne croyez pas du reste, comme je vous l'ai dit bien
 « des fois, que je ne sente pas au fond du cœur tout ce
 « que vous avez à souffrir. Ah ! comment ne le sentirais-je
 « pas ? n'ai-je pas aussi le cœur, l'âme, la vie, brisés par
 « le coup qui vous a frappé vous-même ; et, si mon cœur
 « est bien moins tendre, mon âme bien moins précieuse à
 « l'Eglise et au monde, que la vôtre, cependant, je puis
 « bien trouver dans ma douleur, mes regrets, mes som-
 « bres pressentiments de l'avenir, une image fidèle de vos
 « propres souffrances. Aussi, en suis-je, je puis le dire en
 « toute sincérité, plus préoccupé que des miennes et je de-
 « mande mille fois à Dieu de vous soulager avant moi.
 « Oh ! prenez courage, songez à tant de grands saints per-
 « sécutés, méconnus, anéantis pour un temps, comme vous,
 « et qui sont maintenant et à jamais grands dans le ciel
 « et sur la terre » (1).

Tandis que Montalembert s'attache à son maître non plus pour le suivre, mais au contraire pour le ramener à l'Eglise, dans son anxiété il trouve un puissant secours dans *l'Imitation de Jésus-Christ* que La Mennais avait tra-

(1) Montalembert à La Mennais, 26 janvier 1834, publié par Leca-
 nuet, t. I, p. 419, en partie ; le reste inédit.

duite et commentée, il le lui rappelle dans plusieurs lettres ainsi le 23 mars 1833 : « Votre *Imitation* me fait plus de « bien que quoi que ce soit ». Et encore le 2 octobre : « En- « fin de deux choses l'une, les idées que nous avons pro- « pagées et défendues sont ou bonnes ou mauvaises, vraies « ou fausses, divines ou terrestres ; si elles sont terrestres « et fausses, nous devons bénir Dieu de ce qu'il nous em- « pêche de les défendre plus longtemps ; si elles sont « vraies et divines, quelle plus sûre occasion de les faire « triompher, quelle plus éclatante bénédiction de Dieu « pouvaient-elles recevoir que cette sanction qui leur est « donnée par la pratique de l'humilité et de la résignation « chrétienne. Il ne m'arrive pas une seule fois d'ouvrir « votre *Imitation* que je lis tous les jours sans y trouver « des arguments en faveur de la thèse que je soutiens en « ce moment » (1).

Si Montalembert, dans l'ordre de la foi, montrait la voie à son Maître, il trouvait auprès de lui les conseils les plus prudents, la direction la plus sage pour la conduite de sa vie temporelle, il ne manquait pas de lui soumettre ses projets ainsi : « J'ai passé ensuite quelques jours à Bop- « part, pour voir un grand pèlerinage pour la Nativité de « N.-D. C'est l'endroit le plus délicieux des bords du « Rhin ; il y a un petit castel à acheter. Si je puis, je m'en « rendrai acquéreur, et alors vous pourrez y chercher « quelque distraction... » (2). La Mennais répond : « J'es- « père que tu n'achèteras point ce petit castel sur les bords « du Rhin. A quoi te servirait-il ? Ta fortune ne te permet « pas ces sortes de fantaisies. Il te faut une bonne terre en « France et non des pied-à-terre en Allemagne » (3).

Moralement aussi La Mennais lui fut d'un grand se- « cours ; autant qu'il lui était possible, il voulait adoucir le « désarroi « de son plus tendre enfant », désarroi augmenté par une grande solitude de cœur dont Montalembert souffrait beaucoup ; lorsque Montalembert lui écrit : « Votre

(1) Montalembert à La Mennais. *Lettre inédite*, 6 octobre 1833.

(2) Montalembert à La Mennais. *Lettre inédite*, 15 septembre 1833.

(3) La Mennais à Montalembert, 25 septembre 1833, éd. Forgues, p. 184.

« petit enfant ne se relève pas du tout de son découragement » (1). La Mennais cherche à lui donner plus de calme : « Je vois avec peine l'espèce d'abattement dans lequel tu es tombé. Il y en a deux causes : l'une est le passage presque subit d'une vie très active à une espèce d'inaction complète, de sorte que nous éprouvons tous comme la sensation du vide ; nous sommes de pauvres oiseaux enfermés sous le récipient de la machine pneumatique. Que faire ? prendre patience, puisque c'est Dieu qui nous a mis là, et chercher dans une autre genre d'occupation, dans l'étude et pour ainsi dire dans l'atmosphère de la science, l'air qui nous manque. D'une autre part, ton cœur souffre, il est blessé, l'avenir que longtemps tu t'étais fait dans ton imagination avec complaisance, avec amour, s'évanouit comme un rêve : c'est une nouvelle et triste expérience de la vie » (2). Il l'exhorte à ne pas se complaire dans la tristesse, ce défaut cher à son siècle : « Elle (la dernière lettre de Montalembert) m'a été douce en bien des manières parce que, s'il reste encore de la souffrance au fond de ton cœur, il y est du moins aussi entré un peu de calme. La foi qui montre les choses sous un point de vue plus élevé et plus vrai, et le temps qui affaiblit les impressions les plus profondes, achèveront de lui rendre la paix, et d'autant plus vite que tu ne résisteras ni à l'un, ni à l'autre. Et je dis ceci, parce qu'il y a en nous une secrète inclination à retenir nos douleurs, à nous cramponner à ce qui nous tourmente, inclination mauvaise en soi, car elle a son principe dans l'orgueil » (3). Souvent La Mennais revient sur cette nécessité de la modération, de la fermeté, et Montalembert y tend au milieu de ses épreuves ; en février 1834, il lui dit : « J'ai été trop habitué à ne vivre que d'émotions, qui n'étaient jamais qu'à moitié satisfaites, aujourd'hui j'en suis sevré complètement. Quand

(1) Montalembert à La Mennais. *Lettre inédite*, 6 octobre 1832.

(2) La Mennais à Montalembert, éd. Forgues, p. 16, 14 octobre 1832.

(3) La Mennais à Montalembert, éd. Forgues, p. 20, 14 novembre 1832.

« à vingt-trois ans, on a vu périr toutes ses espérances publiques et privées et se briser tous les liens que l'on s'était forgés pour s'accrocher tant bien que mal à la société, on a besoin de recueillement pour savoir ce que l'on doit faire du reste de cette triste vie que la Providence nous donne » (1).

Mais Montalembert était trop jeune et avait une âme trop ardente pour ne pas frémir devant cette impression de vide, il cherchait avec anxiété un but précis à son existence, et exprime son inquiétude dans la lettre suivante :

« Votre lettre du 19 février 1834, m'a fait un bien infini d'abord par la tendresse qu'elle respire comme toutes les précédentes, ensuite parce qu'elle m'apprend que vous ne souffrez plus tant, que vous êtes tranquille sur vous-même et sur les événements... Quant à moi, tout en reconnaissant comme toujours ce qu'il y a de juste et de profond dans vos observations sur ma position morale et sociale, je ne puis me relever assez du coup dont je me suis senti frappé pour me placer tout à fait au même point de vue que vous. J'admets volontiers que les événements qui me préoccupent ne sont pas aussi graves eu eux-mêmes qu'ils l'ont d'abord paru. Mais je sens que l'impression qu'ils ont faite sur ce qu'il y a de plus intime en moi n'est pas du tout devenu de « l'histoire ancienne. » Je sens avec vous qu'à une époque comme celle où nous vivons, tout cela peut être oublié et disparaître complètement aux yeux du public. Mais il n'en saurait être de même de l'influence que cela a exercé sur moi. Ce n'est pas seulement mon cœur, déjà si malade et si froissé, qui a reçu la dernière blessure qui lui restait à endurer ; c'est encore ma conscience qui a été ébranlée et attaquée jusque dans ses fondements... Je m'étais souvent dit que Dieu m'avait, pour ainsi dire, réservé pour la vie publique. Aujourd'hui la tournure des événements d'une part, et mes convictions à la fois, enracinées et inconciliables entre elles de l'autre, m'obligent de reconnaître que cette ressource-là ne me reste

(1) Montalembert à La Mennais. *Lettre inédite*, 11 février 1834.

« plus. Vous me direz qu'il y a une ressource éternelle,
 « un refuge toujours ouvert aux chrétiens dans la prati-
 « que de la religion et la pensée perpétuelle de Dieu. Oh !
 « je le sens bien, mais je sens en même temps ma fai-
 « blesse, mon inexcusable faiblesse ; je sens que toutes
 « mes souffrances, tous mes mécomptes ne m'empêchent
 « pas de tendre encore les bras pour enlacer le vain fan-
 « tôme de la joie de ce monde. Je suis détachée de tout,
 « mais c'est malgré moi et je ne me suis pas attaché à
 « Dieu » (1).

La Mennais avec son expérience de la vie lui répond :
 « Je dois te le redire, il y a plus d'orgueil que tu ne crois
 « peut-être dans cette espèce d'obstination à nourrir la
 « douleur, à l'exciter, à la conserver comme une sorte de
 « preuve interne d'une puissance supérieure à celle des
 « âmes communes. Sois-en sûre cela n'est pas bon et ne
 « saurait produire rien de bon. La Providence a des lois
 « plus douces et qu'on n'enfreint pas impunément. Elle
 « a voulu que l'homme employât sa force à lutter contre
 « les maux de la vie, non à les aggraver, et si elle a des
 « baumes pour les blessures que nous font des mains
 « étrangères, elle n'en a point pour celles qu'on se fait
 « volontairement. De quoi pourrait se plaindre celui qui,
 « par je ne sais quel attrait effrayant de la souffrance, dé-
 « chire le bandage divin » (2).

A ce moment où ils étaient inquiets l'un de l'autre, La-Mennais et Montalembert eurent la pensée d'un voyage en Orient qui aurait été une heureuse diversion à leurs épreuves, malgré les instances de Montalembert ce projet n'aboutit pas.

Durant l'hiver 1833 à 1834, La Mennais acheva *Les paroles d'un Croyant*. Il en avait déjà composé des fragments bien antérieurement, en mai 1833 il disait :

« Avant d'avoir lu Mickiewicz, j'avais commencé un
 « petit ouvrage d'un genre analogue. Comme ce ne sont
 « pas de ces choses qui demandent à être faites de suite,

(1) Montalembert à La Mennais. *Lettre inédite*, 5 mars 1834.

(2) La Mennais à Montalembert, 4 avril 1834, p. 257, éd. Forgues.

« peut-être le continuerai-je si je m'y sens quelque attrait
« toutefois n'en parle à personne. Je te montrerai ce que
« j'en fais, et ton avis m'encouragera à poursuivre ou m'en
« détournera. J'ai déjà environ cinq cents pages sur la so-
« ciété. Mais ce n'est qu'un premier travail qui devra être
« refondu » (1).

La lecture de Mickiewicz poussa La Mennais à poursuivre ce travail et lorsque Montalembert fut venu à la Chesnaie en juillet 1833, il était composé en grande partie, mais, dès ce moment, Montalembert estimait qu'il ne serait pas opportun de le publier. La Mennais se décida à la publication en mars 1834 :

« Je profite aujourd'hui d'une occasion sûre qui se présente, pour te dire ce que je n'aurais pas voulu te montrer par la poste, que je me suis décidé à faire imprimer
« les *Paroles d'un Croyant*. Ce petit ouvrage paraîtra dans
« une vingtaine de jours sans nom d'auteur. J'en ai re-
« tranché seulement ce qui regarde Grégoire [XVI. On
« mettra des points à la place. En voyant tout ce qui se
« fait en France et en Europe, en prévoyant tout ce qui
« s'y fera bientôt, j'ai cru que le silence serait de ma part,
« une adhésion formelle à ce système exécrationnel. J'ai voulu
« hautement protester pour sauver ma conscience et mon
« honneur. Il en arrivera ce qu'il plaira à Dieu » (2).

Montalembert lui répondit immédiatement : « Je vous
« conjure donc s'il en est encore temps, de renoncer à la
« funeste idée que vous avez conçue ; j'ai l'intime conviction que la publication que vous m'annoncez produira
« un scandale immense dans un sens, sans faire dans l'autre un bien capable de compenser ce scandale » (3).
Il insista longuement, mais en vain, car La Mennais continua l'impression, elle était terminée tandis que Montalembert lui écrivait de nouveau :

(1) La Mennais à Montalembert, 16 mai 1833, p. 133, éd. Forgues.

(2) La Mennais à Montalembert, 23 mars 1834, p. 255, éd. Forgues.

(3) Montalembert à La Mennais, 8 avril 1834, lettre publiée par LECANUET, *Montalembert*, t. I, p. 423.

« Vos deux lettres du 4 et du 18 avril m'ont profondé-
« ment touché, en me montrant combien votre affection
« pour moi était à l'abri de tous les dissentiments d'opi-
« nion, même les plus importants et combien aussi votre
« sollicitude pour moi était constante et vivace au milieu
« de vos chagrins et de vos ennuis. Soyez-en mille fois
« béni. Puisse Dieu vous en récompenser, en vous facili-
« tant la nouvelle route où vous allez entrer et où mon
« cœur du moins vous suivra toujours. Vous voilà donc
« établi à la Chesnaie ; mais tout seul ! Cette pensée m'in-
« quiète et m'effraie presque ; j'avoue que je ne vous crois
« pas fait pour supporter actuellement la solitude ; vous
« me paraissez avoir le cœur trop tendre, trop aimant ! je
« crains que vous ne soyez condamné à une épreuve au
« delà de vos forces et malgré les inconvénients de votre
« séjour à Paris, j'aurais presque mieux aimé vous y savoir
« que dans cette solitude absolue. Puisse Dieu veiller sur
« vous, vous éclairer et vous consoler. J'oserai presque dire
« qu'il le doit. Ecrivez-moi souvent, je vous en supplie, et
« surtout priez souvent pour moi dans cette petite chapelle
« du fond du jardin qui est si chère à mon souvenir. Ah !
« combien de fois ma pensée, « triste jusqu'à la mort »,
« ne se reporte-t-elle pas vers la Chesnaie où j'ai passé
« mes derniers moments tranquilles, quoique déjà bien
« tristes, vers ce chemin creux où nous nous sommes em-
« brassés pour la dernière fois et où vous m'avez donné
« des conseils si sages et fait des prédictions si exacte-
« ment vérifiées.

« Les *Paroles d'un Croyant* seront donc publiées. Je
« vous ai dit mon avis à ce sujet en toute sincérité. Je
« n'ai jamais rien vu d'aussi beau, sorti d'une plume hu-
« maine ; mais je ne crois pas qu'il soit opportun de les
« publier aujourd'hui, je crains un grand scandale chez
« les uns, une grande indifférence chez les autres. Mais
« enfin la Providence en a voulu autrement : à la grâce
« de Dieu. Rien n'est plus vain que les prévisions humai-
« nes et j'espère bien que toutes les miennes seront trom-
« pées. N'oubliez pas, je vous prie, de m'en faire envoyer

« un exemplaire sous bande ici ; je tâcherai de le faire
« parvenir à Skrzynecki qui l'attend avec la plus vive im-
« patience et qui me parle toujours de vous dans ses let-
« tres avec cette tendresse et cette confiance que vous lui
« connaissez déjà » (1).

La Mennais le lui adressa immédiatement : « Parlons à
« présent de mon livre. Un exemplaire en a été remis chez
« toi, rue Cassette. Je pense que Cornudet te l'aura fait
« passer. Je n'aurais pas osé le confier directement à la
« poste. Le succès a dépassé tout ce qu'on devait prévoir
« et tout ce qu'on pouvait désirer » (2). La Mennais énu-
mère plusieurs articles faits en sa faveur.

Montalembert se faisait un devoir de transmettre à La Mennais, l'opinion de ceux qui lui parlaient des *Paroles d'un Croyant* et entre autre celle du général Skrzynecki :
« Son enthousiasme et son admiration ont été sans mélan-
« ges sauf pour les passages où vous paraissez attaquer la
« propriété et l'inégalité des rangs, suites nécessaires du
« péché originel. Mais pour tout le reste du livre, comme
« pour l'ensemble de l'ouvrage, il dit que jamais de sa vie
« il n'a rien lu de si beau, ni qui l'ait tant ému. Il m'a
« chargé de vous baiser trois fois les pieds en signe de re-
« connaissance et d'admiration. Il ne prétend pas juger le
« fait de la publication de ce livre dans ses relations avec
« la position de l'Eglise ou avec votre position personnelle,
« mais simplement en soi et aussi par rapport à la Polo-
« gne, sur ce point de vue il le regarde comme une parole
« du ciel, comme le flambeau de l'avenir et en quelque
« sorte comme la voix de Dieu. Enfin il m'est impossible
« de trouver des expressions qui puissent rendre son en-
« thousiasme et la fièvre d'exaltation dans laquelle le jette
« cette lecture.

« Bien que, comme vous le savez, l'ardente admiration
« que m'inspiraient et m'inspirent encore ces pages subli-
« mes, elle n'a point suffi pour m'étouffer la douleur pro-
« fonde que me cause leur publication dans les circons-

(1) Montalembert à La Mennais. *Lettre inédite*, 2 mai 1834.

(2) La Mennais à Montalembert, 16 mai 1834, p. 269, éd. Forgues.

« tances actuelles, je me fais un devoir de vous transmet-
 « tre sans délai l'opinion de Skrzynecki et j'éprouve une
 « grande consolation en le faisant tant pour vous que
 « pour moi ; puisque jamais de ma vie je n'ai rencontré un
 « chrétien plus pur, plus dominé par la pensée de Dieu,
 « plus humble, plus digne en un mot de son nom de chré-
 « tien » (1).

La Mennais à son tour lui rapporte l'importance crois-
 sante de la publication (2). Pendant ce temps, l'ouvrage
 était examiné à Rome et le 15 juillet La Mennais recevait
 l'encyclique *Singulari vos* qui condamnait *Les Paroles d'un*
Croyant, il l'annonçait lui-même à Montalembert, qui d'ail-
 leurs en avait trouvé la publication dans les journaux :
 « A peine ai-je mis à la poste ma lettre pour M. Féli, que
 « je trouve dans la *Gazette de France*, une encyclique du
 « Pape, du 25 juin dernier, qui condamne de la manière
 « la plus sévère, les *Paroles d'un Croyant*... C'est un coup
 « de foudre pour moi, car je m'étais laissé aller aux illu-
 « sions de M. Féli sur les dispositions de Rome. Je suis
 « désolé et troublé jusqu'au fond de l'âme : ma conscience
 « en est déchirée, mais pour lui il n'y a qu'un parti à
 « prendre, la soumission, il ne le fera pas mais il est de
 « mon devoir de le lui conseiller encore... Dimanche
 « 20 juillet. Après avoir fini une immense lettre à M. Féli
 « commencée dans la nuit dans laquelle je lui offre de
 « l'accompagner où il voudra pourvu qu'il consente à s'é-
 « loigner de France, après avoir entendu la messe, etc., je
 « pars en diligence pour Francfort » (2).

La Mennais répondit à Montalembert : « Je garderai le
 « silence aussi longtemps qu'il me sera possible » ; néan-
 moins il publia dans la *Revue des Deux Mondes*, quel-
 ques jours plus tard, un article intitulé « Absolutisme
 et Liberté » : « Il aura pour effet d'affermir ma position »,
 disait-il (3). Montalembert voyait avec douleur que c'était

(1) Montalembert à La Mennais. *Lettre inédite*, 9 juin 1834.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 18 et 19 juillet 1834, fragment
 publié par LEGANUET, *Montalembert*, t. I, p. 431.

(3) La Mennais à Montalembert, 5 août 1834, p. 348, éd. Forgues.

en dehors de l'Eglise et même contre elle ; pendant quelques mois encore il discute et supplie, enfin sentant qu'il était impuissant à ramener à l'Eglise celui qu'il appelait son « bien-aimé père », il se décida à agir seul, et adressa à Rome, (le 8 décembre 1834), une lettre contenant son adhésion aux deux encycliques.

La Mennais lui envoya à ce sujet une lettre bien amère et douloureuse : « Qui t'obligeait donc à une démarche que
« personne ne demandait de toi... tu seras en tout et tous
« jours conduit par ta mobile imagination. Après tout, si
« ce que tu as cru devoir faire, te donne une paix quel-
« conque, du calme d'esprit, de la tranquillité de cons-
« cience, je m'en réjouis, car ce sont là de grands biens,
« et assurément tout ce qui pourra contribuer à ton bon-
« heur contribuera aussi au mien... J'ai perdu bien de
« l'amour çà et là, non pas goutte à goutte, mais à pleine
« source et cette source n'est point épuisée et avec quel-
« que abondance qu'elle coule, jamais elle ne tarira. Dieu
« ne regrette pas l'eau qui tombe des nues sur les sables
« arides. Nous devons tâcher de l'imiter en cela » (1).

Montalembert lui exposa longuement les motifs de sa lettre au Souverain Pontife : « En vérité, je n'ai jamais été,
« je n'ai jamais voulu être autre chose que catholique et le
« plus catholique possible. Tel vous m'avez connu en 1830
« et tel je suis encore. Vous m'aviez offert le moyen de con-
« cilier avec cette volonté et cette base fondamentale d'au-
« tres affections et d'autres convictions qui étaient très
« puissantes, quoiqu'à un moindre degré, dans mon âme ;
« c'est pour cela que bien avant de connaître l'inépuisable
« richesse de votre cœur, je me suis attaché si passionné-
« ment à vos doctrines et à votre personne. Depuis lors,
« vous en êtes arrivé à reconnaître et à proclamer tout le
« contraire, savoir que le catholicisme actuel était incon-
« ciliable et le deviendrait de plus en plus avec les idées
« de progrès et de liberté. J'ai essayé aussi longtemps que
« possible de me cacher à moi-même que vos actes et vos

(1) La Mennais à Montalembert, 27 décembre 1834, p. 343, 344, 345. éd. Forgues.

« paroles aboutissaient à cette conclusion : mais du jour
« où il ne m'a pas été possible de me faire illusion à cet
« égard, j'ai dû manifester hautement, tant pour le repos
« de ma conscience que pour assurer ma position aux yeux
« de mes frères dans la foi, que j'étais catholique avant
« tout » (1).

Il ne pouvait plus y avoir de communauté d'idées, quelques mois encore, l'affection maintient des rapports extérieurs, on échange des nouvelles d'amis communs, ou le récit des événements purement extérieurs qui touchent l'un ou l'autre des deux correspondants ; quand Montalembert rentre en France, La Mennais l'invite à la Chesnaie, mais que pouvaient-ils se dire désormais, la réunion matérielle ne pouvait que rendre plus sensible l'éloignement des âmes. Puis les lettres s'espacent ; en mai 1836, La Mennais est obligé de vendre sa bibliothèque et de quitter la Chesnaie.

Montalembert lui proposa son aide mais La Mennais la refuse : « Ce sacrifice, au reste, me coûte moins que tu ne
« penses, et qu'il ne m'eût, en effet, coûté autrefois. L'ex-
« périence, qui m'a désabusé de tant de choses, m'a rendu à
« peu près indifférent à tout » (2).

La Mennais avait déjà refusé quelques mois auparavant, de recevoir désormais la pension de 2500 francs que Montalembert avait mise à sa disposition les années précédentes.

Le 14 juillet 1834, La Mennais adressa à Montalembert une lettre fort courte : « la dernière » inscrivit Montalembert en tête ; puis quand en septembre 1836, il fut en route pour Rome avec sa jeune femme, il écrivit longuement à La Mennais pour lui proposer de traiter de sa soumission avec le Pape, mais cette dernière tentative resta sans réponse.

(1) Montalembert à La Mennais, 30 janvier 1835. LECANUET, *Montalembert*, t. I, p. 443.

(2) La Mennais à Montalembert, 5 mai 1836, p. 390, éd. Forgues.





CHAPITRE X.

MONTALEMBERT ET LACORDAIRE.

« C'est donc une rare et divine chose que l'amitié, le « signe assuré d'une grande âme et la plus haute des récompenses visibles attachées à la vertu » (1), écrivait Lacordaire, peut-être en pensant à son amitié pour Montalembert. Il reste un très petit nombre des lettres de Montalembert, dans son grand détachement monastique, Lacordaire les a détruites sauf quelques-unes. Mais on peut souvent deviner les réponses d'après les lettres qui les suscitaient, et d'autre part, le journal de Montalembert, l'hommage qu'il a rendu au Père Lacordaire après sa mort, permettent de suivre la trace de cette amitié.

C'est au bureau de l'*Avenir* qu'ils se rencontrèrent pour la première fois le 12 novembre 1830 : « Quatrième visite « à Lamennais ; rencontre de l'admirable abbé Lacordaire » (2).

On voit que Montalembert fut immédiatement gagné, ses sympathies et ses antipathies étaient d'ailleurs presque toujours vives et soudaines. Trente-deux ans après, il évoquait ainsi cette première impression :

« Que ne m'est-il donné de le peindre tel qu'il m'apparut « alors dans tout l'éclat et le charme de la jeunesse ! Il

(1) LACORDAIRE, *Sainte Marie Magdelaine*. Garnier, 1912, in-12, p. 202.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

« avait vingt-huit ans ; il était vêtu en laïque, (l'état de
 « Paris ne permettant pas alors aux prêtres de porter leur
 « costume) ; sa taille élancée, ses traits fins et réguliers,
 « son front sculptural, le port déjà souverain de sa tête,
 « son œil noir et étincelant, je ne sais quoi de fier et d'élé-
 « gant en même temps que de modeste dans toute sa per-
 « sonne, tout cela n'était que l'enveloppe d'une âme qui
 « semblait prête à déborder, non seulement dans les libres
 « combats de la parole publique, mais dans les épanche-
 « ments de la vie intime. La flamme de son regard lançait
 « à la fois des trésors de colère et de tendresse ; elle ne
 « cherchait pas seulement des ennemis à combattre et à
 « renverser, mais des cœurs à séduire et à conquérir. Sa
 « voix, déjà si nerveuse et si vibrante, prenait souvent des
 « accents d'une infinie douceur. Né pour combattre et pour
 « aimer, il portait déjà le sceau de la double royauté de
 « l'âme et du talent. Il m'apparut charmant et terrible,
 « comme le type de l'enthousiasme du bien, de la vertu
 « armée pour la vérité. Je vis en lui un élu, prédestiné à
 « tout ce que la jeunesse adore et désire le plus : le génie
 « et la gloire. Mais lui, plus épris encore des suaves joies
 « de l'amitié chrétienne que des lointains échos de la re-
 « nommée, me fit comprendre que les plus grandes luttes
 « ne nous émeuvent qu'à demi ; qu'elles nous laissent la
 « force de songer avant tout à la vie du cœur ; que les
 « jours commencent et finissent selon qu'un souvenir aimé
 « se lève ou se tait dans une âme. C'est lui qui me parlait
 « ainsi ; il ajoutait aussitôt : Hélas ! nous ne devrions
 « aimer que l'infini, et voilà pourquoi quand nous aimons,
 « ce que nous aimons est si accompli dans notre âme » (1).

De son côté, Lacordaire disait de son ami : « C'est un
 « jeune homme charmant et que j'aime comme un plé-
 « béien. Je suis sûr que s'il vit, sa destinée sera pure
 « comme un lac de la Suisse entre les montagnes, et cé-
 « lèbre comme eux » (2).

Lacordaire était de huit ans l'aîné de Montalembert ; il

(1) MONTALEMBERT, *Le Père Lacordaire*, in-12, Douai, 1862, p. 13.

(2) LORAIN, LACORDAIRE, *Correspondant*, 25 mars 1847.

l'avait devancé auprès de La Mennais ; après avoir résisté, d'abord, à la vogue de ses ouvrages, il s'était rapproché de lui quand La Mennais professa les idées libérales que Lacordaire avait toujours défendues. Lacordaire alla voir La Mennais à la Chesnaie, en mai 1830, et lui donna sa collaboration à l'*Avenir* dès le début. Il y avait un mois à peine que l'*Avenir* avait paru quand Lacordaire écrivait à Foisset : « Vous avez deviné mes articles ; ce sont tous
« ceux sur la liberté d'enseignement, la suppression du
« budget du clergé, ceux sur les prédictions, Goetz, un
« schisme. Vous les reconnaîtrez maintenant à l'initiale
« H. L. » (1).

Lacordaire réclamait la liberté d'enseignement pour tout Français non déchu de ses droits civiques. Il poussait le clergé à refuser le budget des cultes pour conquérir une entière indépendance du pouvoir. Il était personnellement tout prêt à donner l'exemple de ce renoncement et il avait répondu avec rigueur à la *Quotidienne*, qui avait élevé des objections.

A propos de *Goetz von Berlichingen*, de Goethe, il disait :
« Quand le moyen âge, ce symbole de la constitution libre
« et chrétienne, était près de s'effacer..., il y eut alors des
« hommes qui combattirent pour l'œuvre de Charlemagne
« et des Papes et parmi eux, dit-on, fut Goetz de Berli-
« chingen, à la main de fer, que Goethe a peint admirable-
« ment, lui et son époque, dans la tragédie qui porte son
« nom... Nous, donc, successeurs de *Goetz de Berlichin-*
« *gen à la main de fer*, ne nous inquiétons ni du ban de
« l'empire, ni du ban du peuple, ne cessons de protester
« contre l'empire et contre le peuple. Elevons dans le dé-
« sert un monument qui puisse apprendre aux générations
« sauvées un jour, que longtemps avant leur salut, il fut
« des hommes libres et chrétiens qui ne devaient pas jouir
« de leurs travaux, qui le savaient et qui n'en ont pas
« moins combattu : le tribunal secret de la postérité fera
« justice.

(1) *Lettres de Lacordaire à Foisset*, 1886 ; 2 vol. in-8° ; lettre du 13 nov. 1831.

« Ne craignons rien ; si le despotisme et l'anarchie sont
 « dans toute l'Europe, il y a aussi du pain et de l'eau dans
 « toute l'Europe. Si l'on en chasse la vie, il y restera la
 « mort. Heureux ceux qui meurent comme Goetz de Berli-
 « chingen à la main de fer, quand la liberté n'est plus
 « qu'au ciel et que ce monde est un cachot » (1).

Quelques jours après, Lacordaire plaidait un procès dans lequel il était engagé : « J'ai été déjeuner », dit Montalembert, « avec Léon (Cornudet) et puis avec lui au Palais de Justice où se juge à la septième chambre de police correctionnelle un procès en diffamation intenté par l'abbé Lacordaire et ses collègues aumôniers de collèges, au Lycée, à l'occasion de leur mémoire sur l'irrégulation de l'éducation de Paris. Le ministère public a demandé que le tribunal se déclarât incompétent et renvoyât la cause devant les assises. L'avocat des plaignans a contesté l'incompétence. Mais M. Lacordaire a accepté le jugement par jury dans un discours court, mais admirable : je ne saurais dire combien j'ai été remué et agité en l'entendant parler, en découvrant que sa voix était aussi éloquente que sa plume. L'impression qu'il a produit venant sur ces ignobles bancs de police correctionnelle, après quelques causes insignifiantes et chétives, a été prodigieuse. Il a parlé trois fois et complètement confondu l'avocat du roi, Ségur d'Aguesseau, qui lui adressa des compliments maladroits, tout en soutenant que les prêtres étaient les ministres d'un pouvoir étranger. « Nous ne sommes, s'est-il écrié, pas étrangers ; nous sommes les ministres de quelqu'un qui n'est étranger nulle part, de Dieu. » L'auditoire, tout grossier et profane qu'il était, n'a pu y résister ; il a applaudi. Les avocats sont venus féliciter le jeune ecclésiastique à la voix pure et pénétrante, à l'œil noir et doux, et à la tournure modeste et séduisante. Une quantité de femmes du peuple lui criaient : « Mon prêtre, mon abbé, vous êtes un honnête

(1) *Avenir*, 20 octobre 1830, les articles de Lacordaire à l'*Avenir* ont été réunis dans le volume *Lacordaire journaliste*, par P. FESCH, Paris, in-12; 1897.

« homme, comment vous appelez-vous ? J'étais derrière
« lui tout le temps, j'ai été enthousiasmé » (1).

Lacordaire alla à Juilly pour arrêter, de concert avec La Mennais, le programme de l'*Association pour la défense de la liberté religieuse*, dont les grandes lignes avaient déjà été esquissées depuis quelques semaines. La première lettre de Lacordaire à Montalembert fut pour lui annoncer la décision prise :

« 9 décembre 1830.

« Monsieur,

« Je n'ai pu vous voir avant mon départ. Il est convenu
« que nous ne pourrions insérer de suite vos lettres dans
« le cours de cette semaine ; tant pis pour nos lecteurs.
« Que ce retard ne diminue en rien votre zèle et votre
« amitié pour nous.

« L'association catholique s'organise. M. Féli m'auto-
« rise à vous offrir de faire partie du conseil de direction.
« Nous avons tous reconnu en vous une simplicité et une
« bonté qui nous rendront agréables des relations fré-
« quentes et utiles avec vous.

« Veuillez bien, Monsieur et cher collaborateur, agréer
« l'hommage de mes sentiments très distingués.

« H. Lacordaire » (2).

Depuis ce moment, Lacordaire et Montalembert assumèrent la tâche de composition du journal, tout en y donnant eux-mêmes des articles. L'un des plus important fut écrit par Lacordaire le 7 janvier 1831 ; il s'intitulait « Mouvement du catholicisme » ; c'était une réponse au *Globe*, qui établissait la nécessité de la religion saint-simonniennne ; elle se fondait sur les besoins religieux des temps nouveaux que la *décadence du catholicisme* ne pouvait plus satisfaire. Lacordaire releva ce mépris condescendant ; il admit : « Quiconque a suivi le catholicisme
« dans son admirable route à travers les événements hu-
« mains, sait qu'à diverses reprises on désespéra de lui. »

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 30 nov. 1830.

(2) Lacordaire à Montalembert, *Lettre inédite*.

Il oppose à la liberté de l'Eglise aux Etats-Unis l'asservissement de l'Eglise de France : « Il est clair, qu'il se
 « passe de nos jours une transformation sociale et que le
 « catholicisme épuisé par deux siècles de servitude a pour-
 « tant assez de force pour s'harmoniser avec cette trans-
 « formation... nous marcherons devant ceux qui nient
 « notre mouvement, et puisque nous sommes jeunes les uns
 « et les autres, nous donnons rendez-vous au *Globe*, à la
 « cinquantième année du siècle dont nous sommes les en-
 « fants » (1).

Le 19 janvier, Montalembert assista à un nouveau plaidoyer de Lacordaire devant la Cour royale dans l'affaire des aumôniers des collèges royaux contre le *Lycée* ; la question débattue était : le prêtre est-il fonctionnaire public ? L'abbé Lacordaire établit qu'il ne l'est pas, 1° comme prêtre (ses engagements comme prêtre ne relèvent que de Dieu et de ceux qu'il considère investi de l'autorité de Dieu) ; devant la loi, il n'a que les droits et les devoirs de citoyen ; 2° comme attaché à l'Université ; d'après la loi d'organisation de l'Université de mars 1808, l'aumônier n'est pas nommé parmi les fonctionnaires. Le tribunal se déclara incompétent ; il maintint que l'aumônier est fonctionnaire, comme prêtant serment au ministère de l'Instruction public, comme salarié de l'Etat (2). Le plaidoyer, note Montalembert, fut « un peu long et confus, quoique entremêlé de passages admirables, mais sa réplique a été excellente » (3).

En étudiant les articles de Montalembert, nous verrons que Lacordaire ne s'intéressait pas moins aux travaux de son ami ; cette œuvre commune les unissait chaque jour davantage. Lacordaire, dont l'abord avait été bienveillant, mais réservé, lui écrivait deux mois après en tout abandon :

« Je t'écris parce que je suis triste ; à qui écrirais-je
 « pour me consoler, sinon à toi ? Il y a peu de jours, je

(1) *Avenir*, 7 janvier 1831.

(2) Voir *Avenir*, 21 janvier 1831.

(3) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 19 janvier 1831.

« n'aurais eu personne ; je crains quelquefois de n'avoir
« personne aujourd'hui. Je me demande s'il est bien vrai
« que ton affection soit sans retour, et je sens avec douleur
« tout ce qui me manque pour être aimé toujours de toi.
« Tu aurais grand tort de ne pas m'aimer pourtant, car
« j'en ai bien besoin. Tu vois, ami, tu vois ! Pardonne à
« ce cœur de fer et continue de l'amollir par ta douceur et
« ton amitié. Il deviendra meilleur à côté du tien » (1).

Leur entente était quelquefois traversée de nuages lorsque leurs idées se heurtaient ; ainsi à propos de l'émeute qui avait ravagé Saint-Germain l'Auxerrois : La Mennais et Lacordaire blâmaient les légitimistes, disant qu'ils avaient excité ces représailles, tandis que Montalembert ne pouvait voir de provocations dans un service à la mémoire d'un défunt, fût-il le duc de Berry ; la discussion avait été vive, elle gronde encore dans cette lettre :

« Paris, 17 février 1831.

« Monsieur le Vicomte,

« Depuis deux jours, j'ai fait ce que j'ai pu pour éclairer
« votre esprit sur un des actes de ma vie que j'estime le
« plus. Je n'ai point voulu m'exposer à l'éternel remords
« d'avoir contribué par un seul mot à de grands malheurs
« et à des malheurs que l'histoire n'honorera point. Vous-
« même, cette responsabilité vous ferait horreur si vous la
« voyiez telle qu'elle est. Mon cœur n'a rien pu sur votre
« raison et j'en suis profondément peiné. Une de mes plus
« douces illusions était de jouir toujours de votre suffrage
« et d'associer votre pensée aux miennes ; j'ai perdu cette
« joie. Je la regrette aussi pour vous. Un jour viendra que
« vous comprendrez mieux le cœur des hommes et celui
« qui vous aimait. Il est dur de ne pouvoir se comprendre
« en choses de pure générosité,

« Je suis avec respect,

« Monsieur le vicomte,

« Votre très humble et très obéissant serviteur.

« H. Lacordaire » (2).

(1) Lacordaire à Montalembert, *Lettre inédite*.

(2) *Ibid.*

Malgré sa forme solennelle, cette rupture ne fut pas de longue durée, car dix jours après, quand Montalembert fut navré par la mort de son ami Lemarcis, Lacordaire se hâta vers lui et se fit précéder de ces mots :

« Mon bon ami, la perte que tu viens de faire n'est pas
« réparable, puisque tu l'aimais et que tu ne l'as plus... Il
« s'est flétri tout jeune et tout plein de ce que tu aimais en
« lui. Cela est triste. Je ne l'ai pas vu ; mais il devait être
« bon et aimable, puisque tu l'aimais avec tendresse. Je
« me représente combien tu dois le pleurer, en songeant
« combien je te pleurerais si Dieu fermait tes doux yeux
« pour ne plus les rouvrir en ce monde. Oh ! Je te pleure-
« rais beaucoup et je t'aimerais toujours. Oui, consacre à
« Dieu, à la liberté, ces jours, qu'il te conserve après ceux
« qu'il t'a ravis dans un autre plus aimé que toi. Sois
« homme, ami, et prions Dieu qu'il ne nous rappelle qu'en-
« semble, pendant que nous sommes jeunes, avant que l'âge
« ait glacé malgré nous les épanchements de nos cœurs.
« Ce siècle est ténèbres ; tenons-nous embrassés dans son
« ombre, deux âmes tristes et s'aimant pour se consoler et
« pour être plus forts.

« Je voudrais bien, mon ami, t'aller voir demain. J'y ai
« compté toute la journée, et maintenant qu'il est minuit,
« cela est impossible. Cela est impossible, te dis-je, et ce
« sera pour mercredi. Adieu, je vais me coucher. Prie pour
« toi et pour moi, et sois sûr que Dieu nous bénira.

« H. Lacordaire » (1).

On a vu leurs convictions s'opposer, plus souvent elles se fortifiaient l'une l'autre ; il en était ainsi de leur amour pour la Pologne malheureuse ; pendant que Montalembert avait été passer quelques jours à Saumur, on reçut de mauvaises nouvelles de Varsovie ; Montalembert note à ce propos :

« Réception d'une lettre de Lacordaire, que Dieu semble
« me donner exprès pour remplacer autant que possible
« Gustave (Lemarcis). En même temps, j'ai lu un admi-

(1) Lacordaire à Montalembert, *Lettre inédite*, fragment dans Lecanuet, *Montalembert*, t. I, p. 141.

« rable article de lui sur la Pologne, dont la ruïne est au-
« jourd'hui accomplie. J'en ai tressailli d'émotion et d'ad-
« miration ; son éloquence m'a presque consolé de l'infir-
« mie de la France » (1).

Dans cet article, l'expression n'est pas toujours juste, il y a une abondance de rhétorique, mais c'est avec un respect et une compassion sincères qu'il rendait cet hommage :

« En ce moment, disait-il, peut-être la Pologne expire...
« Il est des peuples peut-être destinés à périr pour le salut
« des autres, et Varsovie a été, dans ces jours sanglants,
« l'autel où sera purifiée la cause de la liberté euro-
« péenne » (2).

La lettre racontait comment l'article avait été composé :

« Tu dois être à Saumur, mon cher ami, si j'ai bien
« compté les heures. Tant mieux, tu n'as plus qu'à revenir.
« J'ai eu hier une journée sombre à pleurer, j'ai ludes
« choses tristes, je me suis jeté sur mon lit, et les nou-
« velles de la Pologne m'ont achevé, le soir. Cette pauvre
« Pologne que tu aimes ! J'ai fait aujourd'hui un article
« où j'ai eu honte de penser autant à toi qu'à elle. Hélas !
« les plus grandes catastrophes ne nous émeuvent qu'à
« demi et nous laissent la force de songer à aimer. Est-ce
« mal ? Je ne le crois pas. Dieu a voulu que nous puissions
« toujours aimer, de peur de devenir trop malheureux.
« J'espère que tu ne resteras pas une éternité à Saumur.
« La Loire est belle ; mais il vaut mieux être près de ses
« amis.

« Tu as reçu aujourd'hui deux lettres, l'une de Stras-
« bourg où M. F. te remercie de tes soins, l'autre de Mgr
« l'évêque de Montauban qui nous refuse son concours :
« J'ai dû, dit-il, retirer tout encouragement à cet effet,
« du moment que j'ai cessé d'éprouver une parfaite con-
« fiance dans les principes politiques et religieux des

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 12 mars 1831.

(2) *Avenir*, 10 mars 1831.

« hommes éminents sous tous rapports, qui dirigent cette
« entreprise. » Et plus bas : « Tous les moyens humains
« de défense ne me paraissent pas nécessaires à une reli-
« gion divine. » Tu vois, pauvre ami, que les évêques ne
« t'aiment pas autant que moi. Parce que tu as des yeux
« bleus, tu t'imagines que personne ne te refusera sa béné-
« diction.

« J'ai ouvert ces deux lettres. Peut-être ai-je manqué à
« mon devoir et je t'en demande pardon. Bonsoir, mon
« cher ami.

« H. Lacordaire » (1).

Bientôt les deux amis transportèrent dans le domaine des faits les doctrines qu'ils soutenaient dans l'*Avenir* ; le 29 avril, ils annonçaient qu'ils ouvriraient une école libre sans autorisation ; ils basaient leur entreprise sur un passage de la Charte qui promettait d'établir la liberté d'enseignement. Avec l'élan de leur jeunesse et de leurs tempéraments actifs, ils se réjouissaient d'unir l'acte à la parole, ils escomptaient bien soulever un certain esclandre dans l'opinion, mais cette situation de chevaliers d'avant-garde leur convenait ; ils bravaient aussi le gouvernement qui s'en tenait aux promesses vagues et étaient débordés de revendications. Leur audace, appuyée sur un grand dévouement, posa nettement devant le public la question de la liberté d'enseignement ; ce fut le premier pas sur le chemin de la conquête. L'école s'ouvrit dans deux pièces louées N° 5 de la rue des Beaux-Arts : « Le 9 mai, note Montalembert, « grande journée pour la liberté d'enseignement et la li-
« berté religieuse. Ouverture de notre école gratuite, sans
« autorisation de l'Université, tenue par MM. de Coux, La-
« cordaire et moi ; il vint environ trente personnes, mais
« un seul enfant. Lacordaire fait un discours, félicitations
« générales. Nul ne vient de la part de la police. Peu à peu
« les enfans arrivent, nous en comptons neuf à la fin de
« la séance ; remis à demain ».

(1) Lacordaire à Montalembert, *Lettre inédite*, 9 mars 1831.

« 10 mai... Classe de Lacordaire de 8 à 10 ; admirable ;
« il vient quatorze enfans. Cela va très bien. Distribution
« des heures de classes et des maîtres. Aussitôt après le
« dîner, Lacordaire vient me dire que le commissaire de
« police est venu dix minutes après mon départ, qu'il y a
« eu grand débat, procès-verbal, protestations, sommation
« de fermer l'école, refus formel, etc. : enfin, la journée
« s'est terminée par une prière dite à haute voix et à ge-
« noux par Lacordaire et tous les enfans, en présence du
« commissaire ébahi. A demain la résistance, mais aujour-
« d'hui je n'y étais pas ? Quel infâme malheur, m'être en
« allé pour rien, absolument rien !

« 11 mai. Matinée passée à l'école, attendant la visite de
« la police : personne ne vient : je fais ma classe d'Histoire
« Sainte. Nous avons 24 enfans inscrits, 20 présens, quel-
« ques-uns charmants par leur figure et leur intelligence...
« A 3 heures, le commissaire de police Noël arrive, déclare
« l'école fermée, somme trois fois les élèves et les maîtres
« de se séparer : résistance unanime. Lacordaire les somme
« tous de rester ; les enfans crient tous : nous resterons.
« Intervention de la force armée : expulsion des enfans ;
« procès-verbal, protestation d'hier répétée. Lacordaire
« établit son domicile dans l'école ; le commissaire insiste ;
« Lacordaire ne cède qu'à la force et se laisse expulser.
« Scène admirable en présence de Frémery, de Léon Cor-
« nudet, Alain de Kergorlay et tous nos maîtres et jeunes
« gens de l'*Avenir*. Elle dure depuis 3 heures jusqu'à 6 heu-
« res. Urbanité du commissaire de police : il me dit quand
« je signe : « Vous avez un bien beau nom, il est inscrit
« dans l'histoire. » Je pensais en moi-même que rien ne
« pouvait mieux illustrer ce nom que mon action d'au-
« jourd'hui. C'est, en effet, une belle journée, un beau
« début dans la vie pour un écolier de vingt ans » (1).

Lacordaire et Montalembert préparèrent de concert et avec activité leurs défense ; ils comparurent le 3 juin devant la septième Chambre correctionnelle. Après un dis-

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 9, 10, 11 mai 1831.

cours, « vraiment sublime », de Lacordaire, la Cour fit droit à leurs conclusions et les renvoya devant les juges compétents en matière politique, c'est-à-dire le jury.

Pendant ce temps, Lacordaire continuait dans l'*Avenir* sa lutte pour toutes les libertés ; ainsi on y trouve, le 12 juin, un « admirable article de Lacordaire sur la liberté de la presse » (1), et le 27 juin, « Encore de la liberté de la presse ». Avec ironie et éloquence, il défendait la liberté de la presse contre les alarmes du gouvernement et les craintes des catholiques ; déjà il trouve sous sa plume ce mouvement, ces images qui donneront tant d'éclat à ses conférences. Il adressait « à tous les timorés » ces lignes : « Laissons-les dire que tout est perdu si la presse parle... « Ce sont des enfants d'un jour qui n'ont pas encore vu « d'éclipse et qui se tordent les mains, en invoquant je ne « sais quels dieux. Pour nous, voyageurs depuis longtemps « sur cette terre, ne nous troublons pas de si peu, et, notre « crucifix sur la poitrine, prions et combattons : les jours « ne tuent pas les siècles, la liberté ne tue pas Dieu » (2).

Le procès de l'école libre se poursuivait ; le 17 juin, ils comparaissaient devant la cinquième Cour royale. « La « Cour, après une heure de délibération, a cassé l'arrêt de « nos premiers juges, a déclaré que notre délit n'était pas « politique et a révoqué notre cause pour la juger mardi « en huit. Ainsi voilà notre première victoire anéantie et « la perte de notre procès assurée. Nous ne perdons pas « courage. Fasse le ciel que mon père se porte mieux pour « ce grand jour... Tems perdu le soir à l'*Avenir*, si ce n'é- « tait pour la tendre et chaleureuse amitié que Lacordaire « ne cesse de me manifester » (3).

Un événement inattendu vint changer l'aspect du débat. Le comte René de Montalembert mourait, après une courte maladie, le 22 juin 1831. Lacordaire, dans cette épreuve, entoura son ami d'une affection fraternelle, puis il lui écrivit :

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

(2) *Avenir*, 12 juin 1831.

(3) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

« Juilly, 29 juin 1831.

« Je suis parti bien à regrets, mon cher ami, et si ce
« n'eût été le désir d'un peu de solitude pour m'y occuper
« de toi plus à mon aise, rien ne m'eût fait quitter ta pré-
« sence. Tu es devenu la chaleur et l'ombre de ma vie. La
« mort de ton pauvre père a achevé une amitié qui était
« déjà plus grande que mon cœur, mais qui, amollie par
« ce que tu as souffert, s'est étendue comme un voile saint
« et funèbre sur ce cœur tout entier, et n'y laissera plus
« rien parvenir qui ne porte ton image et ne contienne une
« pensée de toi. Il y a longtemps que tu animes tous mes
« jours ; tu es maintenant ces jours eux-mêmes, ils com-
« mencent et ils finissent selon que ton souvenir se lève ou
« se tait dans mon âme. Il me semble aussi que tu es de-
« venu meilleur pour moi, et je t'en remercie. Quand on
« possède une si grande puissance sur un être fragile et
« qui pleure si vite que l'homme, il ne faut pas être trop
« dur pour lui, mais compatir à cet ange tombé qui a be-
« soin d'un peu d'amour pour ne pas mourir.

« Te voilà bien jeune encore, mon cher ami, avec de
« grands devoirs de famille et de grands devoirs politiques.
« Ceux-ci t'aideront à accomplir les premiers ; car, si tu
« es fidèle à la route que Dieu t'a tracée six mois avant
« de t'ôter ton père, il répandra sur ta maison les bénédic-
« tions promises à la race de ceux qui le servent. Ta
« maison se relèvera par la double force du catholicisme
« et de la liberté ; elle commencera ces familles nouvelles
« qui seront la noblesse de l'époque future, et elle sera
« ainsi de deux mondes, ce qui est très rare ; semblable à
« ces plantes heureuses qui croissent aux bords d'une
« eau très pure, et qu'on voit au fond en même temps que
« sur la rive du lac ou du ruisseau plus humble que le
« lac. Je ne te souhaite pas d'être grand, mon doux ami ;
« vis au bord du ruisseau, sois toujours bon, tendre,
« pieux, et priez pour moi, s'il vous plaît, de peur que je
« ne vous aime trop.

« J'ai réfléchi à notre affaire et je persiste dans mon
« sentiment. M. Gerbet a écrit dans ce sens aujourd'hui à

« M. de La Mennais. J'espère être à Sainte-Pélagie dans
« huit jours. Adieu.

« H. Lacordaire (1). »

Le 3 juillet, Lacordaire donnait à l'*Avenir* une longue notice biographique où il rendait hommage à la droiture et à l'esprit de liberté du comte de Montalembert ; son fils inscrivait à la même date : « l'inimitable Lacordaire vient
« me lire sa notice sur mon père. C'est ravissant... qu'il
« soit béni bon et tendre ami » (2).

Malgré ses nouvelles charges, Montalembert continua à travailler à l'*Avenir* : « le 10 juillet, correction avec Lacordaire d'un magnifique article de lui sur la situation des catholiques » (3). C'était une réclamation véhémement pour obtenir la liberté d'enseignement et un appel aux catholiques leur demandant d'envoyer des pétitions à la Chambre sur ce sujet.

A ce moment Lacordaire vint habiter pendant un mois chez Montalembert ; ils suivirent ainsi ensemble, toutes les rumeurs que faisaient courir leurs procès par exemple ; le 20 août, raconte Montalembert : « Visite à M. de
« Bastard qui me dit que les dispositions de la Chambre
« des Pairs à mon égard sont détestables, qu'elle me trouve
« coupable de la plus haute inconvenance en ayant invo-
« qué sa juridiction, qu'elle n'entend pas être convoquée
« pour chaque délit correctionnel, par exemple, si je lais-
« sais tomber un pot de fleurs par la fenêtre sur la tête
« de quelqu'un, enfin qu'elle est furieuse et qu'elle fera
« tout au monde pour remettre le jugement jusqu'après
« la discussion sur l'hérédité et celle de l'Instruction pu-
« blique » (4).

Pourtant le lendemain : « Je trouve dans le *Moniteur*,
« à ma grande surprise, une ordonnance qui convoque la

(1) Lacordaire à Montalembert, fragment dans LECANUET, *Montalembert*, t. I, p. 236, le reste inédit. L'affaire en question est celle de l'école libre.

(2), (3), (4) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

« Cour des Pairs pour me juger moi, de Coux et Lacordaire » (1).

Lacordaire s'éloigna quelque temps de Paris, afin de prendre un peu de repos : « Je conduis à la diligence d'Orléans, dit Montalembert, mon doux et tendre ami Henri Lacordaire dont le départ pour un mois va laisser un vide terrible dans mon existence » (2). Mais dès le surlendemain, une lettre cherchait à combler ce vide :

« Chargé près d'Amboise, 1^{er} septembre 1831.

« Hier, à Blois, mon cher René, j'ai voulu t'écrire, et j'ai tracé trois ou quatre lignes, en arrivant à l'auberge pour ne pas contrevenir à ta volonté ; mais je n'ai pu achever tant j'ai trouvé l'encre froide, ou plutôt une certaine timidité qui m'empêche d'écrire ce que je t'ai dit depuis dix mois. Tu le sais si bien, du reste, que tu me pardonneras de n'oser te l'apprendre et pourtant je ne puis m'empêcher, mon bon Ugglas, de te remercier des jours si délicieux et si purs que je te dois. Certes, j'ai vécu cette année avec un homme (La Mennais) dont le nom anéantira tous les autres de ce siècle, excepté celui de Napoléon ; j'ai commencé ma carrière publique avec quelque éclat ; j'ai eu bien des émotions d'amour-propre et aussi des émotions toutes chrétiennes ; en ce moment, j'habite une cure charmante au bord de la Loire entourée de vignes et parterre et d'un petit bois : eh bien, ni les grands hommes, ni les succès, ni le fleuve, ni l'amitié de qui que ce soit au monde, rien, rien ne m'a été doux comme toi. J'ai admiré Dieu qui aurait pu, au milieu de ses autres bienfaits, me maltraiter du côté des joies du cœur et qui t'avait réservé pour ce jour-là de ma vie, afin que je n'y puisse jamais penser sans être forcément ingrat envers lui, et sans être tenté de pleurer. Chaque fois que j'ai été heureux en quelque chose, tu t'es trouvé là pour me rendre encore plus

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 21 août 1831.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 30 août 1831.

« heureux, comme le soir du procès à minuit à ta porte.
« Mais je sens que je me laisserais aller, mon bon Ugglas.
« mon doux René, mon noble ami, et je ne veux pas, j'ai
« toujours eu besoin de la solitude pour dire combien
« j'aimais (1), et avec ce maudit papier, il me semble qu'on
« ne soit pas seul.

« J'étais à Orléans hier matin. J'ai visité le pont sur la
« Loire et la cathédrale d'où j'ai vu toute la ville. Pour la
« première fois, j'ai un peu cherché à comprendre l'ar-
« chitecture gothique, et je suis sorti plus savant que je
« n'étais. Je crois avoir un peu compris. A 9 h. 30 je suis
« parti pour Blois par la rive gauche. A Saint-Mesmin, à
« deux lieues d'Orléans, j'ai vu une charmante famille as-
« sise devant sa maison sur un banc de pierre ; il y avait
« quelqu'un qui m'a fait penser à toi, mon ange. Deux
« lieues plus loin, c'était Notre-Dame de Cléry où j'ai donc
« prié pour toi. J'ai dîné à Saint-Laurent, près de Cham-
« bord, avec des ouvriers pour avoir le plaisir de me dire :
« je ne suis pas si fier que Montalembert. J'étais à 6 heu-
« res à Blois. J'ai vu ce matin le château dont je te par-
« lerai et l'église cathédrale. Enfin me voici à la cure de
« Chargé où un charmant curé me lit avec admiration
« ton article sur la Foi, et me charge de t'embrasser. Il
« pense que je dois t'aimer. N'est-ce pas fou à lui ?

« Voici quelque recommandation à mon oublieux ami :
« ouvrir toutes mes lettres et m'envoyer seulement celles
« qui en valent la peine ; les mettre toutes dans mon car-
« ton ; veiller sur mes articles insérés dans la brochure ;
« dire à M. W. de ne plus m'envoyer mon journal, de peur
« qu'on ne sache à Amboise que je ne suis ici ; ne pas
« dire toutes les fois que je t'écirai : m'aimer toujours.
« Adieu.

« H. Lacordaire » (2).

Lacordaire revint bientôt subir au côté de son ami l'épreuve attendue et souhaitée ; en voici le récit de Montalembert :

(1) Ligne citée par MONTALEMBERT, *Le Père Lacordaire*, p. 90.

(2) Lacordaire à Montalembert, *Lettre inédite*.

« Enfin le grand jour, le jour de notre procès, si important pour les catholiques et pour nous est venu :
« enfin, malgré d'interminables délais et d'innombrables obstacles, nous avons dû paraître devant la première Cour du royaume. Après avoir fini la copie de mon discours, j'ai été à l'église Saint-Germain pour communier (hier soir je m'étais confessé à ce bon M. Féli) heureux de pouvoir ainsi mettre sous la protection et la consécration de mon Dieu, les deux actes les plus importants de ma vie, l'un de ma vie publique, l'autre de ma vie particulière, ma séparation d'avec ma mère (1). Je lui ai demandé de faire en sorte qu'aujourd'hui ma parole ne fût pas impuissante sur le cœur de mes juges, et que sa gloire et sa sainte religion retirassent quelque faible profit de ce que j'allais faire... Vers dix heures, Vieil Castel, Victor Hugo, Frémery, David, etc., sont venus se réunir chez moi, et à dix heures et demie, nous nous sommes mis en route pour le Luxembourg ; on nous a fait attendre près d'une heure dans le cabinet des ministres, là où attendait, il y a neuf mois, ce malheureux Polignac. Enfin, à onze heures et demie, on est venu nous chercher et nous sommes entrés dans le couloir de gauche, où l'on avait disposé un banc et des chaises pour les accusés et leurs défenseurs. Les tribunes regorgeaient de monde, surtout de femmes ; les Pairs étaient très nombreux. A notre entrée, tous les regards se sont tournés vers nous, toutes les lorgnettes ont été braquées... et moi je promenais tristement la mienne sur l'enceinte en songeant, la mort dans l'âme, que sauf le seul Lacordaire qui était à côté de moi, il n'y avait pas dans cette vaste assemblée, un seul être dont le cœur répondit au mien, un seul dont l'âme partageât mes émotions, un seul cœur dont j'eusse désiré la présence ou regretté l'absence. Après les premiers interrogatoires où nous répondîmes tous, que nous étions maîtres d'écoles, la Cour se retira pour délibérer sur la compétence. Le duc de Gramont et le marquis de Brézé et le bon Marmier

(1) Madame de Montalembert retournait en Angleterre.

« viennent tous trois, me témoigner leur intérêt, surtout
 « ce bon M. de Brézé. Après la rentrée de la Cour et le pro-
 « noncé d'arrêt de compétence, M. Persil prend la parole :
 « son réquisitoire a été vraiment pitoyable et plein d'ab-
 « surdes injures pour nous. J'ai pris la parole sans éprou-
 « ver, à mon très grand étonnement, aucun sentiment de
 « timidité ; j'ai commencé à lire d'une voix trop basse.
 « M. Pasquier m'a averti avec amitié ; je l'ai élevée et on
 « m'a écouté, je puis le dire, avec la plus religieuse atten-
 « tion. Plusieurs passages ont été suivis de murmures
 « d'approbation et d'émotion, tant dans les tribunes que
 « dans la Cour où plusieurs Pairs pleuraient. Lacordaire
 « n'a eu aucun de ces brillants mouvements d'éloquence
 « dont je l'aurais soupçonné, mais il a suivi Persil pied-à-
 « pied et dans une argumentation aussi serrée que victo-
 « rieuse, il l'a écrasé, il l'a comme vissé dans un étau. Il
 « a étonné et charmé l'assemblée. Il a eu la gloire d'im-
 « proviser ; c'est là ce qui m'a manqué... J'ai su après
 « mon dîner, par plusieurs personnes de l'*Avenir* qui
 « étaient dans les tribunes, que mon discours avait géné-
 « ralement produit un excellent effet, que beaucoup de
 « personnes en avaient pleuré, que les Pairs en avaient
 « été enchantés. M. de Brézé m'a confirmé tous ces détails,
 « il m'a dit que je les avais étonnés mais qu'ils me regar-
 « daient comme un jeune homme fanatisé... Un peu de
 « gloire, en voilà... et qu'est-ce que cela fait pour le
 « bonheur » (1).

L'arrêté ne fut rendu que le lendemain : « Après une
 « longue discussion où cet admirable Brézé prend notre
 « parti avec une chaleur étonnante, nous sommes con-
 « damnés à 100 francs d'amende et frais. C'est une vic-
 « toire » (2).

Montalembert partit ensuite en Dauphiné et de là en
 Provence pour y recruter des adhérents ; pendant son
 voyage de propagande, Lacordaire le tint au courant de
 tout ce qui se passait à l'*Avenir*.

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 19 septembre 1831.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 20 septembre 1831.

« Mon cher René, cette lettre n'est pas de l'ami, mais
« de l'homme d'affaires et de l'homme d'affaires extrême-
« ment pressé, car il est trois heures du soir moins cinq
« minutes, et il faut que ma lettre parte par le courrier
« d'aujourd'hui, à ce que disent tes suprêmes commande-
« ments, que je respecte comme si nous vivions au dou-
« zième siècle, dans le temps où l'on croyait à Dieu et à
« son ami, et où on leur obéissait, ce qui était bien beau. Je
« commence par tes lettres, car je sais que tu oublies tout
« l'univers en les ouvrant.

« Une de Léon, que j'avais envie de t'envoyer parce-
« qu'elle contient de grands éloges de ton discours et que
« tu les aimes raisonnablement...

« Une de M. Théophile Lainé de Dreux, qui a pleuré
« en lisant ton discours, qui te demande de lui indiquer
« quelques auteurs de la nouvelle école dont les ouvrages
« soient *pleins d'une chaste sensibilité*, plus des renseigne-
« ments sur les auteurs orientaux qui pourraient lui con-
« venir. Enfin, il termine par t'envoyer des vers ayant
« pour titre : Soupirs du jeune Albano au tombeau de sa
« chère Etel.

« Je passe à ta brochure et à ton discours, car je pense
« qu'après les lettres, c'est ce que tu aimes le mieux.

« J'ai corrigé, ce matin, pour la seconde fois, la pre-
« mière feuille, et pour la première fois la seconde. Le
« tout sera prêt incessamment, ainsi que la brochure.

« J'arrive le dernier, et cela est juste, puisque j'ai suivi
« l'ordre de mes affections, et je suis trop heureux d'avoir
« encore une place après tous ces chiffres que je viens de
« dire. Je travaille beaucoup pour que ton absence me
« cause moins d'ennui, et depuis ton départ, je n'ai pas
« eu un instant de repos. Cependant je sens à chaque mi-
« nute que ta vie est la mienne, que ton souffle est mon
« souffle, et que l'on est heureux de n'être jamais séparé
« de ce qu'on aime. Je ne te verrai pas pendant un mois ;
« je suis comme ces peuples qui se lèvent et qui se cou-
« chent et qui n'ont pas de soleil. Il est vrai que tu dis
« que la vie des mineurs est une belle chose ; je ne le

« croirai jamais. Adieu, mon cher pèlerin de la liberté,
« adieu.

« Ton tendre H. L. » (1).

Parfois aussi Lacordaire adressait à son ami des critiques :

« Tu fais des comptes à mourir de rire. Sept donateurs
« oubliés, quoiqu'ils ne le fussent pas, tu les portes comme
« étant tiens et cela fait quarante-neuf. Mon petit René, tu
« as grand besoin de manger encore à la table des char-
« treux et si j'étais ton confesseur, je t'y enverrais mé-
« diter six mois, sur la modestie d'un jeune homme chré-
« tien...

« Demain, mon doux René, nous quittons cette rue de
« l'Université. Nous n'avions plus rien qui nous y attachât,
« du moins moi, puisque tu n'y étais plus. Nous couchons
« rue de Vaugirard, n° 98, dans cette grande maison, elle
« est bien.

« Je traverse rapidement la Grande Chartreuse que
« j'aime et que j'admire plus que jamais ; je saute par
« dessus la table du père abbé, où je te vois assis avec cet
« air doux et humble que tu sais prendre à ravir pour
« tromper les gens. Vite, que je te gronde pour tes dé-
« pense. Es-tu fou ? Crois-tu que nous signerons ton bud-
« get à présentation ? On t'avertit que nous n'avons plus
« le sou ; arrange-toi. Sérieusement, bon ami, sois modéré
« et raisonnable. C'est énorme ce que nous avons dépensé
« ici, et voilà le procès de Meilleray. Nos trappistes valent
« bien tes petits tripotages de propagande » (2).

. Malgré la pétulante activité de ses rédacteurs et peut-être justement parce que dans leur ardeur pour un bien irréalisable, ils avaient voulu aller trop vite et avaient ainsi soulevé bien des troubles et même des animosités, La Mennais se vit obligé d'arrêter la publication de *l'Avenir*. Lorsque la décision fut communiquée à Montalembert, La-

(1) Lacordaire à Montalembert, *Lettre inédite*, 30 septembre 1831.

(2) Lacordaire à Montalembert, 16 octobre 1831. LECANUET, *Montalembert*, t. I, p. 264-265, deux premières phrases inédites.

cordaire tâcha autant qu'il était en lui d'adoucir la déception de son compagnon de lutte :

« Mais je ne puis te cacher, en finissant, mon noble et
« doux ami, combien ton absence, ton chagrin présumé,
« tes déplaisirs possibles de ceci m'ôtent toute tranquillité.
« Je ne sais pourquoi je m' imagine que tu me croiras coupable, que tu me haïras. Je ne vais plus vivre ces quinze
« jours... Songe que ce n'est pas moi qui ait fait cela, mais
« la force des choses que ta propre conscience a été troublée à Marseille, que tu ne savais plus que répondre.
« Songe à ce que nous souffrons depuis six semaines, chaque jour comportant une goutte amère dans notre calice
« déjà si plein ; songe qu'il vient un terme où le courage
« tombe comme les flots, et songe surtout que, sur cette
« terre, tu n'entendras jamais une voix comme celle qui
« te supplie de n'être pas chagrin, d'être homme, de pardonner s'il y a à pardonner, et d'aimer un peu pour prix
« d'une amitié qui n'a pas de bornes. Que me reproches-tu à moi ? Tous tes donateurs recevront les *Mélanges* et le procès de l'école libre, même le procès de l'*Avenir*, c'est deux fois leur argent. Tu les a visités, tu leur a plu, tu as été le crépuscule d'un saint et glorieux
« jour. Puis le jour tombe : qu'est-ce que cela fait à celui qui en a été le dernier rayon ? Mais il n'y a que
« ta voix qui puisse me rassurer. Reviens pour que je l'entende. C'est le 10 novembre que je t'ai vu pour la première fois ; je ne puis croire que cet anniversaire sera
« douloureux. Si cruel qu'il soit, il n'ôtera rien aux délices de l'année qui vient de passer ; elle sera éternellement
« dans mon cœur comme une vierge qui vient de mourir » (1).

Les difficultés atteignaient leur œuvre, et leur amitié qui jusque là avait été environnée des rayons de sa gloire, allait aussi se trouver plongée dans l'ombre des contradictions.

Pourtant, ils étaient jeunes tous deux et dans leur voyage en Italie l'éclat du paysage venait les distraire par-

(1) Lacordaire à Montalembert, 20 octobre 1831. LECANUET, *Montalembert*, t. I, p. 267.

fois de leurs graves pensées, ou bien c'étaient des indignations contre ceux qui entravent la liberté de circuler ; ainsi, après avoir dit son enthousiasme pour « la belle, la bleue, la paisible Méditerranée », Montalembert ajoute : « Malheureusement toutes ces jouissances sont empoisonnées par les odieuses vexations de douaniers ; à Turbie, « scène affreuse et interminable de Lacordaire avec eux, « parce que, n'ayant pas reçu d'argent, ils avaient eu l'infamie de vouloir arrêter douze massépains et des confitures. Après avoir tout déballé, ils ne nous enlèvent qu'une cinquantaine d'exemplaires du dernier numéro de l'*Avenir* » (1). Montalembert jouissait beaucoup des beautés de tout ordre qu'ils rencontraient sur leur parcours, il tâcha de persuader à Lacordaire de s'arrêter deux jours avec lui à Pise, mais ne put le décider. Montalembert retrouva ses compagnons de voyage à Florence ; dès son arrivée à Rome, il alla à Saint-Pierre : « Nous nous sommes agenouillés, Lacordaire et moi, auprès de la balustrade qui entoure la Confession de Saint-Pierre : notre fameux pèlerinage s'était accompli dans ce moment. Nous étions venus un an après l'avoir promis, porter aux pieds de cette Confession notre protestation de catholiques et d'hommes libres. Pour moi, j'ai adressé une courte mais fervente prière à mon Dieu ; je l'ai supplié de protéger notre entreprise, tout en me résignant à tout ce que voudra sa Providence infailible : quel qu'en soit l'issue, puisse-t-elle s'en réserver toute la gloire ! le bonheur d'avoir servi sa cause et celle de la liberté me suffit » (2).

Ensemble ils jouirent des grandeurs de Rome. Ainsi Montalembert raconte : « Promenade avec Martin et Lacordaire dans Rome antique, le Capitole, la prison Martinière et Julienne où saint Pierre fut enfermé et où nous sommes descendus ; les temples de la Concorde, de la Paix, de Jupiter Stator, la colonne Phocas, la voie sacrée, la voie triomphale, les temples d'Adrien, de Vesta,

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 8 décembre 1831.

(2) MONTALEMBERT, *Journal*, LECANUET, *Montalembert*, t. I, p. 282.

« les arcs de Septime Sévère, de Constantin, de Titus, indigne-
« ment restauré, les temples de Mars et Vénus, le Colysée. Tout cela m'a ému et frappé, mais tout cela est
« au-dessous de mon attente, excepté le Colysée peut-être,
« au centre duquel s'élève une croix de bois adorable. Quel
« magnifique monument de la victoire chrétienne : les suc-
« cesseurs de ces pauvres martyrs, que le peuple romain
« y voua aux plus affreux supplices, font maintenant ré-
« parer en souverains ce théâtre, et ont régné plus long-
« temps sur Rome vaincue que les vainqueurs du monde
« eux-mêmes » (1).

Lacordaire devait jouir d'autant plus de Rome qu'il avait pour les héros de l'histoire romaine une admiration où se mêlaient les souvenirs classiques que lui avait inculqués un de ses professeurs les plus aimés, M. Delahaye, et les réminiscences de Rousseau, vantant les défenseurs des républiques antiques. Pourtant ce n'était pas là ce qui dominait dans son esprit pendant ce temps ; Montalembert, rappelant le souvenir de ses jours d'attente, décrit l'attitude de son ami :

« Pendant ces deux mois et demi de séjour dans la Ville
« éternelle, une grande paix et une grande lumière s'étaient
« levées dans son âme. Je le vois encore errant pendant de
« longues journées à travers les ruines et les monuments,
« s'arrêtant comme éperdu pour admirer, avec ce senti-
« ment exquis de la vraie beauté qui ne l'a jamais quitté,
« tout ce que Rome offre de profond et d'unique ; épris
« surtout du charme tranquille et incomparable de ses
« horizons ; puis, revenant, auprès du foyer commun, pour
« prêcher à M. de La Mennais la réserve, la résignation, la
« soumission, et pour tout dire en un mot la raison. Les
« misères, les infirmités inséparables de tout ce qui se
« mêle d'humain aux choses divines, ne lui échappaient
« pas, mais elles lui apparaissaient comme noyées dans la
« mystérieuse splendeur de la tradition et de l'autorité.
« Lui journaliste, lui bourgeois de 1830, lui démocrate
« libéral, avait compris du premier coup non seulement la

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*. 5 janvier 1832.

« majesté inviolable du Pontificat suprême, mais ses diffi-
 « cultés, ses longs et patients desseins, ses indispensa-
 « bles ménagements pour les hommes et les choses d'ici-
 « bas » (1).

Montalembert subissait alors fortement l'ascendant de La Mennais, ce qui donnait lieu à des divergences de vue entre Lacordaire et lui ; il était d'ailleurs le premier à en souffrir : il note, le 10 février : « Le soir, charmante conversation avec mon pauvre Henri que je traite si mal et à qui je dois tout, pour qui je suis si ingrat et qui m'aime si tendrement » (2).

Le 25 février, une lettre du Cardinal Pacca à La Mennais lui fit savoir que le Saint Père « tout en rendant justice à leurs bonnes intentions et à leur talent, voyait avec mécontentement qu'ils avaient remué certaines controverses au moins dangereuses, que leurs doctrines seraient examinées, mais que cet examen pouvait être long, le pape les engageait à retourner en France, où il leur ferait savoir en son temps ce qu'il aurait décidé » (3).

Le 13 mars, Grégoire XVI reçut en audience La Mennais et ses disciples ; il leur témoigna une grande bonté, mais refusa d'entrer dans la question qui les préoccupait. L'opinion de Lacordaire était faite, il voulait suivre immédiatement les conseils donnés par le Souverain Pontife ; il quitta donc, le 15 mars, La Mennais et Montalembert pour rentrer en France. Montalembert en fut profondément attristé. Lacordaire en a gardé le témoignage dans cette lettre :

« Rome, ce 15-16 mars 1832.

« une heure du matin.

« Mon pauvre bien-aimé ami, je ne sais trop où je pour-
 « rai t'adresser ce griffonnage, mais j'ai le cœur si gros
 « depuis ton départ que je ne puis m'empêcher de cher-
 « cher à le soulager en t'écrivant quelques mots. Mon
 « chéri, ce n'est que maintenant que je sens combien cette

(1) MONTALEMBERT, *Lacordaire*, p. 53.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

(3) LECANUET, *Montalembert*, t. I, p. 285.

« douce habitude d'intimité et de confiance que je m'étais
« faite depuis près de dix-huit mois m'était indispensable.
« Un grand vide semble s'être fait dans ma vie. A ce triste
« et funèbre sentiment vient se joindre un autre plus
« triste encore, c'est celui des torts que j'ai eu envers
« toi pendant ces derniers tems et en général depuis notre
« départ de Paris. Je t'assure que ce n'est pas la première
« fois que je les regrette et que j'en rougis, mais aujour-
« d'hui ma douleur et ma honte sont plus fortes qu'elles
« ne l'ont encore été. Fasse seulement le ciel que mes torts,
« qui ne sont que trop réels, n'aient point, comme j'en ai
« eu quelques fois la crainte et le soupçon, altéré la ten-
« dresse que tu m'as vouée. Je n'ai pas le droit d'exiger de
« toi cette constance, et cependant je te regarde comme
« mon droit, comme ma propriété, qui m'est acquise de-
« puis longtemps. Mon chéri, sois persuadé que tu occupes
« toujours la première place dans mon cœur ; je l'ai bien
« senti aujourd'hui. Souvent aussi ce cœur était auprès de
« toi au moment où mon extérieur semblait démentir tout
« ce que j'éprouvais en moi pour toi. Je ne sais quelle fata-
« lité inexplicable m'a souvent éloigné de toi au dehors,
« tandis que je sentais intimement que je ne pouvais comp-
« ter que sur toi seul. Mais c'est ainsi que l'homme, pau-
« vre, chétif et méchant est fait : il abuse toujours des
« biens dont il se croit le possesseur assuré, ou bien les né-
« glige indignement pour courir après d'autres qui ne sont
« que ombres et ombres honteuses et criminelles. Vois-tu,
« mon ami, mon cœur n'est pas assez pur, pas assez tran-
« quille pour apprécier, je ne dis pas tout le prix, mais tout
« le bienfait d'une affection comme la tienne. Un jour vien-
« dra, puisse-t-il venir bientôt, où mon âme, dégoûtée des
« vaines espérances qui la fatiguent si cruellement au-
« jourd'hui, reviendra toute entière dans la tienne et te
« demandera à partager ta sève, ta force, ta paix et ton
« bonheur. Pardonne-moi si aujourd'hui je ne suis pas
« digne de toi, pardonne-moi si je ne sais pas me placer à
« ton niveau. Mais en me pardonnant, ne doute pas de
« moi : si jamais mes froideurs, mes caprices t'inspiraient

« de l'incrédulité à mon égard, rappelle-toi qu'il y a un lit
 « de mort, une nuit de veille funèbre, un tombeau, qui
 « s'élèveront toujours dans mon souvenir pour me dire
 « qu'il n'y a personne à qui je dois tant qu'à toi et que tu
 « as sur mon affection les droits d'un créancier dont la
 « dette ne peut jamais être acquittée » (1).

Cet éloignement n'avait encore rien de définitif ; le hasard amena Lacordaire à Munich au moment où Montalembert et La Mennais y étaient venus à leur retour de Rome ; sur les instances de ce dernier, Lacordaire se rapprocha du maître, ensemble ils reçurent la lettre de blâme du Saint-Siège et souscrivirent à la soumission de La Mennais. Lacordaire accompagna La Mennais à La Chesnaie, mais en vivant auprès de lui, il se rendit compte qu'il ne pouvait plus désormais partager les mêmes opinions, et après de cruelles luttes de conscience, il quitta La Chesnaie pour toujours et fit part de sa décision à son ami en ces termes :

« Dinan, 11 décembre 1832.

« Mon cher Charles, je voudrais te tenir et t'étouffer dans
 « mes bras, tant je suis aise que tu restes. Tu as été bien
 « raisonnable, cette fois (2). Hélas ! et moi ! J'ai quitté
 « aujourd'hui la Chesnaie, à une heure, pour n'y rentrer
 « jamais. Voici la lettre que j'ai laissée à M. de La Men-
 « nais (3). Hélas ! je te plains, Charles, tu souffres et je te
 « comprends. Toutefois, tu es libre, ta pensée n'est pas
 « enchaînée à la pensée d'un autre, ta vie à sa vie, quoique
 « tu fasses, quelque désapprobation partielle que tu mon-
 « tres çà et là. Et moi ! enfin, voilà qui est fait. J'ai trois
 « partis à prendre : ou passer aux Etats-Unis, ou devenir
 « curé de campagne dans quelque diocèse éloigné, par
 « exemple à Besançon, ou accepter quelque chose à Paris
 « et m'y faire prédicateur. Je me déciderai après t'avoir vu,

(1) Montalembert à Lacordaire, *Lettre inédite*.

(2) Montalembert lui avait précédemment parlé d'un projet de voyage à Munich.

(3) FOISSER, *Lacordaire*, t. I, p. 226.

« ce qui sera vendredi. Je pars demain à onze heures du
« matin par les diligences Lafitte, sans m'arrêter à Rennes.
« Ne dis à personne mon arrivée, car je ne l'écris pas
« même à ma mère, et je veux savoir que dire avant qu'on
« le sache.

« Je viens à toi. Tu avais choisi une carrière qui devait
« servir de préambule à ta vie politique et te mener glo-
« rieusement jusqu'à ta participation active aux affaires à
« l'âge de trente ans. Cette carrière était de ton goût ;
« elle te donnait un grand mouvement, de la célébrité, peu
« de travail réel, une satisfaction religieuse, des joies
« d'amour-propre précoces. Dieu a détruit cette carrière
« que tu aimais, et c'est un grand malheur en apparence,
« parce que les hommes ne savent jamais ce qu'ils font et
« que les événements, expression de volonté divine, en
« savent plus que nous. Cependant, tu dois le prendre
« comme un grand malheur et te trouver comme perdu
« dans le monde. Mais ce sentiment, tout naturel qu'il soit,
« il ne faut pas en abuser, il faut savoir être homme, quit-
« ter ce qui nous quitte, comme a dit Jean-Jacques Rous-
« seau, et ne pas ressembler aux rois qui, une fois tombés
« du trône, sont au-dessous de tout, parce qu'ils ne savent
« pas se faire un autre métier. Toi, tu n'es plus journa-
« liste, tu ne peux plus l'être et quand tu le serais, d'ail-
« leurs, le dégoût t'en prendrait vite, attendu qu'il n'y a
« qu'un *Avenir* dans ce siècle, et que la comparaison, les
« souvenirs et les rapports avec d'autres hommes t'ôte-
« raient rapidement l'illusion. Tu n'es donc plus journa-
« liste, la question est de savoir ce que tu es. Tu n'es ni
« peintre, ni sculpteur, ni architecte, ni antiquaire, ni ar-
« tiste en aucun genre ; tu aimes les arts, mais ils ne peu-
« vent te faire ni occupation ni gloire. C'est un moyen de
« perdre ton temps en ayant l'air de le remplir. Quand tu
« passerais dix ans dans les galeries, que tu parlerais d'art
« comme un ange, tu ne serais qu'un homme jouissant de
« ces choses plus ou moins bien comme dix mille autres de
« ton temps. Tu n'es pas non plus un homme du monde :
« un homme du monde est un homme policé dans ses opi-

« nions, c'est-à-dire du juste milieu en toute chose, n'exa-
« géant rien, ne se passionnant qu'avec mesure et délica-
« tesse, attentif à ne pas tomber dans l'extase à propos
« d'une vieille fresque noircie ou d'un petit livre allemand,
« parlant de tout bien, mais sans autre but que de parler
« de tout et d'être homme du monde. Toi, tu parles bien
« aussi, même tu parles de tout, mais tu es passionné, ten-
« dre, croyant, et par conséquent incapable de plaire beau-
« coup au monde et de ne pas y être plus froissé que jouis-
« sant. Il y a dans ton caractère, comme dans tous les ca-
« ractères sérieux et aimants, un goût pur et saint de soli-
« tude ; tu n'en as pas une parfaite conscience, parce que
« tu as aussi un immense besoin d'action et de détails, et
« c'est cette contradiction qui te fait souffrir plus que tout
« le reste. Tu n'es donc pas homme du monde. Tu n'es pas
« un érudit, il te manque la patience, une attention pro-
« longée, et l'imagination est trop princière chez toi pour
« laisser maîtresse la faculté qui fait les érudits. Qu'est-ce
« que tu es donc ? Ta naissance et la mort de ton père
« t'ont fait sans toi, malgré toi, Pair de France, homme
« politique ; ton père n'est mort que pour te rendre pair
« de France, malgré l'abolition de l'hérédité. Cette voca-
« tion est sacrée pour toi par une circonstance unique dans
« la vie d'un homme. Tu as beau mépriser la pairie
« actuelle, l'état de la France, la royauté, tu ne peux mé-
« priser la volonté divine qui s'est manifestée à ton égard
« d'une manière si solennelle. Il n'y a rien de parfait sous
« le soleil, surtout en politique, et nous ne serons de rien
« en ce monde, pas même de Jérusalem, si nous ne savons
« supporter Babylone comme Dieu supporte les méchants.
« Aurais-tu voulu vivre sous la Convention ? Sous les igno-
« bles Pentarques ? Sous la main sanglante de Napoléon ?
« Sous l'imbécilité et l'hypocrisie de la Restauration ?
« Sous les saturnales de Louis XV et du Régent ? Même
« sous Mme de Maintenon ? Mon chéri, nous mourrons et
« nous vivrons dans des temps médiocres ; tu ne verras
« de tes yeux que de petits hommes et de petits gouverne-
« ments, et si la république vient, elle ne pourra éviter de

« faire mourir de rire qu'en faisant mourir de peur. Tu es
 « donc Pair de France. Or, il y a deux manières d'être Pair
 « de France, comme un homme qui jouit agréablement de
 « son revenu, se promène en Europe, fait ça et là de petits
 « discours, incapable d'études sérieuses ou d'un genre de
 « vie calme et profond ; ou comme un homme qui exerce
 « consciencieusement une magistrature élevée, sans trop
 « songer à la gloire aujourd'hui, mais en songeant au bien
 « qui est possible, même sous les monarchies du juste mi-
 « lieu. Un homme honnête, éloquent, sérieux, est dans
 « tous les temps une belle chose ; ce n'est ni Démosthène,
 « ni Mirabeau, mais de la vertu couronnée d'un peu de
 « gloire.

« Tu fais bien de rester à Paris, c'est ta place. La Pairie
 « ne te suffira jamais, je le sais ; mais tu seras heureux
 « par les joies religieuses et domestiques, c'est toujours ce
 « qu'il y a de plus doux, et tu seras aimé dans ta famille,
 « il est si facile de t'aimer ! Pour moi, pauvre prêtre ca-
 « tholique, je n'aurai ni enfants qui croîtront sous mes
 « yeux, pour me survivre, ni foyer domestique, ni église
 « brillante de science et de sainteté : né dans des temps
 « médiocres, je passerai sur la terre entre des choses peu
 « dignes de la mémoire des hommes. Je tâcherai d'être bon,
 « simple, pieux, espérant dans l'avenir avec désintéresse-
 « ment puisque je ne le verrai pas, travaillant pour ceux
 « qui le verront peut-être, et n'accusant pas la Providence
 « qui pouvait charger de plus de maux une vie de peu de
 « mérites. Adieu, chéri, et souviens-toi que tu es ma con-
 « solation en ce monde.

« H. L. » (1).

Cette voix si austère, malgré sa tendresse, Montalembert ne pouvait s'y rendre à ce moment-là ; ce n'était pas surtout l'inquiétude de son propre sort qui troublait Montalembert, mais son anxiété pour « son père bien-aimé ». Lacordaire, qui avait partagé les idées politiques et sociales de M. Féli, n'avait jamais eu avec lui des rapports

(1) Lacordaire à Montalembert, lettre inédite, sauf fragment dans LECANUET, *Montalembert*, I, p. 333.

d'entière confiance et de complètes sympathies personnelles ; on a vu au contraire combien ils étaient vifs entre Montalembert et La Mennais. Lacordaire, moins lié par le cœur, avait plus de liberté de vues. « Mais parmi les âmes « sincèrement trompées » et profondément troublées par « l'empire de ce fatal génie, il y en avait une que Lacordaire aimait par dessus toutes et qui s'obstinait, après « toutes les autres, dans une fidélité désintéressée, moins « peut-être à la personne de l'apôtre déchu qu'à la grande « idée qui semblait ensevelie dans sa chute. Du milieu de « ses luttes et de ses luttes personnelles, c'était sur cette « âme qu'il reportait l'ardeur suprême de son zèle la plus « pure et la plus violente passion de son cœur. C'était pour « elle qu'il dépensait, à l'insu du monde entier, les plus « riches trésors de son éloquence : « *Vadit ad illam quae* « *perierat, donec inveniat eam* ». Que ne m'est-il donné de « tout dire et de citer les lettres nombreuses qui, pendant « près de trois années entières, poursuivirent cette tâche « ingrate ! Un jour peut-être, quand tous les acteurs de « cette lutte auront disparu comme lui, ces lettres tomberont-elles entre des mains qui y puiseront de quoi écrire « dans l'histoire de cette glorieuse vie une page qui n'en « sera pas la moins touchante. Je viens de les relire, après « tant d'années écoulées, avec une émotion que nulle parole ne peut rendre. Je ne sais si son génie et sa bonté « ont jamais jeté un plus pur éclat que dans cette lutte « obscure et opiniâtre pour le salut d'une âme aimée » (1).

Ce vœu a été partiellement rempli par les biographes de Lacordaire ; il semble cependant utile à cette étude de rappeler les principaux traits de cette lutte, elle fera mieux connaître deux belles personnalités et permettra de saisir sur le vif les dons de Lacordaire dans cette correspondance dont bien des parties sont encore inédites.

Lacordaire tentait de donner du calme à son ami et lui indiquait la confiance en la Providence comme un remède au désespoir ; ce « mal du siècle » prenait chez Mon-

(1) MONTALEMBERT, *Lacordaire*, p. 76.

talembert une forme sociale : il avait vu en La Mennais le sauveur de la société, et maintenant où La Mennais se détachait de l'Eglise et n'incarnait plus cet idéal, n'y avait-il donc plus de rédemption pour ce monde moderne ? Mais Lacordaire était là, qui aimait son siècle en même temps que son Eglise, et il le lui disait :

« Paris, 15 mars 1833.

« Mon chéri, j'irai demain dîner avec vous (chez Bom-
« pard avec Ampère, Tocqueville, Beaumont, Janvier, Cor-
« celle... Note de Montalembert) ; puisque cela te fait plai-
« sir, cela m'en fait aussi. Je te remercie bien du *Silvio Pel-*
« *lico*, c'est un livre charmant. Quel beau siècle pourtant où
« l'on imprime de telles choses. Nous sommes ingrats en-
« vers lui. Que serait-ce donc si nous avions vécu il y a
« soixante ans ? Mon chéri, pourquoi n'es-tu pas heureux ?
« Pourquoi troubles-tu à plaisir ton existence ? Il y a des
« temps où il est beau de se sacrifier aux peuples pour leur
« donner la liberté ; c'est le cas de l'Irlande, c'était et ce
« sera celui de la Pologne ; mais en France, ce n'est pas
« la liberté, c'est la religion qui manque ; ce n'est pas le
« souverain, c'est le peuple qui est peu digne. Qu'il vienne
« des consuls, des ducs ou d'autres chefs, le fonds restera
« le même et ce n'est pas la peine de sacrifier sa vie à de
« misérables querelles entre les ambitieux. La Révolution
« de Juillet a été un grand jour parce qu'il y avait tout le
« fruit de la Révolution de 89 à défendre ; ce jour passé,
« ce peuple n'a plus rien trouvé en lui. Il balbutie des pau-
« vretés républicaines et il n'y a pas même lieu à être pour
« lui le second Brutus, ce Brutus si différent du premier,
« si petit en somme, parce qu'il n'a pas vu que le temps
« était passé. Crois-moi, chéri, ta place est marquée ; tu
« écriras des livres touchans, tu seras de la race des Silvio,
« des Manzoni, ou tu ne seras rien qu'un agitateur vulgaire,
« un criard de chambre, un Lafayette sans Amérique et
« sans 89. Pour l'amour de Dieu, cherche et tu trouveras ;
« crois à la Providence qui connaît les reins et les cœurs et
« qui nous épargne bien des maux en ne souriant pas à
« nos fantaisies, en étant sévère avec nous. J'ai toujours

« vu Dieu se justifier à la longue ; j'ai toujours compris
« que je l'avais blasphémé lorsqu'il était le meilleur.
« Adieu, mon chéri, je t'aime bien.

« H. L. » (1).

Tout en luttant contre certaines tendances de Montalembert, Lacordaire comprenait combien il souffrait d'être plongé dans l'inquiétude avec le silence comme seule arme. A ce moment, Montalembert avait encore quelque espoir de retenir La Mennais dans l'Eglise, mais cet espoir qu'il voulait garder était traversé d'angoisses. Lacordaire ne se faisait plus cette illusion, car de tous côtés on répétait des propos ou des bribes de correspondance où La Mennais s'exprimait dans un sens tout opposé à celui de l'encyclique ; il comparait néanmoins à tout ce que ressentait Montalembert et dans une langue très imagée, il lui donne des conseils très raisonnables, même au point de vue humain ; cette lettre, entre plusieurs autres de la même inspiration, en est un exemple :

« Quoique je t'aie écrit dimanche soir, mon chéri, je ne
« puis m'empêcher de répondre tout de suite à ta bonne
« lettre du 27 juin. Jamais tu ne m'as fait plus de plaisir,
« tu ne m'as montré un cœur plus sincère que cette fois ;
« je commence à croire que tu m'aimes. Et moi donc ! Il
« me semble que je n'ai jamais exprimé, en te parlant, en
« t'écrivant, en te tourmentant, ce que je suis pour toi.
« Quand ton image passe dans mon cœur, elle le remue
« de fond en comble comme si c'était la première fois. Je
« rassemble en toi seul toutes les forces que j'avais reçues
« pour d'autres affections que je ne connaîtrai pas, et Dieu
« t'a fait si jeune et si pur, si peu usé, il a créé pour nous
« en si peu de tems tant de siècles de souvenirs, que je
« t'aime comme une créature unique faite pour moi. Tes
« faiblesses mêmes, tes défauts me plairaient, si je ne les
« envisageais que par rapport à mon bonheur et non par
« rapport au tien. Je rougis quelquefois de me trouver si

(1) Lacordaire à Montalembert. Inédit. Fragment dans LECANUET, *Montalembert*, I, p. 333.

« tendre pour un seul homme, moi l'homme de l'human-
« ité ! hélas ! Ce n'est pas une vertu de t'aimer ; il est
« trop facile de t'aimer. Combien je le sentais en lisant ta
« lettre ! sauf le découragement qui s'y montre, j'en suis
« très content, plus content que je ne l'ai été de toi à au-
« cune époque, mon chéri. Il ne faut pas t'étonner de cette
« prodigieuse difficulté que tu as pour le travail, parce
« qu'elle tient beaucoup moins à une mollesse innée qu'à
« la nécessité pour tout homme d'esprit d'avoir un but, et
« un but proportionné à ses forces intellectuelles. L'ordi-
« naire des hommes a pour but de gagner son pain, d'éco-
« nomiser, de s'établir, et avant que tout cela soit fait, les
« années ardentes et rêveuses ont disparu ; la maturité se
« contente de la satisfaction de posséder ce qu'elle a pén-
«iblement acquis, et de continuer le genre d'affaires qui a
« produit ce résultat. Toi, mon cher ami, tu t'es trouvé à
« vingt ans avec une fortune suffisante, et bien au delà,
« pour le besoin, avec une position sociale toute faite, avec
« la certitude d'avoir une femme richement dotée quand
« tu la voudrais ; en un mot, tu t'es trouvé avoir pour
« commencer ce que les hommes passent leur vie à acqué-
«rir. C'est un grand malheur, plus grand encore pour toi
« qui a reçu de la nature un besoin extraordinaire d'acti-
«vité. Par hasard, ce malheur te tomba sur les épaules
« au moment où l'entreprise religieuse et gigantesque de
« l'*Avenir* absorbait ton âme et déjà fortement attaché à
« cette œuvre, tu t'y donnas à corps perdu, afin de tuer
« grandement la vie. Lorsque l'*Avenir* pencha vers sa
« ruine, le voyage à Rome avec un homme célèbre, l'espé-
«rance de voir nos affaires se rétablir, l'orgueil d'être mêlé
« à une chose historique, tout cela fut assez fort pour te
« déguiser le sentiment du vide, et lorsque, voyant Rome
« je me prononçai pour la cessation absolue de toute ac-
«tion, lorsque chaque matin je venais si doucement au
« bord de ton lit, avec tant d'intimes caresses, détruire tes
« rêves, t'annoncer le repos, te prédire que l'abbé de La
« Mennais s'enfonçait dans une voie sans issue, toi non
« par imprévoyance, non par ingratitude, non par impas-

« sibilité, tu me repoussais durement, car j'attentais à ta
« vie, je venais t'enlever le but acquis de ton existence,
« et en ce moment-là je serais mort déchiré pour toi de
« mille affreux supplices, que tu n'aurais pu être tendre
« pour moi. On donne sa vie pour son ami, mais il est un
« million de fois plus difficile de tuer, à cause de lui, l'in-
« térêt de sa vie, le charme qui nous empêche de sentir la
« mort nous dévorer vivant. Voilà le secret de tes senti-
« ments à cette époque. Jamais tu n'as aimé l'abbé de La
« Mennais plus que moi ; mais tu l'as cru plus utile que moi
« à ton existence, parce qu'il te flattait d'un espoir que
« j'avais complètement perdu. Aujourd'hui que les choses
« sont accomplies, tu comprends que j'avais raison, que
« ce n'était pas moi qui voulais t'ôter le but que tu affec-
« tionnais, mais la force des choses qui te le ravissait.
« Cela est clair maintenant. Ce qui est obscur encore, c'est
« avec quoi tu remplaceras l'action qui t'a échappé ; car
« il faut absolument que tu la remplaces ou que tu meu-
« res, comme une pauvre fleur sans eau et sans soleil.

« Sera-ce l'amour ? sera-ce la politique, l'amour est une
« passion de la jeunesse qui ne peut être le but d'une vie
« d'homme ; l'amour est une joie douce qui repose le
« cœur, au coin du feu, d'une occupation sérieuse ; l'amour
« est le créateur de la famille, de ceux qui doivent nous
« environner comme de jeunes plants d'olivier, nous ré-
« chauffer, nous ramener la jeunesse, nous caresser, lors-
« que nos amis mêmes, devenus trop vieux, ne peuvent
« plus nous étreindre avec la passion première ; l'amour
« est beaucoup, mais ce n'est pas le but de la vie...

« Quant à la politique, je t'en ai déjà dit ma pensée ;
« c'est un but dont tu ne te contenteras pas, tu es trop
« élevé pour t'absorber dans ce cratère à demi éteint, le
« tems est passé. Une âme comme la tienne ne peut avoir
« qu'un but sur la terre, le but que Dieu lui-même a eu,
« un but religieux.

« De tout cela, cher ami, je conclus que tu es dans un
« moment où le but précis de ta vie ne peut pas t'ap-
« paraître. Tu le vois confusément, mais non pas dans les

« applications. C'est douloureux, j'en conviens. Mais que
« faire ? Si j'étais ton maître, je ne m'amuserais pas à te
« mettre en pénitence, comme tu me le disais un jour, je
« te donnerais huit ou dix mille francs par an, avec ordre
« de visiter l'Europe, de Lisbonne à Constantinople, de Pa-
« lerne à Berlin, et de l'étudier sous le rapport de la re-
« ligion, des mœurs, des arts et des hommes. Je ne t'en-
« verrais pas à Munich, je voudrais que tu visites tout. Les
« voyages ont justement l'avantage d'occuper avec profit
« ces temps intermédiaires et indéterminés de la vie. Ne
« crois pas que tu resteras toujours le même, cela n'est
« arrivé à personne depuis Adam. Tes goûts changeront
« à la longue. Mais moi je ne cesserai jamais de t'aimer
« du plus profond de mon âme. »

Lorsque Lacordaire cherche à attacher son ami plus fermement à l'Eglise, il s'efforce surtout de lui montrer son rôle de protection sociale, la lettre suivante est comme le prologue des premières conférences de Notre-Dame.

« L'encyclique du Saint Père, à laquelle je te demande
« d'adhérer, selon la formule contenue dans le bref du
« 5 octobre dernier, à Mgr l'évêque de Rennes, ne ren-
« ferme pas la doctrine que tu repousses avec tant d'effroi.
« Il ne s'agit pas de devenir légitimiste ou partisan de
« l'empereur Nicolas, ou ennemi de la liberté du monde et
« de l'Eglise. L'encyclique ne décide contre l'*Avenir* que
« quatre choses : 1° Qu'il n'y a pas lieu à une régénération
« de l'Eglise ; 2° Que la liberté de la presse n'est pas un
« état normal, qu'elle répand l'erreur et le trouble dans
« les esprits, et que la censure appartient à l'Eglise d'après
« les décrets antérieurs des Souverains Pontifes et le cin-
« quième concile de Latran ; 3° Qu'il faut être soumis aux
« puissances établies, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a
« jamais de cas où un peuple puisse s'affranchir d'un
« pouvoir injuste, mais seulement que ces cas ne sont pas
« la règle, et qu'aujourd'hui il règne dans l'Europe un es-

(1) Lacordaire à Montalembert, 2 juillet 1833. Inédit, sauf passages publiés par LECANUET, *Montalembert*, I, p. 288 et 333.

« prit d'indépendance qui, en compromettant toute autorité
 « sans distinction, fait de l'état actuel un état de guerre où
 « la servitude s'établit *sous le masque de la liberté* ; 4° Que
 « les alliances des chrétiens avec des hommes sans religion,
 « sous prétexte d'obtenir la liberté de l'Eglise sont quel-
 « que chose de condamnabile parce que l'impiété est essen-
 « tiellement ennemie de la liberté de l'Eglise, comme le
 « prouvent l'exemple de la France et celui même de la
 « Belgique ; 5° Que l'Eglise et l'état sont naturellement
 « unis...

« Mon ami, l'encyclique est immortelle et je vais te
 « dire pourquoi : c'est qu'elle est une prophétie, la plus
 « haute et la plus importante sur les destinées futures du
 « monde ; elle a prédit que la liberté, le pouvoir, le bon,
 « le beau, les lettres et les arts, ne renaîtraient ici-bas que
 « par l'Eglise, et que tous les ennemis de l'Eglise ne sont
 « que des despotes que la terre rejettera un jour hors de
 « son sein avec exécution. Ce qui te trompe, mon chéri,
 « c'est que tu prends un état forcé qui résulte du libéra-
 « lisme lui-même comme l'état que le Souverain Pontife
 « approuve et glorifie, tandis qu'il déclare lui-même, au
 « commencement de sa lettre, de la manière la plus éner-
 « gique que l'Eglise est tenue en servitude, et il désigne par
 « là aussi bien les rois que les peuples. L'encyclique est
 « même admirable sous ce rapport, parce qu'elle ne tait
 « pas que les maux viennent de tous côtés, elle condamne
 « rois et sujets, le despotisme des cours comme celui
 « des bureaux de journalisés, mais elle ne veut pas que
 « sous prétexte d'échapper à l'un, on la jette à la merci
 « de l'autre. C'est une merveille, et je crois fermement que
 « la postérité le verra clairement.

« Dans tous les cas, tu vois combien tu exagères les cho-
 « ses et combien il est ridicule de dire que tu ne seras pas
 « libre de tes opinions à la Chambre des Pairs, parce que
 « tu te seras engagé à suivre uniquement et absolument
 « la doctrine exposée dans l'encyclique et à ne rien écrire
 « qui ne soit conforme à cette doctrine. Je suis persuadé
 « qu'il n'y a pas aujourd'hui, à la Chambre des Pairs, dix

« hommes qui ne pensent pas ce qu'a décidé l'encyclique, tant ce qu'elle a décidé est naturel et social.

« Du reste, quand tu ne m'accorderais pas ce que je continue à te demander, tes dispositions actuelles m'ont comblé d'une consolation ineffable. J'en remercie Dieu du fond de mon cœur et je vois par là qu'il t'a fait miséricorde » (1).

Pour contrebalancer dans l'esprit de Montalembert les opinions violentes de La Mennais, Lacordaire cherchait partout des alliés ; une fois il lui écrivit :

« Il n'y a pas un parti qui vaille un battement de cœur. Aussi la religion grandit à vue d'œil. Pourquoi ne laisses-tu pas les partis, pourquoi ne veux-tu pas être un homme de l'avenir ? Voilà, mon bon ami, toute ma pensée pour toi et pour moi. C'est, il est vrai, absolument l'inverse de la pensée de M. de La Mennais, mais enfin, cette pensée n'est pas égoïste, étroite, indigne d'un homme. Vois M. de Lamartine, le voilà qui tout seul sans aigreur, sans violences, sans attaques directes contre les gouvernements, se crée un rôle et une influence honorables. Il ne sera pas à la tête d'un parti ; il sera peut-être attaqué par tous, mais il sera respecté, et il fera du bien » (2).

Pendant des mois, Lacordaire expliqua sa propre conduite et adjura son ami à temps et à contretemps, avec une véhémence où se révèle l'orateur mais qui dépassait un peu la mesure, car jamais Montalembert n'eut la pensée de se séparer de l'Eglise, seulement il lui en coûtait de faire un acte officiel qui, vis-à-vis de M. de La Mennais, fût un signe manifeste d'abandon. Lacordaire le pressait pourtant :

« Je ne suis pas un saint, je le sens trop, mais je porte en moi un amour désintéressé du vrai et quoique j'aie cherché à me tirer honorablement de l'abîme où j'étais,

(1) Lacordaire à Montalembert, 14 déc. 1833. FOISSET, *Vie de Lacordaire*, I, p. 559.

(2) Lacordaire à Montalembert. *Lettre inédite*, 17 avril 1834.

« jamais une pensée d'ambition ou d'orgueil n'a été un
« instant la source de ma conduite en cette circonstance.
« L'orgueil m'a toujours dit : reste où tu es, ne change
« pas, ne t'expose pas aux reproches du monde et de tes
« anciens amis. La grâce divine m'a crié plus fort : foule
« aux pieds le respect humain, rends gloire au St-Siège et à
« Dieu. Ma soumission franche a seule fait mon habileté.
« Mais tout a tourné comme je l'avais prévu. Je ne me ré-
« jouis pas de l'abîme creusé par l'opiniâtreté sous un
« homme qui a rendu de grands services à l'Eglise ; j'es-
« père que Dieu l'arrêtera à temps ; mais je me réjouis que
« le Souverain Pontife, père non pas d'un seul chrétien,
« mais de tous, ait enfin fixé, par sa divine autorité, des
« questions qui déchiraient mon Eglise natale, en sa fleur,
« qui détournaient de la vraie route une foule d'âmes sin-
« cèrement trompées et dont j'avais senti si longtemps et si
« amèrement le charme malheureux. Oui, je me réjouis de
« cela ; c'est une des plus grandes joies de ma vie. Puisse
« mon triomphe personnel, s'il y en a un à quelque degré,
« et puisse l'Eglise de France, après cette haute et mémo-
« rable leçon, fleurir dans la paix active de l'unité ! Pui-
« sions-nous tous nous pardonner les erreurs de notre
« jeunesse et prier ensemble pour celui qui les causa par
« une erreur trop belle pour n'être pas admirée, trop fu-
« neste pour n'être pas pleurée ! Quand un jour, à toi
« aussi Dieu fera miséricorde, je retrouverai mon ami des
« premiers temps, il retrouvera dans son cœur ce que ses
« injustices n'ont jamais tari dans le mien, ce qu'elles n'y
« tariront jamais une tendresse infinie de frère et d'ami.
« Ah ! si tu m'eusses confié ton sort, si tu avais cru à la
« sagesse de l'amitié, ta vie eût été plus douce. Tu as mé-
« connu en moi la plus tendre des providences. Dieu parle
« rarement à ceux qu'il aime par des ambassadeurs mieux
« méritans que moi ta pleine affection. Ou je me trompe
« bien sur moi, ou je t'ai aimé bien plus que moi-même,
« et plus que tu ne fus jamais aimé. En déclinant vers ta
« fin tu verras un jour se lever dans les souvenirs de ta
« jeunesse mon astre serein et méconnu, et tu rendras

« justice à ce pauvre ami. Puisses-tu la lui rendre plus
« tôt ! Je t'embrasse comme de coutume ; adieu.

« H. L. » (1).

Cette prédiction que Lacordaire annonçait en termes si poétiques se réalisa le 8 décembre 1834. Montalembert adressait au cardinal Pacca, son adhésion aux deux encycliques. Quelques jours plus tard, il terminait l'année en écrivant ces lignes :

« Je voudrais, Dieu m'en est témoin, déposer sur le seuil
« de cette année, toute exaltation dangereuse et ridicule,
« dans les sentiments comme dans les actions. Je vou-
« drai me courber avec simplicité et humilité sous la
« main du Seigneur » (2).

Plus tard, après avoir rappelé cette période dans la vie de Lacordaire, Montalembert lui rendait ce témoignage :

« Je n'étais pas rebelle, comme on pourrait le croire
« d'après ces ardentes remontrances. Je n'étais qu'hési-
« tant et troublé. Pendant que je résistais opiniâtement
« aux pressantes sollicitations de Lacordaire, j'invoquais
« auprès de La Mennais la fidélité de mon dévouement, le
« plus obstiné de tous ceux qu'il avait suscités, pour ob-
« tenir de lui la patience et le silence. Mais j'en voulais
« à mon ami d'avoir suivi une autre voie, plus publique
« et plus décisive. Je lui reprochais témérairement l'oubli
« apparent des aspirations libérales dont le souffle nous
« avait tous deux enflammés. Quand je cédai, enfin ce ne
« fut que lentement, comme à regret, et non sans avoir
« navré ce cœur généreux. Cette lutte avait trop duré. J'en
« parle avec confusion, avec remords, car je ne lui rendis
« pas alors toute la justice qu'il méritait. J'expie cette
« faute en l'avouant, et je fais de cet aveu un hommage
« à la grande âme qui a maintenant trouvé le juge qu'elle
« invoquait avec une si légitime confiance. C'est ainsi que
« j'ai pu plonger dans les derniers replis de cette âme un

(1) Lacordaire à Montalembert, 2 août 1834; début publié par MONTALEMBERT, *Lacordaire*, p. 74. Reste inédit.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 31 décembre 1834.

« regard d'abord distrait et irrité, mais depuis et aujourd'hui baigné des larmes d'une reconnaissance immortelle. C'est d'elle que j'ai appris à comprendre et à vénérer le seul pouvoir devant lequel on grandit en s'inclinant. Captif de l'erreur et de l'orgueil, j'ai été racheté par celui qui m'apparut alors l'idéal du prêtre, tel qu'il l'a défini : Fort comme le diamant, et plus tendre qu'une mère » (1).

Lacordaire avait passé ces années dans le silence du couvent de la Visitation dont il était l'aumônier ; après ce temps d'épreuves bien loin de tomber dans l'obscurité qu'ils avaient acceptée comme un dessein de la Providence sur eux, Montalembert et Lacordaire entraient dans la période des réalisations.

Montalembert travaillait alors à la *Vie de sainte Elisabeth*. Lacordaire publia, en 1834, *Les Considérations sur le système de La Mennais*, il estimait de son devoir, après avoir vu les erreurs de ce système, d'exprimer sa conviction publiquement, afin de détourner les esprits d'une philosophie que son influence avait pu contribuer à répandre.

Au début de cette même année, il avait été appelé à faire des conférences sur les principes de la religion aux élèves du collège Stanislas ; son succès fut tel qu'on fut bientôt obligé de renvoyer les plus jeunes élèves pour faire place aux auditeurs de tout âge, ils étaient si nombreux, qu'ils entraient, dit-on, jusque par les fenêtres. Monseigneur de Quélen lui donna, en janvier 1835, la chaire de Notre-Dame où il inaugura ses fameuses conférences, il les poursuivit en 1836. On sait le retentissement de cette prédication, pourtant Lacordaire avait des ennemis qui mettaient encore en doute son orthodoxie, lui-même après l'effort de ces deux stations éprouvait le besoin de se retremper dans l'étude, il prit la décision de partir pour Rome. En quittant la France, il écrivait à Montalembert : « J'emporte la consolation de te laisser dans une excellente voie sous tous les rapports » (2). Quelques mois plus tard, Monta-

(1) MONTALEMBERT, *Lacordaire*, p. 81.

(2) Lacordaire à Montalembert. *Lettre inédite*. 2 mai 1836.

lembert lui annonçait son mariage, Lacordaire accueillit bien cette nouvelle, il n'est pas question de « piège » (1) dans la lettre suivante :

« Rome, 15 août 1836.

« Tu ne pouvais, mon cher ami, me causer un plus sensible plaisir qu'en m'annonçant ton prochain mariage avec Mlle Anna de Mérode, que j'ai vue assez souvent à Paris, et qui m'a toujours paru fort aimable et parfaitement élevée. Sous tous les rapports, ce mariage est on ne peut plus heureux pour toi. Comme tu dis, voilà ta vie fixée, et tu recueilles le prix de ta soumission à l'Eglise et de la conduite qui l'a suivie. Je regrette que tu ne me dises pas positivement le jour où le mariage sera célébré, parce que j'aurais offert le saint sacrifice à cette intention, ce que je ferai du reste le 20 août prochain, l'une des dates que tu m'as données. Quant au Saint Père, j'attends l'arrivée de ta sainte Elisabeth pour aviser au tout en même temps.

« C'est aussi pour moi une nouvelle chère et précieuse que celle de ton séjour à Rome l'hiver prochain. Ta présence rendra plus doux et abrègera en quelque sorte le temps de mon exil. Je dis exil, car je ne me suis jamais dissimulé que deux années passées hors de France, dans la solitude et le travail de cabinet serait une chose dure ; mais elles étaient nécessaires. Il faut même remercier Dieu qui a attaché de la peine à tout, afin qu'il pût y avoir du mérite en tout » (2)...

M. et Mme de Montalembert passèrent en effet deux mois à Rome ; dans la même maison que Lacordaire, et ils jouirent beaucoup tous trois de cette réunion.

A partir de décembre 1837, Lacordaire prêcha une station à Metz jusqu'au 15 avril 1838, il y recueillit les té-

(1) Lacordaire, à propos du mariage d'Ozanam, a écrit : « Il y eut un piège qu'il n'évita pas ». Sur quoi Pie IX fit, dit-on, cette remarque : « Je ne savais pas que Notre-Seigneur eût institué six sacrements et un piège. »

(2) Lacordaire à Montalembert, 15 août 1836. *Revue Lacordaire*, 1913, p. 71.

moignages de l'intérêt le plus vif que ses conférenciers inspiraient. A son passage à Paris, il parla à quelques personnes de son projet de rétablir les Dominicains en France, il trouva peu d'encouragement. Nous n'avons pas l'opinion de Montalembert à ce moment-là, mais d'après l'aide que Montalembert lui apporta plus tard pour réaliser ce projet, il est probable que Montalembert l'approuva pleinement. Lacordaire retourna à Rome de 1838 à 1839 ; il y publia sa *Lettre sur le Saint-Siège*. Montalembert lui écrivit à ce sujet :

« Mon cher ami, quoique je n'aie pas le temps matériel
 « de t'écrire, tu sais et tu sens, j'en suis sûr, qu'il ne se
 « passe guère d'heure dans la journée où je ne sois en
 « esprit auprès de toi. Mon article sur Cologne et l'allocu-
 « tion merveilleuse (1) est un pont sur lequel nos deux
 « âmes ne peuvent manquer de se rapprocher sans cesse.
 « Pour moi, je ne saurais assez admirer la tendre et pro-
 « digieuse bonté avec laquelle Dieu a voulu que la publi-
 « cation de ta lettre fût retardée jusqu'à ce que l'allo-
 « cution pût lui servir de préface. Ah ! mon ami, quel
 « grand et beau tems que le nôtre, et comme Dieu ar-
 « range bien les affaires de ce monde pour ceux qui sa-
 « vent l'attendre et avoir confiance en lui. Quel prodigieux
 « effet a fait dans l'Europe décatholiquer toute cette af-
 « faire de Cologne, et quel contraste comme tu dis avec
 « le XVIII^e siècle où cependant tous les rois légitimes étaient
 « encore sur leurs trônes ! ! Que de lueurs, que de ger-
 « mes de salut, et surtout quel admirable Pape que le nô-
 « tre. Tu as lu mon discours sur l'adresse : je me suis
 « senti tout à coup la faculté d'improviser et j'ai eu un
 « véritable succès, j'ai bien remercié Dieu de cet instru-
 « ment qu'il m'accorde pour le service du bien et de la
 « justice » (2).

(1) Allocution de Grégoire XVI au consistoire du 10 décembre 1837 où il félicitait l'archevêque de Cologne de sa résistance à propos des mariages mixtes. Voir article de Montalembert, *Univers*, 10 décembre 1837.

(2) Montalembert à Lacordaire. *Lettre inédite*, 17 janvier 1838.

Il était temps pour Lacordaire de mettre son grand projet à exécution. Montalembert aurait voulu qu'il le retardât encore un peu afin de donner à Bordeaux les prédications qu'on lui demandait mais après lui avoir dit les raisons qui demandaient une exécution immédiate, Lacordaire les résume ainsi :

« Tu vois par tout cela, mon cher ami, qu'il est impossible de retarder jusqu'après l'hiver prochain l'exécution de mon projet. La providence a décidé. Je doute d'ailleurs que tes raisons m'eussent convaincu. Bien que je sois jeune encore, (trente-six ans note de Montalembert), il ne faut jamais retarder l'accomplissement d'une pensée qu'on a suffisamment mûrie, surtout aujourd'hui que les choses marchent avec une telle rapidité.

« Travaillons sérieusement, chacun de notre côté comme nous pouvons, et laissons se lever l'avenir avec cette modestie que Dieu donne à tout ce qu'il fait, et qui en ôte la gloire aux hommes par la lenteur du succès. Nous datons de 1820, ne l'oublions jamais, nous sommes des enfants de seize ans.

« Adieu donc, mon cher ami, je ne sais quand nous nous reverrons. Car bien des choses sont incertaines dans l'avenir, et ma carrière est tellement difficile que je ne puis rien prévoir, sinon ma bonne volonté de servir Dieu et son Eglise. Parmi les amis que je laisse en France, nul assurément n'est plus présent que toi à ma pensée. Il est vrai que peut-être je t'ai montré un peu moins de tendresses qu'autrefois. Mais cela tient, je le crois, à ce que je t'ai trouvé toi-même moins aimant, plus absorbé dans ta famille, ayant moins besoin de mon affection. Je crois t'avoir toujours rendu autant que tu m'as donné, et davantage à certaines époques. Ces nuages qui ont passé et repassé sur notre vie n'ont d'ailleurs pas atteint le fond de nos âmes par où nous sommes unis. Quoique nous fassions, nous serons toujours nécessaires l'un à l'autre, par nos souvenirs, notre but, une sympathie parfaite entre nos idées, et des chances pareilles d'heur et de malheur. Il peut arriver des évé-

« nements qui nous broieront pour un tems. Que nous
 « restera-t-il que nous-mêmes sur la terre et Dieu dans le
 « ciel ? Nous ne pouvons jamais manquer l'un à l'autre, et
 « si je me consulte bien, je ne remarque en moi aucune
 « altération à ton égard ni de confiance ni d'attachement.
 « L'expression seule est peut-être moins vive, soit à cause
 « de l'âge plus mûr, soit parce que les vicissitudes de la
 « vie amènent des changements dans les formes. Notre ami-
 « tié est plus virile, voilà tout, ce me semble » (1).

En 1839, Lacordaire publia le *Mémoire pour le rétablissement des Frères prêcheurs* et prit l'habit des Dominicains, le 9 avril. Montalembert ne cessait de le suivre en esprit, comme il le dit, dans une des rares lettres que Lacordaire avait conservées :

« Mon cher et bien-aimé ami, aujourd'hui fête de saint
 « Dominique, ma pensée qui, je puis le dire sans phrase,
 « s'occupe habituellement de toi, doit naturellement pren-
 « dre des ailes toutes fraîches pour aller te trouver : aus-
 « si malgré que je sois souffrant et embarrassé dans les
 « préparatifs d'un départ, je veux t'écrire aujourd'hui, et
 « mettre un terme au long silence qui règne entre nous.
 « J'ai reçu en leur temps tes lettres du 2 et du 10 mai,
 « pleines d'intérêt et animées d'un esprit à mon gré excel-
 « lent.

« Il a couru toutes sortes de bruits sur toi, surtout en
 « Belgique où les journaux ont annoncé que tu étais
 « nommé Provincial des Dominicains de ce pays. Tout cela
 « est bon, parce que cela montre que ton importance gran-
 « dit par l'éloignement comme je te l'ai toujours dit. Du
 « reste, jamais d'attaque ni de critique : c'est comme tu
 « dis déjà là une immense victoire. J'ai reçu plusieurs
 « lettres de personnes très différentes par leur manière de
 « voir et de sentir, mais qui toutes s'accordent à dire que
 « ton mémoire est sublime, admirable, parfait, enfin tous
 « les épithètes qu'il mérite. *L'ami de la religion* lui a con-

(1) Lacordaire à Montalembert, 25 juillet 1838. Inédit sauf fragment dans LEGANUET, *Montalembert*, t. II, p. 40 et MONTALEMBERT, *Lacordaire*, p. 173.

« sacré deux articles conçus dans un esprit très favorable
 « sans être encourageant pour l'œuvre : c'était encore
 « plus qu'on ne pouvait attendre. La *Revue des Deux*
 « *Mondes* a publié une appréciation écourtée et incomplète
 « de ton livre, non signée mais que tout me fait attribuer
 « à Sainte-Beuve : c'est tout à fait indigne de lui et montre
 « qu'il recule au lieu d'avancer dans cette voie catholi-
 « que que son livre de *Volupté* avait si généreusement ou-
 « verte. Quoi qu'il en soit, ta résolution et ton absence
 « n'ont produit jusqu'ici que de bons effets » (1).

Pendant son noviciat, Lacordaire compose *La vie de saint Dominique*, il la fit paraître l'année où lui-même avait prononcé ses vœux à Rome en l'église de la Minerve, le 12 avril 1840.

La vie religieuse n'affaiblit en rien l'affection de Lacordaire pour Montalembert. Sauf au moment des troubles de 1848 et de 1852, où leurs opinions politiques différentes les éloignèrent momentanément l'un de l'autre, ils restèrent profondément unis ; c'est à la prière de Montalembert que Lacordaire gravement atteint, dicta les quelques chapitres de ses mémoires qui ont été publiés sous le titre : *Testament du Père Lacordaire*.

Montalembert termine le dernier témoignage d'amitié qu'il lui rendit par cette page :

« J'ai dit, et je crois que sa gloire ira très haut dans un
 « lointain avenir. Mais d'ici là, qui sait ? Il lui arrivera
 « sans doute ce qui arrive à tous ceux qui ont subi plus
 « que d'autres l'action de leur temps, et qui en ont im-
 « primé la marque à leurs écrits ou à leurs discours. Il lui
 « arrivera ce qui est arrivé à de plus grands que lui à
 « Dante, à Shakespeare, à Corneille ; le cachet de son siè-
 « cle ne sera pas accepté intégralement par les siècles sui-
 « vants. Certains côtés de son talent seront de nouveau
 « contestés. Certaines formes de son éloquence vieilliront.
 « Les idées, les passions, les luttes qui l'ont enflammé

(1) Montalembert à Lacordaire, 4 août 1839. *Lettre inédite*. Fragment LECANUET, *Montalembert*, II, p. 43. Voir *Revue des Deux Mondes*, 1^{re} juin 1839.

« paraîtront surannées ou insignifiantes... Mais ce que ni
 « le temps, ni l'injustice des hommes, ni « les trahisons
 « de la gloire » ne lui ôteront jamais, c'est la grandeur de
 « son caractère... c'est d'avoir compris et pratiqué, comme
 « nul autre avant lui, cette alliance indispensable de la
 « foi et de la liberté qui peut seule relever la société mo-
 « derne ; c'est d'avoir joint, à tant de force et à tant
 « d'éclat, l'intime tendresse et la douce mélancolie, qui
 « émeuvent et attirent plus que le génie » (1).

Ce cachet du siècle qui a marqué l'éloquence de Lacordaire, comment le déterminer ? Est-ce le Romantisme ?

De son vivant, déjà la question était discutée. Sainte-Beuve écrivait en 1849 : « Les conférences de l'abbé La-
 « cordaire ont un caractère qui ne les rattache à rien de
 « ce qui est réputé classique en ce genre, mais qui est sin-
 « gulièrement approprié à l'auditoire de ce temps-ci... Il
 « faut donc reconnaître que la forme de l'abbé Lacordaire
 « est neuve, et même romantique si l'on veut : ce n'est
 « pas nous qui aurons le droit de considérer ce mot
 « comme une injure » (2).

Il faut bien convenir que ses deux amis les plus proches ont vivement défendu sa mémoire contre cette appellation. Foisset dit : « Le nom de romantique importé en France
 « par Mme Staël, fut donné vers 1820, à une école litté-
 « raire qui procédait d'elle et des frères Schlegel. Cette
 « école tournait systématiquement le dos à notre dix-sep-
 « tième siècle ; elle recherchait certains effets exotiques,
 « elle dépréciait la scène française et magnifiait les théâ-
 « tres étrangers. Or, Lacordaire était à l'autre pôle. Ja-
 « mais, je le crois, il n'a lu Shakespeare, ni Schiller, ni
 « Calderon, ni les œuvres de la nouvelle école de littéra-
 « ture. Sous ce rapport, il s'était séparé de ses amis de la
 « Société d'Etudes. Jamais il n'a goûté M. Victor Hugo.
 « Lamartine lui-même n'avait trouvé en lui qu'une sym-
 « pathie pleine de restriction. Au contraire, M. Delahaye
 « avait fait tout admirer à Henri dans les classiques fran-

(1) MONTALEMBERT, *Lacordaire*, p. 283, 284.

(2) SAINTE-BEUVE, *Causeries du Lundi*, t. I, p. 227-228.

« çais, et les tragédies de Voltaire presque à l'égal de celles
« de Racine. Or, en cela comme en tout, le P. Lacordaire
« demeura toute sa vie fidèle aux impressions premières
« de sa jeunesse. Il était donc classique de goût et de théo-
« rie. Il lui est arrivé comme à Bossuet, de produire de
« grands effets avec des mots familiers : va-t-on faire de
« Bossuet un romantique ? Cela ne veut pas dire que les
« saillies des conférences du P. Lacordaire comme les
« bouffées humoristiques de sa conversation, fussent tou-
« jours heureuses. Mais du moins n'étaient-elles pas sys-
« tématiques » (1).

Montalembert parle dans le même sens :

« Ce « romantique échevelé » comme on le croyait et
« comme on le disait beaucoup, était au contraire le plus
« obstiné, et j'ajouterai le plus étroitement obstiné des
« classiques. La mythologie, l'histoire grecque et romaine,
« lui semblaient un arsenal inépuisable. Jamais de notre
« temps du moins, on n'a plus usé et abusé de Brutus et
« Socrate, d'Epaminondas et de Scipion. Il s'était fait
« ainsi un petit bagage littéraire, dont il ne se séparait
« jamais, dont il tirait souvent un parti merveilleux, mais
« dont en général il n'usait pas assez sobrement. Son goût
« si grand, si élevé, n'était pas irréprochable ; il admirait
« et citait volontiers le médiocre, et on l'a vu soutenir, il
« n'y a pas longtemps, une longue contestation, par écrit
« et de vive voix, pour maintenir, dans un de ses plus
« beaux écrits, deux pitoyables vers de *Tancredé*. Impos-
« sible de lui faire comprendre que, lorsqu'on veut citer
« Voltaire, ce n'est pas dans ses tragédies qu'il faut le
« chercher » (2).

Parmi la génération suivante qui avait encore entendu Lacordaire, mais ne lui était pas contemporaine, nous trouvons l'appréciation de M. H. Delpech, dans un bel éloge prononcé à l'Académie des Jeux Floraux à Toulouse : « sa « prédication fait retentir dans la chaire, un écho du ro-

(1) FOISSET, *Vie du Père Lacordaire*, t. II, p. 517.

(2) MONTALEMBERT, *Lacordaire*, p. 146.

« mantisme » (1). M. d'Haussonville, après de nombreuses restrictions dit cependant : « V. Hugo avait brisé le moule » de la tragédie ; Lacordaire brisa le moule du sermon » (2).

On dirait que les contemporains d'une même génération sont un peu comme les gens d'une même famille, ils sont si habitués à se voir qu'ils remarquent surtout dans les traits de chacun ce qui les distingue ; mais qu'un étranger arrive et regardant ces visages différents, il sera frappé par une certaine similitude difficile à préciser qu'il appellera : « l'air de famille ».

N'y a-t-il pas quelque chose d'analogue entre Lacordaire et les romantiques ? Ce sont ses œuvres et ses lettres qui peuvent répondre.

Les questions littéraires tiennent dans sa correspondance une place très minime, cela est sensible dans sa correspondance avec Montalembert, surtout si on la compare avec celles que Montalembert échangeait avec Lemarcis et avec Cornudet. Cependant il a toujours été très reconnaissant à M. Delahaye (jeune professeur de Dijon), de ce qu'il l'avait initié à la connaissance des classiques. Quand Lacordaire, étudiant en droit, fit partie de la Société d'études, ses camarades avaient « dévoré l'Allemagne de Mme de Staël, le Shakespeare de M. Guizot, le Schiller de M. de Barante, le cours de littérature dramatique de Schlegel » (3). mais Lacordaire ne partageait pas leur enthousiasme. En 1825, il accorde quelque attention au débat entre classiques et romantiques, il écrit à Foisset :

« Ce pauvre siècle semble aller de mal en pis sous tous les rapports : j'ai lu l'autre jour un discours de M. Audibert sur « l'influence de la religion sur les institutions sociales » qui a été couronné aux Bonnes Lettres. C'est une conversation de Clovis et saint Remi, qui est vraiment la plus drôle du monde ; ils se disputent à qui fera

(1) H. DELPECH, *Eloge du P. Lacordaire*, Toulouse, 1869, p. 54.

(2) HAUSSONVILLE, *Lacordaire*, Hachette, 1898, p. 142.

(3) FOISSET, *Lacordaire*, p. 48. V. Audibert : « De l'Influence de la Religion chrétienne sur les Institutions sociales » ; discours qui a remporté le prix d'éloquence à la Société royale des Bonnes Lettres le 23 mai 1825. In-8, Paris 1825. Ce discours mérite l'ironie de Lacordaire.

« le plus de romantisme, et le bon archevêque a le dessus
« parce qu'il parle le plus longtemps. Vient ensuite la ba-
« taille de Tolbiac, le sacre, que sais-je ? Au milieu de tout
« cela, il y a trois ou quatre idées qui surnagent et qui ont
« dû exciter des bravos dans la rue neuve des Augustins.
« En vérité, mon cher, nous devenons fous ; aussi M. De-
« lavigne disait l'autre jour à l'Académie : « Corneille et
« Racine sont vieux, et cependant la manière la plus
« neuve, la plus surprenante, la plus inattendue serait en-
« core de parler comme ces deux hommes-là »... « Mainte-
« nant, quand je me rappelle deux ou trois vers de Ra-
« cine, les larmes me viennent aux yeux. O Racine ! je
« m'arrête, parce que des pensées sérieuses et tristes se
« présentent à mon esprit » (1).

Pendant les vacances, Lacordaire s'adresse à de meilleurs auteurs que M. Audibert :

« J'ai lu presque tout Schiller et plusieurs pièces de Sha-
« kespeare. Je reconnais qu'elles contiennent de véritables
« beautés, mais qui ne méritent ni une admiration exclu-
« sive, ni une admiration supérieure à celle que mérite no-
« tre théâtre. Ces pièces ne sont que l'histoire supérieure-
« ment mise en dialogue, et on s'étonne même qu'on n'ait
« pas mieux fait avec une latitude si grande et des maté-
« riaux si immenses. C'est un genre comme un autre, mais
« qui est cent fois plus facile que la tragédie française.
« J'ai été peu content de Schlegel, qui ne m'a paru contenir
« aucune vérité neuve, mais une simple analyse plus ou
« moins piquante des pièces de différents théâtres. Je te
« remercie de me l'avoir prêté » (2).

A un autre ami avec qui il discutait de questions religieuses, il écrit quelques mois plus tard du séminaire d'Issy :

« Je n'ai qu'une pensée dans tout ceci, c'est de te faire
« connaître la vérité, parce qu'il m'a été doux de la con-
« naître et qu'au fond c'est là tout ce qu'il y a d'important

(1) Lacordaire à Foisset, 14 juillet 1825. Lettres à Foisset, Paris, 1886.

(2) Lacordaire à Foisset, Ed. Boissard, 20 octobre 1825. *Lettres Nouvelles*, 1886.

« ici-bas, « le reste est un vain songe ». Cet hémistiche est
 « de *Zaïre* à ce que je crois. C'est la pièce de Voltaire que
 « j'aime le mieux ; il y a des choses divines sur le chris-
 « tianisme qui est là aux prises avec l'amour, quel spec-
 « tacle que celui que présente à nos yeux ce Lusignan qui
 « a combattu soixante ans pour son Dieu, ce Nurestan qui
 « vient de Paris à Jérusalem payer la raçon de dix cheva-
 « liers lorsqu'il ne peut payer la sienne, cet Oromane aussi
 « grand qu'on peut l'être quand on n'est pas chrétien. J'ai
 « lu bien souvent cette pièce et jamais sans être ému d'un
 « bout à l'autre. Chaque vers obtient une larme.

« Les théâtres étrangers n'ont jamais fait une impres-
 « sion semblable sur moi. Je te remercie néanmoins des
 « volumes de Schiller et de Shakespeare que tu m'as prêtés.
 « Maman a dû les faire remettre chez toi. J'ai été ravi de
 « Jules César, très mécontent de *Macbeth*, fort mal satis-
 « fait de Roméo, sauf deux ou trois scènes. *Nathan le Sage*
 « m'a souverainement ennuyé et s'il n'y a pas de peinture
 « de mœurs plus exacte que celle de *Goetz de Berlichingen*,
 « il n'y a pas non plus de drame qui paraisse plus insigni-
 « fiant. C'est peut-être un blasphème, mais je ne savais
 « pas à la fin de quoi il était question » (1). Malgré cela,
 au moment de l'*Avenir*, ce fut à propos de *Goetz de Ber-
 lichingen* que Lacordaire écrivit un de ses premiers ar-
 ticles, peut-être que, à ce moment, l'influence de Monta-
 lembert le rendit un peu plus favorable au romantisme.
 Lacordaire voyait Victor Hugo lorsqu'il venait au bureau de
 l'*Avenir*. Il le rencontra encore au banquet qui fut donné
 à l'avocat M. Janvier, et Montalembert l'emmena une fois
 chez lui, le 13 avril 1831, mais ces quelques rencontres ne
 modifièrent pas l'attitude réservée de Lacordaire.

Il reprochait à Montalembert d'égaliser Hugo aux hommes
 comme Homère qui ont déjà gagné leur immortalité (2).
 Lamartine lui était un peu moins étranger, nous avons vu
 qu'il le cita un moment en exemple à Montalembert comme

(1) Lacordaire à Ladey, 8 novembre 1825. *Lettres Nouvelles*, 1886.

(2) Lettre du 16 octobre 1831 citée précédemment.

type de modération ! Il le cite aussi dans les *Considérations sur le système philosophique de M. de La Mennais*, après avoir indiqué les desseins de Dieu sur l'Eglise de France, il ajoute : « Là où on voit paraître les esprits supérieurs, c'est un signe que la pensée penche de ce côté... « Il eût été impossible au XVIII^e siècle de produire M. de Chateaubriand, M. de Bonald, M. de Maistre, M. de La Mennais, M. de Lamartine comme il était impossible au nôtre de produire Voltaire et Rousseau » (1).

D'ailleurs on trouve peu de citations dans les œuvres de Lacordaire, en dehors des textes sacrés qu'il citait peu, mais d'une façon très personnelle, on relève quelques reminiscences de Pascal (2), ou bien une citation du théâtre de Voltaire (3), mais Lorsque Lacordaire cherche les représentants les plus frappants de la gloire littéraire, il se tourne vers l'antiquité : « Parlons de livres vraiment grands. « Je n'en nommerai que trois, et je crois ne pas rester au-dessous de ma promesse en nommant Homère, Platon, Cicéron : Homère, le prince de la poésie ; Platon, le prince de la philosophie ; Cicéron, le prince des orateurs, et je dirais, si nous n'avions pas Bossuet, le prince éternel de l'éloquence » (4).

Pourtant (nous trouvons là un point de contact avec les romantiques), il y a deux auteurs dont on retrouve souvent le nom ou la pensée dans ses discours et ses œuvres, ce sont : Rousseau et Chateaubriand.

Nous avons souvent vu le nom de Rousseau dans les colonnes de l'*Avenir*, bien que ce fut parfois pour le réfuter ; même après cette période juvénile, Lacordaire en resta profondément imbu, ainsi il dit : après avoir établi le droit de l'état à établir des lois pour la protection de la religion :

« Les plus grands législateurs de l'antiquité l'ont pensé ainsi, et Jean-Jacques Rousseau, dans le dernier chapi-

(1) *Considérations sur le système de La Mennais*, p. 25.

(2) *Huitième conférence de Notre-Dame* (éd. Poussielgue, II, 144).

(3) *Dixième conférence*, II, p. 134.

(4) *Dixième conférence*, p. 181, 182.

« tre du *Contrat social*, a formellement établi que c'était le droit de la société civile » (1).

Il eut également, pour Chateaubriand, une admiration qui ne varia jamais, il le cite dans une lettre à un ami en 1826, on a vu qu'il le nommait parmi les gloires du xix^e siècle. Etant à Dieppe en 1835 pour prendre un peu de repos, il entra en rapport plus étroits avec lui, comme il l'écrit à Mme Swetchine :

« Avant-hier, M. Laborie est tombé dans ma chambre et hier, M. Ballanche, qui m'a témoigné le grand désir que Mme Récamier avait de me voir. Nous y allons ce soir ; j'y trouverai M. de Chateaubriand auquel M. Laborie doit aussi me présenter » (2).

Quelques jours plus tard, il ajoute :

« M. de Chateaubriand et tout ce monde-ci m'ont fait beaucoup d'accueil. Il nous a lu, l'autre jour, des fragments de ses Mémoires ; c'était le moment des Cent jours. Son style est toujours le même, il est le roi de l'expression. Mais nous ne l'avons plus depuis avant-hier qu'il nous a quittés, non sans emporter de moi la promesse d'un discours à Marie-Thérèse pour cet hiver » (3).

Lacordaire a partagé non seulement certaines admirations des romantiques, mais un grand nombre des idées fondamentales de cette génération. Il avait un amour immense de l'humanité, ce qui est le propre, il est vrai, de la charité chrétienne, chez Lacordaire il prend néanmoins une forme spéciale, il s'étend au delà des âmes actuellement confiées à son ministère, à l'humanité tout entière aussi loin que ses connaissances historiques le lui permettent ; il est préoccupé de relever toujours ce qu'il voit de beau dans les civilisations antérieures, le côté salubre des religions païennes, ainsi à propos de l'écriture sainte, il faisait allusion au Coran aux Védas : « Sans doute les livres qu'on appelle sacrés, ne sont pas tous des livres

(1) *Septième conférence de Notre-Dame*, II, p. 132.

(2) Lacordaire à Mme Swetchine, 17 juillet 1835.

(3) Lacordaire à Mme Swetchine, 27 juillet 1835. *Correspondance de Lacordaire et Mme Swetchine*, publiée par Falloux, 1864.

« vrais et divins ; à part les livres chrétiens, aucun n'est
« exempt de fraude et d'erreur ; mais si défigurée qu'y
« soit la tradition, elle y respire encore, elle y annonce que
« l'homme est dépendant de Dieu, gouverné par sa provi-
« dence, et qu'il doit être honoré d'un culte intérieur et
« extérieur qui est la base de tous les devoirs des hommes
« entre eux » (1).

Son grand désir était de voir la Foi gagner les masses et il insiste sur le caractère social de l'Eglise qu'il envisage de deux façons : La religion catholique est une société spirituelle, la première station à Notre-Dame est consacrée à en montrer la nécessité et l'existence. D'autre part, plus cette société s'étendra et englobera de citoyens, plus les sociétés temporelles auront de cohésion : « Dieu, en établissant l'Eglise, a non seulement travaillé à la liberté humaine, mais aussi à la protection de l'autorité humaine. On peut dire d'elle ce que Tacite a dit de Nerva, « qu'elle a réconcilié la liberté et le commandement ». Si l'on cherche pourquoi, on trouvera que le propre de l'Eglise est de faire respecter la vérité, et que, par conséquent, tous les droits, ceux des souverains et ceux des peuples, ont en elle un soutien » (2).

Ce mot de liberté que l'on trouve ici associé à celui de commandement est un de ceux que Lacordaire chérissait ; ce fut ce prestige qui l'unit à La Mennais et lui fut un des premiers points de contact avec Montalembert ; dans toutes les œuvres de Lacordaire, il est un des centres de sa pensée : « Je dis donc que la liberté chrétienne qui cons- titue la puissance de l'Eglise sous le rapport extérieur, vient de Dieu, et qu'elle est le patrimoine du genre humain » (3).

Il aimait tous les grands souvenirs de son siècle et parfois ils passent dans ses conférences comme dans une épopée moderne : « Souvenez-vous, disait-il, de ces soldats qui, dans des temps encore voisins de nous, allaient, sans

(1) *Dixième conférence*, p. 184.

(2) *Sixième Conférence de Notre-Dame*, p. 116, 117.

(3) *Id.*, p. 110.

« souliers et sans pain, combattre sur la frontière, et mouraient contents, en criant de leur dernier souffle : Vive la république ! C'était aussi de la folie, mais de cette folie sublime qui crée et sauve les nations »... D'autres fois Lacordaire se félicitait des progrès matériels accomplis comme de moyens pour répandre la vérité : « Les distances s'effacent devant le génie des nations chrétiennes et c'est vous, hommes du temps, princes de la civilisation industrielle, c'est vous qui, dans cette œuvre, êtes, sans le savoir, les pionniers de la Providence » (1). Comme il avait partagé toutes les idées généreuses de ses contemporains, il croyait après tant de catastrophes entrer dans une ère nouvelle où de grandes espérances étaient permises, cet espoir qui éclaire ses conférences, se retrouve dans plusieurs des lettres précédemment citées.

Pour trouver un auditoire attentif dans cette société nouvelle, Lacordaire s'affranchit des formes anciennes de prédication, qui ne convenait pas non plus à la marche de son esprit. Il ne place pas un texte en tête de son discours, et les citations de l'Écriture Sainte n'y sont pas fréquentes, mais elles se présentent comme une expression de sa pensée. Il abandonne aussi les divisions en deux ou trois points, après un exorde très simple où il expose le sujet de son discours, il le développe progressivement, sans s'interdire les digressions qu'il supprima plus tard, pour la publication de ses conférences en volumes ; ce procédé d'ailleurs nuisait à la sûreté de la composition, mais assurait le mouvement. Son exposé était coupé d'exclamations, d'apostrophes saisissantes, il raconte lui-même qu'en inaugurant la chaire de Notre-Dame c'est par une inspiration soudaine qu'il s'écria :

« Assemblée, assemblée, dites-moi : Que me demandez-vous ? Que voulez-vous de moi ? La vérité ? Vous ne l'avez donc pas en vous... » (2).

Souvent l'enthousiasme qu'il élevait dans son auditoire rejaillissait vers lui, dans une lettre à Mme Swetchine il

(1) *Dixième Conférence*, p. 193.

(2) *Première Conférence*, p. 14.

parle de cet échange : « j'admire combien le contact de « l'intelligence avec le public agrandit l'imagination et « toutes les facultés »... Il faut qu'un enthousiasme mène « l'homme et le prêtre aussi » (1). Souvent ses accents imprévus étaient parmi les plus émouvants ; un jour il s'écria :

« Mais tandis que je parle de charité, il me vient un « doute : O mon Dieu, sommes-nous charitables comme « nous devrions l'être ? Il y a-t-il parmi vous qui êtes jeu- « nes, des âmes ardentes, des âmes tendres pour Dieu et « pour le pauvre ? Ne voyez-vous pas qu'autour de vous « la douleur augmente, la mesure se comble, et le monde « penche sur d'effroyables abîmes ? O mon Dieu, donnez- « nous des saints ! » (2).

Quand il croyait que son expérience personnelle pouvait éclairer les âmes, il ne reculait pas devant des confidences : ainsi, lorsqu'il termina sa lettre sur le Saint-Siège, il exposa la paix qu'il avait lui-même trouvée à Rome, on peut voir dans ces aperçus du « moi » une tendance romantique, mais elle ne se manifesta jamais qu'avec une grande discrétion.

Il ne fut pas toujours aussi mesuré dans l'emploi des images dont maintenant l'abus nous fatigue, cette richesse lui était naturelle, on les rencontre constamment dans ses lettres où elles ont une grâce charmante, au milieu de ses conférences elles surgissaient dans tout leur éclat toujours animées par son geste et sa voix, et parfois exprimée en périodes d'une harmonie parfaite ainsi un jour où il parlait de l'inquiétude de l'esprit humain : « Les questions se précipitent, et notre intelligence nous apparaît comme un navire sans voiles et sans mâts sur les flots inconnus » (3).

Le secret de son éloquence, c'est qu'on y sentait la vigueur d'un caractère, d'une personnalité très accusée dont bien des traits le rapprochaient des romantiques. Il avait le

(1) Lacordaire à Mme Swetchine, 13 septembre 1834. *Correspondance de Lacordaire et de Mme Swetchine*, publiée par Falloux.

(2) *Deuxième Conférence*, p. 41.

(3) *Huitième Conférence*, p. 144.

goût de l'audace qui lui faisait ouvrir une école sans autorisation, restaurer l'Ordre des Dominicains en France en gardant ses convictions libérales, soutenir la tradition de la Foi avec toute la hardiesse d'une forme nouvelle. Cette sensibilité qui était le trésor de ses amis se communiquait parfois au public ; qu'y a-t-il de plus doux que cet appel placé au début du *Mémoire pour le rétablissement en France de l'Ordre des Frères Prêcheurs* :

« Puissiez-vous, mon pays, ne jamais désespérer de votre
 « cause, vaincre la mauvaise fortune par la patience, et la
 « bonne par l'équité envers vos ennemis ; aimer Dieu qui
 « est le père de tout ce que vous aimez, vous agenouiller
 « devant son fils Jésus-Christ, le libérateur du monde ; ne
 « laisser passer à personne l'office éminent que vous rem-
 « plissez dans la création, et trouver de meilleurs servi-
 « teurs que moi, mais non pas de plus dévoués ! » (1).

Par son imagination vive, il avait toujours connu une tendance à la mélancolie, il s'en divertissait par une confiance infinie dans la Providence, mais comme il l'écrivait étant à Issy :

« Je suis triste quelquefois, mais où n'est-on pas triste
 « quelquefois ? C'est un dard qu'on porte toujours dans
 « l'âme : il faut tâcher de ne pas s'appuyer du côté où il
 « se trouve, sans essayer de l'arracher jamais. C'est le ja-
 « velot de Mantiné enfoncé dans la poitrine d'Epaminon-
 « das : on ne l'enlève qu'en mourant et en entrant dans
 « l'éternité » (2).

Avant sa conversion, Lacordaire avait eu la passion de la gloire : « J'ai aimé la gloire avant d'aimer Dieu et rien autre chose ». Puis il avait mis toute son ardeur au service de Dieu, il voyait dans la passion une force qu'il fallait non anéantir, mais tourner au bien.

Ainsi Lacordaire fut bien de son temps ; dans la mesure où il le pouvait sans contradiction avec les principes que

(1) *Mémoire pour le Rétablissement en France des Frères Prêcheurs*, p. 2.

(2) Lacordaire, cité par Lorain : *Correspondant*, Mars 1847.

lui donnait sa Foi, il suivait le conseil qu'il donna plus tard à un jeune homme :

« Ecrivons, non pour la gloire, non pour l'immortalité, « mais pour Jésus-Christ. Crucifions-nous à notre plume. « Quand personne ne nous lirait plus dans cent ans, qu'im- « porte ? La goutte d'eau qui aborde à la mer n'en a pas « moins contribué à faire le fleuve, et le fleuve ne meurt « pas. « Celui qui a été de son temps, dit Schiller, a été « de tous les temps ». Il a fait sa besogne, il a eu sa part « dans la création des choses qui sont éternelles » (1).

(1) *Lettres de Lacordaire à des jeunes gens* publiées par l'abbé Perreyve, 1863, p. 99.



CHAPITRE XI.

MONTALEMBERT ET RIO.

Montalembert était encore enfant quand il se lia d'amitié avec François-Alexis Rio. Une amie commune, Mme Davidoff, les réunit, puis ils eurent souvent l'occasion de se rencontrer à la Société des Bonnes Etudes :

« Quand je le rencontrai pour la première fois », dit Rio, « je fus non moins émerveillé de ses acquisitions « précoces que de son impatience d'en faire de nouvelles. « Comme les miennes étaient encore assez récentes, mon « enthousiasme, qui n'était pas factice, n'avait pas eu le « temps de se refroidir et je me trouvai ainsi dans les « conditions les plus heureuses pour faire aboutir une relation accidentelle à une liaison sérieuse et durable ; « car aux yeux de mon jeune ami, l'enthousiasme était un « ingrédient obligé de toute vraie jouissance d'esprit et « de cœur, et ce fut sous l'empire de cette illusion ou de « cette découverte que naquit entre nous, malgré la différence d'âge et d'opinions politiques, une sympathie « alimentée par des aspirations identiques en dehors de « ces opinions » (1).

Montalembert trop jeune encore pour prendre la parole, écoutait Rio avec d'autant plus d'attention qu'il lui apparaissait avec la gloire d'un héros. Rio était né en Bretagne

(1) Rio, *Epilogue à l'Art chrétien*, 2 vol. in-8. Fribourg en Brisgau, 1870, T. I, p. 328. Rio dit plus haut que Montalembert avait alors treize ans c'est une inexactitude car Rio ne fut admis à cette Société qu'en 1825, Montalembert avait donc au moins 15 ans.

à Port-Louis en 1797, son éducation et ses convictions personnelles en firent un chrétien fervent et un légitimiste convaincu ; il était dans la classe de rhétorique du collège de Vannes quand on apprit le retour de « l'Usurpateur » tout le pays de la chouannerie frémit, et après quelques provocations des Bleus, les collégiens résolurent de se joindre aux Chouans qui avaient repris les armes. Ils nommèrent Rio capitaine de leurs bandes ; avec l'aide du vieux chevalier de Margadel ils apprirent dans le plus grand secret le maniement des armes, qu'ils avaient acquis à grand peine, et vinrent se joindre aux insurgés. Cette troupe d'enfants prit part à plusieurs combats, entraînée par son barde le Thiec qui mourut au champ d'honneur.

La seconde Restauration amena la pacification de la Bretagne, le roi apprit les prouesses de ces jeunes Chouans et nomma Rio chevalier de la Légion d'honneur (1).

Ses classes terminées, Rio enseigna d'abord au collège de Vannes, puis à Tours et obtint bientôt la chaire d'histoire à Louis-le-Grand. En même temps il fit, en 1827, un cours libre d'histoire à la Société des Bonnes Lettres ; un entrefilet du *Journal des Débats* fait l'éloge de son discours d'ouverture et y signale la présence de Chateaubriand. En 1827, quand le ministère Villèle rétablit la censure, on lui proposa de l'exercer ; il refusa et parmi les félicitations qui lui venaient de toutes parts, il distingua celles d'un élève de Sainte-Barbe, ainsi conçues :

« Mme Davidoff vient de m'apprendre, mon cher M. Rio,
« la générosité que vous avez montrée dans cette dernière
« affaire. Permettez-moi, comme ami, de vous en féliciter,
« comme Français, de vous en témoigner toute ma recon-
« naissance.

« Pour quelques avantages du côté de la fortune que
« vous auriez pu retirer de cette place dégradante, vous
« avez acquis l'estime de la nation qui, heureusement, fait
« bande à part de ceux qui la gouvernent. Je n'ai jamais
« pu croire que vous eussiez définitivement accepté malgré

(1) Rio publia le récit de cette campagne plus tard : « *la Petite Chouannerie ou histoire d'un collège breton sous l'empire*, in-8. Paris. 1842.

« la formidable autorité du *Moniteur*. Votre acceptation
« eut été une véritable perversion.

« Ch. de Montalembert » (1).

Cette opposition lui rendit le public favorable pour la publication d'un ouvrage auquel il travaillait depuis quelques temps. La naïveté du titre est inouïe : *Essai sur l'histoire de l'esprit humain dans l'antiquité*.

Son auteur était évidemment encore très jeune. Dans son avertissement il posait la thèse suivante : « L'histoire
« s'accorde avec la psychologie pour reconnaître que dans
« la jeunesse des sociétés, l'imagination est la faculté do-
« minante, que dans leur âge mûr elle se combine avec
« l'observation, et que quand elles vieillissent l'observa-
« tion reste seule. Telle est la base de la chronologie de
« l'esprit humain, de laquelle il résulte que les diverses
« branches de nos connaissances naissent et se cultivent
« dans l'ordre suivant : la poésie et les arts, l'éloquence et
« l'histoire, la philosophie, les sciences naturelles et les
« sciences exactes » (2). Rio admettait que ce cycle ne se
produisait pas nécessairement chez tous les peuples et que
la plupart des nations ne représentaient qu'un stade de ce
développement qui se poursuivait à travers toute l'humanité.

Pour étayer cette théorie, il s'en allait bravement à travers l'histoire de la Chine, de l'Inde, de la Perse, etc., pour s'arrêter un peu plus longuement en Grèce. *La Revue Française* fit observer judicieusement : « Nous nous deman-
« dons si un tel ouvrage pouvait se faire et nous sommes
« bien tentés de répondre que non »... « il ne faut point
« chercher dans son livre des vues complètes, un vaste sys-
« tème d'idées ; mais en revanche, on y trouve des détails
« très attachants qui trahissent les amis à qui les doit
« M. Rio et qu'il en a remercié dans sa préface » (Rémusat,
Burnouf, Guigniaud)... « En dépit d'un certain air de pré-
« cipitation qui contraste avec la nature du sujet, un assez
« grand mouvement d'esprit règne dans le livre ; beau-

(1) Montalembert à Rio 1827, Rio, *Epilogue à l'Art Chrétien*, I, p. 258.

(2) Rio, *Essai sur l'histoire de l'esprit humain dans l'antiquité*, p. 7.

« coup d'idées, beaucoup de faits y passent en courant devant le lecteur et excitent son intérêt » (1).

Comme la manifestation courageuse de l'auteur, à propos de la censure, avait attiré sur lui une attention bienveillante, l'ouvrage s'écoula rapidement et une seconde édition parut. Mais en 1830, quand parut le deuxième volume, il ne trouva pas de lecteurs.

Montalembert qui était d'accord avec Rio sur le terrain religieux, essayait de l'amener à ses opinions libérales, leurs discussions commencées à Paris se poursuivaient par correspondance, Montalembert lui écrivait de Stockholm :
« N'allez pas, je vous en supplie, vous abandonner à ce
« découragement politique que Burke appelle si justement la plus funeste des maladies. N'allez pas désespérer de la cause que vous avez embrassée, et renoncer à
« des principes sacrés parce qu'une génération sans
« croyances et sans élan semble les déshonorer par le prétendu attachement qu'elle leur porte. Je le vois, vous
« êtes consterné de ce manque absolu d'enthousiasme et de
« foi politique, de ce désolant individualisme qui, depuis
« le triomphe du côté gauche, paraît prendre chaque jour
« de nouvelles forces ; mais, dites-moi, mon cher ami,
« est-ce en reculant vers le passé que vous remédiez à
« ce triste état de choses ? Est-ce en vous associant à des
« gens dont le but, la direction intellectuelle et les émotions politiques sont toutes différentes des vôtres, que
« vous espérez pouvoir rendre quelques services à votre
« pays ? Ne devez-vous pas plutôt chercher à vous mettre
« à la tête du mouvement actuel, à le maîtriser, à le diriger dans la bonne voie, à montrer que la foi religieuse
« n'est point une puissance retardatrice, que sa marche
« est moins timide, bien moins chancelante que celle d'une
« indépendance purement rationnelle ? Il n'y a pas jusqu'à l'abbé de La Mennais qui ne voie dans le mouvement actuel de la société une exécution des lois de la
« Providence. Nous qui avons les mêmes croyances que
« lui, seulement avec moins d'exclusivité, ne pouvons-nous

(1) *Revue Française*, novembre 1828, p. 299.

« pas espérer comme lui ? Pour moi, j'ai eu aussi des mo-
 « ments de désespoir et de découragement, mais j'ai su
 « vaincre mes craintes. Ma propre carrière m'inspire bien
 « peu de confiance, mais mon âme demeure inébranla-
 « blement attachée aux espérances qu'elle a conçues sur
 « l'amélioration graduelle de la société, sur la régénération
 « de l'Eglise. Pour que le catholicisme triomphe, il faut
 « qu'il ait pour alliée, pour tributaire, la liberté. Je suis
 « persuadé qu'un jour viendra où cette grande œuvre sera
 « accomplie ; mais du moins, ne la retardons pas » (1).

D'autre fois, c'était par ses amis que les idées de Montalembert parvenaient à Rio, l'un d'eux lui envoie ce compte rendu pittoresque :

« Nous avons longtemps parlé de vous mercredi, où
 « nous sommes allés, Cornudet et moi, passer une journée
 « à la campagne avec Rio. Il vous recommande bien
 « comme nous de vous raidir un peu plus contre les évé-
 « nements et d'espérer en l'avenir au lieu de vous en for-
 « ger sans cesse un terrible épouvantail. Cornudet et lui
 « se sont disputés avec acharnement au sujet de la liberté
 « religieuse. Ils étaient tous deux debout auprès d'un lac
 « tout paré de blancs nénufars, criant, tempêtant, Rio
 « frappant sans cesse la terre d'un énorme bâton qu'il te-
 « nait à la main. La dispute a fini, comme à l'ordinaire,
 « laissant chacun enraciné outre mesure dans son opi-
 « nion. Cornudet vous aura mandé sans doute le sujet de
 « la querelle ; qu'en pensez-vous ? Croyez-vous qu'une so-
 « ciété qui aurait la conviction que la religion catholique
 « est la seule véritable aurait le droit de décréter la li-
 « berté des autres cultes et l'admissibilité des dissidents
 « à toutes les places ? Croyez-vous qu'elle commettrait un
 « crime en déclarant religion d'Etat la foi qu'elle croirait
 « seule vraie ? Je vous avouerai que j'étais de l'avis de
 « Rio : il me semblait comme à lui que par cela même
 « qu'un peuple regarderait tous les autres cultes que le
 « sien comme des erreurs damnables, il aurait le droit
 « de prendre contre la contagion telle mesure que bon lui

(1) Montalembert à Rio 1828. Rio, *Epilogue à l'Art Chrétien*, I, p. 332.

« semblerait, pourvu qu'il usât de moyens légaux et non
 « sanglants. Je ne différais avec Rio que sur un point,
 « où je sais que vous avez la même opinion que lui. Je ne
 « pense pas que la religion catholique soit absolument
 « vraie, en ce sens que tous les autres cultes soient des
 « folies et des attrape-peuples. Je crois que le Christia-
 « nisme est la foi la plus pure qui ait paru dans le monde,
 « et la meilleure par conséquent ; mais qu'en général,
 « toutes les religions sont des dons et des inspirations de
 « Dieu, proportionnées aux différents degrés de civilisa-
 « tion qui les reçoivent, et qu'ainsi, chacun a sa vérité,
 « sa convenance, puisqu'elle vient d'en-haut. Je croirais
 « assez que la plupart des dogmes ne sont que des sym-
 « boles de certaines vérités qui se retrouvent dans tous
 « les cultes avec plus ou moins de lumières et de clartés,
 « selon l'état intellectuel des divers croyants » (1).

Quand Montalembert revint de Suède, il s'empressa de faire partager à Rio son enthousiasme pour la philosophie mystique allemande ; il dit à Lemarcis, après lui avoir parlé d'un livre du Père Ventura : « Toujours est-il que
 « j'aime mieux mon bon mysticisme allemand : je viens
 « de lui faire gagner une victoire ou plutôt une conquête
 « éclatante ; Rio a été tellement enchanté du peu qu'il a
 « découvert à travers mes analyses sèches et décharnées.
 « qu'il est décidé à se consacrer tout entier à cette étude
 « et au mois de mars il partira pour l'Allemagne afin de
 « s'y livrer plus complètement » (2).

Rio fut même un disciple beaucoup plus fidèle que Montalembert, car on le retrouve étudiant cette philosophie alors que Montalembert l'avait complètement abandonnée.

Mais pour l'instant, Rio va être conduit vers d'autres régions. Il avait été présenté à M. de La Ferronnays, alors ministre des Affaires étrangères qui l'attacha à son cabinet pour s'occuper du service de la presse. Il y avait peu de temps que Rio exerçait ces fonctions quand M. de La

(1) A. d'Herbelot à Montalembert, 5 juin 1829. *A. d'Herbelot. Lettres à Montalembert et à L. Cornudet*, avertissement par Lanzac de Laborie. Picard, 1908.

(2) Montalembert à Lemarcis. *Lettre inédite*, 19 décembre 1829.

Ferronnays, frappé de paralysie, dut abandonner son poste; M. de Portalis lui succéda et Rio continua ses fonctions. Mais lorsque M. de Polignac arriva au pouvoir, Rio donna sa démission; quoique légitimiste, il ne voulait pas servir un ministère dont les tendances ultras lui paraissaient dangereuses pour la France. Alors M. de La Ferronnays rétabli, et qui était nommé ambassadeur de France à Rome, lui proposa de l'accompagner en Italie. Rio accepta cette proposition charmante. M. de La Ferronnays avec sa nature toute de charme et de sagacité, avait rapidement apprécié la droiture et la richesse d'esprit de son secrétaire, des rapports d'une grande cordialité se nouèrent à l'occasion de ce voyage, il le mit en contact avec sa famille, avec son fils Albert surtout, qui devint dès lors le compagnon habituel de Rio. Le *Récit d'une sœur* (1) a fait connaître cette intimité exquise où Rio, avec l'ascendant que lui donnait son âge et sa vaste culture, ouvrait des horizons nouveaux à l'âme délicate et réceptive d'Albert de La Ferronnays.

Rio salua avec joie le jour de son départ: « Enfin, le 15 avril 1830, l'un des jours les plus heureux de ma vie, je pus, en me réveillant, m'écrier encore une fois: *Itali-iam, Itali-iam*, et croire enfin au prochain accomplissement du plus cher de mes vœux » (2). A la même date, Montalembert notait tristement: « Rio part avec les La Ferronnays pour l'Italie et l'Allemagne. Adieu donc gaieté qui me consolait un moment. Fou rire qui m'inspirait l'oubli et le mépris de mes ennuis! momens ravissans de sympathies en littératures, en philosophie et en politique » (3).

C'était pour Rio le début d'une existence singulièrement errante où il trouvera finalement sa voie véritable. A travers Pise et Florence, les voyageurs s'acheminèrent vers Rome. Dès ce premier contact avec l'art italien, Rio fut choqué du peu d'attention que l'on accordait aux œuvres d'art d'une inspiration purement chrétienne: « les trans-

(1) Voir Mme Craven. *Récit d'une sœur*, 2 vol. in-12, 1911. 52^e éd.

(2) Rio, *Epilogue à l'Art Chrétien*, t. I, p. 335.

(3) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

« ports d'enthousiasme ne commençaient, dit-il, que quand
« on rencontrait la collaboration néfaste de Jules Romain.
« Tel était l'inévitable point de vue auquel on était con-
« traint de se placer pour passer en revue les richesses
« artistiques qui s'offraient partout aux regards et qui se
« succédaient trop rapidement pour laisser à l'esprit la
« liberté de la critique comparative. J'usai cependant de
« cette liberté en voyant les peintures des catacombes et
« certaines madones miraculeuses, objets d'un culte immé-
« morial, comme la Vierge dite de saint Luc, dans l'église
« de Saint-Jean-de-Latran. Ce fut là comme le premier
« rayon de lumière qui vint éclairer vaguement, à travers
« bien des ténèbres, mon horizon esthétique, et qui me fit
« entrevoir la possibilité de construire l'histoire de l'art
« chrétien sur un plan qui ferait dépendre son progrès de
« l'intensité de l'inspiration bien plus que de la perfection
« de la science » (1).

Il lui fallait encore bien des travaux et des voyages avant de mettre en place même une ébauche de ce projet. En quittant Rome, il gagna Venise : « Mais nulle impres-
« sion, pas même celle de Rome, ne peut se comparer à
« celle que fit sur moi la ville de Venise, et je puis dire
« qu'en écrivant, trente-cinq ans plus tard, mon chapitre
« sur l'école vénitienne, je n'avais pas besoin de recourir
« à des moyens artificiels pour ressusciter en moi mon en-
« thousiasme du premier jour, enthousiasme qui, dans ce
« long intervalle, ne se démentit pas un instant » (2). Puis il séjourna à Munich où il entra en relation avec Schelling, Baader et Görres, là il reçut un appel enthousiaste de Montalembert qui lui disait : « Ne faites pas la
« folie de rester en Allemagne, revenez parmi nous, parmi
« vos amis ; une bannière sacrée est levée parmi nous ; la
« main même de nos ennemis l'a plantée. Rallions-nous
« autour d'elle, heureux de pouvoir le faire aujourd'hui
« sans restriction et sans crainte de soupçons injurieux.
« La pensée de la sainte et sublime destinée du catholi-

(1) Rio, *Epilogue à l'Art Chrétien*, t. I, p. 339.

(2) Rio, *Epilogue à l'Art Chrétien*, t. I, p. 349.

« cisme me console de tout, me rassure et me fortifie sur
« tout.

« Quant à l'Irlande, j'en suis enthousiasmé. Elle a dé-
« passé mon attente, j'en ai la tête tournée. Je vis dans
« une alternative perpétuelle de bonheur et d'admiration,
« et ne suis plus le même homme. J'ai puisé ici une vie
« nouvelle ; l'air que je respire me donne une force, une
« ferveur, une énergie que je ne me suis jamais connues...

« Que devient M de la Ferronays et sa famille ? Encore
« une fois soyez, je ne dirai pas prudent, mais fidèle à
« vos devoirs, à ceux que vous imposent vos plus vieilles
« et chères croyances.

« Montalembert » (1).

On était au lendemain de la Révolution de juillet, M. de La Ferronays venait de donner sa démission, le sort de Rio était incertain, il rentra à Paris pour le fixer. M. Guizot le reçut avec une grande bienveillance et décida ainsi de son avenir : « On promettait de n'exiger de moi aucun
« travail qui eût trait à la politique intérieure ou exté-
« rieure du nouveau gouvernement, et on m'autorisait à
« y substituer un ouvrage quelconque de longue haleine,
« que je composerais en France ou en pays étranger, sui-
« vant les exigences du sujet ou mes propres convenan-
« ces » (2).

Une fois cette affaire réglée, Rio fut tout à l'accueil que lui réservait Montalembert, le passage suivant donne une idée de la vie débordante qu'il apportait :

« A peine commençais-je à revenir sur l'eau », dit Montalembert après la rédaction laborieuse d'un article, « qu'est survenu ce bon M. Rio, tout fraîchement arrivé
« de Venise, Munich et Strasbourg, chargé d'un inépuisa-
« ble budget d'aventures romanesques, de souvenirs Ro-
« mains, Vénitiens, Tyroliens, Viennois, Bavarrois, et sur-
« tout de richesses philosophiques et théologiques. Vous

(1) Montalembert à Rio, 29 octobre 1830. Rio, *Epilogue à l'Art Chrétien*, t. I, p. 369.

(2) Rio, *Epilogue à l'Art Chrétien*, t. I, p. 381.

« concevez qu'il y a de quoi déranger l'économie de la vie
« la mieux distribuée et bien plus encore de la mienne » (1).

Au bout de six mois, Rio parlait de nouveau de repartir pour l'Italie : « Déjeuner avec Léon Cornudet et Rio, écrit
« Montalembert, qui part, et dont le départ m'afflige profondément tant il exerce sur moi une influence égayante
« et heureuse » (2).

Rio était avec A. de La Ferronnays à Florence quand les trois pèlerins de l'*Avenir* y passèrent ; ils insistèrent auprès de Rio pour qu'il les rejoignit à Rome, ce qui eut lieu peu après, pendant quelques temps Rio et Albert vinrent même s'installer sous le même toit que La Mennais et Montalembert.

Ces jeunes gens mettaient à profit leur séjour pour étudier ensemble Rome chrétienne. Montalembert raconte fidèlement leurs explorations ainsi le 29 janvier : « course
« avec Rio, La Ferronnays, l'abbé Martin et M. Desfoyères
« à Saint-Sébastien fuori le mure, dont c'est aujourd'hui
« la fête patronale ». « Nous avons trouvé l'antique et
« vénérable Basilique complètement abandonnée et dans
« la solitude la plus entière. Ce n'est rien auprès des catacombes, qui sont au-dessous de l'église et des terrains
« environnans. Ce lieu le plus saint et le plus glorieux
« de la chrétienté, ce berceau sanglant de notre foi, refuge
« et tombeau à la fois de tant d'innombrables martyrs, ce
« temple de la gloire chrétienne élevée à son plus haut
« point, cette antique demeure, ce glorieux palais des premiers papes est dans l'état d'abandon le plus honteux.
« Cela m'a navré le cœur ! les malheureux prêtres qui
« nous conduisaient ne savaient vraiment rien nous dire,
« rien nous montrer, hormis des tombeaux vides et croûlans ; c'est par hasard seulement que nous avons pu découvrir l'escalier de marbre usé, arrondi par les pas des
« chrétiens qui les montaient pour aller au martyre ou
« des pèlerins qui venaient vénérer leurs traces ; j'ai
« baisé avec transport cette pierre immortelle. Il a fallu

(1) Montalembert à Lemarcis. *Lettre inédite*, 12 janvier 1831.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 17 juillet 1831.

« pour me consoler que l'abbé Martin me racontât les belles cérémonies que l'on célèbre encore lorsqu'on va à la recherche des corps des bienheureux martyrs enfouis dans ces catacombes... De Saint-Sébastien nous avons été à la tour de Cecilia Metella située un peu plus loin vers la route Appienne. J'étais préparé à quelque chose d'admirable et je n'ai pas été désappointé. Ce délicieux et sublime monument d'amour conjugal si simple et si grandiose vieux de plus de deux mille ans, entouré des ruines d'une forteresse crénelée du Moyen Age... Cette union intime de la grandeur romaine et de la grandeur chrétienne tout cela m'a profondément ému. Et puis ce ciel enfin si bleu et si pur, les montagnes de Tibur et de Tusculum dans le lointain, cette vaste plaine de la campagne de Rome, le cirque de Mayence où les chrétiens venaient mourir et d'où on portait leurs corps aux catacombes qui s'étendent au-dessous de ce même cirque, le temple de la Fortune Muliebre élevé au lieu où Veturia arrêta Coriolan ; voilà une réunion admirable et unique. Pour la première fois, Rome m'a saisi et a vaincu tous mes préjugés défavorables. La réalité a égalé, sinon dépassé, mon imagination et cependant celle-ci était depuis longtemps amoureuse de ce tombeau, à cause de ces vers si beaux et si déchirans de Childe Harold :

There is a stern round Tower of other days, etc.
Perchance she died in youth, etc. (1).

... « Retour à pied avec Rio : nous entrons à l'église Sainte-Marie dite « Domine quo vadis », restaurée à la

(1) BYRON, *Childe Harold's Pilgrimage*, Canto IV.

XCIX.

There is a stern round tower of other days
Firm as a fortress, with its fence of stone,
Such as an army's baffled strength delays
Standing with half its battlements alone,
And with two thousands years of ivy grown
The garland of eternity, where wave
The green leaves over all by time o'erthrown;
What was this tower of strength? within its cave
What treasure lay so lock'd, so hid? — A woman's garbe.

CII.

Perchance she died in youth : it may be, how'd
With woes far heavier than the ponderous tomb

« moderne en 1737, mais bâtie en mémoire d'une des traditions les plus poétiques et les plus touchantes de notre foi » (1).

Un autre jour il raconte : « la charmante promenade avec Rio et Albert, au couvent de Saint-Onufre, dernier refuge du Tasse » (2). Ensemble ils assistent à la « charmante et populaire cérémonie de la bénédiction des chevaux pour la fête de Saint-Antoine. Scène touchante et tout à fait catholique : mélange des équipages pompeux, empanachés, du prince romain avec l'humble bourrique du paysan. Intérêt et respect du peuple tant sur la place que dans l'église où ils s'expliquent les uns aux autres les fresques qui représentent la vie de saint Antoine » (3). On ne peut citer tous les récits de leurs promenades qui avaient pour but des églises et des couvents, parfois des ruines antiques qu'ils appréciaient peu : « Je scandalise tout le monde par mes jugements sur Rome, dit Montalembert, et mon goût en architecture » (4). Ils visitent d'innombrables Musées, Palais, Galeries, l'ouvrage de Rio nous donnera leurs opinions en peinture. Signalons pourtant leur visite à Overbeck qui encouragea Rio dans son étude de l'art chrétien ; après avoir décrit un tableau de Veith, Montalembert note : « J'ai été encore bien plus ému en allant avec Rio et les comtes O . . . et Rzewuski à l'atelier d'Overbeck... c'est le Pérugin ressuscité, ou plutôt c'est un composé de ce qu'il y a de plus pieux et de plus délicat dans le Pérugin, Fra Angelico de Fiesole, Fra Bartolommeo et ce Lorenzo Lotto qui alla mourir à Lorette en peignant un tableau de la Vierge, afin d'être oc-

That weigh'd upon her gentle dust, a cloud
Might gather o'er her beauty, and a gloom
In her dark eye, prophetic of the doom
Heaven gives its favourites — early death; yet shed
A sunset charm around her, and illumine
With hectic light, the Hesperus of the dead,
Of her consuming cheek the autumnal leaf-like red.

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*. 20 janvier 1832.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*. 7 février 1832.

(3) MONTALEMBERT, *Journal inédit*. 22 janvier 1832.

(4) MONTALEMBERT, *Journal inédit*. 23 janvier 1832.

« cupé d'elle à ses derniers instants. Et c'est l'homme en
 « lui-même qui est admirable à part de tous ses ouvrages.
 « Une tête d'une pureté et d'une expression ravissante, ex-
 « primant tout ce qu'il y a dans la piété la plus austère et
 « plus élevé, une beauté de saint » (1).

Au mois d'avril, Montalembert accompagna A. de La Ferronays et Rio à Naples. Ils entreprirent de faire la route à pied :

« La première journée fut délicieuse. Le temps était
 « beau et le paysage encore plus. Chacun de nous portait
 « son volume de Dante, et, chemin faisant, nous nous
 « lisions alternativement à haute voix, en reprenant le
 « poème à l'endroit où nous nous étions arrêtés dans no-
 « tre lecture commune avec l'abbé de La Mennais, c'est-
 « à-dire au commencement du *Purgatoire* que je lisais ce
 « jour-là pour la première fois. Je me souviens encore de
 « la couleur du ciel, de la couleur qui venait de traverser
 « notre chemin, de la perspective lointaine et du chant
 « lointain qui venait de frapper nos yeux et nos oreilles
 « quand mon compagnon se mit à lire, sur un ton de re-
 « cueillement attendri, les premiers vers du huitième
 « chant, qui ne devraient jamais être lus qu'en pleine mer
 « ou en pleine campagne, à la portée d'une cloche de vil-
 lage :

Era già l'ora che volge il disio
 Ai naviganti, e intenerisce il core
 Lo di c'han detto ai dolci amici addio,
 E che lo novo peregrin d'amore
 Punge, se ode squilla di lontano
 Che paia il giorno pianger che si muore (1).

« Il restait encore assez de jour pour lire, avec toute la
 « lenteur qu'exigeait ma trop récente initiation, les deux

(1) MONTALEMBERT, *Journal*, 4 février 1832, LECANUET, *Montalembert*, t. I, p. 300.

(2) DANTE, *Purgatorio*, VIII, 1-16. « Déjà c'était l'heure qui tourne vers la terre les regrets des navigateurs, et qui attendrit leurs cœurs à la pensée du moment où ils dirent adieu à leurs doux amis; l'heure qui blesse d'amour le nouveau pèlerin, s'il entend de loin la cloche qui semble pleurer le jour près de mourir. » Traduction Ozanam.

« ou trois chants suivants jusqu'à cette belle paraphrase
« de l'oraison dominicale :

O padre nostro che nei cieli stai, etc.

« beillé et courte prière qui semblait faite tout exprès pour
« des voyageurs fatigués ; car nous l'étions à tel point
« qu'en arrivant à notre première étape, nous sacrifiâmes
« toutes les riantes perspectives d'un voyage pédestre pour
« nous embarquer humblement sur un prosaïque voiturin
« avec deux moines franciscains qui allaient prêcher une
« mission dans les Abruzzes, sans autre bagage que leurs
« bréviaires et quelques sermons manuscrits ». Ils s'ar-
rêtèrent au mont Cassin, puis gagnèrent Naples : « J'ai été
« moins ébloui que je ne croyais l'être » dit Montalembert... « Tout est matière ici, on ne lit sur les visages
« innombrables qu'on rencontre aucun sentiment, au-
« cune idée, rien que des sensations. » Autre déception à
« Baïes : « Nous visitons tous les débris qu'il y a à voir »...
« Tout cela ne fait que fort peu d'impression sur mon
« âme anticlassique. » Peu à peu, en allant à Amalfi, le
charme des environs le gagne, il entreprend des « courses
gothiques avec Rio » et conclut : « Je rétracte tout ce que
« j'ai dit ou pensé sur Naples relativement aux arts :
« c'est sans contredit de toutes les villes d'Italie que j'ai
« vues, celle qui offre le plus d'intérêt sous le rapport
« gothique : la dévastation de la prétendue renaissance
« y a été infiniment moins sensible que partout ail-
« leurs » (1).

Montalembert laissa Rio auprès des La Ferronnays pour retourner auprès de La Mennais ; les deux jeunes amis se rejoignirent en juillet à Venise et accompagnèrent La Mennais à Munich.

A propos de ce second séjour, Rio constata combien l'influence de Montalembert avait été heureuse pour son développement esthétique ; il rappelle que la première fois qu'il vint en Allemagne : « je scandalisai Sulpice Boisserée

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 1^{er}, 5, 15 mai 1832.

« en lui disant que pendant dix années de séjour dans la
« capitale de la France, je n'avais même pas eu la pensée
« de visiter la Sainte-Chapelle. » « Quand je revins à Mu-
« nich, en 1832, j'étais beaucoup moins indigne de l'im-
« portance qu'il semblait attacher à ma conversation. Non
« seulement j'avais réparé, dès le lendemain de mon re-
« tour à Paris, l'omission scandaleuse dont je m'étais
« rendu coupable en ne visitant pas la Sainte-Chapelle,
« mais je me laissai persuader par mon ami M. de Monta-
« lembert, que le roman de *Notre-Dame de Paris* était un
« appel adressé, sous la forme la plus séduisante, à ce qui
« restait encore de susceptibilité esthétique dans le sen-
« timent national. » « Ce fut lui qui me fit visiter, en
« 1832, les vieux cloîtres de Rome devant la plupart des-
« quels j'avais passé dédaigneusement en 1830 » (1).

Rio alla ensuite, au début de 1833, en Angleterre ; puis il accompagna Montalembert dans la dernière visite qu'il fit à La Mennais et nous les voyons de nouveau ensemble à Cologne le 24 août 1833. Ils visitèrent les bords du Rhin, après quoi Rio resta à Munich, ensuite à Francfort pour travailler, tandis que Montalembert était tantôt auprès de lui, tantôt parcourait l'Allemagne afin de recueillir des documents pour l'*Histoire de sainte Elisabeth*. Il s'y attardait encore lorsque Rio retourna en Angleterre, où fut célébré son mariage avec Miss Jones of Lanarth, le 5 février 1834. Sa femme s'intéressait autant que lui à l'art chrétien, elle aimait les voyages ; il fit donc avec elle un troisième voyage en Italie et vint enfin rédiger en France son ouvrage : « Je l'écrivais, dit-il, à Saint-Germain, pendant
« l'été de 1835, dans une charmante maison située tout
« près de la terrasse et dont les fenêtres, ouvertes sur un
« ravissant paysage, donnaient à l'œil des distractions que
« l'esprit ne pouvait pas toujours s'empêcher de partager.
« C'est là que je lisais à M. de Montalembert, le plus sym-
« pathique et le plus assidu de mes visiteurs, les portions
« de mon manuscrit que je savais être le plus en harmonie

(1) Rio, *Epilogue à l'Art chrétien*, t. II, p. 246, 247.

« avec ses impressions personnelles, qui n'étaient pas tous les jours l'écho des miennes » (1).

En juillet 1836, parut cet ouvrage intitulé : *De la Poésie Chrétienne, dans son principe, dans sa matière et dans ses formes. Forme de l'art. Peinture*, par A. F. Rio, édité à Paris chez Debécourt, un volume in-8°. Ce titre singulier est dû aux théories allemandes où Rio avait puisé ses premières idées sur l'esthétique. Dans ses nombreux séjours en Allemagne, Rio était entré en rapport avec Görres, l'ancien directeur du *Mercure du Rhin*, avec son fils G. von Görres ; il avait vu souvent Schelling, Baader, le baron de Moy, l'abbé Döllinger. Il avait lu un grand nombre d'ouvrages allemands, il mentionne entre autre : les lettres sur l'Italie de Goethe, les romans de Tieck, les œuvres de Frédéric Schlegel, quelques fragments de Hamann, Jacobi, Stollberg. Mais ceux qui marquèrent en lui furent Jean-Paul Richter, Schelling et Baader. Il lut la plupart des ouvrages de Jean-Paul, il fut enthousiasmé par son roman de la *Loge invisible* et surtout par sa conception du romantisme : « La manière dont il expliquait la révolution qui avait fait éclore la poésie romantique, équivalait à une sorte de profession de foi ; car il disait que l'empreinte du christianisme était si fortement marquée sur cette poésie, qu'on aurait pu tout aussi bien l'appeler poésie chrétienne. Selon lui, le christianisme avait été une sorte de jugement dernier qui avait porté une sentence de mort contre le vieux monde du paganisme et des sens, et avait inauguré à sa place, le monde des esprits. On se figurerait difficilement, à moins d'avoir lu ses œuvres, la fécondité et l'originalité des aperçus que lui fournissait ce point de départ. Il faut voir, dans son *Introduction à l'esthétique*, à quelle hauteur de vues il pouvait s'élever, grâce à cette initiation spontanée, tout incomplète qu'elle était ». Il y a des hommes, dit-il « dans lesquels l'instinct divin parle plus haut et plus clairement que dans d'autres, et qui en obéissant

(1) Rio, *Epilogue à l'Art chrétien*, t. II, p. 274.

« à cet instinct, s'élèvent à une vue d'ensemble de l'une
 « et de l'autre sphère. C'est dans ces conditions que rayon-
 « nent pour eux l'harmonie et la beauté des deux mondes,
 « de manière à n'en faire qu'un seul tout, et voilà le
 « génie ; et la réconciliation entre les deux mondes, voilà
 « ce que j'appelle l'idéal » (1).

Rio ne semble pas avoir creusé très profondément la métaphysique de Schelling, mais il retint sa théorie sur l'art :

« Il est juste de reconnaître qu'au point de vue de la
 « spéculation philosophique, nul écrivain moderne, avant
 « Schelling, n'avait assigné à l'art un rôle si transcendant.
 « Il va jusqu'à dire que l'art est la seule révélation pro-
 « prement dite, en y mettant toujours pour condition l'in-
 « conscience de celui qui en est l'organe. Selon lui, le véri-
 « table artiste est poussé à la production presque malgré
 « lui, et ainsi que l'homme du destin ne fait pas ce qu'il
 « veut, mais qu'il est instrument d'une force supérieure,
 « ainsi l'artiste, quelque plein qu'il soit d'idées, semble
 « placé sous l'influence d'un pouvoir qui l'oblige d'expri-
 « mer des choses qu'il ne comprend pas lui-même entière-
 « ment, et dont la signification est infinie. Le génie n'est ni
 « l'activité aveugle, ni l'activité agissant avec conscience ;
 « il est plus haut et les comprend toutes deux. Ce qui, dans
 « l'art, appartient à cette dernière, ce qui est exercé avec
 « connaissance et réflexion, est la partie technique, qui
 « peut être apprise et enseignée, tandis que ce qui en ap-
 « partient à la première est spontané et ne peut être en-
 « seigné ni acquis : c'est la poésie de l'art. » (*Système de*
 « *l'idéalisme transcendantal*) (2).

(1) Rio, *Epilogue à l'Art chrétien*, t. II, p. 209. Citation traduite de Jean-Paul : « *Vorschule der Aesthetik* : Wenn es aber Menschen gibt, in welchen der Instinkt des göttlichen deutlicher und lauter spricht als in andern — wenn er ihnen das Irdische anschauen lehrt (anstatt in andern das Irdische ihn) — wenn er die Ansicht des ganzen gibt und beherrscht, so wird Harmonie und Schönheit von beiden Welten widerstrahlen und sie zu einem ganzen machen, da es vor dem göttlichen nur Eins und keinen Widerspruch der Theile gibt. Und das ist der Genius und die Aussöhnung beider Welten, ist das sogenannte Ideal. » (Program III, parag. 15. Das geniale Ideal.)

(2) Rio, *Epilogue à l'Art chrétien*, p. 216, t. II, traduction des pas-

Rio admira aussi beaucoup le discours de Schelling sur les rapports des beaux-arts et de la nature ; il en retint cette pensée : « Puisque chaque âge a son inspiration, n'est-il pas permis d'espérer que notre temps aura aussi la sienne, maintenant que tout annonce une entière rénovation, à une époque qui a vu naître un monde nouveau et qui doit être jugée d'après une toute autre mesure, une mesure plus grande, qu'aucune époque précédente ? Ce même sentiment, auquel la nature et l'histoire se révèle lent de nos jours plus vivantes, n'est-il pas fait pour rendre à l'art aussi une vie nouvelle ? Une foi nouvelle, un savoir nouveau peuvent seuls donner à l'art rajeuni une activité féconde en merveilles semblables à celle des siècles passés. Un Raphaël en tout pareil à celui de l'histoire ne reviendra pas ; mais il pourra être donné à

sages suivants de Schelling : « So, wie der Künstler unwillkürlich, und selbst mit innerem Wiederstreben zur Produktion getrieben wird » (daher bei den Alten die Aussprüche : pati Deum usw, daher überhaupt die Vorstellung von Begeisterung durch fremden Anhauch) ebenso kommt auch das Objektive zu seiner Produktion gleichsam ohne sein Zutun d. h. selbst bloss objektiv, hinzu. Ebenso wie der verhängnisvolle Mensch nicht vollführt, was er will, oder beabsichtigt, sondern was er durch ein unbegreifliches Schicksal, unter dessen Einwirkung er steht, vollführen muss; so scheint der Künstler so absichtswoll er ist, doch in Ansehung dessen, was das eigentliche Objektive in seiner Hervorbringung ist, unter der Einwirkung einer Macht zu stehen, die ihn von allen andern Menschen absondert, und ihn Dinge auszusprechen oder darzustellen zwingt, die er selbst nicht vollständig durchsieht, und deren Sinn unendlich ist »... « Wenn wir in der einer jener beiden Tätigkeiten, des bewussten nämlich das suchen müssen, was insgemein Kunst genannt wird, was aber nur der eine Teil derselben ist, nämlich dasjenige an ihr was mit Bewusstsein, Überlegung und Reflexion ausgeübt wird, was auch gelehrt und gelernt, durch Überlieferung und durch eigne Übung erreicht werden kann, so werden wir dagegen in dem Bewusstlosen, was in die Kunst mit eingelit, dasjenige suchen müssen, was an ihr nicht gelernt, nicht durch Übung, noch auf andere Art erlangt werden, sondern allein durch freier Gunst der Natur angeboren sein kann, und welches dasjenige ist, was wir mit einem Wort die Poesie in der Kunst nennen können. » Schellings Werke Leipzig 1907. Band II. Seite 291, 292. *System des transzendentalen Idealismus*.

On peut constater que les traductions de Rio sont loin d'être littérales, c'est plutôt un résumé de la pensée de Schelling, telle que Rio l'envisageait.

« un autre Raphaël d'exprimer, avec une même originalité
« la beauté suprême » (1).

Rio saluait avec joie cette promesse d'un renouveau de l'art chrétien, mais s'il recueillait volontiers la pensée de Schelling, quand il traite de la théorie de l'art, il n'admettait pas ses appréciations des œuvres d'art existantes :
« Ce qui manquait essentiellement à Schelling, dit Rio,
« c'était l'étude comparative des anciennes écoles et des
« œuvres qui en étaient sorties..., il en était encore à re-
« garder la Niobé comme le dernier mot de l'art antique,
« et le siècle des Médicis comme celui qui avait le mieux
« réalisé l'art moderne » (2).

Rio eut de longues conversations avec Baader, dont il dit :
« Avec cette prédilection pour les auteurs mystiques,
« jointe à une imagination qui découvrait les rapports les
« plus inattendus entre le monde visible et le monde invi-
« sible, on comprend que Baader ait eu la clef de plus
« d'un sanctuaire qui restait fermé aux regards profanes...
« Ce fut seulement alors que je compris toute l'import-
« lance du mysticisme dans l'histoire de l'art chrétien et
« plus particulièrement dans l'histoire de l'école ombrienne

(1) Rio, *Epilogue à l'Art chrétien*, t. II, p. 226, citation du passage suivant de Schelling :

« Verschiedenen Zeitaltern wird eine verschiedene Begeisterung zu-
« teil. Dürfen wir keine für diese Zeit erwarten, da die neue Welt, wie
« sie teils schon äusserlich, teils innerlich und im Gemüt vorhanden
« ist, mit allen Masstäben bisheriger Meinung nicht mehr gemessen wer-
« den kann, alles vielmehr laut grössere fordert und eine gänzliche Er-
« neuung verkündet? Sollte nicht jener Sinn dem sich Natur und Ge-
« schichte lebendiger wieder aufgeschlossen, auch der Kunst ihre gros-
« sen Gegenstände zurückgeben? Aus der Asche des Dahingesunkenen
« Funken ziehen, und aus ihnen ein allgemeines Feuer wiederanfa-
« chen wollen, ist eitle Bemühung. Aber auch nur eine Veränderung,
« welche in die Ideen selbst vorgeht, ist fähig, die Kunst aus ihrer
« Ermattung zu erheben, nur ein neues Wissen, ein neuer Glaube ver-
« mögend, sie zu der Arbeit zu begeistern, wodurch sie in einem ver-
« jüngten Leben eine der vorigen ähnliche Herrlichkeit offenbart.
« Zwar eine Kunst, die nach allen Bestimmungen dieselbe wäre wie
« die der früheren Jahrhunderten, wird nie wieder kommen; denn nie
« wiederholt sich die Natur. Ein solcher Raphael wird nicht wieder
« sein aber ein anderer, der auf eine gleich eigentümliche Weise, zum
« Höchsten der Kunst gelangt ist. » Schellings Werke. B. III, s. 423,
424. *Über das Verhältnis der bildenden Künste zu der Natur.*

(2) Rio, *Epilogue à l'Art chrétien*, t. II, p. 227.

« qui m'était complètement inconnue en 1830, mais dont
« le berceau avait été pour moi un but de pèlerinage en
« 1832 » (1).

Après avoir longuement réfléchi à ces diverses théories
« je parvins enfin, dit Rio, à trouver un titre qui répon-
« dait à mes exigences, mais qui se ressentait un peu trop
« des habitudes synthétiques contractées dans le com-
« merce des trois génies de premier ordre, dont l'horizon
« intellectuel était trop disproportionné au mien » (2).

Les influences allemandes expliquent donc le titre mal-
heureux que Rio donna à son ouvrage ; il leur doit aussi
un certain état d'esprit qui le portait à apprécier dans une
œuvre d'art l'inspiration, l'idée par dessus tout et à négli-
ger les qualités techniques. Il faut d'ailleurs constater qu'il
n'emprunta à Jean-Paul, Schelling et Baader que les élé-
ments qui cadraient avec sa nature ; à leur contact, il prit
conscience de certaines tendances qui étaient déjà siennes.

Sa personnalité se manifeste dans la méthode qu'il mit
en pratique pour amasser les éléments de son travail, et
qu'il fixa lui-même peu à peu ; revenant plus tard sur ses
début, il dit : « La seule chose qui se présenta bien net-
« tement à mon esprit, c'était la nécessité d'étudier les
« œuvres d'art comme on étudierait une langue nouvelle
« dont on ignorerait les combinaisons grammaticales, et
« dont malgré cette ignorance, on aurait l'ambition d'ap-
« prendre le génie. Or, je savais que le plus grand obs-
« tacle à cette appréciation, dans les études esthétiques,
« comme dans les études philosophiques, est la routine ». En conséquence, il décida de ne suivre que ses impressions
personnelles. « Ma manière de les recueillir et de les or-
« donner, était l'inverse de celle que j'avais vu pratiquer
« par tous les voyageurs dont l'initiation n'était pas plus
« avancée que la mienne. Au lieu de puiser, comme eux,
« à des sources suspectes, une instruction superficielle et
« non assimilée, je procédais par voie de conjecture, et je

(1) Rio, *Epilogue à l'art chrétien*, t. II, p. 237, 238.

(2) *Id.*, p. 241.

« laissais à l'expérience dont je m'enrichissais tous les
 « jours le soin de rectifier mes erreurs. » Cette expérience,
 il allait la recueillir non seulement dans les grandes villes
 italiennes, mais jusque dans les villages, les monastères
 écartés, s'il avait quelque espoir d'y découvrir une fresque
 ou un tableau primitif, revenant plusieurs fois sur les
 mêmes lieux. En même temps, pour bien comprendre les
 œuvres de ces peintres anciens, il chercha à se rendre
 compte de l'ambiance où ils avaient vécu ; ainsi, lorsqu'il
 étudia l'école vénitienne, il dit : « Cette histoire, telle que
 « je cherchais à la comprendre, ne se bornait pas à la série
 « des événements, extérieurs ou intérieurs, consignés dans
 « les annales officielles de la République, et reproduits,
 « plus ou moins prosaïquement, par des historiens sans
 « vocation ; non, ce que je cherchais avant tout, c'était
 « l'histoire des grandes inspirations religieuses et patrio-
 « tiques dans leur rapport avec le travail que j'avais en
 « vue, et pour cela je devorais indistinctement toutes les
 « chroniques sur lesquelles je pouvais mettre la main » (1).

Enfin, il était animé d'une foi rayonnante qui exultait
 quand il se trouvait en présence d'un chef-d'œuvre des
 âges chrétiens.

Pour se rendre compte de ce qu'il y avait d'original dans
 ses vues, il faut se rappeler quelle était l'opinion courante
 sur les peintres italiens. Quand Rio arriva en Italie, on lui
 recommanda, comme le guide le plus sûr, Cochin, qui esti-
 mait que l'école Bolonaise avait porté la peinture « au plus
 haut degré de perfection ».

A Rome, que Chateaubriand venait de quitter, on était
 encore imbu de ses opinions ; il les a exprimées dans le
Génie du Christianisme, quand il a voulu caractériser le
 fruit de l'inspiration religieuse en peinture : « Lorsqu'on
 « entend soutenir que le Christianisme est l'ennemi des
 « arts, on demeure muet d'étonnement, car à l'instant
 « même on ne peut s'empêcher de se rappeler Michel-
 « Ange, Raphaël, Carrache, Dominique, Le Sueur, Pous-

(1) Rio, *Epilogue à l'Art chrétien*, t. II, p. 66.

« sin, Coustou, et tant d'autres artistes, dont les seuls
« noms rempliraient des volumes » (1).

Rio, qui ne souscrivait pas à cet idéal, lui en voulait aussi du dédain qu'il professait pour l'école d'Overbeck, car Chateaubriand disait alors, ce qu'il écrivit plus tard dans les *Mémoires d'Outre Tombe* : « Une association de
« peintres allemands a entrepris de faire remonter la peinture au Pérugin, pour lui rendre son inspiration chrétienne. Ces jeunes néophytes de saint Luc prétendent
« que Raphaël, dans sa seconde manière, est devenu païen et que son talent a dégénéré. Soit ; soyons païens comme
« les vierges raphaéliques ; que notre talent dégénère et
« s'affaiblisse comme dans le tableau de la Transfiguration. Cette erreur honorable de la nouvelle école n'en est
« pas moins une erreur » (2).

Cependant déjà, chez quelques isolés, une autre mentalité avait commencé à poindre. A la fin du XVIII^e siècle, Séroux d'Agincourt s'était intéressé à la peinture italienne avant Raphaël, ainsi que le prouve son ouvrage *l'Histoire de l'Art d'après les monuments*, publiée en 1823, après sa mort, par les soins de ses amis. Il avait inspiré la tentative d'Astaud de Montor, qui avait réuni à Paris en 1808 des tableaux des XII^e, XIII^e, XIV^e siècles et avait fait précéder le catalogue des « *Considérations sur l'état de la Peinture en Italie dans les quatre siècles qui ont précédé celui de Raphaël* » par un membre de l'Académie de Cortone. Dans l'introduction, il expliquait son point de vue : « On parle
« de Raphaël à nos jeunes artistes comme du peintre qui
« a le plus honoré le XVI^e siècle. On rend à ce grand génie
« toute la justice qu'il mérite ; mais pourquoi ne pas leur
« apprendre et leur démontrer que, quatre siècles avant
« Raphaël, on avait su déjà mettre de la grâce dans les

(1). CHATEAUBRIAND, *Génie du Christianisme*, 3^e partie, liv. I, chap. III.

(2) CHATEAUBRIAND, *Mémoire d'Outre Tombe*, édition Garnier, t. V, p. 31, 3^e partie, liv. XII.

(3) Sur Séroux d'Agincourt voir : M. Lamy : « La découverte des Primitifs Italiens au dix-neuvième siècle : Séroux d'Agincourt et son influence sur les collectionneurs critiques et artistes Français ». *Revue de l'Art Ancien et Moderne*, mars 1921.

« compositions... » « Raphaël n'est pas tombé tout à coup du ciel pour honorer le siècle de Jules II et de Léon X. Son talent est l'addition de tous les talents qui avaient existé précédemment. »

Stendahl semble un instant pressentir la beauté des primitifs quand il dit : « Je sens que mon cœur déserte les arts de Bologne. Lisant le Dante uniquement et avec amour, je ne pense plus qu'aux hommes du xiv^e siècle, simples et sublimes, du moins par la force des passions et par l'esprit. L'élégance de l'école de Bologne, la beauté grecque et non italienne des têtes du Guide commencent à me choquer comme une sorte de profanation. Je ne puis le dissimuler, j'ai de l'amour pour le moyen âge italien » (1).

Mais ce n'est dans l'œuvre de Stendahl qu'un éclair bien fugace. Barbier, au contraire, ouvre la génération de ceux qui penseront que « Dante est un admirable cicerone à travers l'Italie, et l'Italie est un beau commentaire du Dante » (2) ; au Campo Santo, en regardant les fresques qui interprètent la Divine Comédie, il entend Orcagna lui dire :

Heureux l'homme qui vit et qui meurt solitaire !
Enfant tel est mon œuvre et l'immense mystère
Que mon doigt monacal a tracé sur ce mur.
La forme en est sévère et le contour est dur
Mais j'ai fait de mon mieux, j'ai peint de cœur et d'âme
La grande vérité dont je sentais la flamme ;
Et comme un jardinier qui bêche avec amour,
Sur mon pinceau courbé, j'ai sué plus d'un jour :
Puis quand j'ai vu tomber la nuit sur ma palette
J'ai croisé les deux bras, et reposant la tête
Sur le coussin sculpté de mon sacré tombeau,
Comme mes grands amis, Dante et le Giotto
J'ai fermé gravement mon œil mélancolique.
Et je me suis endormi, vieux peintre catholique,
En pensant à ma ville, et croyant fermement
Voir mon œuvre et ma foi vivre éternellement (3).

(1) STENDAHL, *Rome, Naples, Florence*, 3^e éd. Paris, 1826, t. II, p. 123.

(2) J.-J. AMPÈRE, « Voyage Dantesque ». *Revue des Deux Mondes*, 5 nov. 1839, p. 536.

(3) BARBIER, *Il Pianto*. Paris, 1833. Le Campo Santo. Voir M. Lamy : « Dante, guide des Romantiques français en Italie ». *Revue de l'Art*. Décembre 1924 ; remarquer cependant que la plupart des ouvrages dont il est question ont paru après le livre de Rio.

Dès la première page du livre de Rio, on distingue l'atmosphère dans laquelle il se place pour entreprendre l'étude de la peinture chrétienne en Italie. « C'est là », dit-il en parlant des peuples modernes, « qu'ont été déposées les « émotions les plus fortes et les plus pures de leur cœur, « ainsi que les créations les plus naïves de leur imagination ; quand on pense qu'il était dans leur espérance et « dans leur intention que ces monumens dédaignés par « nous fussent immortels et rendissent à jamais témoignage de leur enthousiasme et de leur foi, alors on devient moins difficile sur les divers genres de mérite dont « la réunion constitue ce qu'on est convenu d'appeler un « chef-d'œuvre. »

Pour pénétrer à l'origine de l'art chrétien, il descend dans les catacombes où il fait remarquer la richesse de signification obtenue avec de pauvres moyens ; il salue le triomphe de l'Eglise et la gloire des mosaïques, puis nous invite à contempler les manuscrits de l'époque carlovingienne. Ce chapitre est le plus faible du livre ; trop long pour une introduction, il est beaucoup trop court pour y entasser l'histoire de l'art pendant plusieurs siècles ; d'ailleurs, Rio s'en rendit compte et le supprima dans des remaniements subséquents.

Dans le second chapitre, Rio entre dans son véritable royaume, par Sienne, la cité de la Vierge ; mais trompé par la date erronée de 1221, placée au-dessous de la Madone de Guido, il fait débiter l'école Siennoise cinquante ans trop tôt ; il montre ce qu'il y a « d'âme, de goût et de patience » dans le grand rétable de la cathédrale de Sienne, dont l'expression de douceur mélancolique s'imposa aux siècles suivants. Au palais ducal, devant les fresques d'Ambrogio Lorenzetti, il reconnaît bien les édifices, la campagne de Sienne, il jouit de leur naïve interprétation, mais le sens de l'allégorie lui échappe.

A Florence, il voit en Cimabue le dernier des Byzantins et non un rénovateur. Il réserve ce titre à Giotto, tout en lui reprochant d'avoir rompu trop brusquement avec les types anciens. A ce propos, il reconnaît quels trésors de

représentations poétiques se trouvaient dans la vie de saint François d'Assise ; mais il a le tort d'ajouter : « Dans cette vie si pleine et si merveilleuses, il y a très peu d'actions extérieures, très peu d'épisodes dramatiques ». Il nomme quelques-uns des disciples de Giotto, parmi eux, Taddeo Gaddi, qu'il admire avec exagération, Orcagna qu'il vénère comme inspiré par le génie de Dante et digne de l'exprimer.

Au lieu de continuer son exposé selon l'ordre chronologique, Rio s'arrête alors pour distinguer deux tendances parmi les peintres florentins : le naturalisme et le mysticisme. Il considère le naturalisme comme dangereux pour l'inspiration religieuse ; il lui adresse ces reproches : « Le paganisme, introduit pour ainsi dire furtivement et à titre de remplissage dans le domaine de l'art, y prenait racine » (1). Les portraits, au lieu d'être dans une attitude simple et pieuse, sont mêlés aux saints personnages. Parmi les naturalistes, il place Ucello et Dello, Lorenzo Bicci, Chelini ; il note l'influence de Ghiberti et tout ce qu'il y a de vie dans les fresques de Masolino et de Masaccio. Après Masaccio, Rio constate un développement de plus en plus fort du naturalisme ; Filippo Lippi place au milieu de paysages éblouissants de fraîcheur printanière des saints et des anges, mais « nul rayon de béatitude céleste n'illumine les visages » (2). Après avoir parlé brièvement de Castagno et d'Alexis Baldovinetti, il passe aux fresques de la Chapelle Sixtine ; la submersion de Pharaon lui paraît traitée par Cosimo Roselli « avec toute la lourdeur imaginable », tandis que la Vie de Moïse, de Botticelli, « surpasse, pour la vivacité de l'expression, tous les ouvrages qui l'entourent » et charme par le « mélange de poésie héroïque et pastorale » (3).

Rio parle longuement de Ghirlandajo à propos de l'histoire de saint François à l'église de la Trinité : « Il les sur-
« passa tous (ses contemporains) et se surpassa lui-même,
« tout en se conformant avec respect à ce qu'il y avait de

(1) Rio, *De la Poésie chrétienne*, p. 96.

(2) *Id.*, p. 117.

(3) *Id.*, p. 129.

« traditionnel dans l'ordonnance des groupes et dans l'arrangement des principales scènes, comme celle de la mort de saint François... » « Il n'y a pas jusqu'au naturalisme lui-même qui n'ait tourné au profit de ce merveilleux ouvrage, par l'intensité de l'expression dans les têtes de quelques vieux moines, par l'exacte imitation des larges plis de leurs robes pittoresques, par les différens jeux de lumière » (1). Rio reproche à Pilippino Lippi son maniérisme ; il reconnaît que « Antoine Pollajuolo a introduit dans la peinture un élément nouveau, celui des études anatomiques ou des formes du corps humain dans leurs plus minutieux détails », mais il regarde ce mérite comme le plus subalterne de tous ». Ce chapitre se termine par un coup d'œil général sur le développement de la peinture naturaliste à Florence : les peintres se sont peu à peu assimilé la nature entière, mais ils ont perdu la grâce de l'inspiration chrétienne sous l'influence du paganisme ; il distingue le paganisme romain qui a le prestige de la noblesse et le paganisme corrupteur des Médicis.

Dans le chapitre VI, Rio retourne avec joie à la peinture mystique ; pour la bien comprendre, il nous invite à chercher dans la vie des saints « la preuve de ces rapports intéressants entre la religion et l'art » (2). Ainsi, il nous montre saint Bernardin de Sienne tout enfant, allant contempler une Madone qui lui était chère, et entretenant sa cousine Tobie du mystérieux réconfort qu'il trouvait auprès d'elle. Rio lui-même a rencontré souvent en Italie des âmes ravies à la vue d'un tableau qui leur suggérait un élan vers un monde meilleur. Il raconte la touchante rencontre d'un vieillard vivant solitaire dans une île près de Venise, et que le culte d'une madone suffisait à rendre heureux.

Parmi les mystiques, au xv^e siècle, il parle de Taddée Bartholo, qui a tempéré l'ancienne expression, parfois un peu sévère, des sujets religieux, « par un certain épanouis-

(1) Rio, *De la Poésie chrétienne*, p. 132.

(2) *Id.*, p. 142.

sement de sentiment intime »... « une infusion de grâce et de vie qui s'étend jusqu'aux parties accessoires » (1).

Rio étudie avec amour les principales œuvres de Fra Angelico ; avant de les décrire, il les résume ainsi : « La com-
« ponction du cœur, ses élans vers Dieu, le ravissement
« extatique, l'avant-goût de la béatitude céleste, tout cet
« ordre d'émotions profondes et exaltées que nul artiste
« ne peut rendre sans les avoir préalablement éprouvées,
« furent comme le cycle mystérieux que le génie du Frère
« Angélique se plaisait à parcourir, et qu'il recommençait
« avec le même amour quand il l'avait achevé »... « La
« peinture n'était autre chose que sa formule favorite pour
« les actes de foi, d'espérance et d'amour » (2).

Ensuite, Rio contemple en Benozzo Gozzoli un reflet des qualités de Fra Angelico.

Au chapitre VII, Rio traite de l'école ombrienne ; il s'associe à « l'admiration universelle excitée par Gentil de Fabriano » (3) ; parmi ses adeptes, Nicolas de Foligno l'émeut par sa puissance de pathétique. Fiorenzo di Lorenzo lui semble digne d'avoir été le maître du Pérugin. Rio a pour le Pérugin une réelle vénération ; il proteste contre les accusations dont Vasari l'a chargé, il s'arrête dans toutes les villes que cet artiste fécond a doté de ses œuvres ; il admire entre autres : à la Sixtine, la majesté de saint Pierre recevant les clés ; à Pérouse, il considère comme un chef-d'œuvre l'Adoration des Mages à l'église Saint-Augustin ; il marque l'apogée du Pérugin par la fresque du cloître de Sainte-Marie-Madeleine à Florence, représentant le Christ en croix entouré de saints, dont « l'attitude et l'expression de douleur déchirante ne sont gâtées par aucune prétention dramatique » (4).

Il examine l'action du Pérugin dans le reste de l'Italie, en particulier, il signale son action sur le délicieux Francesco Francia et sur Lorenzo Costa, et il nomme rapide-

(1) Rio, *De la Poésie chrétienne*, p. 170.

(2) *Id.*, p. 193.

(3) *Id.*, p. 206.

(4) *Id.*, p. 230.

ment plusieurs autres peintres bolonais. Rio est enchanté par « tout le charme indéfinissable » (1) du Pinturricchio, quand il raconte l'histoire de saint Bernardin à l'église d'Ara Coeli ; mais il est bien injuste pour les fresques de l'appartement Borgia, car il « éprouve une sorte de satisfaction à constater l'infériorité de cette œuvre... Cette tâche ignoble n'était pas faite pour un peintre de l'école Ombrienne » (2). Cependant, il suit le Pérugin dans toute sa carrière ; il évoque, en regardant les peintures de saint Onofre, le Tasse et son âme tourmentée, qui peut-être y trouvait quelque apaisement, tandis qu'à Sienne il rappelle les grands événements qui ont enflammé l'imagination du Pinturricchio lorsqu'il peignait la vie de Pie II.

Rio parle encore de Luca Signorelli et apprécie la vigueur qui anime son Jugement dernier ; il regrette pourtant qu'il se soit livré trop exclusivement à l'étude de l'anatomie :

« Enfin, nous arrivons à celui qui fait à la fois le couronnement et la clôture de l'école Ombrienne, et qui a eu « la gloire de porter l'art chrétien à son plus haut point de perfection : c'est assez dire que nous allons parler de « Raphaël » (3). La première œuvre de Raphaël dont Rio est enthousiaste est le Sposalizio ; puis il place « entre l'année 1505 et l'année 1508... l'époque la plus intéressante de sa carrière d'artiste » ; il en examine tous les chefs-d'œuvre, entre autres « la fameuse fresque du couvent de Saint-Sévère, les trois figures représentant la Foi, l'Espérance et la Charité, la Vierge connue sous le nom de la belle Jardinière, la Vierge au chardonneret, qui « finit par exercer un tel empire sur l'imagination et même sur les sens « du spectateur, qu'il lui est impossible d'en détacher les « yeux. Même après avoir vu « la Belle Jardinière » à Paris, il se sent comme transporté dans un monde nouveau, « et cette image le poursuit longtemps comme un écho de « poésie céleste qui fait encore tressaillir l'âme » (1). Il

(1) Rio, *De la Poésie chrétienne*, p. 261.

(2) *Id.*, p. 265.

(3) *Id.*, p. 274.

s'attarde encore avec prédilection devant la Vierge au baldaquin et plusieurs autres Madones jusqu'au moment où Raphaël est appelé à Rome par Jules II pour exécuter les quatre grandes compositions de la salle de la Signature : « cette composition sans rivale dans l'histoire de la peinture » (2) où Rio signale tous les rapprochements qui rappellent la Divine Comédie.

Mais là s'arrête l'étude de Rio sur Raphaël : « Le contraste est si frappant entre le style de ses premiers ouvrages et celui qu'il adopta dans les dix dernières années de sa vie, qu'il est impossible de regarder l'un comme une évolution ou un développement de l'autre. Evidemment, il y a eu solution de continuité, abjuration d'une foi antique en matière d'art, pour embrasser une foi nouvelle. Cela est si vrai que les admirateurs passionnés de sa première manière, loin d'admirer au même degré ses produits postérieurs à l'époque où nous nous sommes arrêtés, ne les regardent qu'avec une sorte de répugnance ou au moins avec froideur, et l'inverse a lieu pour les partisans exclusifs de sa dernière manière » (3). Il réservait cette dernière étude pour un second volume qui ne parut qu'en 1855.

Rio consacre tout un long chapitre à la vie poignante de Savonarole, il décrit le cours de ses prédications commencées « sous un grand rosier de Damas, qui était la principale décoration du jardin » (4), les foules de pèlerins se pressant de plus en plus nombreuses autour de lui, sa lutte contre la corruption des mœurs qui lui fait honnir les monuments d'art païen. Rio célèbre Savonarole dans son triomphe quand, après les destructions terribles de nombreuses œuvres d'art, il déployait de magnifiques solennités chrétiennes, jusqu'à ce que l'envie et la rancune aient amené sa ruine. Cependant Savonarole, même après sa mort, continue à animer les esprits : il marque de son em-

(1) Rio, *De la Poésie chrétienne*, p. 288.

(2) *Id.*, p. 294.

(3) *Id.*, p. 298.

(4) *Id.*, p. 307.

preinte les peintures de Lorenzo di Credi, il inspire un portrait saisissant à Fra Bartolommeo, son fervent disciple. Rio apprécie toute l'œuvre de ce peintre, ses débuts et l'Apparition de la Vierge pour la Badia à Florence, puis toutes ses grandes productions après son amitié avec Raphaël, l'énergie de son Saint Marc et la grandeur de son style quand il représente la Madone de la Miséricorde abritant sous son manteau tout le peuple de Lucques. Grâce à son culte pour Savonarole, Rodolphe Ghirlandaio est aussi loué bien généreusement. Rio revient au début du xvi^e siècle pour parler des Florentins qui ont suivi les traditions du naturalisme ; parmi eux, il étudie Pierre de Cosimò, Mariotto Albertinelli ; il reconnaît les diverses influences tour à tour religieuses et naturalistes subies par André del Sarto et son élève Pontormo. Il réserve l'étude de Léonard de Vinci pour un autre ouvrage sur l'école Lombarde.

Rio a traité avec ferveur le dernier chapitre sur l'école Vénitienne, il y rattache les peintres de Padoue, les disciples de Giotto : Giusto, Guariento et Squarcione. Il reproche à Mantegna d'avoir poussé l'étude de l'antique « jusqu'à donner à ses figures la froideur du marbre » (1), mais il ne peut rester insensible à l'harmonie, à la noblesse des compositions allégoriques qui sont maintenant au Louvre. Il signale les échanges qui eurent lieu entre l'école Ombrienne et l'école Vénitienne par l'entremise de Gentile de Fabriano ; Rio parle ensuite assez vaguement d'un Crivelli ; il rappelle l'apport des Hemmelinck, Dürer et généralement des « opere di ponenti » dont les Vivarini tirent profit. Il souligne l'attrait de Gentile Bellini dans ses Miracles de la Sainte Croix, si pittoresques avec leurs curieuses réminiscences orientales, tandis que les assistants ressemblent à la dévotion émue que le peintre éprouvait pour cette belle légende. Quant à Jean Bellini, « son imagination mystique et plus exaltée s'accommodait mieux des simples « tableaux de dévotion » (2). Rio les analyse et vénère la gravité mélancolique de ses types ; il relève l'heureux em-

(1) Rio, *De la Poésie chrétienne*, p. 447.

(2) *Id.*, p. 473.

ploi qu'il fit de la peinture à l'huile importée par Antonello de Messine.

Dans les mêmes traditions que Jean Bellini, Cima da Conegliano doit à son pays natal « le goût exquis avec lequel il a su choisir et varier ses paysages. Le coloris en est à la fois si frais et si vigoureux, les eaux si transparentes, les oiseaux et les arbres traités avec tant d'amour »... « Mais aussi quelle beauté sévère et quelle intensité d'expression dans ses types de Christ, de prophètes, d'apôtres » (1). « Basaïti se distingue surtout par l'harmonie et la suavité de son coloris, par la science du clair obscur » (2). Rio place Carpaccio au-dessous des peintres précédents, « dans la région attrayante de la légende et de l'histoire » (3).

Il termine son étude de l'école Vénitienne par de brèves mentions de Mansueti, Vincent Catena, François et Jérôme Santa-Croce, André Prévitali, etc., et conclut : « Nous nous arrêtons sur la limite d'une époque marquée par de tout autres caractères, et durant laquelle la peinture, secouant le joug des vieilles traditions, obéit à l'impulsion qui lui fut donnée par le Giorgion, par le Titien et surtout par l'Arétin. » (4).

Une analyse ne peut rendre ce qui illustre ce livre de Rio et anime toute cette nomenclature de peintres. Il nous intéresse à leur vie, à leur milieu, il raconte les légendes qu'ils entendaient autour d'eux et qui ont éveillé leur sentiment poétique, les grands événements qui ont ébranlé leurs âmes ; il rappelle les usages locaux, les prières naïves empreintes de la dévotion populaire. Toute cette atmosphère est bien le propre de Rio et son ouvrage n'avait pas d'analogue en France.

Cependant son livre a de grands défauts, le style est trop fleuri et sa monotonie fatigue ; rarement il trouve le mot juste, évocateur dans la netteté ; ses appréciations sont

(1) Rio, *De la Poésie chrétienne*, p. 489, 491.

(2) *Id.*, p. 494.

(3) *Id.*, p. 497.

(4) *Id.*, p. 521.

parfois vagues, sans point d'appui. Son parti-pris qui le soutient dans l'appréciation de certains peintres, lui fait commettre des injustices flagrantes. Son classement, en groupant les peintres par tendances, a quelque chose de trop absolu; on se rend mal compte des échanges qui se produisaient et du développement dans l'ordre chronologique. Certaines erreurs d'attribution sont beaucoup plus excusables; il est naturel, après un siècle d'étude avec des méthodes devenues beaucoup plus rigoureuses, qu'on soit parvenu à les reconnaître.

Ce livre, avec des inexactitudes inévitables chez un initiateur, réunissait pourtant une somme de recherches considérables, groupées sous un point de vue trop partial, mais fécond par sa nouveauté. Il présentait avec une chaleur d'âme communicative des œuvres méconnues jusque là.

Malgré ses mérites, le livre de Rio, sous cette première forme que nous venons d'analyser, subit au premier moment un échec complet dont il devait se relever plus tard; lorsqu'il parut, la presse resta muette, sauf un article élogieux dans la *Quotidienne*, le 13 décembre 1836. « Cinq
« mois après la mise en vente, dit Rio, je reçus une lettre
« dans laquelle on m'annonçait officiellement que le nom-
« bre d'exemplaires vendus dans cet intervalle s'élevait à
« douze » (1). Après tant de voyages, de travaux, d'espairs jetés dans ce livre, Rio fut profondément découragé; il pensa abandonner complètement ce terrain. Il en fut détourné par M. de La Ferrounays qui lui représenta que le culte de l'art chrétien était une mission. Montalembert exerça sur Rio une forte influence dans le même sens; pendant des années, il travailla à persuader son ami que le chemin qu'il avait ouvert menait bien à un trésor et que tôt ou tard une foule d'admirateurs viendraient rendre hommage à ses peintres primitifs. Pendant son voyage de noces, Montalembert écrivit à Rio, dont le volume venait de paraître :

« Mon cher ami,

« Je viens de faire voir à ma délicieuse femme, Cologne,

(1) Rio, *Epilogue à l'Art chrétien*, t. II, p. 275.

« dont la cathédrale était illuminée, pour la première fois
 « du monde, spectacle qui peut bien rivaliser avec celui de
 « la nuit de Saint-Pierre à Rome ; puis les bords du Rhin,
 « puis Mayence, le musée de Francfort, où elle a pris sa
 « première leçon de peinture, les ruines incomparables
 « d'Heidelberg, Bade et ses charmants environs, enfin les
 « sublimes cathédrales de Strasbourg et de Fribourg. Je
 « suis enchanté de son enthousiasme et de son intelligence
 « pour tout ce qui touche à l'art, à la poésie, à l'histoire.
 « Je lui fais lire ton livre pour faire son éducation esthétique ; elle le dévore avec le plus vif intérêt et le baise
 « souvent avec transport, en disant qu'il lui ouvre un nouveau monde » (1).

Dans une autre lettre, Montalembert disait de Mme de Montalembert : « Elle doit certes beaucoup à ton livre, mais ne te pardonne pas ton goût pour André del Sarto » (2).

Peu après, Montalembert publiait dans l'*Université Catholique* un très long article sur l'ouvrage de son ami. Il partage absolument son point de vue et le fait avec la verve d'un polémiste ; cependant, il lui reproche vivement l'obscurité de son titre. Il lui signale plusieurs omissions, entre autres, parmi les peintres Siennois, il réclame une place pour Mano di Simone, Sano di Pietro, André Vanni ; il discute quelques-uns de ses jugements, en particulier sur Masaccio, sur Boticelli, sur le Pérugin ; il lui demande plus de détails sur l'influence des Dominicains et des Franciscains (3).

Montalembert recommanda le livre de Rio au Comité des arts et monuments historiques ; il détermina M. Delécluze à écrire une critique dans le *Journal des Débats*. Celui-ci résume ses éloges en cette phrase : « Ce livre, je le répète avec plaisir, après l'avoir lu avec attention, offrira aux artistes et aux hommes qui aiment à s'instruire, un cours

(1) Montalembert à Rio, 28 septembre 1836. Rio, *Epilogue à l'Art chrétien*, t. II, p. 396.

(2) Montalembert à Rio. *Lettre inédite*, Florence, mars 1837.

(3) MONTALEMBERT, *Œuvres complètes*, t. VI, p. 78 à 143.

« bien raisonné et bien fait sur l'histoire de la peinture
 « sacrée en Italie, parce que jusqu'ici cette matière n'avait
 « pas été traitée, en France au moins, d'une manière aussi
 « complète » (1). Delécluze protestait contre les critiques
 que Rio adresse au naturalisme et il mettait en garde les
 artistes modernes contre une tendance à l'archaïsme.

Ces articles avaient été obtenus non sans peine, car Montalembert écrivait à Rio à ce sujet : « Figure-toi que ce
 « brave homme, mon collègue au Comité historique, m'a
 « écrit un billet, avant de faire ses articles, pour me de-
 « mander si je croyais que tu étais de bonne foi et si tu
 « parlais sérieusement ou non » (2). Et Rio ajoute, en le
 citant : « Bien des années après, j'allais remercier M. De-
 « lécluze de ses trois articles » (il n'y en eut que deux),
 « qui prouvaient au moins l'importance qu'il attachait à ma
 « publication ; il m'avoua sans détour qu'il les avait com-
 « posés pour mettre les jeunes artistes en garde contre
 « ce qu'il appelait la séduction de mes idées (3). » Pourtant
 ces idées firent lentement leur chemin ; ainsi on trouve
 le volume entre les mains de Michelet qui en fit large-
 ment son profit pour son cours de 1840 (4). Mais ce fut
 d'abord à l'étranger que Rio trouva des encouragements.
 Il avait été en Angleterre après la publication de son livre,
 et sa personnalité préparait un bon accueil à ses doctrines ;
 sa spontanéité, son entrain, ses convictions qu'il procla-
 mait avec une ardeur débordante, charmaient les Anglais
 par contraste, nous nommerons parmi ses innombrables
 amis : le futur cardinal Wiseman, qui l'avait connu pen-
 dant ses études au séminaire anglais à Rome en 1832, et
 en avait gardé l'impression suivante que son biographe
 M. Wilfrid Ward nous a transmise : « the charm and
 « earnestness of Montalembert, so French in his emotions,
 « so English in his thoughts, competed with the simple au-

(1) DELECLUZE, *Débats*, 9 septembre 1838. Voir aussi 11 juillet.

(2) Montalembert à Rio, 27 novembre 1838. Rio, *Epilogue à l'Art chrétien*, t. II, p. 399.

(3) Rio, *Epilogue à l'Art chrétien*, t. II, p. 399, 400.

(4) Voir MONOD, *La vie et la pensée de Jules Michelet*, t. II, p. 49.

« dacious spontaneity of his Breton colleague, Rio, a christian in politics and an artist in religion. To make the conversation of the decorous seminary as bright and coloured as that of the gayest Paris drawing room » (1).

Rio retrouva en Angleterre les sympathies qu'il avait conquises dans ses voyages et s'en attacha de nouvelles. Gladstone l'appréciait beaucoup, il lui demanda, en 1835, des lettres de recommandation pour Wiseman. Samuel Rogers, l'auteur des *Plaisirs de la mémoire*, le voyait constamment. En 1840, la *Quarterly Review* fit paraître un long article sur l'ouvrage de Rio. Beaucoup plus tard parut une traduction sans signature, mais due à Miss Wells, sous le titre : *The Poetry of Christian art* (2), qui exprime très bien la pensée de Rio. En Allemagne on lui donna quelques mots de sympathie dans le *Morgenblatt*, publié à Stuttgart (3).

En Italie, Rio fut soutenu par les critiques C. Cantu (4) et Tommaseo, son livre fut rapidement traduit (5). Il reçut aussi un témoignage qui le toucha beaucoup : quand Montalembert partit pour l'Italie, en 1836, il lui demanda de porter un exemplaire à Manzoni, Montalembert s'en chargea et ce ne fut pas en vain car le 12 février 1837, il reçut de Manzoni une lettre où se trouve ce passage : « Veuillez dire à M. Rio que je puis juger de l'effet que son livre est destiné à produire sur ceux qui sont en état de le

(1) Wilfrid WARD, *The life and time of Cardinal Wiseman*. London, 1897, t. I, p. 96.

« Le charme et le sérieux de Montalembert, si Français dans ses émotions, si Anglais dans ses pensées, rivalisaient avec la simple et audacieuse spontanéité de son collègue breton Rio, pour rendre la conversation du séminaire aussi brillante et colorée que celle du salon le plus animé de Paris. »

(2) Rio, *Epilogue à l'Art chrétien*, t. II, p. 351.

(3) *The Poetry of Christian Art*, translated from the French. London, 1854, in-8°.

(4) *Morgenblatt für gebildete Stände*, Stuttgart und Tübingen, 12 mai 1837.

(5) Voir *Archivio Storico Lombardo*, décembre 1874, C. CANTU : *Francesco Rio*.

(6) *Della Poesia Cristiana nelle sue Forme* di A. F. Rio. Prima versione dal francese per cura di F. Boni, con introduzione discorsiva dello stesso, ed annotazioni del bar. di Ruhmor, Venezia, in-18, 1841.

« comprendre à fond, par celui qu'il a produit sur moi, le
 « plus ignorant des hommes en fait de peinture, et le moins
 « exercé à ressentir les impressions qu'elle peut donner.
 « Après cette lecture, il me semble avoir en partie acquis,
 « en partie retrouvé en moi un sentiment assez vif de
 « l'idéal chrétien que cet art peut exprimer, et ce qui m'é-
 « tonne davantage, c'est que cela me soit arrivé sans que
 « j'eusse sous les yeux un seul des tableaux que M. Rio
 « a examiné avec un œil si intelligent et un cœur si chré-
 « tien (1).

Ces amitiés proches et lointaines ranimèrent le courage de Rio un moment ébranlé, il continua son livre, puis se décida à le refondre tout entier sous le titre *De l'art chrétien* ; sa vie entière se passa à cette œuvre dont nous avons vu l'ébauche. Ses proscriptions contre le naturalisme tombèrent, comme les exagérations d'un néophyte, mais ce qu'il y avait de positif dans son ouvrage est demeuré, il a tracé la voie qui depuis a été frayée belle et large pour nous conduire à des joies exquisés ; Ch. Blanc le constatait en 1862, dans la *Gazette des Beaux-Arts* :

« Il y a quelque trente ans, M. Rio publia un premier
 « volume sur l'art chrétien, et ce volume fut bientôt dans
 « les mains de tous les hommes sérieux. Les vues en
 « étaient originales, et le ton grave de l'écrivain tranchait
 « sur les légèretés de la critique d'alors... la religiosité de
 « M. Rio étonna les plus purs... Il le faut dire, à mesure
 « que le temps s'est écoulé, les assertions de M. Rio ont
 « beaucoup perdu de leur caractère paradoxal et passionné.
 « D'une part, les années, les études et les frottements de
 « la vie lui ont appris à corriger l'excès de sa doctrine as-
 « cétique ; d'autre part, ceux que l'auteur avait le plus
 « étonnés par ses affirmations imperturbables, ont fait un
 « pas vers lui et se sont habitués à leur étonnement. En
 « étudiant eux aussi, plus profondément l'histoire de l'art
 « italien, ils se sont rapprochés des opinions qui d'abord

(1) Manzoni à Montalembert. Rio, *Epilogue à l'Art chrétien*, t. II, p. 400.

« leur avaient paru enfantées par un aveugle esprit de
« parti, de sorte que M. Rio, après avoir ouvert à la cri-
« tique une voie nouvelle, y a peu à peu entraîné ses ad-
« versaires eux-mêmes » (1).

(1) Ch. BLANC, *Gazette des Beaux-Arts*, janvier 1862.



CHAPITRE XII.

MONTALEMBERT ET OZANAM.

Quand on étudie l'action de Montalembert et de ses amis, il est impossible de ne pas nommer parmi eux Ozanam. Pourtant cette place qui était si grande dans l'estime et l'affection de Montalembert, ne sera pas considérable dans cette étude. Sa belle physionomie a souvent attiré l'attention des critiques les plus autorisés, le livre paru à propos de son centenaire, a groupé d'intéressants articles et se termine par une complète bibliographie, le sixième centenaire de Dante ramenait aussi à lui, plusieurs fois et tout récemment M. Goyau a fixé son portrait (1). Nous nous contenterons de marquer brièvement les points qui l'ont uni à Montalembert.

Ozanam était, en 1831, étudiant à Lyon, les questions sociales y étaient vivement agitées, le Saint-Simonisme y avait trouvé des adeptes, son premier ouvrage fut dirigé contre eux, ses « Réflexions contre la doctrine de Saint-

(1) Ozanam. *Livre du Centenaire*, par MM. Georges Goyau, Léon de Lanzac de Laborie, Henry Cochin, Edouard Jordan, Eugène Duthoit, Mgr Alfred Baudrillart, Préface de M. René Doumic. Bibliographie par M. l'abbé Corbière. In-8, 1913. Union intellectuelle Franco-Italienne. *Mélanges de critique et d'érudition* publiés à l'occasion du VI^e centenaire du poète. Paris, 1921, in-4°.

Comité français Catholique pour la célébration du VI^e centenaire de la mort de Dante Alighieri. *Bulletin du Jubilé*. Paris, in-4°, 1921.

G. GOYAU, *Ozanam*. Paris, 1925, in-16.

Simon » (1), publiées d'abord en partie dans le *Précurseur*, parurent en brochure en juillet 1831, et lui attirèrent parmi d'autres félicitations, celles de l'*Avenir* (2). La Mennais en donna un compte rendu élogieux. On sait que l'*Avenir* avait souvent engagé la discussion contre les disciples de Saint-Simon, tout en rendant hommage au talent et à la générosité des nouveaux apôtres. Dès ce moment, on voit Ozanam et Montalembert unis en une même pensée de foi, de charité sociale, de liberté.

On se rappelle que Montalembert, dans un voyage de propagande pour l'*Avenir*, vint à Lyon à la fin de septembre 1831, fonder l'Association lyonnaise. La première réunion eut lieu dans un magasin ; des prêtres, commis voyageurs, libraires, assis sur des comptoirs, échangent leurs pensées et leurs affections devant Dieu et les confondent en un commun dévouement à la cause de la liberté et de la foi. Ozanam était-il présent à cette réunion ? C'est fort probable, toutefois il n'y a pas de documents qui permettent de l'affirmer ; quoi qu'il en soit, il en eut les échos et participa au même mouvement d'esprit. En novembre 1831, Ozanam venait à Paris faire son droit ; il aperçut à ce moment Montalembert et La Mennais, qui ne fit pas sur lui une forte impression : « J'avais vu M. de La Mennais « la veille de son départ pour Rome, écrit-il à son père, « j'ai beaucoup causé avec lui. Tous ces savants de Paris « sont pleins d'affabilité (3).

C'est seulement au retour de voyage de Rome qu'il fréquenta Montalembert régulièrement ; en janvier 1833, il écrit à un de ses amis :

« Comme avocat, comme homme, j'aurai dans le monde
« trois missions à remplir ; je devrai être, pour arriver à
« mon but, jurisconsulte, homme de lettres, homme de
« société... Plusieurs moyens nous sont donnés en ce mo-
« ment par la Providence pour nous essayer dans cette

(1) *Réflexions sur la doctrine de Saint-Simon*. Ozanam. Lyon, Périsse, 1831.

(2) *Avenir*, 4 septembre 1831.

(3) Ozanam à son père, 7 décembre 1831. *Lettres de Fréd. Ozanam*, 2 vol., 8^e éd., Gigord, 1912, t. I, p. 33.

« triple carrière : ce sont les conférences de droit, celles d'histoire et les réunions chez M. de Montalembert » (1).

Après avoir parlé de ces conférences, il ajoute : « Voilà pour les études. Il y a en outre tous les dimanches des soirées pour les jeunes gens chez M. de Montalembert ; on y cause beaucoup et d'une manière variée ; on prend du punch et des petits gâteaux, et l'on s'en revient tout joyeux par bandes de quatre ou cinq. J'y compte aller de temps en temps. Dimanche passé, j'y vis MM. de Coux, d'Ault Dumesnil, Mickiewicz, célèbre poète lithuanien, Félix de Mérode que la nation belge voulait se donner pour roi ; Sainte-Beuve y est aussi venu, Victor Hugo doit y venir. Il respire dans ces réunions un parfum de catholicisme et de fraternité. M. de Montalembert a une figure angélique et une conversation très instructive.

« Les points de doctrine sur lesquels Rome a demandé le silence ne sont pas remis sur le tapis ; la plus sage discrétion règne à cet égard. Mais l'on s'entretient de littérature, d'histoire, des intérêts de la classe pauvre, du progrès de la civilisation ; on s'anime, on réchauffe son cœur et l'on emporte avec soi une douce satisfaction, un plaisir pur, une âme maîtresse d'elle-même, des résolutions et du courage pour l'avenir.

« L'avenir est à nous, jeunes gens que nous sommes, réservons-nous donc et roidissons-nous contre les ennemis et les tourmentes ; songeons que la condition du progrès est la souffrance, et que l'amitié adoucisse les tristesses que nous ne saurions éviter » (2).

Ses réunions se poursuivirent, car trois mois plus tard, Ozanam dit de nouveau au même correspondant :

« Une autre source de vie, ce sont les assemblées du jeune et excellent comte de Montalembert. Là, les plus illustres champions de l'école catholique nous ouvrent les

(1) Ozanam à Ernest Falconnet, 5 janvier 1833. *Lettres de Fréd. Ozanam*, t. I, p. 59 à 60.

(2) Ozanam à Ernest Falconnet, 5 janvier 1833. *Lettres de Fréd. Ozanam*, t. I, p. 61, 62.

« trésors de leurs conversations ; d'autres y viennent qui
« ont défendu de l'épée et arrosé de leur sang le domaine
« de leurs convictions ; de jeunes officiers belges ou polon-
« nais, des diplomates distingués ; puis des hommes d'une
« autre école, qui viennent comme des pèlerins d'un au-
« tre empire, contempler quelques instants l'esprit d'union
« et de douceur qui règne parmi leurs adversaires. Là,
« sont venus tout à tour MM. Ballanche et Sainte-Beuve,
« Savigny jeune et Beaufort, Ampère fils et Alfred de
« Vigny, de Mérode et d'Eckstein. Dimanche dernier, Lher-
« minier y était ; j'ai parlé même quelques peu avec lui ;
« puis, une causerie intéressante s'est établie entre lui et
« M. de Montalembert ; nous sommes restés jusqu'à mi-
« nuit pour les écouter. Victor Considérant y était aussi ;
« on a beaucoup parlé de la misère actuelle du peuple et
« on en a tiré de sinistres présages pour l'avenir. Du reste,
« on cause très peu de politique et beaucoup de science ;
« les jeunes gens y sont nombreux. M. de Montalembert
« fait ses honneurs avec une grâce merveilleuse. Il ra-
« conte très bien et il sait nombre de choses » (1).

Ce fut à cette époque qu'Ozanam, avec sept jeunes gens de ses amis, fonda la société de Saint-Vincent-de-Paul, le but de cette association était de grouper des jeunes gens catholiques dans l'exercice de la charité ; pour cela, ils visitaient des familles pauvres sans distinction de confessions ou de partis et s'ingéniaient à leur apporter un soutien matériel et moral. Vingt ans plus tard, cette association comptait à Paris seulement cinq mille membres qui visitaient vingt mille familles. Les entretiens chez Montalembert où tant de gens divers se coudoyaient, où Ozanam avait pu observer ce qui manquait le plus à la société moderne, furent probablement un des éléments qui fit naître cette belle idée. Montalembert s'y associa, puis Lacordaire qui fut un fervent adepte tant qu'il resta dans le clergé séculier ; voici le souvenir qu'il gardait d'Ozanam et de son influence :

(1) Ozanam à Ernest Falconnet, 19 mars 1833. *Lettres de Fr. Ozanam*, t. I, p. 68, 69.

« Quand Ozanam arrivait à Paris... Aucune voix populaire ne s'était élevée pour le Christ pendant la tempête... « La voix du comte de Bonald, du comte de Maistre, de « l'abbé de La Mennais, ne parvenait à la foule que comme « l'écho perdu d'un passé sans retour... Un seul homme, « le vicomte de Chateaubriand, avait conservé, malgré sa « foi de royaliste et de chrétien, un immuable ascendant « sur l'opinion. Mais il était seul... Ozanam arrivait pur, « sincère, ardent, au milieu d'un abîme vide et muet (entre « le catholicisme et la société). Il devait être au lendemain « de la défaite l'un des premiers qui en changerait la signification, le premier ou le second qui, au nom de Jésus-Christ, parviendrait à la sainte puissance de la popularité sans tache. Ceux qui n'ont pas vécu dans ces deux « temps ne se représentent jamais ce que fut le passage de « l'un à l'autre, jamais, malgré ce que nous avons à dire, « ils ne comprendront l'intérêt qui s'attache à la mémoire « d'Ozanam. Pour nous, qui avons été de l'une et de l'autre époque, qui avons vu le mépris et qui avons vu l'honneur, nos yeux se mouillent, en y pensant, de larmes involontaires, et nous tombons en actions de grâces devant « celui qui est inénarrable dans ses dons » (1).

Ozanam fut un des principaux promoteurs des conférences de Notre-Dame. En juin 1833, il rédigea une pétition adressée à Mgr de Quélen qu'il renouvela l'année suivante, il demandait : « des conférences où l'on ne se fût « pas borné à entrer dans le détail des preuves de fait du « christianisme,... mais où on l'eût développé dans toute « sa grandeur, dans son harmonie avec les aptitudes et les « besoins de l'individu et de la société » (2). Il suggéra le nom de l'abbé Lacordaire. Mais Mgr de Quélen ne l'aggréa pas à ce moment, il désigna plusieurs prédicateurs pour faire chacun une conférence d'apologétique durant le carême de 1834, ces prédications n'eurent aucun succès, tandis que la chapelle de Stanislas était trop petite pour contenir

(1) LACORDAIRE, *Frédéric Ozanam*, Bray, 1856, in-8°, p. 21 et 22.

(2) Deuxième pétition adressée à Monseigneur de Quélen au nom des étudiants catholiques. *Lettres de Frédéric Ozanam*, t. I, p. 87.

les auditeurs de l'abbé Lacordaire. On sait que l'année 1835, Lacordaire fut appelé à la chaire de Notre-Dame et Ozanam rendait compte de ses conférences avec enthousiasme dans *l'Univers*.

L'œuvre de Montalembert sur sainte Elisabeth le toucha aussi infiniment. Cette Sainte qui a pratiqué la charité avec tant de charmes, devait sourire au fondateur de la société de Saint-Vincent-de-Paul, et la composition de l'ouvrage de Montalembert correspondait à ses conceptions de littérature chrétienne.

La supériorité de l'esprit d'Ozanam déjà reconnue dans ce petit groupe d'amis, se manifesta bientôt à propos de sa thèse pour le doctorat ès lettres, le titre était : *Essai sur la philosophie de Dante*. Là encore il se trouvait en sympathie avec Montalembert dont nous avons vu le culte pour Dante. Lorsque Ozanam lui parlait de ses travaux comme ils devaient jouir ensemble de la poésie de cette œuvre ! de l'apothéose de Béatrix ! Ozanam y voyait à la fois une personnification de la théologie et une exquise réalité telle que Montalembert l'a conçu à la fin d'un chapitre de *Sainte Elisabeth* (1). Ensemble ils évoquaient les peintres contemporains ou inspirés de Dante, car Ozanam avait eu la première idée de sa thèse en voyant Dante parmi les théologiens dans la fresque de Raphaël, puis l'étude de Dante l'avait amené à partager les opinions de Montalembert et de Rio sur la peinture italienne ; voici le conseil qu'il donne à un ami qui partait pour l'Italie :

« L'ouvrage de M. Rio, malgré quelques défauts, est
« d'une importance extrême pour faire connaître toute la
« partie jusqu'ici négligée, et précisément la partie catholi-
« que de l'histoire des arts. Je ne sais trop si vous pour-
« rez, sans son secours, retrouver et apprécier, dans les
« musées et les églises, les œuvres touchantes et pures des
« peintres qui précédèrent Raphaël et que leur disciple,
« ingrat sans le savoir, a fait oublier. Quoi qu'il en soit,
« demandez toujours qu'on vous montre dans les monu-

(1) MONTALEMBERT, *Histoire de Sainte Elisabeth de Hongrie*, fin du chapitre VI, t. I.

« ments et les galeries ce qu'on a de plus ancien, et que
 « malheureusement on cache pour mettre en saillie et en
 « lumière les créations artistiques de la Renaissance,
 « seules honorées des louanges banales de voyageurs » (1).

Ozanam apporta une contribution solide à la réhabilitation de Dante qui se poursuivit pendant tout le xix^e siècle. Il a dégagé l'importance de la philosophie catholique dans la *Divine Comédie*. Il prouve que le but de Dante fut de donner « le système entier d'une admirable philosophie », enveloppé du voile de l'allégorie, voile transparent aux yeux de ses contemporains. Selon lui, la philosophie de Dante est une synthèse de la doctrine de saint Thomas et de saint Bonaventure, il analyse ses rapports avec la philosophie de Platon et d'Aristote, et trouve quelques analogies avec les doctrines bouddhiques, mais ce dernier point n'a pas été confirmé par la critique moderne.

Si les détails de son œuvre ont été ébranlés, le jugement de Sainte-Beuve reste vrai dans l'ensemble : « M. Ozanam, « doué d'enthousiasme, et les yeux dirigés vers un soleil « qui l'éclairait plus vivement sur quelques points, et qui « l'éblouissait peut-être sur quelques autres, a porté l'admiration plus loin qu'il n'est donné à de moins ardents « de la concevoir et de la soutenir pour ces formes si compliquées de l'esprit humain au Moyen Age : il a du moins « rassemblé tout ce qui peut aider à faire mieux comprendre le monument poétique dans l'explication duquel « il a gravé son nom. Aujourd'hui en France, l'étude critique de la *Divine Comédie*, inépuisable dans le détail, « est fixée, quant à l'ensemble et a comme donné son « dernier mot » (2). Ce « dernier mot » est de trop, comme l'a prouvé le VI^e centenaire, mais M. Hauvette a confirmé la première partie de cet éloge en disant : « Nous avons certes d'excellents ouvrages sur Dante, depuis les travaux de

(1) Ozanam à M. Dufieux, 18 novembre 1838. *Lettres de Frédéric Ozanam*, t. I, p. 285, 286.

(2) SAINT-BEUVE, *La Divine Comédie de Dante*, traduite par M. Mesnard. *Causeries du Lundi*, t. XI, p. 207, troisième édition.

Fauriel et d'Ozanam qui ont marqué une date dans l'histoire de l'exégèse dantesque » (1).

Ozanam soutint cette thèse le 7 janvier 1839, le jury était composé de : MM. Damiron, Fauriel, Jouffroy, Lacroix, H. Patin, Saint-Marc de Girardin ; Villemain et Cousin étaient présents. Cousin félicita Ozanam de son éloquence, c'était la première fois qu'on entendait, en public, cette parole qui fit dire à Renan : « Mon Dieu, que j'aime-rais cet Ozanam, s'il n'était pas si dur orthodoxe, et s'il ne faisait pas cause commune avec toute la coterie de l'Université et s'il n'en prenait pas le ton. Je ne sors jamais de sa leçon, sans être plus fort, plus haut, plus décidé au grand, plus courageux et plus allègre à la conquête de la vie et de l'avenir » (2).

Le succès de sa thèse de docteur ès lettres le laissait fort hésitant, il était docteur en droit depuis 1836, et ne savait dans quelle voie s'engager définitivement, il était sollicité de divers côtés.

Montalembert désirait qu'il prît part à la rédaction de *l'Univers religieux* et lui écrivait : « Je vous en supplie, donnez-nous donc au moins quelques fragments de vos travaux, quelques éclats du monument que vous sculptez. Je vous demande ce service comme à un ami et à un frère d'armes sur la sympathie duquel je compte, comme vous devez compter sur moi. Adieu. Je laisse cette pensée à votre conscience et à votre cœur » (3).

(1) HAUVELLE DANTE, Hachette, 1911, in-16, p. VI.

Ozanam remania sa thèse et la fit paraître en 1839 sous ce titre : *Dante et la philosophie catholique au treizième siècle*, Paris, Debécourt, in-8° sur la valeur de cet ouvrage voir aussi, outre les biographes d'Ozanam : G. MAUGIN, *L'orthodoxie de Dante et la critique française de 1830 à 1860*. Union intellectuelle Franco Italienne, DANTE, *Mélanges... du VI^e centenaire*. Paris, in-4°, 1921. Dans le recueil *Ozanam Livre du Centenaire*, Paris, 1913. Voir particulièrement E. JORDAN, *Ozanam historien*, p. 181 ; H. COCHIN, *Ozanam homme de lettres*, p. 303 ; Mgr BAUDILLART, *Ozanam apologiste*, p. 411.

(2) Montalembert à Ozanam, 1839. Mgr BAUNARD, *Frédéric Ozanam d'après sa correspondance*. Poussielgue, 1912, p. 230.

(3) RENAN, *Cahiers de Jeunesse*. Quatrième cahier, Nephtali, parag. 71. Voir aussi troisième cahier, parag. 13 et 37 ; quatrième cahier, 39, 72, 114 ; *Nouveaux cahiers de Jeunesse*, parag. 33, 55, 99 ; appendice p. 293.

Cousin lui propose une chaire de philosophie à Orléans, mais le désir de rester auprès de sa mère malade le décida à abandonner les lettres, auxquelles il devait revenir plus tard, et à poser sa candidature à la chaire de droit commercial à Lyon. Dans cette affaire qui se termina avec succès, Montalembert lui donna son appui, il lui exprima ainsi sa reconnaissance :

« Monsieur le Comte,

« Excuserez vous le long retard de ma réponse à votre
« lettre si bienveillante du 19 juillet ? L'honneur de cor-
« respondre avec vous m'est assurément trop cher pour
« que je m'expose à m'en rendre indigne par un impardon-
« nable silence. Mais à l'époque où vos aimables lignes me
« parvinrent, de graves inquiétudes pour la santé de ma
« mère m'obligeaient d'abrégier mon séjour et d'en consacrer sans relâche tous les instants à l'affaire principale qui m'avait amené : la publication de mon petit
« ouvrage. Ces préoccupations que vous comprendrez trop
« bien me permettaient de compter sur votre indulgence et
« M. Du Lac s'était chargé de répondre de ma part à votre
« flatteuse proposition. Il a dû vous dire, en effet, que faisable soldat de la bonne cause, je serais heureux de marcher même aux derniers rangs sous la bannière que
« votre générosité a relevée, et qui seule n'a pas mêlé aux
« symboles ineffaçables de notre foi les changeantes images des puissances de la terre »... « Les fragments que
« j'ai communiqués durant le cours du mois seront peut-être pour longtemps ma seule part à la collaboration de
« *L'Univers* qui, Dieu merci, n'est pas réduite à avoir besoin de moi. Mon inaction est un peu votre ouvrage, elle
« est, j'ose le dire, votre bienfait, car c'est la conséquence
« temporaire de ma nomination à la chaire de droit commercial de notre ville, affaire terminée depuis le 8 juillet
« dernier, mais dont la conclusion se ferait sans doute
« attendre encore sans le zèle officieux de votre excellent
« ami, Monsieur Cornudet » (1).

(1) Ozanam à Montalembert, 27 août 1839. Lettre inédite. Les arti-

Ozanam, bien qu'il fût fixé à Lyon, venait parfois visiter Montalembert en des voyages à Paris très rapides. Une fois de retour, il lui écrit :

« Mon départ précipité de Paris m'a laissé le regret de
 « ne pouvoir pas selon mon désir vous revoir encore et
 « vous exprimer combien m'a profondément touché votre
 « accueil. Il n'est donné qu'à notre divine cause de rappro-
 « cher ainsi les plus inégales destinées, et d'effacer entre
 « elles toutes les distances pour ne former qu'une seule
 « famille ou la foi et la charité tiennent lieu du rang.
 « C'est surtout lorsque le doux entourage que la Nature
 « nous avait donné vient à tomber brèche par brèche sous
 « les coups de la mort, c'est alors qu'on se sent heureux de
 « pouvoir se réfugier dans cette seconde enceinte pour
 « ainsi dire que prépare pour nous l'amitié chrétienne.
 « Aussi n'en avais-je jamais plus vivement apprécié les
 « consolations que durant ce passage trop court au milieu
 « des nôtres. J'en sors délassé, retrempé, ranimé compre-
 « nant mieux qu'autre fois cette parole du Sauveur qui
 « s'accomplit quelquefois par le ministère de ces disciples :
 « *ego reficiam vos* ». Selon l'énergie de cette expression
 « vulgaire, je me crois vraiment refait ; et pour longtemps
 « affranchi des hésitations de mon caractère et des influen-
 « ces décourageantes de la vie provinciale » (1).

Cette amitié se poursuit pendant toute la vie d'Ozanam, donc au delà de la date qui borne cette étude. Pourtant avant de quitter Ozanam on voudrait rassembler quelques données sur ces opinions littéraires, qui, ainsi qu'il l'a dit lui-même étaient un des sujets de discussion que l'on abordait volontiers dans le salon de Montalembert. Les lectures d'Ozanam plus approfondies, plus spécialisées, en vue de ses travaux, paraissent moins étendues que celles de son ami dans le domaine de la littérature contemporaine ; ses opinions sont plus exclusives. Il s'est élevé vive-

cles auxquels il fait allusion ont paru dans *l'Univers* : 12, 17, 26 juillet : « Du protestantisme dans ses rapports avec la liberté. »

(1) Ozanam à Montalembert, 9 mai 1840. *Lettres de Frédéric Ozanam*, t. I, p. 341-342.

ment contre toute une partie de la littérature romantique dans une lettre du 4 septembre 1831 il dit :

« J'ai revu Fortoul et H., ils sont tous deux si romanti-
 « ques que je ne les comprends plus, si romantiques qu'ils
 « en deviennent classiques à l'excès. Tu ris ! Tu as tort.
 « Je te réponds qu'ils sont tellement ensorcelés de Victor
 « Hugo, qu'ils ne jurent que par lui, et soutiennent que le
 « siècle entier doit marcher après lui ; or, marcher à la
 « remorque d'un homme, je prétends que c'est être classi-
 « que par excellence. Ils ne connaissent plus ni Lamar-
 « tine, ni Chateaubriand ; il vous cornent sans cesse aux
 « oreilles : « *Notre-Dame de Paris* » « *Plick et Plock* »
 « *Atar Gull* » « *Marion Delorme* », etc., et si vous n'avez
 « point lu ce qu'ils ont lu : Malédiction est le compliment
 « qu'ils vous adressent. Ils sont si tolérants, ces messieurs !
 « C'est à peu près comme « *la Némésis*, journal libéral »
 qui disait naguère :

Et que la Liberté, déesse au vol agile,
 Les armes à la main, prêche son Evangile.

« Puis ces gens-là vont déclamer contre l'inquisition et
 « contre les conversions armées de Charlemagne ! « *Risum*
 « *teneatis, amici !* » (1).

D'ailleurs si Ozanam critique certains partisans du romantisme, on voit qu'il n'était guère plus indulgent pour les classiques ; il renouvelle ses appréciations publiquement dans un article intitulé : « De la poésie considérée
 « dans les rapports avec la vie pratique de l'humanité ». « Une littérature était venue parmi nous, écrit-il, égoïste,
 « sensuelle, et qui pourtant se disait inspirée. Sur les au-
 « tels du sublime et du beau, elle avait placé le simulacre
 « de l'horrible et de l'extraordinaire et autour de ces autels
 « elle avait convoqué tous les jeunes enthousiasmes, toutes
 « les admirations contemporaines »... « Depuis *Han d'Is-*
 « *lande* jusqu'à *Lelia*, depuis la *Tour de Nesle* jusqu'à

(1) Ozanam à Ernest Falconnet. *Lettres de Frédéric Ozanam*, t. I, p. 24.

« *Marie Tudor* qu'y a-t-il de sacré dans le monde, et de « pudeur dans une nation qui n'ait été profané » (1).

Ozanam définit ainsi la poésie : « cette triple harmonie des paroles entre elles, de la parole avec la pensée, et des « pensées ensemble » (2) il lui confère une responsabilité morale. « Elle n'est point seulement l'expression brillante « et suave de la sensibilité, elle réagit sur cette sensibilité « même elle l'exalte et la développe, et par elle, elle ébranle « toutes les puissances de l'âme » (3). Cette influence de « la poésie, il l'étend à la société toute entière : « c'est une « des forces essentielles de l'humanité, l'une des bases de « sa civilisation, l'une des colonnes de son édifice » (4). Il se propose d'examiner les principales œuvres selon qu'elles exprimeront : « la poésie des sens, la poésie du doute et la poésie de la foi et de l'espérance » (5).

D'autres travaux le détournèrent de ce dessein il n'y a pas lieu de le regretter, ses talents n'étaient pas ceux d'un critique ; néanmoins quelques mois plus tard dans un article intitulé : « De la croyance à la Sainte Vierge considérée dans son action sur les Beaux-arts », il se proposait d'exposer les trésors de poésie que renferme le catholicisme ; il caractérise ainsi l'art antique : « Tout cela était « plein d'élégance et d'éclat ; mais pas un rayon de mystère ne brillait sur ces temples, n'animait ces statues « adorées ; pas un souffle de foi ne faisait monter en haut « des hymnes poétiques. La destinée de l'art est de retrouver dans l'homme l'image de Dieu ; l'art païen fit des « dieux à l'image de l'homme » (6). Il lui oppose l'art chrétien qu'il conçoit ainsi : « L'art chrétien n'aura pas « cette transparence lucide de l'art grec ; il ne sera point « dessiné comme un ruisseau sur des fleurs : vaste comme « l'océan, il aura quelques-unes de ses obscurités. Ceux

(1) OZANAM, *De la poésie considérée dans ses rapports avec la vie pratique de l'humanité*. *France Catholique*, 1834, reproduit dans *l'Univers*, 13 février 1834.

(2), (3), (4), (5) Idem.

(6) OZANAM, *De la croyance à la Sainte Vierge considérée dans son action sur les Beaux arts*, *Univers*, 9 avril 1834, reproduit dans *Revue Montalembert*, 25 mai 1912.

« qui ne le comprendront pas l'accuseront d'être mélan-
 « colique et rêveur, tandis qu'il doit être ainsi, ayant de-
 « vant les yeux Marie pleine de douleurs et l'humanité qui
 « souffre » (1). Ozanam trouvait son idéal d'art chrétien
 en partie réalisé par Chateaubriand et Lamartine. Il avait
 une grande admiration pour l'aïeul du romantisme ; en
 arrivant à Paris, il alla le voir et fut reçu par lui avec
 bonté. Il lui témoigna publiquement sa vénération dans un
 compte rendu sur l'ouverture du cours de littérature fran-
 çaise par J.-J. Ampère, où Chateaubriand était présent.
 « Ampère, dit Ozanam, a fait voir le génie chevaleresque
 « ressuscitant dans la poésie »... « se révélant en France
 « sous la forme la plus parfaite dans l'homme qui reste
 « fidèle aux croyances du passé en comprenant les desti-
 « nées de l'avenir »... « l'auteur du *Génie du Christia-*
 « *nismes* » ;... « Les cris de « Vive Chateaubriand » ont sa-
 « lué le grand poète chrétien »... « Qu'il nous soit permis
 « de dire »... « il est vrai que votre parole est merveilleuse-
 « ment puissante et que vous avez été éloquent à la tribune,
 « et majestueux dans votre vie politique ; et cependant ce
 « n'est point parce que vous êtes éloquent et profond, ce
 « n'est point parce que vous avez combattu sous telles ou
 « telles devises, que vous êtes grand et qu'on vous rend
 « gloire. C'est parce que votre puissante parole a bien
 « parlé de Dieu »... « C'est qu'enfin, chevalier des temps
 « nouveaux, vous avez le premier arboré la bannière sous
 « laquelle les enfants du dix-neuvième siècle veulent mar-
 « cher à la régénération religieuse du monde social » (2).

Ozanam avait adressé à Lamartine les *Réflexions sur la doctrine de Saint-Simon*, où il le citait. Lamartine lui envoya une lettre de remerciements où il le félicitait vivement. Un ami, M. Dufieux, l'amena ensuite en « pèlerinage à Saint-Point (3), Il y fut témoin de bienfaits que Lamartine

(1) OZANAM, *De la croyance à la Sainte Vierge considérée dans son action sur les Beaux arts. Univers religieux*, 9 avril 1834.

(2) OZANAM, *Cours de littérature Française au collège de France par M. Ampère fils. Univers*, 1^{er} mars 1834.

(3) Ozanam à M. L., 15 oct. 1834. *Lettres de Frédéric Ozanam*, p. 111 à 118, t. I.

répandait dans le pays et resta sous le charme de Mme de Lamartine. Quelques mois plus tard, il alla l'entendre à la Chambre : « J'ai entendu M. de Lamartine à la Chambre. « Qu'il était grand et beau ce jour-là. que son discours « était plein de gravité, d'éclat et d'harmonie. qu'il était « loin de ce vague et de ces théories vaporeuses qu'on lui a « reprochées ! Il était simple, il était logicien, il était génèreux, il était plus, il était charitable. Lui seul représentait la pensée chrétienne dans cette discussion » (1).

Ozanam lut le *Voyage en Orient* avec quelques inquiétudes et beaucoup d'admiration : « Ce grand poète est en « même temps si impressionnable qu'en traversant l'Asie, « il s'est imprégné d'une partie de ses idées et de ses tentatives ; il donne des louanges extrêmes à l'Alcoran, et, « à force d'optimisme et de tolérance, il sort évidemment « de l'orthodoxie »... « Il y a aussi dans ce même ouvrage « des choses admirables » (2). Après *Jocelyn*, il fut désolé de voir Lamartine abandonner manifestement la doctrine catholique ; il écrit son chagrin à un ami, et il dit de Lamennais et de Lamartine : « Qui remplira la place que « ceux-ci laissent vide ? » Ozanam garda toujours un profond attachement pour Lamartine qui, en retour, a tracé plus tard ce portrait : « Hélas ! nous avons aimé comme « ami et pleuré ce studieux et pieux jeune homme. Il ressemblait, par la physionomie, par l'âme, par la sérénité « du regard, par le timbre même monotone, défectueux et « voilé de sa voix, à un brahme chrétien venu des Indes en « Europe pour y prêcher l'évangile de la science, le calme « de la contemplation mystique et de l'adoration extatique « à notre monde de discorde et de contention.

« Ozanam croyait, comme nous, que la vérité était à « plus grande dose dans le cœur que dans l'esprit. Ses « dogmes ruisselaient d'onction comme les soleils d'Orient « ruissellent le matin et le soir de rosée. Bien que ma phi-

(1) Discours sur l'amnistie. Ozanam à M. Velay, 5 janv. 1835. *Lettres*, t. I, p. 127.

(2) Ozanam à M. L., 5 novembre 1836. *Lettres de Frédéric Ozanam*, t. I, p. 131.

« losophie ne fût plus la sienne, dans tous les articles de
« ce grand symbole qui unit les esprits à la base et qui
« les sépare quelquefois au sommet, ces différences égale-
« ment respectées, parce qu'elles étaient également sin-
« cères, n'établissaient aucune divergence d'âme et aucune
« froideur de sentiment entre nous. Son orthodoxie, par-
« faite pour lui-même, était une charité d'esprit parfaite
« aussi pour les autres. Il y avait autour de lui comme une
« atmosphère de tendresse pour les hommes. Cette atmos-
« phère cordiale adoucissait toutes les aspérités entre les
« idées. Il respirait et il aspirait je ne sais quel air balsa-
« mique qui avait traversé le vieil Eden. Chacune de ces
« respirations et de ces aspirations vous prenait le cœur et
« vous donnait le sien. On pouvait différer, on ne pouvait
« pas disputer avec cet homme sans fiel. Sa tolérance
« n'était pas une concession, c'était un respect » (1).

(1) LAMARTINE, *Cours familier de littérature*. Entretien XVII. Dante, t. III, p. 388, 389. Remarquons, cependant, que Lamartine, qui a bien compris l'âme d'Ozanam n'a pas apprécié Dante, il dit un peu plus loin :
« Quant aux commentaires sur le sens obscur de l'histoire de la phi-
« losophie du poème, Ozanam n'aurait pas mieux réussi que M. de
« Laménais à répandre une complète lumière sur ce chaos. Tous ces
« commentaires ne sont au fond que de la nuit délayée avec des ténè-
« bres. »



TROISIÈME PARTIE

Les OEuvres de Montalembert

CHAPITRE XIII.

LES ŒUVRES DE MONTALEMBERT. — LES PREMIERS ARTICLES.

Le Correspondant, L'Avenir.

Montalembert écrivit ses premiers articles au retour de son séjour en Suède ; il avait suivi avec intérêt les débats de la Diète qui s'était ouverte en 1828, et avec l'aide du Baron d'Anckârswaerd, il étudia avec soin la Constitution suédoise. Il en parla à Guizot qui, plus intéressé par l'auteur que par son sujet, lui ouvrit cependant la *Revue Française* : « J'ai été chez Guizot », note Montalembert le 17 novembre 1829, « à qui j'ai parlé de mon travail sur la Diète de Suède, à insérer à la *Revue Française*, et qui a été aussi amical qu'il lui est possible de l'être » (1).

Ce premier article fut écrit à grand' peine ; « ce qui contribue encore à m'irriter et à me tracasser, écrit Montalembert à Lemarcis, c'est ce maudit article sur la Suède »... « Pour comble de malheur, cette Diète hyperboréenne ne veut pas finir, et moi qui attend sa fin pour pouvoir terminer mon article ; je le donne au diable cent fois par jour. Il est écrit que non seulement elle fatiguera la Suède de son poids inutile jusqu'à l'été prochain, mais encore qu'elle me fera manquer le numéro d'avril, ce qui ne me conviendra nullement. Du reste, j'en parle fort à mon aise, comme si j'étais en possession des soixante pages de la Revue ; or, ma raison me dit,

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

« et je vous le répète à vous, qui êtes autant l'ami de ma
 « raison que de mon cœur, que M. Guizot ne voudra très
 « probablement pas de mon article ; j'ai beau le contem-
 « pler d'un œil attendri par l'amour paternel, je ne puis
 « m'empêcher de le trouver long, sec, froid, dur, ennuyeux ;
 « il est trop superficiel pour plaire à des Suédois, trop
 « étroit pour intéresser des Français. Ce sont deux mois
 « de travail perdu, car je ne fais que cela depuis le milieu
 « de décembre. C'est pitoyable. L'inutilité de la vie de
 « l'homme, de tout ce qu'il fait, c'est là ce qui me révolte
 « le plus » (1).

Montalembert dut revenir sur cette dernière affirmation bien catégorique, car l'article parut en mai (2). C'était une étude consciencieuse et claire ; mais dans « cette session
 « législative, si fertile en discussions cérémonieuses et dé-
 « risoires » (3), l'opposition, représentée par la forte personnalité du Baron d'Anckarswaerd, avait été étouffée par une bureaucratie toute-puissante, et aucun intérêt vivant ne venait soulever les pages de Montalembert.

Dans le *Correspondant* de cette même année, Montalembert publia un compte rendu sur les *Scènes populaires en Irlande*, par M. Shiel, recueillies et traduites de l'anglais par MMmes L. S. B. et A. de M. (4). Il écrivit un article sur la politique anglaise et l'avenir de la réforme électorale intitulé : « Du mouvement et de la résistance en Angleterre » (5).

L'attitude de Montalembert en face de la Révolution de 1830 avait été complexe ; exaspéré par l'arbitraire des Ordonnances de Juillet, il avait applaudi avec la fougue de

(1) Montalembert à Lemarcis. *Lettre inédite*, 14 février 1830.

(2) MONTALEMBERT, De la liberté constitutionnelle en Suède et de la diète de 1828 à 1830. *Revue Française*, mai 1830 ; MONTALEMBERT, *Œuvres complètes*, t. IV, p. 1.

(3) De la liberté constitutionnelle en Suède. *Œuvres complètes*, t. IV, p. 76.

(4) MONTALEMBERT, *Scènes populaires en Irlande*, par M. Shiel, recueillies et traduites par Mesdames L. S. B. et A. de M. *Correspondant*, 18 juin 1830.

(5) Du mouvement et de la résistance en Angleterre. *Correspondant*, 16 et 23 novembre 1830. MONTALEMBERT, *Œuvres complètes*, t. IV, p. 85.

sa jeunesse à la révolte populaire, croyant qu'elle inaugurerait une ère de liberté sereine ; puis il avait aperçu ce que toute révolution remue de rancune personnelle, d'instinct de cruauté, d'arrivisme et combien il est terrible d'ébranler le régime d'une grande nation pour la lancer dans l'inconnu. Dans le *Correspondant* du 14 décembre 1830, Montalembert proteste contre « l'intolérance du parti qui se proclame vainqueur » (1). Parce qu'on a combattu un acte arbitraire, Montalembert ne peut supporter qu'on anéantisse tout le passé de la France : « Chaque année vient « nous offrir le triste spectacle de notabilités, de partis, de « nations qui, dignes d'admiration et d'amour pendant « leurs luttes, s'égarent et se déshonorent après le triom-
« phe »... « Voici venir d'abord le lieutenant-général La-
« marque qui nous dit que « depuis quinze ans la France
« est effacée de la carte de l'Europe ». A la lecture de cette « étrange assertion, notre étonnement et notre indigna-
« tion n'ont point eu de bornes » (2). Montalembert rappelle les victoires d'Espagne et d'Algérie ; il s'élève contre « ces listes de radiations et de destitutions qui ont atteint « sans distinction presque tous les officiers généraux de la
« noblesse, quels que fussent d'ailleurs leurs services et
« leurs opinions » (3). Il dit aux légitimistes : « Oubliez
« le parti qui triomphe et ne songez qu'à la France qu'on
« menace » (4). Quelques jours plus tard, il termine ainsi un compte rendu du « Procès des ministres » : « Le jour
« d'épreuve du nouveau gouvernement est arrivé : c'est
« aujourd'hui, comme l'a dit M^e Sauzet, qu'il doit se bap-
« tiser. Malheur à lui si ce baptême est un baptême de sang
« et de honte. Nous comptons assez sur l'honneur et sur
« la conscience des Pairs de France pour ne pas douter de
« la conduite qu'ils sauront tenir » (5). Un autre article :

(1) Ch. de M., De l'intolérance du parti qui se proclame vainqueur. *Correspondant*, 14 déc. 1830. MONTALEMBERT, *Œuvres complètes*, t. IV, p. 102.

(2) Id., p. 102-103.

(3) Id., p. 104.

(4) Id., p. 108.

(5) MONTALEMBERT, Du procès des Ministres. *Correspondant*, 21 décembre 1830. *Œuvres complètes*, t. IV, p. 109 à 113.

« De l'impartialité ministérielle » réclamait de nouveau la justice pour les vaincus (1).

Tandis que paraissaient ces derniers articles au *Correspondant*, Montalembert le quittait, laissant à ses collègues « plus de regrets que de surprises » (2) ; il s'engageait, comme disciple de La Mennais, à soutenir l'*Avenir*. Nous avons vu, en étudiant ses rapports avec La Mennais et Lacordaire, tout le dévouement et l'activité que Montalembert déploya pour répandre ce journal, ainsi que l'agence pour la défense de la liberté religieuse qui y était associée ; il reste à examiner ce que fut sa collaboration intellectuelle.

Ses lettres sur l'Irlande furent la révélation de son talent. Montalembert venait de passer six semaines en Irlande, il avait vu parmi le clergé et les patriotes irlandais l'union de la foi et de l'amour de la liberté, ces deux grandes idées qui passionnaient Montalembert. Bien qu'il unisse constamment ces deux termes, Montalembert ne leur donnait pas la même valeur absolue : la foi catholique était seule pour lui éternelle, mais il considérait la liberté comme une des nécessités de son époque, comme la seule ambiance où l'esprit religieux pourrait se développer dans la société moderne. En Irlande, il eut la joie de voir ces idées vivantes, inspirant tout un peuple. Les Irlandais ne pouvaient obtenir leur indépendance qu'en faisant appel à l'esprit libéral, et la première liberté qu'ils réclamaient était la liberté du culte. L'esprit libéral, l'esprit patriotique, l'esprit religieux, en eux, ne faisaient qu'un. Ils étaient soutenus par un clergé issu de leur rang, qui partageait leur pauvreté et était en contact permanent avec le peuple. Ce peuple était malheureux, et c'était pour Montalembert une grande raison de l'aimer. Enfin, à ces raisons profondes de sympathies se joignaient d'autres charmes, tels que la fantaisie du caractère irlandais, la nature sauvage du pays. Montalembert, selon son habitude, avait noté ses impres-

(1) Ch. de M., De l'impartialité ministérielle et de l'intervention des écoliers dans le gouvernement représentatif. *Correspondant*, 28 déc. 1830. MONTALEMBERT, *Œuvres complètes*, t. IV, p. 114.

(2) CARNÉ, *Souvenirs de ma jeunesse au temps de la Restauration*. Bidier, 1872, in-8°, p. 177.

sions de voyage, il avait écrit à plusieurs de ses amis ; en comparant ces témoignages avec les articles de l'*Avenir*, on se rend compte de leur sincérité.

Ces articles étaient rédigés sous forme de lettres adressées à M. de La Mennais (1) ; l'introduction exprime les raisons de sa sympathie pour l'Irlande : « L'Irlande me
« semble devoir être la Terre Sainte de nous autres catho-
« liques des siècles froids et civilisés »... « La verdure et
« la virginité du pays, la jeunesse morale et le fervent en-
« thousiasme du peuple rafraîchiraient nos imaginations
« qu'une activité factice a épuisées, et nos cœurs usés
« par le vide des révolutions et la fumée de l'industria-
« lisme » (2).

Montalembert expose les exactions de l'Eglise anglicane, pourvue de tous les biens fonds confisqués aux catholiques ; elle réclame encore aux habitants une dîme et une contribution extraordinaire pour l'entretien de l'Eglise anglicane, « qu'il y ait dans chaque paroisse des anglicans ou non, peu importe, il y a toujours un curé avec son sacristain et son percepteur, et la dîme est prélevée sur tous les habitants, sans distinction de religion (3). Montalembert cite de nombreux traits à l'appui de cette affirmation, puis il se tourne vers le clergé catholique « qui fait rougir la
« conquête étrangère de son impuissance, par cela seul
« qu'il a juré devant Dieu d'être pauvre et d'être libre »...
« Liberté ! Pauvreté ! tel fut le cri que poussèrent les
« prêtres du Dieu vivant, lorsqu'à l'aurore d'une persécution qui a duré trois cents ans, ils se virent rejetés, eux et
« leur peuple fidèle, dans les fondrières et les déserts de
« l'Irlande »... « Ils comprirent que pour sauver la foi
« dans cette île où elle avait été si brillante et si féconde,
« il fallait en faire la vie et la seule ressource du peuple
« conquis et esclave ; que pour l'enraciner dans les cœurs,

(1) MONTALEMBERT, Lettre sur le catholicisme en Irlande, *Avenir*, 1^{er}, 5, 18 janvier 1831. Brochure séparée, Lyon, Sauvignat, 1831 ; MONTALEMBERT, *Œuvres complètes*, t. IV, p. 127.

(2) MONTALEMBERT, *Œuvres complètes*, t. IV, p. 128.

(3) Id., p. 132, conf. Montalembert, *Journal*, 26 septembre 1830, publié dans *Montalembert et ses relations à l'étranger*, par P. de Lallemand.

« il fallait l'enlacer à un amour acharné de la liberté et
« de la nationalité ; ils firent tout cela. Ils comprirent de
« plus que pour qu'il y eût alliance entre le peuple et eux,
« il leur fallait devenir pauvres et nus ; ils le devin-
« rent » (1).... « Dans une paroisse irlandaise, le curé est
« le père, le consolateur, le médecin, l'avocat et, à vrai dire
« le souverain »... « Chacun lui apporte au pied de l'autel
« la chétive portion de gains qu'il a économisé, pour
« maintenir le prêtre et le temple du Seigneur ; deux fois
« par an, à Noël et à Pâques, ces offrandes toutes volon-
« taires se renouvellent » (2).

« Les évêques qui consacrent et élèvent de tels pasteurs
« sont dignes de leur commander et d'être élus par eux »...
« A la mort de chaque évêque, les curés du diocèse s'as-
« semblent et désignent, soit entre eux, soit dans le reste
« du clergé irlandais, trois candidats qu'ils jugent dignes
« de l'épiscopat, et parmi lesquels le Pape choisit le nouvel
« évêque, »... « Ces évêques ne se distinguent des simples
« prêtres que par la plus grande part de devoirs et de tra-
« vaux qui leur est réservée » (3). « Encore aujourd'hui,
« ce sont les évêques qui font observer les lois et qui as-
« soupissent les discordes dans toutes les provinces. Si des
« troubles éclatent dans quelque endroit, si la police ne
« peut contenir une population qui méprise trop la vie
« pour rien craindre, aussitôt le shérif en fait part à l'évê-
« que. Celui-ci monte à cheval ou en charrette, court au
« théâtre du désordre, y célèbre les saints mystères, parle
« au peuple après la messe, le persuade, le renvoie dans
« ses foyers et revient vainqueur dans sa chaumière épis-
« copale » (4)... « J'ai entendu le récit des œuvres hé-
« roïques de cet archevêque Troy, qui ne laissa pour tout
« bien en mourant qu'une demi-couronne (3 francs). Je
« l'ai vu, cet évêque Doyle, qui, l'hiver dernier, ôtait les

(1) MONTALEMBERT, Lettre sur le catholicisme en Irlande. *Œuvres complètes*, t. IV, p. 138.

(2) Id., p. 140.

(3) Id., p. 143.

(4) Id., p. 145.

« couvertures de son propre lit pour les donner aux pauvres ; je l'ai vue, cette chétive chaumière qui sert d'asile au Père Murphy, vicaire humble et inconnu de Clogheen, qui est maintes fois revenu chez lui sans chemise sur le dos, ayant donné celle qu'il portait au malade dont il avait visité le lit de douleur » (1).

Puis Montalembert décrit les traits distinctifs du caractère irlandais ; il est touché d'y retrouver « l'amour de la France. Cette affection énergique et expansive, comme toutes celles du peuple irlandais, se retrouve chez toutes les classes et dans toutes les parties du pays. »

Montalembert avait dans sa nature même bien des affinités avec celle de l'Irlandais, « qui est toujours maîtrisé par quelque élan du cœur, quelque accès d'enthousiasme. C'est là une des principales sources de cette poésie qui entoure d'une atmosphère si fraîche, si séduisante, toute l'histoire et toute la vie actuelle de ce pauvre peuple »... « Oui, tout est poétique dans les mœurs du peuple irlandais, tout, jusqu'à sa misère, puisqu'elle lui inspire ce mépris de la vie qui préside à toutes ses actions, et rend son existence si aventureuse et si originale » (2). Cette élasticité de leur caractère se transforme en résignation héroïque dans les famines qui ont ravagé l'Irlande. « Je n'ai jamais vu ces crises solennelles », dit Montalembert... « Je n'ai fait qu'assister au spectacle de leur piété quotidienne... Je n'oublierai jamais la première messe que j'entendis dans une chapelle de campagne. J'arrivai un jour au pied d'une éminence dont la base était revêtue d'une épaisse plantation de sapins et de chênes ; je mis pied à terre pour y monter. A peine avais-je fait quelques pas que mon attention fut attirée par un homme agenouillé au pied d'un de ces sapins ; j'en vis bientôt plusieurs autres dans la même posture ; plus je montais, plus ce nombre de paysans prosternés était

(1) MONTALEMBERT, p. 150-151, conf. Journal, 9 octobre, publié dans *Montalembert et ses relations à l'étranger*.

(2) MONTALEMBERT, Lettre sur le catholicisme en Irlande. *Œuvres* t. IV, p. 154-155.

« considérable ; enfin, au sommet de la colline, je vis s'éle-
 « ver un édifice en forme de croix, construit en pierres
 « mal jointes, sans ciment, et couvert de chaume. Tout
 « autour, une foule d'hommes grands, robustes et énergi-
 « ques, étaient à genoux, la tête découverte, malgré la pluie
 « qui tombait par torrents et la boue qui fléchissait sous
 « eux. Un profond silence régnait partout, c'était la cha-
 « pelle catholique de Blarney, et le prêtre y disait la messe.
 « J'arrivai au moment de l'élévation, et toute cette fer-
 « vente population se prosterna le front contre terre. Je
 « m'efforçai de pénétrer sous le toit de l'étroite chapelle
 « qui regorgeait de monde. Pas de siège, pas d'ornements,
 « pas même le pavé : pour tout plancher, la terre humide
 « et pierreuse, un toit à jour, des chandelles en guise de
 « cierges. J'entendis le peuple annoncer, en irlandais, dans
 « la langue du peuple catholique, tel jour il irait, pour
 « abrégér le chemin de ses paroissiens, dans telle cabane,
 « qui deviendrait, pendant ce temps-là, la maison de Dieu,
 « qu'il y distribuerait les sacrements et qu'il y recevrait le
 « pain dont le nourrissent ses enfants. Bientôt le saint
 « sacrifice fut terminé ; le prêtre monta à cheval et partit ;
 « puis chacun se leva et se mit lentement en route vers
 « ses foyers ; les uns, laboureurs itinérants, portant avec
 « eux leur faux de moissonneur, se dirigèrent vers la
 « chaumière la plus voisine pour y demander une hoshi-
 « talité qui est un droit ; les autres, prenant leurs femmes
 « en croupe, regagnèrent leurs lointaines demeures » (1).

Montalembert termine par ce double vœu : « Prêtres de
 « Dieu... souffrez que nous appelions votre attention sur
 « cette contrée où le catholicisme a puisé une vie nouvelle,
 « d'où il nous inonde de nouvelles consolations... songez
 « que deux mots font tout le secret de leur immortelle
 « puissance, deux mots que le Christ a jetés dans ce
 « monde et que son Eglise a seule compris : *Liberté et*
 « *pauvreté*.

(1) MONTALEMBERT, Lettre sur le catholicisme en Irlande. *Œuvres complètes*, t. IV, p. 161-162. Montalembert avait inscrit ce récit textuellement dans son journal du 26 septembre, il a seulement corrigé un petit nombre d'expression pour les préciser.

« Et nous, laïques, nous qui naissons dans un siècle où
 « il est si dur de vivre, mais si glorieux de combattre, si
 « jamais le découragement venait nous saisir, songeons
 « que pour maintenir le catholicisme en Irlande, en face
 « de la conquête étrangère, de l'hérésie victorieuse, de la
 « gloire et de la puissance britanniques, dans un climat
 « qui ne lui offrait aucun secours, à travers trois siècles de
 « spoliations, de révolutions et de misères, il n'a fallu que
 « deux choses qui ne manqueront pas en France, d'un côté
 « la persécution, et de l'autre la foi » (1).

C'était l'expression publique d'un sentiment que Montalembert exprimait à un ami en lui écrivant : « Mon ami,
 « je suis enthousiasmé de l'Irlande, du pays, du peuple, du
 « clergé. Je me perds et me confonds dans une admiration
 « continuelle et sans cesse renouvelée. Ce sentiment est
 « permanent, les objets qui l'inspirent varient tous les
 « jours. *Toute mon attente a été remplie*, a été même dé-
 « passée. C'est la seule fois de ma vie que j'ai pu pronon-
 « cer ces paroles. Je n'ai jamais vu de pays plus pittô-
 « resque, plus enchanteur ; je n'ai jamais rencontré de
 « gens plus hospitaliers, plus dévoués, plus bienveillants,
 « plus noblement exaltés. Quant au clergé, dont je vois
 « beaucoup de membres, il m'inspire un véritable amour.
 « En vérité, ce mot amour est le seul qui rende bien com-
 « plètement ce que m'inspire l'Irlande. C'est une vraie
 « patrie pour moi, pour mes rêves d'enfance, pour mes
 « longues et chères illusions, elles sont ici toutes réali-
 « sées » (2).

Il y avait une part d'illusion dans ce généreux enthousiasme ; Montalembert n'avait vu que des beaux côtés de l'Irlande, et d'autre part, le rêve d'un clergé pauvre, ne vivant que des subsides aléatoires des fidèles, si admirable qu'il fût dans un pays où il était le seul moyen, pour les catholiques de garder leur foi, n'était pas désirable en France. Mais cet élan de Montalembert vers le désintéres-

(1) MONTALEMBERT, Lettre sur le catholicisme en Irlande. *Œuvres complètes*, t. IV, p. 163.

(2) Montalembert à Lemarcis. *Lettre inédite*, 25 septembre 1830.

sement, la charité, le patriotisme rayonnant de poésie, était communicatif. Ces articles, immédiatement acceptés, eurent du succès. « J'en ai encore un à faire », écrit Montalembert à ce propos. « Les deux premiers ont été fort loués « par mes amis, cités en partie par le *Globe*, et déjà traduits en Irlande. Ils sont de nature à produire de l'impression sur notre clergé qui, du reste, se rallie de plus en plus à nous » (1). On a vu que V. Hugo et Vigny les lurent avec intérêt ; ils furent même traduits en allemand, car Montalembert note, le 15 juin 1831 : « Réception de « mes articles sur l'Irlande, traduits en allemand et envoyés de Spire, ce qui m'a bien flatté » (2).

Le 13 juin, Montalembert lança dans l'*Avenir* un appel de souscription en faveur de l'Irlande, qui, une fois de plus, était dévastée par la famine ; les souscriptions furent publiées dans l'*Avenir* ; la dernière liste du 8 septembre annonçait 66.684 fr. 02 ; une note ajoutée dans les *Mélanges catholique* disait : « La souscription ouverte « pour les pauvres Irlandais au bureau de l'*Avenir* avait « produit au 1^{er} septembre 1831 environ 80.000 francs, « dont 70.000 transmis par l'Agence générale pour la défense de la liberté religieuse à Mgr Murray, archevêque « de Dublin, et le reste envoyé par les souscripteurs directement » (3).

Le 3 septembre, Montalembert donna à l'*Avenir* un article nécrologique sur le Docteur Coppinger, évêque de Cloyne et Ross.

Autant que l'Irlande, la Pologne attirait la sympathie de Montalembert ; cette nation était opprimée, elle était catholique, elle luttait pour son indépendance et sa foi. Le 10 décembre, Montalembert apprend que « la Pologne se révolte ; « grande et glorieuse nouvelle » (4). Immédiatement, il se

(1) Montalembert à Lemarcis. *Lettre inédite*, 12 janvier 1831.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

(3) *Mélanges catholiques*. Extraits de l'*Avenir*, publiés par l'Agence générale pour la défense de la liberté religieuse. In-8°, 1831, p. 116, t. II.

(4) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

met à écrire l'article qui devait paraître le 12 décembre sous le titre : « La Révolution de Pologne » (1). Il saluait ce jour comme une aurore, il recommande à tous les catholiques la cause d'une nation qui a gardé une « immortelle fidélité » à sa foi depuis le jour où sainte Hedwige, épouse de Jagellon, a converti la Lithuanie. L'Europe entière lui doit « sa reconnaissance pour la brillante civilisation dont Cracovie était le centre, pour l'exemple de la liberté religieuse qui fut adoptée en Pologne avant toutes les autres nations, pour sa lutte contre les Turcs. » Montalembert appelle le jour « où s'embrasseront ces deux célestes sœurs » (la France et la Pologne) qui soupirent éternellement l'une après l'autre, et qui n'ont besoin, pour s'adorer, que « de se connaître » (2).

Montalembert résume ainsi l'effet produit par son article : « Il m'a valu les félicitations chaleureuses de La Mennais, la dérision du *Courrier Français*, une attaque violente de la *Quotidienne* et l'improbation solennelle de tout mon faubourg. Sous ce dernier rapport, j'ai pu me relever par mon article de *Correspondant*, qui a eu un véritable succès auprès de MM. de Talaru, de Fitz James, de Rougé, de Vogüé ! » (3).

En effet, la *Quotidienne* reprochait à Montalembert de défendre une révolution, et le *Courrier Français*, qui soutenait la Pologne, ne voulait pas qu'on en parlât comme d'une nation catholique.

Montalembert ne sut que longtemps après, mais à sa grande joie, l'écho qu'il avait parmi les Polonais ; il rencontra, le 2 janvier 1832, à Rome, le comte Rzewuski « qui m'a fait, écrit Montalembert, un plaisir des plus vifs en me décrivant l'enthousiasme avec lequel mon premier article sur la Pologne a été reçu par les Polonais ici, qui

(1) MONTALEMBERT, Révolution en Pologne, *Avenir*, 12 décembre 1830; *Œuvres complètes*, t. IV, p. 123.

(2) MONTALEMBERT, Révolution en Pologne. *Œuvres complètes*, t. IV, p. 126.

(3) MONTALEMBERT, lettre à Lemarcis, 17 décembre 1830, publiée dans la *Revue Montalembert* du 25 décembre 1910 par V. Bucaille. L'article du *Correspondant* était celui du 14 décembre 1830 intitulé : De l'intolérance du Parti qui se proclame vainqueur.

« l'ont lu avec transport, l'ont embrassé et l'ont traduit
« sur-le-champ » (1).

Le 16 avril 1831, l'*Avenir* publiait l'article intitulé « Une prière » (2). Il avait été composé ainsi : « A trois heures, « écrit Montalembert, j'arrive à l'*Avenir*, puis chez Lacordaire, qui me montre la sublime prière des Polonais à la « Sainte Vierge. Je m'empare de l'article à faire, je me « mets à courir dans les rues, puis à écrire jusqu'au dîner. « Lacordaire retouche mon premier jet. Il en résulte mon « article, une prière » (3). Cette prière avait été prononcée dans une église de Varsovie, le 25 mars :

« Vierge sainte ! douce Mère des mortels ! Mille huit cent
« trente-et-une années se sont déjà écoulées depuis que
« votre oreille se réjouit d'entendre ces paroles prononcées
« par l'Ange : « Vous enfanterez le Sauveur des nations ». « Intercédez aujourd'hui pour que votre divin Fils envoie
« aussi un ange consolateur à ce peuple qui a été fidèle à
« sa loi depuis tant de siècles. Que la Pologne, qui vous
« appelle sa reine, que la Pologne qui fut si souvent le plus
« ferme appui de la chrétienté, redevienne florissante, sous
« l'abri du saint Evangile, et soit aussi l'égide de la liberté
« des peuples. Vierge sainte ! si le Tout-Puissant a décidé,
« dans sa sagesse profonde, que notre patrie toute chrétienne doit souffrir, comme votre divin Fils, la mort du
« martyre, que sa gloire fasse partie de la gloire éternelle
« du monde » (4).

Après avoir commenté cette supplication, Montalembert ajoutait : « Chère et sainte Pologne ! reçois ce lointain
« hommage de ceux qui, comme toi, ont prêté serment à
« Dieu et à la liberté, et qui portent ces noms sacrés inscrits sur le front et dans le cœur. Tu es notre seconde

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

(2) MONTALEMBERT, Une prière, *Avenir*, 16 avril 1831. *Œuvres complètes*, t. IV, p. 187.

(3) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 15 avril 1831.

(4) MONTALEMBERT, Une prière, *Avenir*, 16 avril 1831. *Œuvres complètes*, t. IV, p. 187.

« patrie, à nous qui ne vivons que pour ces choses au nom
« desquelles tu as vaincu » (1).

Quand La Mennais, alors à Juilly, reçut cet article, il écrivit à Montalembert : « Vos lignes sur la Pologne, mon
« bien cher enfant, m'ont ému jusqu'aux larmes. Vous
« n'avez rien écrit de plus beau ; c'est votre âme tout en-
« tière » (2).

Le 25 juillet, Montalembert composa une pétition à la Chambre des Députés pour demander à la France de venir au secours de la Pologne ; il note ce jour-là : « Soirée de
« M. Féli. Succès de ma pétition auprès de lui et de tous
« ceux qui m'en parlent. Je remercie Dieu de ce que j'ai
« pu faire cette chétive chose pour la sainte Pologne. » Ce succès ne dépassa pas le petit cercle qui gravitait autour de l'*Avenir*, car il était impossible à la France, encore chancelante après la Révolution, de prendre les armes. Montalembert pensa plusieurs fois aller rejoindre l'armée polonaise, mais il ne put réaliser ce désir. Il savait Varsovie assiégée quand il écrivit dans l'*Avenir* l'article « Le Douze Septembre » : « A pareil jour, il y a cent quarante-huit ans,
« la chrétienté fut sauvée, et sauvée par l'héroïque nation
« qui meurt aujourd'hui pour elle »... « Le 12 septembre
« 1683, Sobieski, à la tête de ses Polonais, dissipa l'armée
« des Barbares qui assiégeait dans Vienne le chef de l'Em-
« pire et devant qui tremblait le monde civilisé » (3).

Tandis que Montalembert écrivait ces lignes, Varsovie avait déjà été prise le 8 septembre ; mais la nouvelle ne fut connue à Paris que huit jours après. Le 16, Montalembert note : « Nouvelle affreuse de la prise de Varsovie : ce n'est
« que trop avéré » (4). Montalembert, qui avait été navré de ne pouvoir donner de secours matériel aux Polonais, eut du moins la consolation de savoir qu'il avait été pour eux

(1) MONTALEMBERT, *Œuvres complètes*, t. IV, p. 190.

(2) La Mennais à Montalembert, 18 avril 1831. *Lettres de Lamennais à Montalembert*, p. 3, éd. Forgues.

(3) MONTALEMBERT, Le Douze Septembre, *Avenir*, 12 septembre 1831. *Œuvres complètes*, t. IV, p. 211.

(4) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

un soutien moral. Le 15 janvier 1832, il vit « le comte et
 « la comtesse Anckwicz avec leurs filles, dont l'une char-
 « mante ; je cause beaucoup avec elle, et me retire en-
 « chanté de la simplicité du patriotisme et de la religion
 « profonde de cette jeune fille »... « Elle m'a raconté une
 « chose qui m'a ravi, c'est qu'elle a elle-même envoyé mon
 « article du 12 septembre en Pologne, à l'armée de Galicie
 « où la plupart des officiers ont voulu en avoir une copie
 « qu'ils portaient sur eux en la baignant de larmes !!
 « Quelle douce récompense ! » (1).

L'intérêt que Montalembert portait aux nations catholiques étrangères ne détournait pas son attention de ce qui se passait en France. Le 25 décembre, une ordonnance du Ministère de l'Intérieur décidait de désaffecter le cimetière de Montmartre et de disperser la Société des Missions qui en avait la garde. Montalembert protesta vivement dans l'*Avenir* du 11 janvier 1831 (2) ; ce ne fut pas en vain, car l'ordonnance fut rapportée.

Montalembert avait assisté avec douleur à l'émeute qui saccagea Saint-Germain-l'Auxerrois le 13 février ; il voulut exprimer publiquement ses regrets, d'autant plus que M. de La Mennais était tenté d'en faire un grief aux victimes de l'émeute. L'*Avenir* inséra un de ses meilleurs articles intitulé « La Croix » (3) ; dans la profondeur de son émotion, Montalembert trouva des mouvements d'une magnifique ampleur pour préciser la signification de cette croix que les émeutiers venaient d'abattre :

« Il s'est trouvé, dans ce monde de misères et de crimes,
 « un symbole de gloire et de vertu ; dans ce monde, où la
 « force s'est installée avec l'esclavage, un symbole d'éter-
 « nelle consolation. Celui qui s'est dit le Fils de l'Homme
 « a légué l'instrument de son supplice à l'humanité qui
 « s'est prosternée devant ce legs sacré. Jusqu'à lui, les ri-

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

(2) MONTALEMBERT, Les Tombeaux du Calvaire, *Avenir*, 11 janvier 1831. *Œuvres complètes*, t. IV, p. 168.

(3) MONTALEMBERT, *Avenir*, 21 février 1831. MONTALEMBERT, *Œuvres complètes*, t. IV, p. 172.

« ches et les rois avaient seuls eu des insignes et des bandières ; il en donne une aux pauvres, au genre humain tout entier, et les riches et les rois abdiquent les leurs pour l'adorer »... « Une croix a marqué le lieu où Tell affranchit sa patrie ; une croix fut le sceau de la grande charte d'Angleterre ; une croix surmonte la tombe des victimes de Juillet. Partout et toujours, c'est à son abri que l'humanité a placé sa vertu et sa gloire »... « C'est du haut de la croix que la terre a reçu les premières leçons d'une liberté, la seule vraie, d'une égalité, la seule possible » (1).

S'adressant aux légitimistes, Montalembert leur disait : « Hommes du passé ! jusqu'à quand resterez-vous fidèles à votre délire, et persisterez-vous à unir ce que Dieu a séparé, une royauté éternelle avec une royauté périssable » (2). Il demandait à « tous les hommes de Foi et d'honneur » de s'unir. Il termine par ce serment qui était l'expression profonde de son âme : « Nous ramassons avec amour les débris de sa croix, pour leur jurer un culte éternel. On l'a brisée sur nos temples, mais nous la mettrons dans le sanctuaire de nos cœurs, et là, nous ne l'oublierons jamais. De la terre où on nous l'a détruite, nous la replaçons dans le ciel, et là, nous lisons encore une fois autour d'elle la parole divine : *In hoc signo vinces* » (3).

Le 6 mars, Montalembert s'adressait : « A ceux qui aiment ce qui fut » (4), c'est-à-dire aux légitimistes, pour demander de s'unir aux partisans de l'*Avenir* dans la défense de la foi et de la liberté.

En juillet, le gouvernement annonça l'intention de raser Saint-Germain-l'Auxerrois pour tracer une avenue de la Bastille au Louvre. Montalembert écrivit un violent article pour protester contre cette mesure : « A côté de cet

(1) MONTALEMBERT, *Œuvres complètes*, t. IV, p. 173, 174.

(2) MONTALEMBERT, La Croix. *Œuvres complètes*, t. IV, p. 176.

(3) Id., p. 178.

(4) MONTALEMBERT, A ceux qui aiment ce qui fut. *Avenir*, 6 mars 1831. *Œuvres complètes*, t. IV, p. 179.

« outrage sanglant infligé à la religion, qui aurait le courage de parler de l'art et de ses intérêts ? Cependant, cet art est catholique, cet art au nom duquel s'élève quelques timides réclamations, c'est notre foi, notre culte qui l'a créé, qui l'a fécondé pendant toute la série des siècles »... « Grâce au moins pour toutes ces fines colonnettes, pour ces sveltes arcades, pour ces rosaces étincelantes, pour ces croisées et ces tourelles élancées, pour ces inimitables bas-reliefs, pour ces pierres même de couleur séculaire » (1).

Dans la *Revue de Paris* de juillet 1831 paraissait une Protestation de Chateaubriand; le gouvernement fit droit à ces justes indignations et le projet fut abandonné.

L'Avenir publia in extenso le discours de Montalembert à la Chambre de Pairs dans le procès de l'école libre qui fut jugé le 19 septembre. Il débuta par une allusion délicate à la mort récente de son père, un hommage rendu à la Chambre des Pairs et un appel touchant à leur indulgence: Il s'élève contre le monopole de l'Université à trois titres : « Jeune homme et encore étudiant je me suis senti plus à même que tout autre de m'élever contre elle, puisque je vis encore sous son régime »... « Français me croyant libre avant la Charte de 1830, et à plus forte raison depuis je sens tout ce qu'il y a en moi d'indignation s'accumuler sur un pouvoir qui prétend aujourd'hui, enchaîner l'intelligence et la pensée »... « Enfin, chrétien et catholique, je vis avec l'intime conviction, que ce que j'ai au monde de plus cher et de plus sacré, ma foi, est opprimé » (2). Après avoir exposé ses griefs, Montalembert expose sa conception de l'enseignement ; il exige la liberté pour tous de faire enseigner leurs enfants selon leurs convictions. La France n'est plus légalement catholique, mais la conscience des catholiques n'en est pas moins inviolable ; cette inviolabilité n'est pas respectée et

(1) MONTALEMBERT, Saint-Germain-l'Auxerrois, *Avenir*, 12 juillet 1831.

(2) *Avenir*, 21 septembre 1831. MONTALEMBERT, *Œuvres complètes*, t. I, p. 6, 7, 8.

Montalembert rappelle les décrets qui sous l'empire et même sous la Restauration y portèrent atteinte. Nul n'a le droit d'enlever aux parents l'âme de leurs enfants. « Je le reconnais moins qu'à tout autre à un pouvoir qui n'est venu au monde que par la liberté, et qui ne doit subsister que pour la défendre » (1). Le monopole livre à la loi une attaque directe. « Il défend d'enseigner sans sa permission et sans sa surveillance ; or, chacun sait que la foi chrétienne impose à ses enfants, et spécialement à ses ministres, le devoir formel d'enseigner ce qu'ils croient à tous les hommes. C'est une fois de prosélytisme et de propagande » (2).

Puis Montalembert interpelle directement le gouvernement : « Et d'ailleurs d'où viendrait aux puissants d'aujourd'hui l'autorité morale dont ils se targuent. » ... « Ils sont constitués, je le sais, les héritiers bénéficiaires de tous les despotismes, en proclamant une prédilection particulière pour le despotisme impérial ; mais l'empire les répudierait pour héritiers. Lui du moins nous donna la gloire en échange de la liberté ; il nous éblouit avant de nous asservir. Iéna marqua l'année où l'Université fut annoncée à la France et à peine eut elle été fondée que Napoléon alla camper à l'Escorial. C'était compréhensible ; mais quand on est très avare de gloire, il ne faut pas l'être tant de liberté » (3).

Le discours se termine par cette belle profession de foi qui entraîna l'assistance : « Ah ! si notre foi doit mourir, souffrez au moins que nous lui choissions un tombeau, et que ce tombeau soit la liberté du monde ! »... « Mais je ne sais pourquoi j'usurpe ici le langage de la tristesse et du découragement, quand mon cœur est plein de ferveur et d'espérance. Non, je ne pense pas que ma foi doive mourir »... « Notre vie c'est toute notre richesse,

(1) *Avenir*, 21 sept. 1831. MONTALEMBERT, *Œuvres complètes*, p. 17.

(2) MONTALEMBERT, Procès de l'Ecole libre, *Œuvres complètes*, t. I, p. 20.

(3) MONTALEMBERT, id., p. 24, le *Moniteur*, remarque que ce passage fut accueilli par : « Sensation prolongée et mouvement marqué d'assentiment sur les bancs de la cour. »

« et nous la dévouerions de bien bon cœur à servir notre
 « Dieu dans la personne de ses pauvres ; *Christo in pau-*
 « *peribus*. Notre plus belle récompense serait de leur expli-
 « quer l'auguste mystère de leur pauvreté, et de leur
 « révéler le prix sublime qui attend leurs vertus incon-
 « nues. Nous remplirions ainsi la sainte et primitive mis-
 « sion de notre foi, en travaillant pour le bien de la classe
 « la plus nombreuse et la plus pauvre, de celle pour qui
 « la civilisation, avec toutes ses pompes, est restée sans
 « consolation et sans asile. Nous leur dirions, avec un de
 « ces hommes envoyés il y a dix-huit siècles pour prêcher
 « au monde Dieu et la liberté : Nous n'avons ni or, ni
 « argent, mais nous vous donnons tout ce que nous pos-
 « sédons nous-mêmes. » « J'en ai assez dit, nobles Pairs,
 « pour vous prouver que ma foi religieuse m'a surtout
 « guidée dans cette entreprise... Je me féliciterai égale-
 « ment toujours d'avoir pu rendre témoignage dans ma
 « jeunesse au Dieu de mon enfance. C'est à lui que je
 « recommande le succès de ma cause, de ma sainte et glo-
 « rieuse cause ; je la dis glorieuse, car elle est celle de
 « mon pays ; je la dis sainte, car elle est celle de mon
 « Dieu » (1).

Nous n'insisterons pas sur l'émotion, souvent décrite, que produisit ce discours ; il ouvrait brillamment la carrière d'un orateur, déjà on y trouvait l'ironie et la bonne grâce qui charmaient l'auditoire, l'ardeur des convictions exprimée avec un mouvement qui entraînait les sympathies. Ce fut l'acte le plus retentissant de la campagne menée par l'*Avenir* ; il trouva sa récompense et son achèvement en 1850.

Montalembert entretenait aussi les lecteurs de l'*Avenir* de ses opinions littéraires. Lorsque parut *Notre-Dame de Paris*, Montalembert fut un des premiers à signaler cet ouvrage à l'attention du public en exprimant en deux

(1) MONTALEMBERT, *Œuvres complètes*, t. I, p. 29.

(2) MONTALEMBERT, *Notre-Dame de Paris* par Victor Hugo, *Avenir*, 11 et 28 avril ; un fragment a été reproduit dans les *Mélanges*

longs articles de l'*Avenir* (2) les pensées que ce roman lui avait suggérées ; on se rappelle que les éditions de 1831 ne comportaient pas les trois chapitres : « Impopularité » ; « *Abbas Beati Martini* » ; « Ceci tuera cela ».

Les premiers mots de Montalembert sont un hommage d'admiration à Victor Hugo : « Pour nous, jeunes gens de « ce siècle, dont il est presque le contemporain et le camarade, un lien tout spécial nous attache à cet homme dont « les œuvres expriment et résument si complètement tout « ce qu'il y a d'élevé et de généreux dans notre époque. » Les diverses inspirations des *Odes* sont énumérées ; il admire le chef d'école « traçant le code de cet art rajeuni « dans une préface monumentale, lançant le drame par un « essai hardi et victorieux dans un monde inconnu »... « C'est sous son invocation que le jeune auteur de *Joseph Delorme* nous a dotés de ce recueil délicieux que le « monde a admiré sans le comprendre, mais qui restera « dans le « souvenir de Dieu et des malheureux » (1).

Après ce préambule, Montalembert distingue dans *Notre-Dame de Paris* une œuvre de réhabilitation de l'art gothique et un roman.

« Remercions solennellement », écrit Montalembert, « M. Victor Hugo de la vive et éclatante lumière qu'il a « jetée sur des beautés depuis longtemps négligées et mé- « connues » (2).

Jetant les yeux sur l'architecture des églises modernes, Montalembert s'indigne sur le mauvais goût qui règne ; il faut faire l'éducation du public : « M. Victor Hugo aura la « gloire d'avoir donné le signal de la révolution qui doit « infailliblement s'opérer dans l'architecture ; ses admirables chapitres intitulés *Notre-Dame* et *Paris vu à vol d'oiseau* sont les premiers manifestes d'un goût nou-

catholiques, t. II, p. 271 ; et une partie plus importante avec quelques variantes dans MONTALEMBERT, *Œuvres complètes*, t. VI, p. 404 ; comme cette étude a pour but d'étudier non pas la pensée définitive de Montalembert mais son état d'esprit jusqu'en 1840, toutes les citations ont été faites d'après le texte de l'*Avenir*.

(2) MONTALEMBERT, *Notre-Dame de Paris* par Victor Hugo, *Avenir*, 11 avril 1831. *Œuvres complètes*, t. VI, p. 406, 407.

(2) Id., *Œuvres complètes*, t. VI, p. 407.

« veau, d'une seconde renaissance, à qui certes il faut
 « souhaiter de meilleures destinées qu'à la première » (1).
 « Nous devons avouer que M. Hugo lui-même ne nous a pas
 « pleinement satisfaits »... « Nous ne le croyons pas assez
 « catholique pour aimer et comprendre le dernier mot de
 « cette céleste architecture que le catholicisme seul a en-
 « fanté et qui est son apanage exclusif » ... « Et cepen-
 « dant, nous nous sentons à peine le courage de faire une
 « semblable critique en nous rappelant deux passages dé-
 « licieux » (2). « L'un, où l'infortuné Quasimodo, renié de
 « la société qu'il déteste, trouve dans la vieille cathédrale
 « non seulement un asile, mais une patrie, mais une fa-
 « mille, mais des ombrages et tous les charmes de la na-
 « ture » (3)... « L'autre passage est celui où cette même
 « cathédrale, toujours bienfaisante, toujours protectrice,
 « répand par son silence, par sa paix profonde ou par ses
 « célestes harmonies un calme inconnu, une fraîcheur vi-
 « vifiante sur la pauvre Esméralda » (4).

Montalembert prévoit et réfute une objection que l'on
 opposera à sa ferveur gothique : « Aussi nous dira-t-on
 « peut-être que c'est une superstition que d'attacher plus
 « de prix à une certaine forme de pierres qu'à d'autres, et
 « qu'après tout on peut aussi bien prier Dieu à l'Assomp-
 « tion qu'à Notre-Dame. Mon Dieu, oui ! c'est une supers-
 « tition ; nous acceptons ce reproche, ce mot-là ne nous
 « effrayera jamais. Il y a des superstitions qui font corps
 « avec la religion, qui représentent ses plus douces jouis-
 « sances, ses plus séduisants attrait. En religion comme
 « dans l'amitié, l'honneur et l'amour, la superstition se
 « mêle à nos sentiments les plus délicats, à nos émotions
 « les plus profondes » (5).

(1) Id., *Œuvres complètes*, t. VI, p. 410.

(2) Id.

(3) Id., *Œuvres complètes*, t. VI, p. 411.

(4) MONTALEMBERT, *Notre-Dame de Paris* par Victor Hugo, *Avenir*, 11 avril 1831. *Œuvres complètes*, t. VI, p. 411.

(5) Id., *Œuvres complètes*, t. VI, p. 412-413.

Dans un second article, Montalembert envisage *Notre-Dame de Paris* comme roman ; il en prend occasion pour montrer quel est son point de vue en face d'une œuvre littéraire : « Pour nous, la littérature, comme l'art, comme « la politique, comme la philosophie, n'est qu'une face de « la grande et universelle idée qui maîtrise notre intelli- « gence et nos affections. Nous ne cherchons en elle, « comme en tout, qu'une seule chose, la trace de cet es- « prit divin, de ce feu céleste sans lequel le monde ne « serait pour nous que ténèbres. Pèlerins, ou si l'on veut, « chevaliers errants de cette seule idée, nous parcourons « le monde pour la trouver et la défendre, le cœur plein « de chimères, de partialité, de superstitions, mais aussi « plein d'enthousiasme et d'amour » (1).

Dans cet esprit, Montalembert formule un blâme. « Cette « improbation, nous la prononçons formelle et sans ré- « serves contre les peintures comiques que M. Victor « Hugo a laissées pénétrer dans son roman » (2). « Il est « de notre devoir de signaler comme l'erreur qui prédo- « mine dans *Notre-Dame de Paris* ce penchant vers la « matière. Nous lui devons sans doute les peintures les « plus riches et les plus ornées ; mais au sein de ses plus « brillants efforts, on sent l'incomplet, le vide. Trop de ses « personnages, trop de ses héroïnes surtout, sont victimes « de cette contagion ; leur personnalité matérielle étouffe « le germe de l'idéal » (3) « Un second défaut... c'est « l'usage trop prodigue du ressort de la douleur et de « l'horreur... Non, la vraie douleur ne tient point ce lan- « gage altier et forcé ; elle recule devant ces bruyantes « exhibitions de ses maux » (4). Montalembert oppose à ces « remords forcenés », ces « permanentes angoisses », la mélancolie de Lamartine, la misère de *René*. Il reproche

(1) MONTALEMBERT, *Avenir*, 28 avril 1831. *Œuvres complètes*, t. VI, p. 414.

(2) MONTALEMBERT, *Id.*, p. 415, var. : « ces peintures lascives ».

(3) *Id.*, p. 417.

(4) *Id.*, *Œuvres complètes*, t. VI, p. 417-418.

encore à V. Hugo « ce mélange continu du grotesque au tragique, cette abondance de plaisanteries » (1).

Mais Montalembert veut « repousser des reproches qui ont été lancés contre le roman et qui nous semblent complètement injustes »... « Le premier... celui d'une tendance immorale... dans le principal événement, la lutte du prêtre Claude Frollo contre un amour coupable »... « A nos yeux, au contraire, il y a une leçon profondément morale dans le spectacle de ce ministre des autels qui abdique volontairement l'humilité du chrétien, la modestie du prêtre, qui se trouve ensuite seul et sans défense en face de ses passions et du destin » (2). Là Montalembert exprime sa conception de la Fatalité qui avait frappé Vigny.

« Un autre reproche, tout aussi injuste »... « est celui d'avoir montré le Moyen Age sous son aspect le plus repoussant »... « Nous ne supposons pas que M. Victor Hugo ait jamais voulu donner le règne de Louis XI comme le type du Moyen Age »... « Il nous paraît, au contraire, avoir eu le dessein de montrer les souffrances imposées au genre humain par les efforts de l'esprit pour détrôner la société chrétienne et catholique » (3). Il semble ici que Montalembert ait méconnu la pensée de V. Hugo. *Notre-Dame* était bien dans la pensée de l'auteur une reconstruction du Moyen Age, si discutable que nous paraisse la représentation qu'il en donne. « Du reste », ajoute Montalembert à ce propos, « nous concevons parfaitement que les âmes froides et timides d'aujourd'hui aient reculé d'épouvante devant le tableau de ces fortes passions »... « Mais nous... Nous remercions M. Victor Hugo d'avoir jeté ces souvenirs réchauffants au sein d'une société qui renie de plus en plus les nobles traditions de nos pères, d'une société où tout est glacé et

(1) MONTALEMBERT, *Œuvres complètes*, t. VI, p. 419.

(2) MONTALEMBERT, *Avenir*, 28 avril 1831.

(3) MONTALEMBERT, *Notre-Dame de Paris* par Victor Hugo, *Avenir*, 28 avril 1831.

« aride, où le malheur lui-même est stérile comme le plaisir » (1).

Montalembert appelle l'attention sur « le style merveilleux »... « qui fait comprendre et sentir l'intime liaison qui existe entre tous les arts », surtout dans ce panorama de Paris »... « qui se termine par un exploit littéraire presque inouï, par cette analyse du concert sublime des carillons de Paris » (2).

Parmi les caractères que V. Hugo a créés, Montalembert a de la sympathie pour Jean Frolo, pour Gringoire ; mais celui qui a le plus complètement conquis sa prédilection, c'est ce malheureux Quasimodo. « C'est une pensée profondément chrétienne que celle de ce pauvre avorton, objet de tant de haine et de mépris, mais où Dieu a planté plus de vertu, plus de courage, plus de foi que dans toutes les grandes et belles créatures qui l'environnent et le foulent aux pieds » (3).

Montalembert termine en souhaitant que le roman historique s'épanouisse en France grâce à Victor Hugo et à l'auteur de *Cinq-Mars*. Nous avons vu les chaleureux remerciements que V. Hugo et Vigny adressèrent à Montalembert, à la suite de ses articles, comment il sut faire connaître *Notre-Dame de Paris* à ses amis catholiques, entre autres à Rio.

Un des projets que l'*Avenir* n'eut guère le temps de réaliser pendant sa courte carrière, était de faire connaître, parmi les littératures étrangères, les aspirations qui se rapprochaient du catholicisme. Montalembert entra dans cette voie en écrivant, le 9 septembre, l'article intitulé « *Novalis* ». Montalembert avait lu le volume de Novalis, édité par Tieck et F. Schlegel et voici sa première impression : « Enthousiasme en lisant Novalis et en y découvrant une sympathie absolue avec M. de La Mennais » (4).

(1) MONTALEMBERT, *Notre-Dame de Paris* par Victor Hugo, *Avenir*, 28 avril 1831.

(2) Id.

(3) Id.

(4) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 23 novembre 1830.

Nous ne pouvons maintenant confirmer ce jugement, surtout ce mot « absolu » nous paraît de trop ; du moins, cette sympathie entraîna Montalembert à montrer un des aspects de la pensée de Novalis : « L'homme que nous entreprenons de faire connaître aux catholiques fut protestant »... « mais on verra combien son âme, son esprit, son génie étaient catholiques ».

Montalembert donnait un aperçu de la « pure et poétique existence de ce jeune homme », d'après la notice biographique que Tieck a insérée à la 3^e édition des *Œuvres* de Novalis, parues après la mort de l'auteur ; il insérerait dans la biographie l'analyse des principales œuvres. Il décrit son enfance, ses années d'Université et son amitié pour Frédéric Schlegel. « Mais Dieu lui réservait un autre bonheur, avant de déchirer ce vain réseau des joies précoces de sa jeunesse ». « Il se trouvait à Arnstadt, petite ville où il était venu étudier la minéralogie, lorsqu'il rencontra pour la première fois Sophie de K... ; elle n'avait que quatorze ans lorsqu'il la vit et qu'il l'aima. Cette jeune fille était un ange, et cet amour devint sa vie » (1). Montalembert suit les alternatives de découragement et de transports mystiques que la maladie et la mort de Sophie imposent à Novalis : « Sa pensée, en suivant sans cesse sa bien-aimée dans un monde plus pur, s'élève et se sanctifiait chaque jour, et, comme il arrive quelquefois, la même calamité planta en lui le germe de la mort et celui du génie » (2). Cette inspiration s'exprime dans ses *Hymnes à la nuit*, chef-d'œuvre de mélancolie, de pureté et de foi (3), dont Montalembert donne, en la traduisant, une citation empruntée au mystérieux et magnifique prologue. Pendant que Novalis poursuit ses travaux dans l'exploitation des mines, il compose un fragment intitulé : « *Les disciples à Sais*, » où Montalembert voit « le premier essai de naturalisme chrétien » (4). Mon-

(1) MONTALEMBERT. Novalis, *Avenir*, 9 septembre 1831. *Œuvres complètes*, VI, p. 390.

(2) Id., p. 392.

(3) Id., p. 393.

(4) Id., p. 393.

Montalembert signale dans les *Fragments de philosophie et de physique* l'influence de Spinoza, de Fichte, des platoniciens, des mystiques. Mais, dans l'image idéalisée qu'il s'est tracée de Novalis, Montalembert « voit avec surprise » qu'il s'était laissé fiancer de nouveau avec Mlle Julie de Ch., soit que son cœur, dévoré du besoin d'aimer et fatigué d'un amour qui se perdait dans ciel, eût cherché dans cette vie quelque passagère occupation, soit qu'il eût obéi au vœu de ses parents, sans cesser d'être fidèle à celle qui absorbait ses souvenirs comme ses espérances, et comptant bien que la mort viendrait assez à temps pour le rendre à ses serments » (1). Montalembert est profondément touché par le culte que Novalis rendait à la Sainte Mère de Dieu. Il traduit quelques stances d'un charmant abandon que Novalis écrivit en son honneur (2). Puis il s'arrête au fragment de Novalis intitulé : « la Chrétienté ou l'Europe »... « Les vingt pages dont il se compose sont, à notre avis, ce que Novalis a écrit de plus éloquent, de plus profond. C'est là que nous avons surtout trouvé une similitude remarquable entre ses doctrines et les nôtres sur le passé et l'avenir du monde »... « Novalis eut un mérite que le comte de Maistre seul peut lui disputer, celui de sentir tout le vide et le néant des idées du dix-huitième siècle au moment de leur plus éclatant triomphe, et celui plus grand encore de ne pas désespérer du salut du monde et de

(1) MONTALEMBERT, Novalis, *Avenir*, 9 septembre 1831. *Œuvres complètes*, VI, p. 395.

(2) Id., p. 396. Traduction de Montalembert : « Laisse-toi fléchir, ô ma douce Mère ! donne-moi un signe de ta clémence. Tout mon être repose en toi ; et je ne te demande qu'un moment.

« Souvent dans mes rêves je t'ai vue si belle, si compatissante, portant sur ton sein un Dieu enfant, qui semblait avoir pitié de moi, enfant comme lui. Mais toi, tu détournais de moi ton auguste regard, pour t'élever dans les cieux. Qu'ai-je fait pour t'offenser ? Mes ardentes prières ne sont-elles pas à toi ? Ton sanctuaire n'est-il pas le reposoir de ma vie ? Reine sainte, reine trois fois bénie, prends donc mon cœur, prends ma vie.

« Marie, je t'ai vue dans mille tableaux, mais nul ne t'a peinte telle que je t'ai vue dans mon âme. Je sais seulement que depuis cette apparition divine, le bruit du monde passe autour de moi comme un rêve, et que le ciel est descendu dans mon cœur. » (VOIR NOVALIS, *Geistliche Lieder* XIV.)

« découvrir ce salut dans le retour à l'unité catholique » (1). Montalembert cite des passages qui confirment cette conception de l'œuvre de Novalis ; on sait (2), après le travail de M. Spenlé, que ce n'était pas la pensée complète de Novalis ; il avait accueilli avec joie dans son esprit bien des éléments catholiques, mais non ses dogmes exclusifs ; le passage qui rendait nettement sensible cette différence considérable avait été supprimé par F. Schlegel dans l'édition que Montalembert avait sous les yeux (3) ; d'ailleurs, Montalembert avait conscience que Novalis n'avait pas la foi intégrale, mais avec sa forte personnalité, il avait surtout vu en Novalis les points qui se rapprochaient de ses propres convictions, et il voulait montrer aux lecteurs de *l'Avenir* ses lueurs de sympathies lointaines.

Dans le roman d'*Henri d'Ofterdingen*, Montalembert n'a pas cherché à démêler un système cohérent : « Ces événements, couverts d'un voile trop allégorique, trop fantastique, offrent beaucoup moins d'intérêt que les idées originales et fécondes qu'il a développées dans tout ce roman. Celle qui le domine principalement est l'idée d'une sympathie universelle entre la nature et l'homme » (3). Montalembert signale « d'admirables considérations sur la vie des mineurs », dont il avait pu apprécier la vérité, et loue le fragment d'épilogue nommé *le mariage des temps* et où Novalis décrit l'union que Dieu ramènera à la fin des temps entre tout ce qui s'oppose et se repousse dans le monde. Après avoir noté quelques pen-

(1) MONTALEMBERT, Novalis, *Avenir*, 9 septembre 1831. *Œuvres complètes*, VI, p. 397.

(2) Voir SPENLÉ, *Novalis*, Paris, 1903, in-8° ; LICHTENBERGER, *Novalis*, 1912, Bloud, in-12.

(3) Passage supprimé par F. Schlegel : « Er (der katholische Glaube) ist gereinigt durch den Strom der Zeiten; in inniger unteilbarer Verbindung mit den beiden andern Gestalten des Christentums wird er ewig diesen Erdboden beglücken. Seine zufällige Form ist so gut wie vernichtet, das alte Papsttum liegt im Grabe, und Rom ist zum zweitenmal eine Ruine geworden. Soll der Protestantismus nicht endlich aufhören und einer neuen, dauerhaften Kirche Platz machen. »

(4) MONTALEMBERT, Novalis, *Avenir*, 9 septembre 1831. *Œuvres complètes*, VI, p. 399, 400.

sées qui occupaient Novalis dans les derniers temps de sa vie, Montalembert termine ainsi : « Pourquoi, nous de-
« mandera-t-on peut-être, avoir révélé cette douce et in-
« nocente vie ? »... « Parce qu'il faut ménager quelque
« consolation, humble et terrestre si l'on veut, mais tou-
« jours douce et encourageante, à toutes ces pauvres âmes
« éparses dans ce vaste désert d'hommes, inconnues les
« unes des autres, flétries par le dédain et la solitude, et
« qui, dans leur passage à travers cette vie, se sont usées
« à se rencontrer sans oser s'aborder, à s'entrevoir sans
« oser s'aimer, à se regarder sans se comprendre » (1).

Aux articles de l'*Avenir*, on peut joindre la publication de Montalembert intitulée : « Esquisse du catholicisme dans le Midi de la France » et qui parut dans l'*Union Bretonne de Nantes* du 15 avril 1832. C'était le récit du voyage de propagande que Montalembert avait fait pour l'*Avenir* en Dauphiné et en Provence et du chaleureux accueil qu'il y reçut.

Après avoir analysé les différents articles que Montalembert donna à l'*Avenir*, rappelons que l'ensemble de son œuvre resta profondément gravé dans bien des esprits. Nous avons vu qu'il obtint la collaboration ou la sympathie de Lamartine, Hugo, Vigny, Michelet, E. Deschamps. Delphine Gay, après avoir reçu les *Mélanges Catholiques*, recueils d'articles extraits de l'*Avenir*, lui écrivit : « J'ai
« reçu hier les *Mélanges Catholiques* et je les ai déjà
« relus presque entièrement. Je vous remercie d'avoir
« deviné mes regrets de n'avoir trouvé dans aucun
« des journaux votre éloquent discours à la Chambre des
« Pairs, J'étais impatiente de le lire, sachant l'effet qu'il
« avait produit »... « Une chose m'a vivement frappée dans
« ce discours, c'est ce mélange de douceur et d'audace,
« d'onction pieuse et d'amertume caustique, qui font le
« caractère de votre talent. Ces qualités si diverses, faciles
« du tems de Pascal où l'esprit daignait avoir des
« croyances, sont une rareté remarquable de nos jours.

(1) MONTALEMBERT, *Œuvres complètes*, p. 401.

« Nous avons bien encore des indignations boursoufflées
 « qui font des épigrammes, mais elles manquent de con-
 « viction, l'esprit de parti domine jusqu'à la plus juste
 « colère et donne l'air d'une rancune mesquine au ressen-
 « timent le plus noble et le plus motivé. Ce n'est pas ainsi
 « que s'exprime l'indignation d'une âme pure qui attaque
 « franchement le mal parce qu'elle croit encore au bien ;
 « vous nous l'avez prouvé, la vôtre est pleine de bonne foi
 « et d'espérance ; il y a pour ainsi dire de la fraîcheur
 « dans votre sévérité ; elle vaut mieux que mon indul-
 « gence découragée »... « Je me fais une fête de revoir ces
 « jours-ci votre opinion sur *Notre-Dame de Paris* » (1).

Montalembert rencontra d'autres suffrages plus modes-
 tes, mais peut-être plus touchants encore. Tandis qu'il
 allait à Rome, après la campagne de l'*Avenir* : « Je dormais
 « dans mon cabriolet de la malle-poste à Mâcon, pendant
 « qu'on changeait de chevaux, quand tout à coup un
 « homme m'éveille en me sautant au col, et me disant ces
 « paroles : « Vous êtes M. de Montalembert, n'est-ce pas ?
 « Je suis inconnu de vous, et de plus employé du gouver-
 « nement ; mais votre plaidoyer a ému toute la France ;
 « souffrez que je vous en félicite et que je vous embrasse ».
 « C'était le directeur de la poste, qui venait de lire mon
 « nom sur la liste du courrier. Pour moi, je crois n'avoir
 « jamais éprouvé de ma vie une émotion si flatteuse » (2).

Il y avait déjà des années que l'*Avenir* avait disparu
 quand Montalembert reçut une lettre, en tête de laquelle
 il a inscrit : « Intéressante et très précieuse pour moi ». Elle
 venait du Canada et était de la main d'un prêtre :
 « Votre nom, disait-il, a depuis plusieurs années, traversé
 « les mers »... « Il y a sept ans, je lus sur l'*Avenir* des
 « articles sur la Foi et l'Espérance signés de votre nom,
 « puis votre discours à la Cour des Pairs sur la liberté
 « d'enseignement, et ensuite une notice sur Novalis. Voilà
 « comment je vous ai connu. Mais depuis ce temps, j'ai

(1) Delphine Gay à Montalembert, *Lettre inédite*, 15 novembre 1831.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 26 novembre 1831.

« été pour vous du nombre de ceux dont vous auriez pu
« dire, comme M. de Lamartine :

J'ai des cœurs inconnus où la muse m'écoute,
Mystérieux amis à qui parlent mes vers.

« ...Une grande tristesse était dans mon cœur que de-
« puis longtemps désolait une inquiétude vague. Mon
« imagination trop vive s'était déjà créé bien des chimères
« qu'elle avait vu disparaître tour à tour »... « Pourtant
« mes ennuis avaient une grande et forte consolation, la
« religion, dont la main tendre et bienfaisante essuya sou-
« vent les larmes de mes yeux ; aussi, de bonne heure
« avait-elle eu ma foi et mon amour ! Mais c'était une de
« mes douleurs de voir que parmi les hommes au milieu
« desquels je vivais, et qui croyaient ses dogmes, et pra-
« tiquaient sa morale, il ne s'en trouvait point qui m'en
« présentaient les beautés avec ces charmes sous lesquels
« elle semblait quelquefois m'apparaître »... « J'étais
« dans ces désirs, dans cette imagination, lorsque vos pre-
« miers écrits me furent connus. Et je sentis que l'Idéal
« que je rêvais allait se réaliser »... « Pardonnez, Mon-
« sieur, la naïveté de ces paroles, mais je n'ai pas cru
« en devoir refuser l'expression à l'amour, à l'estime, à
« l'admiration que vous m'avez inspirés. Au reste, j'ai un
« hommage plus pur à vous offrir. Vous m'avez donné
« pour ma vie un amour plus vif et vous m'avez animé du
« désir de consacrer ma vie à l'Eglise. « Une vie d'homme,
« c'est peu de chose », vous l'avez dit ; c'est bien peu de
« chose que la mienne surtout ; mais ce peu de chose con-
« sacré à une grande et sainte cause peut grandir avec
« elle. Je me suis senti encouragé à un dessein formé de-
« puis longtemps, celui de me dévouer au service des au-
« tels. J'ai donc actuellement le bonheur d'être un mi-
« nistre de Jésus-Christ, et je passe mes jours à enseigner
« la jeunesse dans un séminaire, celui de Saint-Hyacinthe,
« au district de Montréal » (1).

(1) M. l'abbé Raymond à Montalembert. *Lettre inédite*, 16 juillet 1839.

CHAPITRE XIV.

LES PÈLERINS POLONAIS.

Montalembert fit la connaissance de MICKIEWICZ alors que le poète polonais composait un petit opuscule destiné à soutenir le courage moral de cette multitude d'émigrés qui affluaient vers la France après l'héroïque insurrection de 1830 ; il l'avait terminé le 8 décembre 1832, car il écrit : « Je viens d'imprimer un petit livre de style biblique » (1). Montalembert fut transporté d'admiration en entendant ce poème et il résolut de le faire connaître aux Français ; il fit immédiatement part de son intention à La Mennais, qui l'encouragea dans cette voie ; le 23 janvier 1833, Montalembert lui écrit : « Le petit livre de Mickiewicz dont je
« vous ai parlé est de plus en plus admirable. Il vous fera
« pleurer, j'en suis sûr, de joie et sympathie. Jamais vos
« doctrines n'ont été mieux comprises et mieux exprimées.
« Il est au moment d'être traduit en allemand, mais la tra-
« duction française avance bien lentement ; si cela tarde
« trop, j'espère être moi-même assez avancé pour la con-
« tinuer » (2).

Montalembert avait quelques notions de la langue polonaise, mais elles étaient insuffisantes pour lui permettre de posséder le sens complet de l'ouvrage ; il s'adressa donc

(1) *Le livre de la Nation polonaise et des Pèlerins polonais d'Adam Mickiewicz*. Traduction nouvelle par Armand Lévy, avec introduction et commentaires de Ladislas Mickiewicz. Dentu, 1864, p. xiii.

(2) Montalembert à La Mennais. *Lettre inédite*, 23 janvier 1833.

pour le mot à mot de la traduction à un ami de Mickiewicz, Bohdan Janski, ainsi qu'il l'expose à Mlle Ankiewicz :

« Peu de temps après ma dernière lettre, j'ai commencé
« à prendre des leçons régulières, non pas avec M. Mickiewicz, dont j'ai eu honte d'employer si niaisement le
« temps précieux, mais avec un de ses amis, M. Bohdan
« Janski, qui était, avant la révolution, élève entretenu par
« le gouvernement en France pour étudier je ne sais
« quelle science, qui a été depuis saint-simonien et qui est
« devenu catholique grâce aux livres de M. de La Mennais
« et de M. Gerbet. J'ai trouvé que les difficultés augmentaient au lieu de diminuer, à mesure que j'avancais. Cependant, je n'ai pas encore perdu courage ; au contraire,
« je viens de me compromettre par une démarche aussi
« présomptueuse que ridicule, en permettant que mon
« nom paraisse comme traducteur des admirables *Ksiengi*
« de M. Mickiewicz. En vérité, ce n'est pas moi qui ai fait
« cette traduction. Comme vous devez bien le penser, je
« n'ai fait que la vérifier et la travailler. C'est M. Janski
« qui a fait le mot à mot, dont je ne serais jamais venu à
« bout. J'y ai mis mon nom pour le faire vendre un peu
« parmi les libéraux, anciens partisans de l'*Avenir*, qui
« sont les seuls en France qui goûtent ce livre proscrit
« par les faux libéraux du *Courrier* et par les absolutistes.
« Ne riez pas trop, je vous prie, de mon charlatanisme. Je
« ne manquerai pas de vous envoyer un exemplaire de
« cette belle œuvre dès qu'elle sera imprimée » (1).

Au même moment, Montalembert écrivait à La Mennais :
« Ma traduction du petit livre de Mickiewicz est achevée,
« il ne reste plus à faire que l'avant-propos. J'en ai lu des
« fragments à ma réunion, l'autre jour, devant soixante
« personnes, entre autres Eckstein, Ampère, Barchou, M.
« Guerrier de Dumas. Je n'ai jamais vu d'enthousiasme
« plus vif que celui qu'il a suscité chez ces jeunes gens.
« Cela a enlevé tout le monde ; ils ont applaudi avec fu-

(1) Montalembert à Mlle Ankiewicz, 20 février 1833, publiée par Ladislas Mickiewicz : *Adam Mickiewicz, sa vie et son œuvre*, Paris, 1888, p. 141.

« reur. Le fait est que c'est admirable. Toutefois, nous de-
 « vons nous attendre à une explosion d'invectives des jour-
 « naux du faux libéralisme. Ce n'est pas du tout comme
 « je l'avais pensé, un abrégé des Annales de la Pologne,
 « mais une série de conseils aux réfugiés et prédiction sur
 « l'avenir, sous forme d'apologue terminé par une prière
 « et des litanies. C'est d'une difficulté effrayante à tra-
 « duire à cause de l'absence du langage biblique en fran-
 « çais. Dites-moi, je vous en prie, si vous consentez à ce
 « que j'insère à la fin du volume votre élégie : « Dors, ô
 « ma Pologne » (1).

La Mennais lui donna cette autorisation d'autant plus volontiers qu'il ne cessait de le pousser à faire paraître cette traduction (2). La publication eut lieu en mai 1833.

Le livre débutait par un « Avant-propos du traducteur ». Montalembert présentait en quelques mots Mickiewicz à la France. Il rappelait ses principales œuvres avant d'écrire le *Livre des Pèlerins polonais*. Mickiewicz a abordé « les plus vastes problèmes de l'avenir religieux et social de l'humanité. » Dans le *Livre des Pèlerins polonais*, « il abdique les formes et le prestige de la poésie, pour « y exposer à ses compatriotes, en prose biblique et populaire, l'éminente mission que le créateur a, selon lui, assigné à la Pologne dans le passé comme dans l'avenir de l'Europe. Il leur prêche la sanctification de leur auguste infortune par une humble et implicite confiance dans la miséricorde divine, par l'union la plus absolue, par l'absence de toute récrimination sur le passé et de toute participation aux vaines et éphémères luttes de la politique du jour, enfin par une foi impérissable au triomphe de la cause du droit et de la liberté » (2). Pour rendre le style de Mickiewicz autant que cela était possible, Montalembert n'a pas craint de blesser « les habitudes de notre langue », mais il prévoit un autre reproche, « celui

(1) Montalembert à Lamennais. *Lettre inédite*, 20 février 1833. Fragment dans LECANUET, *Montalembert*, t. I, p. 360.

(2) Adam Mickiewicz, *Le Livre des Pèlerins polonais*, traduit par le comte de Montalembert. Renduel, 1833. Avant-propos.

« d'avoir appelé l'attention du public français sur une
« production uniquement destinée à des Polonais » ; mais
faisant allusion à ses propres impressions, Montalembert
réfute cette objection supposée en un des plus touchants
passages de cet avant-propos : « Peut-être y a-t-il plus
« d'exilés qu'on ne pense dans la société moderne ; peut-
« être renferme-t-elle bien des pèlerins qui cheminent dou-
« loureusement vers un ténébreux avenir ; bien des âmes
« bannies, après de durs combats, de leur jeune enthou-
« siasme, de leur vieille foi, de leurs plus honorables affec-
« tions, de leurs plus légitimes espérances, et qui cher-
« chent d'un pas mal assuré un refuge inconnu. C'est à ces
« âmes tristes et pures que nous offrons le *Libre des Pèle-
« rins polonais* ; le deuil de leur exil n'est pas tempéré par
« l'éclat de la gloire, mais peut-être ont-elles déjà assez
« souffert pour se résigner à suivre dans leur pèlerinage
« les mêmes anges qui ont guidé notre poète » (1).

Montalembert reprochait au gouvernement français de
n'avoir rien tenté pour sauver la Pologne et d'avoir pris
des mesures de défiance à l'égard des émigrés ; il rappelait
quelques traits héroïques des combattants polonais. Mon-
talembert poursuivait de ses invectives le Czar Nicolas et
citait les cruautés atroces qui se commettaient par ses
ordres ; puis, entraîné par son indignation, il jetait les re-
proches les plus passionnés à tous les gouvernements de
l'Europe qui supportaient ou favorisaient un tel état de
choses.

Montalembert y ajoutait une plainte, soutenue par un
invincible espoir : « Si quelquefois la patience manque aux
« nations et si le désespoir vient glacer leurs cœurs, c'est
« que leur vie est courte et qu'elles ne revivent pas ail-
« leurs. Elles n'ont pas, comme le simple chrétien, le re-
« fuge d'une autre vie ; elles ne peuvent pas se dire, comme
« lui : Souffrons, gémissons, mangeons en silence le pain
« de l'esclavage, nous serons libres dans le ciel. Non, elles
« savent que leur destinée s'achève ici-bas ; il leur faut

(1) MONTALEMBERT, traduction du *Libre des Pèlerins polonais*. Avant-propos.

« une justice, une vengeance dès ce monde. Aussi Dieu
 « n'a-t-il jamais refusé cette justice aux peuples qui l'ont
 « méritée. Il y a quelque quatre mille ans qu'un pauvre
 « peuple d'étrangers gémissait aussi dans un dur esclavage, et qu'au milieu de ses misères il songea à Dieu et
 « cria vers lui ; et la plus vieille chronique du monde dit
 « que Dieu entendit ce cri, qu'il se souvint d'eux et du
 « pacte qu'il leur avait juré, qu'il les regarda, qu'il les reconnut et qu'il les sauva. *Et audivit gemitum eorum...
 « et respexit eos Dominus filios Israel, et cognovit eos »...*
 « Le baiser que la France a donné dans sa prospérité, à la
 « Pologne exilée et sanglante n'est que le symbole d'une
 « union plus haute, d'un baiser plus saint encore. Quand
 « le temps en sera venu, l'on verra deux sœurs immortelles, longtemps rivales, s'avancer l'une vers l'autre »...
 « Et l'aînée accourra et la serrera contre son cœur, et elle
 « demandera : Qui sont ces peuples qui t'accompagneront ?
 « Et la plus jeune répondra : Ce sont les enfants que
 « Dieu m'a donnés et que je t'amène ; reçois-les de mes
 « mains.

« Et elles s'embrasseront avec larmes ; et ce sera pour
 « toujours » (1).

Le *Livre des Pèlerins polonais* de Mickiewicz comprenait : « Les Actes de la nation polonaise depuis le commencement du monde jusqu'à son martyr » et « les Instructions et Paraboles à l'usage des pèlerins » ; ce poème splendide d'ardeur et de confiance est maintenant trop connu pour qu'une analyse le sépare en fragments (2). La Litanie des Pèlerins polonais y était jointe avec cette dernière invocation si saisissante à relire actuellement :

« Par le sang de tous les soldats morts à la guerre pour
 « la foi et la liberté,

« Par les blessures, les larmes et les souffrances de tous

(1) MONTALEMBERT, traduction du *Livre des Pèlerins polonais* de Mickiewicz. Avant-propos. Fragments réédités dans les *Œuvres complètes*, t. IV, p. 246-248.

(2) Voir la traduction récente de Ladislas Mickiewicz. *Chefs-d'œuvre d'Adam Mickiewicz*, Paris 1924.

« les esclaves, de tous les exilés, de tous les pèlerins polonais,
 « Délivrez-nous, Seigneur.
 « Accordez-nous la guerre générale pour la liberté des
 « peuples,
 « Accordez-nous une mort bienheureuse sur le champ de
 « bataille,
 « Accordez-nous un tombeau pour nos ossements dans
 « notre terre,
 « Accordez-nous l'indépendance, l'intégrité et la liberté
 « de notre patrie.
 « Nous vous en conjurons, Seigneur » (1).

L'hymne à la Pologne de La Mennais terminait le petit livre. L'impression fut profonde. La Mennais envoya à Montalembert les plus chaleureuses félicitations : « C'est
 « une touchante et magnifique chose que ce travail. Jamais
 « mais tu n'as rien fait qui en approche, et j'espère que
 « ces pures et belles paroles ne seront point perdues » (2).
 Nous avons vu les éloges que lui décernaient Michelet et Victor Hugo. La Fayette lui écrivait : « C'est avec bien de
 « la reconnaissance que j'ai reçu et avec un égal plaisir
 « que j'ai lu l'ouvrage, y compris la préface, que l'auteur
 « et le traducteur ont bien voulu m'adresser ; je l'ai em-
 « porté avec moi et il charme à présent la petite portion
 « de ma famille actuellement à La Grange » (3).

Maurice de Guérin était enthousiaste : « Montalembert
 « vient de publier la traduction des *Actes de la nation polonaise depuis le commencement du monde jusqu'à son*
 « *martyre*, par Adam Mickiewicz, poète polonais, « le plus
 « grand poète moderne », dit M. Féli. Le livre est admirable : c'est quelque chose qui tient du style des prophètes
 « et de l'Evangile. Je n'ai jamais vu plus surprenante poé-

(1) Adam MICKIEWICZ, *Le Livre des Pèlerins polonais*, traduit par Montalembert.

(2) La Mennais à Montalembert, 5 mai 1833, éd. Forgues, p. 123, voir aussi 4 et 19 mai 1833.

(3) La Fayette à Montalembert. *Lettre inédite*, 21 mai 1833.

« sie. Je pense que tous les amis de l'*Avenir* seront avides « de ce livre » (1).

Les amis les plus proches de Montalembert, sans nier la grandeur lyrique du poème, redoutèrent le souffle de révolte que certaines parties du livre pouvaient inspirer à ce moment-là. Ils dirent leur opinion en toute franchise. Cornudet compare *Les Pèlerins polonais* aux *Prisons* de Silvio Pellico et conclut : « Veux-tu que je te dise, cher ami ? ce « livre fait plus de bien à la cause réunie de la foi et la « liberté que les paroles de colère que tu as écrites dans « ta préface de Mickiewicz » (2). Lacordaire était plus sévère encore : il disait de la préface des *Pèlerins polonais* : « Pour te punir de l'avoir écrite, je te donnerai au moins « cinq ou six fois la discipline, si jamais tu deviens béné- « dictin et que je sois ton supérieur » (3).

Les mêmes divergences se manifestèrent dans les appréciations de la presse. Le *Courrier français* (23 mai 1833) signalait l'œuvre à l'attention du public sans se prononcer. La *Quotidienne* (26 mai 1833) le louait avec quelques réserves. Le *Charivari* (18 juillet 1833), nettement favorable, terminait, son article en disant : « Que « la liberté soit donnée au monde et j'applaudirai de « bon cœur, dût-on me prouver qu'elle est tombée du ciel. » La *Revue des Deux Mondes* (30 juin 1833) donne une note du même ton. L'*Europe littéraire* publia deux articles, l'un (7 août 1833), signé A. Gurowski, reprochait à Mickiewicz d'être l'homme du passé ; l'autre (25 août 1833), signé G. O., faisait de son œuvre le plus grand éloge. Dans le *National* (8 juillet 1838) parut un article de Sainte-Beuve dont Montalembert disait à La Mennais : « Sainte-Beuve a « fait sur le livre des *Pèlerins* un article pitoyable ; il n'y « voit qu'une œuvre de parti » (2). L'article de Sainte-

(1) Maurice de Guérin à M. Bayne, 16 mai 1833. *Journal, lettres*, p. 197, voir aussi p. 202.

(2) Cornudet à Montalembert, 17 août 1833. *Correspondance de Montalembert à Cornudet*, p. 81.

(3) Lacordaire à Montalembert, 15 juillet 1833. LEGANUET, *Montalembert*, t. I, p. 365.

(4) Montalembert à La Mennais. *Lettre inédite*, 22 juillet 1833.

Beuve était, somme toute, favorable, aussi favorable que la nature sceptique de l'auteur le permettait : « Nous y avons vu surtout, dit-il, un bien noble emploi du génie poétique en des temps de calamité nationale ; nous y avons admiré, grâce à l'exacte et ferme traduction de M. de Montalembert, les beautés d'une pensée grave et mâle, et tout naturellement biblique » (1).

Au dessus de toutes ces voix, un autre jugement parvint à Montalembert. Le 5 octobre 1833, un bref de Grégoire XVI à l'archevêque de Rennes sommait La Mennais d'adhérer sans réserve à l'Encyclique *Mirari vos* et blâmait le *Livre des Pèlerins polonais*, ainsi que la préface de Montalembert ; sa traduction fut donc mise à l'index (2). Montalembert fut peiné jusqu'au fond de l'âme de cette mesure ; il l'accepta d'abord en épanchant sa douleur auprès de ses amis, tout en gardant le silence publiquement. Puis, après de longues luttes intérieures, il adressa à Rome, le 8 décembre 1834, un acte de soumission totale aux Encycliques *Mirari vos* et *Singulari vos*. Il retira complètement du commerce sa traduction du *Livre des Pèlerins polonais*.

Pendant les mois qui suivirent la traduction des *Pèlerins polonais*, Montalembert s'occupa activement de la création d'un journal mensuel, intitulé *Le Polonais* ; il était destiné à traiter de l'histoire, la littérature, la politique polonaise, et à donner des nouvelles de la Pologne et de l'émigration polonaise. Le premier numéro parut en juillet ; il débutait par un article de Montalembert intitulé « Consolation » : « Un jour, disait-il, la Pologne resuscitera... Nul ne sait quand, nul ne sait comment, mais cela sera. » Il terminait par ces mots : « Le triomphe de la Pologne sera le triomphe de la liberté et de la justice ; or, la justice et la liberté sont les filles aînées de Dieu et les premières amours de l'homme » (3).

(1) Sainte-Beuve, Adam MICKIEWICZ, *Le Livre des Pèlerins polonais*, traduit du polonais par M. de Montalembert, suivi d'un Hymne à la Pologne par M. de La Mennais, *Premiers Lundis*, t. II, p. 234.

(2) *Le Livre des Pèlerins polonais* est maintenant retiré de l'Index.

(3) MONTALEMBERT, Consolation, *Le Polonais*, juillet 1833, p. 8 et 19.

CHAPITRE XV.

CONTRE LE VANDALISME.

Après la condamnation de l'*Avenir* et tandis qu'il ne prenait pas encore une part active aux délibérations de la Chambre des Pairs, Montalembert se dévoua à la défense de l'art chrétien.

Pendant les années de sa jeunesse, Montalembert avait parcouru plusieurs régions de la France ; en 1833, il avait visité les provinces de l'Ouest et du Sud dans l'intention d'y acheter une terre, du moins, ce but avait été le premier motif de son voyage ; mais bientôt s'y joignit le dessein de voir dans les contrées qu'il traversait tous les monuments religieux qui présentaient une valeur artistique. Il revint ravi plus que jamais des trésors de l'architecture du moyen âge, indigné contre l'insouciance, le mépris qui les menaçaient. Il écrivit donc dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} mars 1833 un réquisitoire intitulé : *Du vandalisme en France* (1).

Cet article de 1833 est la première manifestation publique de ce que Montalembert appelait « une passion ancienne et profonde pour le moyen âge ». Ses voyages en Angleterre et en Allemagne lui avaient montré le respect dont ces monuments étaient entourés à l'étranger. En Irlande, il trouva des demeures qui réalisaient ses « goûts gothiques » ; en

(1) Cet article fut ensuite réuni à plusieurs autres pour former le volume *Du Vandalisme et du Catholicisme dans l'art*, Paris, Debécourt, in-8°, 1839 ; seconde édition 1856 ; il fut aussi compris dans l'édition des *Œuvres complètes*. Lecoivre, 1860.

Allemagne, il fut en rapport avec Sulpice Boisserée qui le mit au courant de ses travaux ; en Italie, il scandalisa par son « âme gothique et romantique ». Ce goût se manifesta en lui dès sa première jeunesse avec ferveur, quand ce n'était pas encore avec compétence. En cela il se trouva tout de suite d'accord avec les romantiques ; au fur et à mesure de ses lectures, de ses observations, ce goût s'affirma, s'éclaira, plus tard devint moins exclusif, mais il ne l'abandonna jamais. D'ailleurs, ce n'était pas seulement un sentiment esthétique qui attachait Montalembert à cette forme d'architecture, il la regardait comme témoin des siècles de foi, et ce motif était très puissant pour lui, qui écrivait : « Rien n'est précieux pour moi de ce qui est « étranger au souvenir » (1).

On sait d'ailleurs que cette réhabilitation du gothique était dans l'air aux environs de 1830 (2). Rappelons quelques dates pour fixer le cadre où s'exerça l'action de Montalembert. Dès la fin du XVIII^e siècle, quelques symptômes de cette réaction se faisaient sentir ; Alexandre Lenoir, en 1790, avait obtenu non sans peine de la Convention la permission de créer le *Musée des monuments français*, pour abriter les débris de sculptures et d'architecture que l'on pouvait arracher aux acquéreurs des biens nationaux. Sérour d'Agincourt et ses amis publièrent, de 1810 à 1813, une *Histoire de l'Art d'après les monuments*, où le roman et le gothique n'étaient plus traités de barbares (3). Emeric David avait terminé, dès 1817, une *Histoire de la sculpture française*, qui rendait justice aux statuaires gothiques : mais faute d'éditeurs, ce travail ne put paraître qu'après sa mort ; ce refus des éditeurs prouve quelle était l'indifférence du public à cet égard. Arcise de Caumont avait professé, en 1830, à Caen son cours d'antiquités monumentales et l'avait fait paraître en 1831. A la même date, M. Vitet adressait au ministre son rapport sur les monuments

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 27 août 1829.

(2) Voir ENLART, *Manuel d'architecture française*, 2^e éd. 1919. Préface.

(3) Voir M. Lamy Sérour d'Agincourt, *Revue de l'Art*, t. XXXIX, p. 169.

des départements du Nord. Viollet le Duc et Didron commençaient leurs études, mais n'avaient encore rien publié. V. Hugo appuyait ce mouvement de tout l'éclat de sa popularité ; dans la *Revue des Deux Mondes*, de 1825 à 1832, il déclarait la « guerre aux démolisseurs ».

Lorsqu'on réunit ces noms, maintenant parvenus à la gloire ou à la notoriété, on laisse l'impression que l'architecture du moyen âge était alors l'objet d'une admiration manifeste. Il n'en est rien ; les archéologues qui commençaient alors leurs travaux ont tous laissé des témoignages catégoriques de l'isolement intellectuel où ils se trouvaient, de l'incompréhension et de l'indifférence qu'ils rencontraient ; bien des esprits, même distingués, en étaient encore à envisager le gothique dans l'acception primitive du terme comme synonyme de barbare.

Quand Arcisse de Caumont vint à Paris, en 1827 : « Je fis visite, dit-il, à M. Quatre-Mère de Quincy »... « je voulais lui communiquer les bases de ma classification chronologique de l'architecture du moyen âge. Il me reçut avec beaucoup d'amabilité, mais il ne me cacha pas qu'il n'aimait pas le gothique... Comment voulez-vous qu'après avoir étudié l'art grec, je puisse envisager des monuments gothiques dont les murs semblent vouloir tomber et ne tiennent debout qu'à l'aide d'une forêt de jambes de force et de contreforts dont l'effet est pour moi des plus désagréables »... « Je sais bien que les romantiques voudraient remettre ce singulier style à la mode. Grand bien leur fasse ; mais c'est vraiment faire rétrograder le goût » (1).

Viollet le Duc a la même impression : « Lorsque nous commençons à étudier l'architecture du moyen âge (il y a de cela vingt-cinq ans), il n'existait pas d'ouvrages qui puissent nous montrer la voie à suivre. Il nous souvient qu'alors un grand nombre de maîtres en architecture admettaient à peine l'existence de ces monuments

(1) ARCISSÉ DE CAUMONT, *Mes souvenirs*, s. d., Paris, in-8°, p. 4.

« qui couvrent le sol de l'Europe et de la France surtout » (1).

S'il en était ainsi des esprits cultivés, on comprend que la masse ne songeât pas à respecter ces monuments ; aussi la bande noire continuait-elle à les dépecer et à les vendre sans ambages.

Montalembert avait été souvent alarmé de cet état de choses quand, voyageant le long des routes de France, il avait rencontré des églises tombant en ruines ou de charmantes chapelles vendues pierre à pierre. Il résolut de mettre à leur service son ardeur combattive et les défendit sous la forme d'une lettre adressée à Victor Hugo.

Montalembert commence par opposer au zèle de restauration dont sont animées l'Angleterre, l'Allemagne, la Belgique, le vandalisme qui règne en France : « Tout le monde
« doit reconnaître que le vandalisme moderne se divise en
« deux espèces bien différentes dans leurs motifs, mais
« dont les résultats sont également désastreux. On peut
« les désigner sous le nom de « vandalisme destructeur et
« de vandalisme restaurateur ».

« Chacun de ces vandalismes est exploité par des différentes catégories de vandales, que je range dans l'ordre
« suivant, en assignant à chacune d'elles le rang que lui
« mérite son degré d'acharnement contre les « vieilles
« rics».

« I. Vandalisme destructeur.

« Première catégorie : le gouvernement.

« Deuxième catégorie : les maires et les conseils municipaux.

« Troisième catégorie : les propriétaires.

« Quatrième catégorie : les conseils de fabrique et les curés.

« En cinquième lieu, et à une très grande distance des précédentes, l'émeute.

(1) VIOLET LE DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture du XI^e siècle au XVI^e siècle*. Préface de 1854, p. V.

« II. Vandalisme restaurateur.

« Première catégorie : le clergé et les conseils de fabrique.

« Deuxième catégorie : le gouvernement.

« Troisième catégorie : les conseils municipaux.

« Quatrième catégorie : les propriétaires.

« L'émeute a au moins l'avantage de ne rien restaurer »... (1).

« J'assigne le premier rang au gouvernement, non seulement à cause de ce qu'il fait, mais encore à cause de ce qu'il laisse faire » (2). Fontevault est abîmé ; à Avignon, le Palais des Papes est changé en caserne et il n'est pas une salle qui soit restée dans son état primitif. Le château d'Angoulême doit être démoli. Montalembert continue à reprocher à tous les vandales les méfaits qui s'accomplissent sous leur juridiction ; les ruines qu'il stigmatise, il les a vues et les indique avec précision. Ainsi, la municipalité de Moissac s'est emparée d'un cloître et a fait scier les colonnes pour les utiliser dans la construction d'une halle. Les propriétaires ne font pas mieux. « Ni de glorieux souvenirs de famille, ni le respect des œuvres de leurs pères, ni les sympathies politiques qu'on leur impute pour le passé dont ces monuments sont l'image, rien de tout cela ne fait la moindre impression sur la majeure partie d'entre eux » (3). Montalembert appuie cette assertion sur plusieurs exemples. « Il est juste de citer à côté de ces scandales quelques rares et nobles exemples d'un culte voué par quelques familles aux manoirs de leurs pères » (4).

Quant aux nouveaux acquéreurs, Montalembert donne une idée de leur état d'esprit d'après ce compliment que l'Annuaire de la Gironde (1824) adressait au propriétaire du château de Montignac : « Ces ruines, dit l'ingénieur ob-

(1) MONTALEMBERT, Du Vandalisme en France, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mars 1833. *Œuvres complètes*, t. VI, p. 17, 18.

(2) Id., p. 18.

(3) Id., p. 31.

(4) Id., p. 35.

« servateur, ont pris un aspect moins *hideux* depuis que
« le propriétaire actuel, *achevant de raser à moitié* hauteur
« partie du rempart et une des tours, s'est construit sur cet
« emplacement un *petit ermitage* d'où l'œil découvre la
« ville et la vallée. »

Montalembert s'indigne de la dévastation que subissent l'église et le cloître de Cadouin ; il eut la joie de noter, dans l'édition de 1839, que ses plaintes avaient ému les habitants et empêché le désastre de s'achever.

Il adresse ensuite ses revendications au clergé : « C'est
« avec une véritable douleur que je me vois forcé de m'é-
« lever contre les erreurs que commettent, en ce qui touche
« à l'art religieux, plusieurs membres de ce corps véné-
« rable et sacré, aujourd'hui surtout par ses malheurs »...
« Voir l'Eglise s'associer avec une persévérance si cruelle
« au triomphe du goût antichrétien »... « C'est un spec-
« tacle fait pour navrer une âme qui veut le catholicisme
« dans sa sublime et antique intégrité, le catholicisme roi
« de l'imagination comme de la prière, de l'art comme de
« l'intelligence. » On ne peut reprocher au clergé de dé-
« truire volontairement, mais « il occupe sans contredit la
« première place parmi les restaurateurs ; et avec les meil-
« leurs intentions du monde, on ne restaure jamais rien,
« surtout de nos jours, sans préalablement détruire beau-
« coup » (1). Montalembert reproche particulièrement au
clergé sa manie de tout repeindre ; on aboutit ainsi à de
singuliers effets : « A Saint-Marcellin, la principale
« église, d'une vétusté très remarquable, a été décorée
« d'une malheureuse fresque qui représente le Jugement
« dernier, et au centre de laquelle domine une figure du
« Père Eternel à chevelure rousse, avec la signature de
« l'artiste tout au long, et cette inscription parfaitement
« convenable : *Terribilis est locus iste* » (2). Pourtant
Montalembert constate que ces dévastations sont causées
par ignorance et que la bonne volonté d'adopter d'autres

(1) MONTALEMBERT, Du Vandalisme en France. *Œuvres complètes*, t. VI, p. 42, 43.

(2) Id., p. 45.

principes ne manquaient pas parmi les prêtres avec qui il a eu l'occasion de s'entretenir.

Montalembert donne ensuite un exposé de l'état des monuments à Toulouse, qui mérite d'être appelée « la patrie du vandalisme », tandis qu'à Bordeaux règne « un esprit « de conservation qui fait le plus grand honneur à ses habitants et à ses architectes » (1).

Montalembert constate pourtant qu'une réaction « timide et obscure » est en train de se produire ; il insiste pour que le clergé soit instruit des éléments nécessaires pour être à la hauteur de sa tâche. S'adressant à Victor Hugo, Montalembert ajoute : « Vous même, peut-être trouverez-vous « que j'y ai mis trop de passion et d'amertume ; mais vous « devez comprendre que nous autres, catholiques, nous « avons un motif de plus que vous pour gémir de cette « brutalité sacrilège et pour nous indigner contre elle. « C'est que nous allons adorer et prier là où vous n'allez que « rêver et admirer » (2). « C'est qu'il nous est permis et « presque commandé de voir dans cette croix allongée que « reproduit le plan de toutes les églises anciennes, la croix « sur laquelle mourut le Sauveur ; dans cette triplicité « perpétuelle de portail, de nefs et d'autels, un symbole de « la trinité divine ; dans la mystérieuse obscurité des bas- « côtés, un asile offert à la confusion du repentir, à la « souffrance solitaire ; dans ces vitraux qui interceptent « en les tempérant les rayons du jour, une image des « saintes pensées qui seules peuvent intercepter et adoucir « les ennuis trop perçants de la vie »... Ces roses éclatantes de mille couleurs, cette vie végétale, ces feuilles de « vigne, de chou, de lierre, moulées avec tant de finesse, « n'indiquent-elles pas une sanctification de la nature, et « de la nature humble et populaire, par la foi ? » (3).

Ce symbolisme émanait du plus profond de l'âme de Montalembert, et il ne le donnait pas pour une explication archéologique : toutefois, il faut bien reconnaître qu'on eut

(1) MONTALEMBERT, *Du Vandalisme en France*, p. 61.

(2) Id., p. 75.

(3) Id., p. 76.

après lui une fâcheuse tendance à exagérer la part du symbolisme (1). Malgré cette réserve, l'influence de Montalembert fut heureuse, elle donna des résultats immédiats en préservant plusieurs monuments, et attira l'attention du public sur cette question, même en dehors du cercle des érudits. L'article fut immédiatement apprécié ; on a vu que Victor Hugo l'en remercia très cordialement ; d'autres suffrages se joignirent à celui-là, car dans une lettre à La Mennais, Montalembert dit : « *La Revue des Deux Mondes* a dû vous être envoyée régulièrement depuis le 1^{er} février. Vous aurez vu dans le dernier numéro un article de moi qui est beaucoup trop long et monotone, mais qui m'a valu de grands éloges, sincères ou non, de la part de Sainte-Beuve, Ampère, d'Eckstein, etc., entourés de très vifs reproches de la part de plusieurs légitimistes » (2).

La Mennais lui répond : « Je n'ai reçu que deux numéros de la *Revue*, celui où sont les vers de Barbier et celui qui contient ton article. Ta critique est juste, il est trop long et trop chargé de descriptions techniques, trop *catalogue*. De plus, il y a des incorrections, des mots impropres. Dans un endroit (3), tu parles d'une église de Bordeaux où les nourrices faisaient dire la messe sur la tête de leurs nourrissons. C'est ce qui ne s'est jamais vu et ne se verra jamais. Tu as voulu parler d'une dévotion assez répandue et qui consiste en ce que le prêtre pose sur la tête d'un enfant l'extrémité de son étole, en récitant un évangile. Je regrette que tu aies nommé en toutes lettres certaines personnes que tu maltraites beaucoup et bien justement. Il suffisait, du reste, de les désigner par leurs initiales. Ces choses-là choquent et font des ennemis fort inutilement. Du reste, ton article est empreint d'un vrai talent. Ceux qui t'en ont félicité ont pu

(1) Voir BRUTAILS, *Archéologie du Moyen-Age. Ses méthodes*. Paris, 1900, particulièrement p. 7.

(2) Montalembert à La Mennais. *Lettre inédite*, Paris, 6 mars 1833.

(3) Allusion justifiée à un passage de Montalembert : *Vandalisme en France*, p. 68.

« le faire en toute conscience. Il ne te manque que de tra-
 « vailler plus et de ne pas te livrer à ta facilité quelquefois
 « trop grande. Je voudrais que tu pusses prendre sur
 « toi de t'appliquer davantage et de ne pas perdre un
 « temps si précieux pour l'étude et que tu ne retrouveras
 « point » (1).

Quelques mois plus tard, La Mennais constate l'influence de Montalembert : « Les plaintes que tu as poussées le
 « premier engendrent de nouvelles plaintes. Je doute
 « qu'elles arrêtent la dévastation, mais du moins elles pro-
 « testent contre elle, et c'est déjà un bien » (2).

Cette action persuasive, Montalembert l'avait exercée sur ses amis proches depuis longtemps ; dès 1831, Lacordaire lui écrit : « Pour la première fois, j'ai un peu cherché à
 « comprendre l'architecture gothique, et je suis sorti (de
 « la cathédrale d'Orléans) plus savant que je n'étais ; je
 « crois avoir un peu compris » (3). Cet article et ceux qui suivirent étendirent son action « à ses nombreux amis in-
 connus », on lui adressa nombre de lettres d'adhésion à ses théories, de demandes de conseils pour de nouveaux bâti-
 ments, d'indication de monuments à protéger (4).

Le 15 décembre 1837, la *Revue des Deux Mondes* insérait un article intitulé : « De l'état actuel de l'Art religieux en France » (5). Montalembert se félicite de l'élan nouveau avec lequel on étudie l'ancienne France : « On a reconnu
 « avec surprise et admiration que la France renfermait
 « encore dans ses villes de provinces des cathédrales plus
 « belles, malgré le triste dénuement des unes et le fard
 « ridicule des autres, que les plus célèbres cathédrales de
 « l'Angleterre. On a trouvé dans la poudre de ses biblio-

(1) La Mennais à Montalembert, 6 mars 1833. Ed. Forgues, p. 84.

(2) La Mennais à Montalembert, 2 octobre 1833. Ed. Forgues, p. 193.

(3) Lacordaire à Montalembert, lettre citée.

(4) Voir Anthyme Saint-Paul, *Viollet le Duc*, p. 356, sur la part du clergé dans le mouvement de réhabilitation du gothique.

(5) Article réédité dans *Vandalisme et catholicisme*, Paris, 1839 et 1856 et dans les *Œuvres complètes*, t. VI, p. 102 et dans l'Introduction à la *Collection des Monuments de l'Histoire de Sainte Elisabeth*. Paris, 1837.

« théiques des poèmes plus originaux, plus inspirés que les
 « épopées les plus populaires de l'Allemagne. Cette décou-
 « verte renfermait implicitement celle de l'art religieux »...
 « Malheureusement, cette découverte n'a guère été faite
 « que par des gens de lettres ou des voyageurs. La faire
 « passer dans la vie pratique, la faire reconnaître par les
 « artistes »... « c'est là le difficile » (1). D'ailleurs, Mon-
 talembert entend parler exclusivement d'art religieux, et
 il insiste longuement sur ce point ; il fait un tableau iro-
 nique et profondément vrai des monuments et des objets
 de culte contemporains, « le laid a tout envahi »... « Voilà
 « donc jusqu'où est tombé cet art divin, enfanté par le
 « catholicisme »... « cet art si populaire, si aimé, si géné-
 « reux, qui avait mis les talents les plus purs et les plus
 « dévoués au service de l'intelligence des pauvres et des
 « humbles » (2). Parmi les modernes, Montalembert trouve
 très peu de consolations, il admire Overbeck, M. Orsel,
 Mlle Fauveau.

Parmi les adversaires des jeunes artistes de l'art chré-
 tien, Montalembert signale « les hommes de la mode... de
 « cette mode qui a mis le gothique en encrier et en écran »,
 « de cette mode, enfin, qui inspire à un certain nombre de
 « peintres des tableaux où les mœurs et les croyances du
 « moyen âge sont représentées avec autant de fidélité que
 « dans cette foule de pitoyables romans qui inondaient
 « naguère notre littérature » (3). Montalembert signale
 aussi à la réprobation, les critiques qui s'attachent au vieux
 classicisme. Il demande instamment que les artistes des-
 tinés à créer des objets d'art chrétien connaissent et pra-
 tiquent le catholicisme, et tout en reconnaissant dans
 l'épiscopat et le clergé des membres qui s'intéressent aux
 questions d'art et d'archéologie, il insiste pour que des ins-
 tructions dans ce sens soient données dans les séminaires.

(1) MONTALEMBERT, De l'état actuel du Vandalisme en France.
Œuvres, t. VI, p. 165.

(2) MONTALEMBERT, De l'état actuel de l'art religieux en France.
Œuvres, t. VI, p. 175, 176.

(3) Id., p. 185.

A la suite de ces articles, Montalembert fut appelé par M. Salvandy, ministre de l'Instruction publique, à faire partie du Comité historique des Arts et Monuments ; plus tard il fut nommé membre de la Commission des Monuments historiques.

Montalembert continua à faire appel au public et publia, le 15 novembre 1838, « De l'attitude actuelle du Vandalisme en France, dans la *Revue des Deux Mondes* (1).

Il reconnaît l'effort fait par le gouvernement pour la protection des monuments, mais il reste encore beaucoup à faire et il signale encore toute une liste de dévastations ; ces réclamations publiques n'étaient pas inutiles : « Il faut « se souvenir que l'un des architectes les plus renommés « de la capitale, et qui postule aujourd'hui une importante « restauration gothique, qualifie l'architecture du moyen « âge « d'architecture à chauve-souris », et qu'une des lumières de l'Académie des Beaux-Arts déplore partout « l'appui donné par le gouvernement à la « seule tendance « qu'il importe de décourager » (2). On peut mesurer, d'après ces expressions, le chemin parcouru maintenant, car si des érudits ont encore discuté récemment s'il convenait de donner à l'architecture du XII^e siècle le nom de style gothique, ogivale ou français, personne ne se permettrait plus de la qualifier « d'architecture à chauve-souris ». Montalembert a contribué à répandre le respect et l'admiration dus aux plus beaux monuments élevés sur notre sol.

Il a été moins heureux en cherchant à renouveler l'art religieux par l'imitation des monuments et peintures du moyen âge, ces imitations n'ont pas donné d'œuvres d'art ; c'est en se tournant vers des voies franchement nouvelles que les artistes modernes ont fait à la fois œuvre de religion et d'art.

Montalembert pensait qu'un des moyens les plus effi-

(1) Article réimprimé dans *Du Vandalisme et du Catholicisme*, Paris, 1839 et 1856 : puis *Œuvres complètes*, t. VI, p. 210.

(2) MONTALEMBERT, De l'attitude actuelle du Vandalisme en France, *Œuvres*, t. VI, p. 241.

caces pour lutter contre le vandalisme et aussi pour affermir et éclairer la foi des catholiques était de les instruire des œuvres du passé ; dans cette pensée, il collabora à une revue fondée sous la direction de l'abbé Gerbet et intitulé : *l'Université catholique*.

Montalembert se proposait d'y écrire un Cours d'histoire littéraire et sociale des siècles catholiques. Il en donna le programme en juillet 1835, programme d'une envergure effrayante, mais qui donne une idée de la largeur d'esprit de celui qui l'a conçu, et indique bien des conceptions que d'autres développeront dans la suite.

Voici le but de ce cours : Etudier l'état social des siècles
 « catholiques dans les monuments d'art et de littérature
 « qui nous restent ; découvrir ainsi et formuler les senti-
 « ments et les idées des peuples chrétiens tant qu'ils fu-
 « rent fidèles à l'Eglise ». Montalembert signale « l'im-
 « mense popularité des œuvres d'art et de littérature à
 « cette époque. Désintéressement et sollicitude des artistes
 « et des écrivains pour le peuple » (1). Chemin faisant, il
 donne son idéal de la poésie : « Etablir que toute expres-
 « sion primitive et inspirée de la pensée humaine est une
 « poésie, d'où absence de la prose proprement dite dans les
 « siècles catholiques, et identité complète de la poésie avec
 « la pensée des peuples de cette époque »... « Division de la
 « poésie écrite, des siècles catholiques en quatre ordres :
 « 1° Poésie sacrée et universelle dans les légendes et tra-
 « ditions religieuses ;
 « 2° Poésie nationale, dans les épopées et les chants du
 « peuple ;
 « 3° Poésie individuelle, dans les poèmes lyriques, élé-
 « giques, dramatiques ;
 « 4° Poésie ascétique, dans les écrivains mystiques » (3).

Pour Montalembert, la poésie est surtout un état d'âme plus qu'une forme d'expression. Il est amené à s'exagérer le caractère de spontanéité de la littérature du moyen âge,

(1), (2), (3) MONTALEMBERT, Cours sur l'histoire littéraire et sociale des siècles catholiques. *Université Catholique*, juillet 1835.

mais il voit juste en constatant son caractère européen :
 « Caractère identique de la poésie chez toutes les nations
 « catholiques. Reconnaître l'existence du véritable et uni-
 « que cosmopolitisme dans la Chrétienté, et sa destruction
 « par le protestantisme et la philosophie incrédule »...
 « Confédération des imaginations et des cœurs dans le
 « sanctuaire de la religion. Mêmes cycles et mêmes person-
 « nages partout »... « Constater cependant l'existence des
 « différences nationales, éternelles, variété dans cette su-
 « blime unité » (1).

Ensuite Montalembert passe à ce qu'il appelle « la poésie figurée ou les beaux-arts » ; au premier rang il place l'architecture, qu'il aurait une tendance à expliquer trop exclusivement par le symbolisme.

Inutile de dire que ce programme ne fut jamais réalisé. Il a fallu une foule d'érudits spécialisés pour établir chacun des points dont Montalembert avait vu l'intérêt.

C'est à l'*Université catholique* que Montalembert donna une longue analyse du livre de Rio sur l'art chrétien dont on a parlé plus haut. L'article était intitulé : « *De la peinture chrétienne en Italie* » (2). Il était suivi d'un *Tableau chronologique des Ecoles catholiques de peinture en Italie*, où Montalembert énumère les peintres primitifs par école et indiquait les principales œuvres de chacun d'eux. Ainsi que Montalembert le dit lui-même, ce tableau peut être considéré comme un résumé du livre de Rio, mais il en est aussi le complément ; ainsi l'école de Sienne, en particulier, est plus développée dans ce tableau que dans le chapitre correspondant de Rio, si l'on se reporte à la première édition de l'*Art chrétien*.

Un autre compte rendu, court, mais élogieux, sur l'*Ancienne école de Ferrare*, par M. Laderchi (3), et une *Notice*

(1) MONTALEMBERT, Cours sur l'histoire littéraire et sociale des siècles catholiques. *Université catholique*, juillet 1835.

(2) *Université catholique*, juillet 1835; réimprimé dans *Du Vandalisme et du Catholicisme dans l'art*. Paris, 1839 et 1856; et *Œuvres complètes*, t. VI, p. 78.

(3) *Ibid.*, p. 338.

sur le Bienheureux Frère Angélique de Fiesole (1), témoignent de la prédilection constante que Montalembert cultivait pour les préraphaélites.

(1) *Université catholique*, juillet 1838; réimprimé dans *Les Monuments de l'histoire de Sainte Elisabeth de Hongrie*. Paris, 1838; dans *Du Vandalisme et du Catholicisme dans l'art*; et *Œuvres complètes*, t. VI, p. 328.



CHAPITRE XVI.

HISTOIRE DE SAINTE ELISABETH.

Montalembert voyageait en Allemagne sans but bien défini, à l'automne de 1833, quand il passa, le 18 novembre, à Marburg ; ainsi que le raconte son journal :

« Je passe une heure à parcourir rapidement les admirables monuments de cette ville sanctifiée, surtout pour moi, par le tombeau et le souvenir de sainte Elisabeth, patronne de ma sœur. Je visite avec émotion la magnifique église qui porte son nom et le château qu'elle a habité ; cette ville me plaît infiniment, tant par ses monuments que par sa position sur une montagne qui domine la Lahn. Je la quitte avec regret pour aller en toute hâte et en extra-poste à Francfort ; en route, je me mets à lire deux almanachs que j'avais achetés par hasard à Marburg et qui contiennent la vie de sainte Elisabeth ; je ne la connaissais qu'à moitié ; j'en suis tellement touché, tellement bouleversé par ce récit, quoique d'une plume protestante, que tout à coup l'idée me vient d'écrire moi-même cette histoire et de retourner à Marburg pour consulter le curé et l'auteur de cette biographie. J'étais déjà à Butzbach, à six milles et plus d'à moitié chemin de Francfort. La fatigue, le désir d'arriver à Francfort, surtout la dépense de ce double voyage m'arrête longtemps, mais enfin je cède à la pensée que c'est demain le jour même de Sainte Elisabeth, la fête de ma

« pauvre Elise, qu'il sera doux et bien de passer ce jour
« dans l'endroit où sa patronne est le plus honorée en ce
« monde ; je lui fais le sacrifice de ma fatigue et de ma dé-
« pense ; je bénis aussi la règle que je me suis prescrite de
« me décider toujours pour le parti le plus catholique. Je
« reste donc à Butzbach pour y attendre la diligence de
« Francfort à Marburg. Je passe neuf heures dans une
« mauvaise auberge, en proie à une exaltation ridicule et
« à une tristesse funeste.

« Mardi 19 novembre. Fête de sainte Elisabeth. Dieu ne
« me récompense nullement d'un acte fait cependant uni-
« quement par amour de sa cause et de ses saints : il a au
« contraire l'air de m'en punir. Tout est pour le mieux.
« Arrivé exténué de fatigue à Marburg, j'envoie au point
« du jour demander au curé catholique à quelle heure
« commence la grand'messe. Il me fait répondre, à ma
« grande consternation, qu'il n'y a pas de messe du tout !!
« Je cours chez lui, confus et désappointé au suprême de-
« gré et j'apprends en effet que ce malheureux n'a jamais
« songé à fêter cette grande Sainte, que dans cette ville
« qu'elle a glorifiée à jamais, personne n'y a songé, qu'il
« n'y a pas même de messe parce qu'il n'y a messe que
« deux fois la semaine, le dimanche et le mercredi, et que
« c'est aujourd'hui mardi ! Il assaisonne toutes ces bonnes
« nouvelles par de longues déclamations contre le bon évê-
« que de Fulda, contre Rome, le fanatisme, etc. Je le quitte
« désolé. Il fait un tems affreux. Je n'ai pas le moindre es-
« poir de jouir de l'admirable vue qu'on a du château ha-
« bité par la Sainte, ni de visiter la fontaine charmante qui
« porte son nom, et d'obtenir quelque dédommagement
« pour l'absence d'émotions religieuses que j'étais venu
« chercher. Je vais voir le superintendant luthérien, M.
« Justi, auteur de la vie de sainte Elisabeth qui m'a tant
« frappé. Il me paraît un excellent homme, aussi impar-
« tial et aussi éclairé que peut l'être un protestant. Il
« m'accueille à merveille, me montre des reliques et un
« charmant portrait de la Sainte, me promet son livre, etc.
« Je passe le reste du jour à l'auberge à lire une vie de

« sainte Elisabeth, à écrire mes notes et à courir dans la
« pluie, le tout fort triste. » (1).

C'était le commencement d'un travail que Montalembert allait poursuivre pendant plus de deux ans. Pendant toute l'année qui suivit sa visite à Marburg, il dirigea ses voyages de manière à voir tous les sites auxquels s'attachent quelques souvenirs de la Sainte ; le 8 mai, Montalembert se joint à un pèlerinage de paysans qui se rendent à Andechs, résidence des ancêtres maternels de sainte Elisabeth ; en juin, il revient avec joie en Thuringe, dans les domaines de sainte Elisabeth ; il visite Erfurt et Gotha (18 juin 1834), Reinhartsbrunn (19 juin) « que le Landgrave Louis aimait tant », Eisenach (19 juin), et il retourne à la Wartburg (20 juin).

Tout en s'imprégnant de l'atmosphère des lieux, Montalembert recherche tous les documents qu'il peut atteindre ; outre ses longs séjours à Francfort et à Munich, il travaille dans les bibliothèques de Weimar et Iéna (17 juin 1834), Cassel (24 juin), Heidelberg (15 juillet), Stuttgart, Strasbourg (13 juillet 1834).

Ce travail lui fut bienfaisant. Montalembert s'attachait de plus en plus à cette chère petite Sainte. L'époque où elle avait vécu apparaissait rayonnante de foi, et la société qu'elle avait animée l'attirait avec tout le charme d'un monde jeune et naïf. Les lettres de Montalembert reflètent le calme qu'il puisait dans cette étude. La Mennais cherche à le détourner de l'étude du Moyen Age : « Tu me parais
« toujours extrêmement préoccupé du Moyen Age, et tu
« cours le risque d'être bientôt le seul. Prends garde de
« tomber à cet égard dans une sorte d'engouement qui de-
« viendrait une idée fixe. Le Moyen Age fut, comme tous
« les temps, un mélange de bien et de mal, où le mal do-
« minait. Il faut l'étudier avec la raison plus qu'avec l'ima-
« gination, si l'on veut produire autre chose qu'un rêve.
« Or, la raison ne peut s'empêcher de reconnaître que
« cette société, qui te séduit tant, était une société profon-

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 18-19 novembre 1833 ; un passage édité par LECANUET, *Montalembert*, t. I, p. 450.

« dément barbare, inférieure de tous points à la nôtre, en
« tout ce qui appartient au vrai progrès de l'humanité. Que
« Dieu garde le monde de revoir jamais une époque sem-
« blable » (1).

Mais Montalembert ne l'écouta pas. « Je reconnais avec
« une profonde et amère douleur que toute carrière pu-
« blique et politique est impossible pour moi ; c'était le
« but de toute mon ambition, de tous mes travaux. Dieu
« ne l'a pas voulu. Il faut cependant que je fasse quelque
« chose dans ma vie, surtout dans cette solitude si cruelle
« à laquelle je suis condamné, ayant perdu tous mes liens
« naturels de la manière la plus douloureuse et ayant si
« mal réussi dans la tentative de lui en substituer d'autre.
« Je me suis donc décidé à me livrer exclusivement à
« l'étude du passé où mon cœur, mon imagination et ma
« foi trouvent encore des aliments, et nulle part le moyen
« âge n'est exploité, étudié, dévoilé comme en Allemagne ;
« j'y trouve chaque jour de nouvelles ressources, de nou-
« veaux trésors tirés depuis peu de l'oubli (2). Six mois
plus tard, Montalembert écrit : « L'étude des légendes et
« du Moyen Age qui se lie fort bien à mon voyage, offre
« une nourriture douce et pas trop forte à mon imagina-
« tion » (3).

Cornudet le comprend beaucoup mieux lorsque Montalembert lui écrit de Marburg : « Par une providence
« merveilleuse, Lacordaire est arrivé ici six heures après
« moi, et après que j'eusse reçu ta lettre qui m'an-
« nonçait sa venue. Son amitié, le charme qu'exerce sur
« moi cette chère sainte Elisabeth, auprès du tombeau de
« laquelle nous sommes, la beauté du pays que nous par-
« courons et où nous trouvons à chaque pas ses souvenirs,
« tout cela m'a fait du bien, je suis mieux, beaucoup mieux
« qu'il y a quinze jours (4).

(1) La Mennais à Montalembert, 23 janvier 1833. Ed. Forgues, p. 240.

(2) Montalembert à La Mennais. *Lettre inédite*, 26 janvier 1834.

(3) *Id.*, 25 juin 1834.

(4) Montalembert à Cornudet, 29 juin 1834, *Correspondance de Montalembert et de L. Cornudet*, p. 156.

Avec l'ardeur que Montalembert mettait à toute chose, il avait des moments de déception ; il était à Pise, auprès d'Albert et d'Alexandrine de La Ferronnays, quand pour la première fois il essaya l'impression que son œuvre produisit, il note : « Lecture de Sainte Elisabeth aux La Ferronnays, peu appréciée, premier déboire ». Voilà que peu de jours après arrive une nouvelle déception : « Je lis aujourd'hui dans les journaux l'annonce d'une vie de sainte Elisabeth, déjà publiée à Paris dans un recueil intitulé *« Livre des Saints »*... « 3-12 janvier. Profonde et amère tristesse sur sainte Elisabeth ; cependant je me décide à continuer tant bien que mal mon travail et le mène jusqu'à la mort du mari » (1). Cette persévérance trouve bientôt des encouragements : « 15 janvier. Je consacre cette dernière soirée, ou plutôt cette dernière nuit, à lire ce que j'ai écrit jusqu'à présent de ma sainte Elisabeth à mes deux amis ; cela paraît les intéresser beaucoup, surtout Alexandrine » (2).

Rentré en France, Montalembert, pour terminer son ouvrage, alla passer quelque temps à Solesme. C'est là, en octobre 1835, qu'il mit la dernière main à son livre ; en juin 1836 parut *« l'Histoire de Sainte Elisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe (1207-1231), par le Comte de Montalembert, Pair de France. Paris, E.-J. Bailly, imprimerie Debécourt, in-8° »*.

Cette histoire était précédée d'une longue introduction, « afin de tracer une esquisse de l'état de la chrétienté au temps où elle vécut » (3). En un large tableau, Montalembert expose la situation de la Papauté, de l'Empire, de la France et des autres contrées de l'Europe au XIII^e siècle. Il décrit ce qu'étaient les Ordres religieux, le vaste mouvement de vie religieuse suscité par saint Dominique et par saint François, et il montre « cette douce et majestueuse puissance de l'art chrétien » s'épanouissant dans l'architec-

(1) MONTALEMBERT, *Journal*, 28 décembre 1833. Lettre inédite, 3-12 janvier 1834.

(2) Id.

(3) MONTALEMBERT, *Histoire de Sainte Elisabeth*, éd. 1903, t. I, p. 9.

ture, la sculpture, tandis que « jamais la poésie n'a joué
 « un rôle aussi populaire et aussi universel qu'alors. »
 Montalembert attestait sa croyance aux miracles : « Ce
 « n'est pas même une victoire sur notre faible raison qu'il
 « nous a fallu remporter pour cela ; car rien ne nous pa-
 « raît plus simple pour un chrétien que de s'incliner avec
 « reconnaissance devant la miséricorde du Seigneur quand
 « il la voit suspendre ou modifier les lois naturelles dont
 « elle a été seule créatrice »... « N'est-il pas doux et facile
 « de concevoir combien des âmes de la trempe de celle
 « d'Elisabeth et de ses contemporains exaltées par la foi
 « et l'humilité bien au-dessus des froids raisonnements de
 « la terre, épurées par tous les sacrifices et toutes les ver-
 « tus, habituées à vivre d'avance dans le ciel, offraient à
 « la bonté de Dieu un théâtre préparé » (1).

Montalembert expose la place que les saints tenaient alors dans la vie des peuples : « D'ineffables affections, de
 « salutaires patronages se formaient ainsi entre les saints
 « de l'Eglise triomphante et les humbles combattants de
 « l'Eglise militante. On choisissait à son gré dans ce peuple
 « glorifié un père, un ami, une amie ; et sous son aile on
 « marchait avec plus de confiance et de sécurité vers l'éter-
 « nelle lumière » (2).

Montalembert conclut : « Loin de nous la pensée de nous
 « consumer en de stériles regrets et de perdre la vue à
 « force de verser des larmes sur le sépulcre des généra-
 « tions dont nous avons hérité »... « Nous savons que le
 « Fils de Dieu est mort sur la croix pour sauver l'humani-
 « té, non pas pendant cinq à six siècles, mais pendant
 « toute la durée du monde »... « Qu'il nous soit permis à
 « nous, que notre foi rend comme exilés au milieu de la
 « société moderne, d'élever nos cœurs et nos regards vers
 « les bienheureux habitants de la céleste patrie, et, humbles

(1) MONTALEMBERT, *Histoire de Sainte Elisabeth*, éd. 1903, p. 135-136, t. I.

(2) Id., p. 142. On sait comment M. E. Mâle a exposé ce point de vue actuellement et l'influence des saints patrons sur l'art. Voir particulièrement *L'art religieux du treizième siècle en France*. Livre IV, ch. IV.

« soldats de la cause qui les a glorifiés, de nous enflammer
« aussi au récit de leurs luttes et de leurs victoires ! » (1).

Ce vaste cadre entourait la vie d'une sainte dont les vertus surnaturelles s'imprégnaient d'un charme exquis. La première partie de sa vie « est toute chevaleresque, toute
« poétique, faite pour enchanter l'imagination autant que
« pour inspirer la piété » (2). Elisabeth était fille du roi de Hongrie, André II ; à l'âge de quatre ans, la petite princesse fut envoyée à la cour du duc de Thuringe pour être élevée avec le jeune landgrave, son futur époux. Elle grandit en piété et en bonne grâce, souffrant déjà avec douceur l'ironie de sa belle-mère ; le duc Louis allait la consoler secrètement de ses tristesses et la pensée de sa fiancée l'accompagne sans cesse. Quand il eut vingt ans, malgré les avis de quelques méchants conseillers, il réunit tous dames et seigneurs, ses vassaux, pour célébrer son mariage avec Elisabeth. « Après trois jours de fête, les seigneurs et
« leurs dames reprirent successivement la route de leurs
« châteaux, et l'ordre habituel recommença à régner dans
« le vaste manoir de Wartbourg. Les deux jeunes époux se
« retrouvèrent appartenant désormais l'un à l'autre. Louis
« avait vingt ans, Elisabeth n'en avait que treize ; tous
« deux innocents par le cœur encore plus que par la chair,
« ils s'aimèrent en Dieu, nous dit-on, d'un incroyable
« amour, et c'est pourquoi les saints anges demeuraient
« autour d'eux » (3). Le chapitre suivant nous apprend :
« Comment le duc Louis, mari de la chère sainte Elisa-
« beth, était agréable à Dieu et aux hommes » ; il est bon suzerain, juste envers tous, brave contre les ennemis, tandis qu'Elisabeth pratiquait une charité inlassable, qu'em-
bellissent mille traits charmants, et qu'elle réjouit tous les siens par sa gaieté et sa simplicité. En 1227, le bon duc Louis se joignit à la croisade de Frédéric II et mourut de maladie à Otrante. Alors commença pour la chère sainte Elisabeth une vie de douleurs. Elle voit ses proches se

(1) MONTALEMBERT, *Histoire de sainte Elisabeth*, éd. 1903, t. I, p. 157.

(2) Id., t. I, p. 125-126.

(3) Id., t. I, p. 228.

tourner contre elle, la chasser de son château avec ses quatre petits enfants. Quand, après avoir été rebutée par tous, des princes étrangers lui offrent leur protection, elle refuse des secondes nocces pour se consacrer exclusivement à Dieu. Veuve à vingt ans, elle entre dans le Tiers-Ordre de Saint-François et y vit dans les austérités les plus dures, se dévouant à soigner les pauvres et les malades sous la rude direction du Père Conrad, jusqu'au moment « où la chère sainte Elisabeth, étant âgée de vingt-quatre ans, fut « conviée aux nocces éternelles » (1).

La vie de cette délicieuse petite Sainte fut bien accueillie. Lacordaire lui adresse de Rome ses éloges : « J'ai déjà com-
« mencé *Sainte Elisabeth*, dont je suis charmé. Ton style
« a fait des progrès; il est toujours naturel, clair, harmo-
« nieux, allant au cœur, mais plus précis qu'il n'était au-
« paravant. L'abondance est le défaut des écrivains de ton
« genre. Tu as évité avec une grande supériorité le mauvais
« goût de notre temps et néanmoins ton style est neuf et
« sent suffisamment son siècle. Tu n'as pas évité avec moins
« de bonheur cet air profane dont on habille nos saints
« dans plusieurs écrits contemporains ; un grand parfum
« de simplicité et de piété règne dans ce que j'en ai lu ;
« on sent un homme chrétien qui parle de ce qu'il croit et
« de ce qu'il estime au-dessus de tout. Tu n'as pas caché
« les pénitences de la Sainte dans ce qu'elles ont de plus
« étrange pour le monde aveuglé par l'orgueil encore plus
« que par la mollesse; et néanmoins tu l'as fait avec une
« mesure chaste, parce qu'il y a dans l'amour divin comme
« dans l'amour humain, des extrémités mystérieuses que
« Dieu et ses anges seuls sont dignes de voir sans voiles.
« Les évangélistes eux-mêmes ont raconté avec une briè-
« veté merveilleuse la passion de leur Seigneur, surtout
« dans les circonstances où la honte avait brillé avec un
« éclat si divin ; c'est que l'Evangile était destiné à tous,
« et que, selon la parole du Maître, « il ne faut pas jeter les
« perles aux pourceaux ». Ceux qui aimeront davantage
« connaîtront davantage les souffrances de l'aimé et ses

(1) MONTALEMBERT, *Histoire de Sainte Elisabeth*, Chap. XXV, t. II.

« opprobres ; ceux qui aimeront moins, connaîtront moins.
 « Il me semble que dans un ouvrage destiné à être lu par
 « tous, tu as choisi une bonne mesure, qui suffit pour
 « faire entendre sans effaroucher. Si tu avais supprimé,
 « c'eût été une faute, car rien n'arrive aux saints que pour
 « être su et imité, et ceux qui écrivent leur vie, faisant
 « une part de leurs actions à ce monde pécheur et indigne,
 « trahissent à la fois la mémoire de leur héros et les des-
 « seins de la Providence. C'est la vie des saints dont la
 « lecture a fait saint Ignace, et l'autre jour on me racon-
 « tait qu'un jeune homme du monde, privé de foi, n'avait
 « pu s'empêcher de verser des larmes en voyant la pierre
 « nue où saint François d'Assise avait couché » (1).

Voici maintenant l'écho d'une soirée où on avait lu *Sainte Elisabeth* dans le salon de la comtesse de Tascher :
 « Il faut que je vous remercie de votre excellente lettre et
 « de la chère sainte Elisabeth. Je n'ai pas besoin de vous
 « dire avec quelle émotion j'ai relu ces admirables pages,
 « et quelle joie j'ai éprouvée en trouvant votre style en-
 « core supérieur à ce que j'avais imaginé »... « Il me
 « semble voir encore une nouvelle preuve de la tendre mi-
 « séricorde de Dieu pour cette Sainte qui au xix^e siècle lui
 « réservait un historien tel que vous »... « Jamais je ne
 « quitte *Sainte Elisabeth* sans être calme et apaisée, comme
 « dit Sainte-Beuve, car son expression me plaît, elle rend
 « mieux que toutes les autres le détachement chrétien. Je
 « pleure cependant beaucoup en vous lisant, et cette émo-
 « tion ne m'est pas particulière, car un soir qu'il y avait
 « du monde chez ma mère, je voulus lire tout haut quel-
 « ques pages de la chère Sainte. Je tombais sur les adieux
 « du duc Louis, et bientôt, suffoquée par mes larmes, je
 « ne pus que passer le livre et m'excuser ; mais, en levant
 « les yeux, je m'aperçus que tous ceux qui m'écoutaient
 « pleuraient autant que moi, et c'est au milieu des san-
 « glots qu'on vous louait, qu'on vous bénissait ; on me
 « questionnait sur votre compte, on me trouvait heureuse

(1) Lacordaire à Montalembert. *Lettre inédite*, 13 septembre 1836.

« de vous connaître et bien des larmes et des prières seront offertes à Dieu à votre intention.

« Sainte-Beuve m'écrit qu'il parlera de la chère sainte Elisabeth et qu'il l'aurait déjà fait s'il eût pu se contenter d'une page ; mais il veut le faire longuement et « comme le mérite un tel livre » (1).

Mme de Dolomieu transmet à Montalembert les félicitations de la reine Amélie. Le comte Jules de Rességuier lui dit : « Vous nous montrez le XIII^e siècle dans toute sa « beauté naïve, sa poésie, ses mœurs chevaleresques et sa « sublimité catholique » (2). Paulin Paris lui donne cette assurance : « Croyez bien que mon plus grand prétexte de « vanité est l'amitié que vous voulez bien m'accorder » (3).

Dom Guéranger le presse de continuer sa carrière d'hagiographe par saint Bernard et sainte Hiltrude. On a vu le ravissement de Michelet.

Montalembert reçut une curieuse lettre de critique d'un ecclésiastique ; il commençait d'ailleurs par de grands éloges et terminait en lui demandant d'écrire la vie de saint Martin de Tours ; mais voici ses griefs : « La gravure qui représente une mère entourée de ses enfants « tout nus et en allaitant deux la poitrine nue, ne pourrait « décemment figurer nulle part ; elle me semble donc bien « déplacée dans la vie d'une sainte »...

« Si j'avais été à côté de l'historien de sainte Elisabeth, « je l'aurais engagé à ne rien mettre dans son livre de ce « qui peut réveiller des idées de sensualité, comme par « exemple ces traits : « Il l'embrassait avec tendresse, « puis, dans cette solitude, sans autre témoin que Dieu, ils « se parlaient de leur secret et mutuel amour » (deux circonstances que les mères chrétiennes ne souffrent jamais de la part de leurs filles et de leurs prétendants) ». (Suivent plusieurs traits du même genre qui sont critiqués.)

(1) Comtesse de Tascher à Montalembert. *Lettre inédite*, 8 septembre 1836.

(2) Comte J. de Rességuier à Montalembert. *Lettre inédite*, 30 octobre 1830.

(3) Paulin Paris à Montalembert. *Lettre inédite*, 19 mai 1837.

« Quant à la danse que saint François de Sales semblerait
 « tolérer *parfois*, mais à la condition de penser en dansant
 « à la mort et au jugement, saint François d'Assise la dé-
 « fend à son Tiers-Ordre ; c'est là une matière fort déli-
 « cate, sur laquelle il est bien prudent de ne rien dire de
 « favorable » (1).

Voici quelle fut la réponse de Montalembert : « Je vous
 « dirai donc que mon livre me paraît à moi-même mériter
 « bien d'autres critiques que celles que vous me faites ;
 « mais que contre celles-là précisément, j'ai une défense
 « parce qu'elles sont inspirées par un esprit que l'*Histoire*
 « de sainte Elisabeth a eu pour but, selon la mesure de
 « mes forces, de combattre. Je veux parler de cet esprit de
 « restriction et j'oserai même dire de pruderie qui, née du
 « Jansénisme et du Gallicanisme dans les deux derniers
 « siècles, s'est peu à peu emparé de tout le clergé français
 « et des personnes pieuses, même de celles qui ont le plus
 « d'éloignement pour ces deux erreurs d'esprit qui, j'en
 « suis convaincu, n'a pas peu contribué au triste état de
 « la religion de nos jours et à amener le dépeuplement de
 « nos églises, si différentes du spectacle consolant qu'of-
 « frent les autres pays catholiques, et notamment l'Italie,
 « où l'on n'a pas encore imaginé de faire de la religion un
 « épouvantail, en lui ôtant tous ses attraits, même pure-
 « ment humains, et en lui faisant inventer chaque jour
 « de nouvelles prohibitions.

« Je répondrai donc : 1° Quant à la figure de la mère qui
 « allaite ses enfants, qu'elle m'avait échappée jusqu'à ce
 « jour, ainsi qu'à tous ceux qui m'ont parlé du livre, qu'elle
 « ne représente pas du reste sainte Elisabeth, mais bien
 « la charité, sa principale vertu ; que cette représentation
 « de la charité par une femme qui allaite plusieurs en-
 « fants, le sein nu, est consacrée et usitée partout, que bien
 « plus, la Sainte Vierge est souvent représentée ainsi dans
 « les tableaux des anciens siècles catholiques ; que le jour
 « même où j'ai reçu votre lettre, 21 janvier, fête de sainte

(1) M. l'abbé B... à Montalembert, 2 janvier 1837, *Lettre inédite*.
 Fragments dans LECANUET, *Montalembert*, t. I, p. 468.

« Agnès, j'ai été faire mes dévotions à l'église de cette
 « sainte, où j'ai vu exposé sur l'autel, à la vénération des
 « fidèles, une antique et célèbre image de Marie offrant son
 « sein nu à son divin Fils, que cette image se trouve cent
 « fois répétée dans les églises de Rome, dans les galeries
 « des Cardinaux, des Princes de l'Italie, de l'Allemagne,
 « etc. Elle peut fort bien scandaliser en France, où nous
 « avons eu, au dernier siècle, de savans docteurs pour ex-
 « purger du bréviaire romain les charmants passages qui
 « représentent la Sainte Vierge comme nourrice de son Fils ;
 « mais je ne crois pas que pour cela elle n'en soit pas
 « moins catholique et convenable, selon les idées vraiment
 « catholiques.

« 2° Relativement aux relations de sainte Elisabeth avec
 « son fiancé avant son mariage et surtout après, je n'ai
 « pas cru qu'il me fût permis de mutiler et façonner à
 « mon gré les récits des historiens contemporains et pro-
 « fondément catholiques. Je sais bien que c'est ainsi qu'on
 « a réussi à ne plus faire lire la vie des saints par per-
 « sonne ou à peu près. Mais cela m'eût-il été permis, je
 « ne l'eusse certainement pas fait, car j'avais à cœur de
 « montrer par ces exemples *incontestables*, la beauté et
 « l'avantage des unions vraiment chrétiennes, où de mu-
 « tuelles inclinations sont sanctifiées par la religion ; bien
 « différentes assurément des mariages de nos jours, où le
 « sceau d'un auguste sacrement est imprimé à une espèce
 « de contrat de vente, où deux êtres qui ne connaissent
 « l'un de l'autre que le nombre de leurs écus, sont vendus
 « l'un à l'autre pour la vie. »

« 3° Quant à la danse, c'est encore, à mon humble avis,
 « une répugnance du clergé français, qui ne saurait avoir
 « force de loi dans la religion catholique, qui n'est heu-
 « reusement pas française seulement »... « Je ne plaide pas ici
 « ma propre cause, n'ayant jamais eu le moindre goût
 « pour cet exercice ; mais, ayant conduit, il y a peu de
 « jours, ma femme à un bal et dans une maison princière
 « de Rome, j'ai eu l'avantage d'y rencontrer trois cardi-
 « naux de mes connaissances, dont l'un était le cardinal

« grand pénitencier de la Sainte Eglise. Je ne pense pas
 « que ces princes de l'Eglise autorisassent de leur pré-
 « sence une chose sur laquelle il est prudent de ne rien
 « dire de favorable. Ce que je défends contre vous, ce ne
 « sont ni mes phrases, ni mes pensées, c'est le vieil esprit
 « de simplicité et d'innocence chrétienne que l'on s'est
 « donné tant de peine pour détruire parmi nous depuis
 « trois siècles, ce qui fait que nous n'avons plus guère de
 « saints ni même d'historiens de saints » (1).

A l'étranger, le succès de *l'Histoire de sainte Elisabeth* fut aussi manifeste : Görres, Brentano, Overbeck, le peintre Müller, Mgr Collins, Manzoni, Pellico, le Père Marchese, Mlle Ankwitz, etc., lui envoient des félicitations ; son livre pénètre jusqu'en Russie, car son éditeur Debécourt lui écrit : « J'en ai expédié une douzaine à Saint-Petersbourg, « qui a été bien vite vendue » (2).

Enfin, dans le dossier de son *Histoire de sainte Elisabeth*, Montalembert a gardé une multitude de lettres venues des gens les plus obscurs, les plus divers, qui disent le réconfort qu'ils ont trouvé en lisant cette œuvre. Il semble que la presse, silencieuse d'abord, ne donna son avis que lorsque le livre se fut répandu de proche en proche. La *Quotidienne* publia pourtant quelques mots d'éloges dès le 6 août 1836.

Le 15 janvier 1837 parut l'article de Sainte-Beuve dans la *Revue des Deux Mondes* : « Dans cette histoire, dit-il, « si fidèlement rassemblée et rééditée, ce qui brille, comme « l'a remarqué l'auteur, c'est surtout la pureté matinale, « la virginité du sentiment, la pudeur dans le mariage, « toutes les puissances de la foi et de la charité dans la « frêle jeunesse »... « Malgré la difficulté d'être vraiment « naïf, en sachant si bien ce qu'on veut et ce qu'on fait, il « a laissé échapper sur presque toutes les pages la can- « deur que sa piété n'a pas perdue, la facilité à l'enthousiasme, le bonheur d'admirer, d'adorer, la docilité, l'élan-

(1) Montalembert à l'abbé B..., *Lettre inédite*, Fragment dans LEGA-SUET, *Montalembert*, t. I, p. 469.

(2) Debécourt à Montalembert, *Lettre inédite*, 16 septembre 1836.

« cement, la simplicité de cœur, toutes ces belles qualités
 « du disciple et du jeune homme, si rares de nos jours à
 « rencontrer, si perverses le plus souvent et si exploitées
 « là où elles essayent de naître. » Sainte-Beuve reproche à
 Montalembert de n'avoir pas jeté « quelque ombre » sur
 les détails de pénitence de la Sainte. Il apprécie en ces
 termes la forme du livre ; « Le style de ce livre est grave,
 « nombreux, élevé, élégant ; il prend par moments, avec
 « bonheur, les accents de l'hymne. J'y relève à peine quel-
 « ques incorrections, quelques locutions impropres qui
 « font tache légère » (1).

La *Revue française et étrangère* (juin 1837) assura l'auteur de son admiration, dans un article signé Thomassy. Dans la *France littéraire* (juin 1837) parut un article signé Esquiros ; il reconnaît le parfum de piété suave et antique, goûte le charme du style, mais il blâme l'idéal de renoncement de sainte Elisabeth. Cette dernière opinion se reflète également dans la *Bibliothèque universelle de Genève* (octobre-décembre 1837).

Depuis, nulle œuvre de Montalembert n'eut une aussi grande popularité ; les éditions se succédèrent régulièrement (2) et l'*Histoire de sainte Elisabeth* est encore rééditée actuellement. Elle fut traduite en anglais (3) plusieurs fois, en allemand (4), en italien (5), en polonais (6).

Pendant le siècle dernier surtout, l'Introduction contribua au succès du livre auprès de certains esprits. Cette grande fresque, où se détachaient les figures d'Innocent III,

(1) SAINTE-BEUVE, *Histoire de Sainte Elisabeth* par M. de Montalembert. *Portraits contemporains*, éd. 1869, t. II, p. 429, 431, 434.

(2) A partir de la quatrième édition Montalembert ajouta l'indication des sources et plusieurs appendices.

(3) *The Chronicle of the life of Elisabeth of Hungary...*, translated into English by Ambrose Lisle Phillips. London, Bocker and Dolmann, in-4°, 1839.

(4) P. STÄDLER, *Leben der hg. Elisabeth...* Aachen und Leipzig, 1836 ; HERMELING, *Geschichte der hg. Elisabeth...* Köln, 1864.

(5) *Storia di santa Elisabetta...* versione dell' Abate Nicola Negrelli. Vienna, 1838.

(6) Montalembert *Zywot sw. Elshietv Krolowej wegierskiej* Przekład przez K. z Tanskich Hoffmanowa, Wrocław, 1838.

de saint Louis, de saint François d'Assise, parlait aux imaginations : « Il était impossible de la lire, dit Léon Gautier, sans se prendre, pour le Moyen Age, d'un amour passionné et profond. Ce livre a décidé je ne sais combien de vocations d'historiens et d'artistes. Pourquoi n'ajouterais-je pas fort humblement qu'il m'a converti moi-même à l'examen et à l'amour de cette époque trop dédaignée » (1).

Inutile de montrer combien cette conception de l'histoire est loin des méthodes actuelles, quels innombrables travaux de détails étaient nécessaires avant de pouvoir aborder de nouveau avec certitude de pareilles constructions. Mais n'était-ce pas quelque chose d'être parmi ceux qui ont donné le premier élan, quand bien même l'impulsion transmise aux plus jeunes devait prendre une autre route pour arriver au but ?

L'histoire la Sainte s'adresse à un public plus vaste. C'était une manière toute nouvelle de parler des saints ; avant Montalembert, on les représentait si détachés de toute humanité, couverts d'une telle poussière d'ennui, que personne ne pensait plus à regarder leur réel visage. On voit, en lisant *Sainte Elisabeth*, que ce n'est pas en vain que Montalembert a partagé tous les enthousiasmes de son époque pour la poésie et pour l'art. Grâce à cette vie intense de l'esprit, il a su animer les documents anciens. Cette poésie, il en a fait hommage à sa foi. Il a recueilli avec soin tout ce qu'il appelle « les charmes extérieurs du catholicisme » pour en réjouir toutes les âmes. Pourtant, il ne dissimule rien de l'austérité du renoncement chez sainte Elisabeth ; mais dans la splendeur de sa sainteté, elle reste accessible à notre sympathie en même temps qu'à notre vénération, parce que Montalembert nous a représenté tout ce qu'il y avait en elle de tendrement humain. Et depuis, à travers tout le xix^e siècle et chaque année encore, de belles et larges vies de saints paraissent.

A la mort de Montalembert, un Anglais qui l'a certaine-

(1) L. GAUTHIER, *Portraits du dix-neuvième siècle. Apologues*, Paris, 1894, p. 41.

ment connu, mais qui ne signe pas, exprime, dans le *Blackwood's Magazine*, à propos de l'*Histoire de sainte Elisabeth*, cette impression qui se dégage de toutes les œuvres de Montalembert écrites pendant sa jeunesse :

« Avec son esprit vif et ses perceptions rapides, sa science
« et sa sagacité, écrivain accompli et brillant homme du
« monde, pénétré jusqu'au bout des doigts de la sève nou-
« velle et de la vigueur moderne de son siècle, il recevait
« cependant tout ce que le passé chenu lui apportait au nom
« de la religion avec la foi d'un enfant. Un tel phénomène
« se manifeste de temps à autre en ce monde, et quand il
« apparaît, il est toujours plein de charme et d'intérêt.
« Une des combinaisons les plus fines et pourtant les plus
« étranges du caractère humain »(1).

(1) He, with his keen wit and accomplished writer and brilliant man
« of the world, tingling to his finger points with the new sap, and mo-
« dern vigour of his century, yet received everything which the hoary
« past brought to him in the name of religion with the tender faith
« of a child. Such a phenomenon is to be seen now and then in the
« world, and when it appears it is always full of attraction, full of
« interest. One of the finest yet of the strangest combination of human
« character. » *Blackwood's Magazine*... « Count Ch. of Montalembert ». Avril 1870.



Vu et Permis d'imprimer, le 29 juin 1926.

Le Recteur de l'Académie de Paris,

P. LAPIE.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

Ferd. BRUNOT.

INDEX DES NOMS PROPRES

- Alfieri, 151.
Albertinelli (Mariotto), 265.
Amélie (reine), 351.
Ampère (fils), 160, 209, 276, 285, 321, 335.
Anckarswaerd (baron d'), 291, 292.
Andrieux, 118.
Angelico (fra), 247, 262, 341.
Ankwicz (Mlle), 304, 321, 354.
Arétin, 266.
Audibert, 247.
Aristote, 279.
Artaud de Montor, 257.
Astos (Mgr d'), 165.
Audibert, 226, 227.
Ault Dumesnil (d'), 158, 164, 275.
- Baader, 50, 243, 251, 254, 255.
Baldovinetti, 260.
Blanche, 93, 116, 120, 163, 276.
Balzac, 133.
Barbier (le poète), 97, 103, 258, 335.
Barbier (l'abbé), 150.
Barchou, 321.
Barthélemy, 78, 79.
Bartolo (Taddée di), 261.
Bartolomeo (fra), 247, 265.
Basaiti, 265.
Bastard (de), 192.
Beaufort (de), 276.
Beaumont (de), 209.
Bellini (Gentile et Jean), 265.
Berryer, 12.
Bertin, 135, 136.
- Bevet, 148.
Bodin, 126.
Boisserée (Sulpice), 135, 249, 250, 329.
Bonald (de), 229, 277.
Bossuet, 21, 22, 225.
Botticelli, 260, 268.
Bouillet, 15.
Boulangier, 129, 133.
Boulay Paty (Evariste), 98.
Brentano, 354.
Brézé (Marquis de), 195, 196.
Briffault, 71, 72.
Brizeux, 97.
Broglie (duc de), 94.
Brosse (de), 76.
Brutus, 225.
Burie (de), 10.
Burnouf, 238.
Busoni, 99.
Byron, 67, 151, 246.
- Cabet, 161.
Cadore (duc de), 126.
Calderon, 224.
Carpaccio, 266.
Carrache, 256.
Castagno, 260.
Catena, 265.
Catulle, 17.
Caumont (Arcisse de), 329, 330.
Cazalès, 72, 75, 76, 80, 141.
Chateaubriand, 29-37, 47, 67, 229, 237, 256, 257, 277, 283, 285.
Chelini, 260.
Churchill (Mme), 72.
Cicéron, 17, 225.

- Cimabue, 259.
 Cima da Conegliano, 265.
 Cochin, 256.
 Collins (Mgr), 354.
 Combalot, 158, 164.
 Comte (Ch.), 161.
 Considérant (Victor), 276.
 Coppinger (Dr), 300.
 Corcelles (de), 84, 86.
 Corneille, 227.
 Cornudet (Léon), 13, 14, 27, 30, 41-44, 53, 93, 113, 126, 127, 129, 140, 143, 175, 182, 189, 240.
 Cosimo (Pierre de), 265.
 Costa (Leorenzo), 288.
 Cousin, 18, 19, 69, 70, 71, 280, 281.
 Coustou, 257.
 Coux (de), 141, 142, 158, 162, 164, 188.
 Cordelier Delanoue, 122.
 Craddock, 72.
 Craon (Prince de), 100, 121.
 Credi (Leorenzo di), 265.
 Crivelli, 265.
 Crosnier, 129.

 Damiron, 280.
 Dante, 248, 258, 278, 279.
 Daru, 68.
 David (Emeric), 329.
 Davidoff (Mme), 237.
 Deffand (Mme du), 118.
 Delahaye, 201, 224, 226.
 Delavigne, 226.
 Debécourt, 354.
 Delécluze, 268, 269.
 Dello, 260.
 Delpech, 225.
 Démosthènes, 17.
 Deschamps (Antony), 101, 103-112, 117, 122.
 Deschamps (Emile), 44, 78, 98, 100, 103-112, 122, 317.
 Didron, 330.
 Dimer, 97.
 Döllinger, 157, 163, 251.
 Dolomieu (Mme de), 351.

 Dorval (Mme), 103.
 Doyle (Mgr), 320.
 Drouineau, 160.
 Dubois, 126.
 Dufieux, 285.
 Dumas (Alexandre), 118, 129.
 Dürer, 265.
 Duruy, 13, 14, 15.

 Eckstein (Baron d'), 56, 59, 72, 77, 90, 126, 276, 321.
 Epaminondas, 225.
 Esquiros, 355.

 Fabriano (Gentile de), 262, 265.
 Falconnet, 87.
 Fauriel, 160, 280.
 Fauveau (Mlle), 337.
 Fitz James (de), 301.
 Flint (Sir Charles), 79.
 Foisset, 245.
 Foligno (Nicolas de), 262.
 Fontaine, 126.
 Fontaney, 116, 119.
 Forbes (James), 11, 12.
 Fortoul, 283.
 Foucher (Paul), 97.
 Fouinet, 116, 119.
 Francia (Francesco), 288.
 Frémery, 189, 195.
 Frère, 160.

 Gaddi (Taddeo), 260.
 Garnier Pagès, 161.
 Gay (Delphine), 68, 71, 72, 119, 126, 317.
 Gerbet (abbé), 146, 162, 191, 321, 339.
 Gerlach (M. de), 88.
 Ghiberti, 260.
 Ghirlandaio, 260.
 Ghirlandaio (Rodolphe), 265.
 Giorgion (Le), 266.
 Giotto, 258, 259, 260, 265.
 Giusto, 265.
 Gladstone, 270.
 Gœthe, 181, 228, 251.

- Görres (Joseph von), 156, 243, 251, 354.
 Görres (Guido von), 251.
 Gramont (duc de), 195.
 Grégoire XVI, 134, 155, 165, 173, 177, 202, 213, 327.
 Guariento, 265.
 Guéranger (Dom), 351.
 Guérin (Maurice de), 325.
 Guigniaud, 238.
 Guerrier de Dumas, 321.
 Guide (Le), 258.
 Guido, 259.
 Guiraud, 98.
 Gozzoli (Benozzo), 262.
 Gurowski, 326.
 Guise (de), 13.
 Guizot, 19, 36, 244, 291, 292.
- Hamann, 251.
 Hamilton (duc de), 72.
 Hellert, 50, 52.
 Hemmelinck, 265.
 Herbelot (d'), 121, 124, 125, 240.
 Herder, 19.
 Homère, 17, 133, 229.
 Horace, 68, 69.
 Hugo (Eugène), 111.
 Hugo (Victor), 21, 43, 44, 72, 77, 104, 108, 113-139, 151, 195, 224, 228, 275, 300, 309-313, 317, 325, 330, 334, 335.
 Hugo (Madame), 122, 129.
 Hyde de Neuville, 33.
- Innocent III, 66.
 Jacobi, 251.
 Janski (Bohdan), 321.
 Janvier, 86, 87, 126, 228.
 Jean Paul Richter, 251, 255.
 Jöhannot, 98.
 Jouffroy, 280.
 Jules II, 264.
 Jurieu, 25.
 Justi, 343.
 Juvénal, 17.
- Kant, 19.
 Kergorlay, 189.
 Kertanguy, 148.
- Laboulaye, 87.
 Lacordaire, 24, 30, 59, 82, 84, 99, 101, 126, 128, 129, 133, 135, 142, 147, 149, 150, 151, 156, 157, 158, 159, 179-235, 278, 302, 326, 345, 349.
 Lacreteille, 87, 280.
 Lafayette, 209, 325.
 La Ferronays (Albert de), 134, 248, 249, 346.
 La Ferronays (M. de), 241, 242, 244, 267.
 Lainé (Théophile), 197.
 Lainé (Vicomte), 72.
 Lamartine (de), 43, 47, 67-91, 116, 117, 146, 151, 228, 229, 283, 285, 286, 317, 319.
 Lamartine (Mme de), 70, 71, 72, 76, 99, 224.
 La Mennais, 58, 59, 82, 83, 85, 86, 99, 101, 116, 124, 125, 126, 128, 131, 134, 135, 136, 140-178, 179, 185, 193, 195, 201, 202, 204, 207, 208, 210, 211, 215, 218, 229, 248, 274, 277, 286, 303, 320, 321, 322, 326, 335, 336, 344.
 La Prévotaye, 148.
 La Rochefoucauld (Polydore de), 76.
 Lemarcis (Gustave), 26, 31, 32, 40, 45-49, 51, 67, 68, 69, 92, 94, 114, 115, 116, 124, 126, 154, 186, 291.
 Lemercier, 94.
 Lenoir (Alexandre), 329.
 Leroux, 19.
 Lesquen (Mgr de), 165.
 Le Sueur, 256.
 Lherminier, 276.
 Liancourt, 76.
 Lippi (Filippino), 261.
 Lippi (Filippo), 260.
 Liszt, 99.
 Lorenzetti (Ambrogio), 259.

- Lorenzo Bicci, 260.
 Lorenzo (Fiorenzo di), 262.
 Lorenzo Lotto, 247.
 Louis XV, 206.
 Louis-Philippe, 82.
 Luther, 118.
- Maistre (Comte de), 229, 277, 315.
 Maintenon (Mme de), 206.
 Mano di Simone, 268.
 Mansueti, 265.
 Mantegna, 265.
 Manzoni, 30, 51, 209, 270, 354.
 Marchese (Père), 354.
 Marmier (duc de), 195.
 Mars (Mlle), 119.
 Martignac (de), 121.
 Martin (Abbé), 200, 245, 246.
 Martin Aimé, 71, 92.
 Martin du Nord, 42.
 Masaccio, 266, 268.
 Masolino, 260.
 Maugin, 161.
 Mazoyer, 85.
 Melun (de), 13, 21.
 Mérimée, 116, 120, 126.
 Mérode (Félix de), 275, 276.
 Messine (Antonello de), 266.
 Michel Ange, 256.
 Michelet, 15, 16, 44, 50-66, 129, 269, 317, 325, 351.
 Mickiewicz, 84, 172, 173, 275, 320-327.
 Montalembert (André de), 10.
 Montalembert (Guillaume et Aimery de), 9.
 Montalembert (Marc-René de), général, 10.
 Montalembert (Marc-René de), diplomate, 10, 11, 12, 190, 219.
 Montalembert (Mme de), née Forbes, 11.
 Montalembert (Mme de), née Mérode, 87, 267, 268.
 Montalembert (Elise), 37.
 Montault (Mme de), 76.
- Montbel, 99.
 Montmorency (duc de), 12.
 Moore, 45.
 Moy (Baron de), 251.
 Müller, peintre, 354.
 Murphy (père), 297.
 Murray (Mgr), 300.
 Musset (A. de), 100, 117.
- Napoléon, 117, 206, 307.
 Narbonne (Mme Emeric de), 71, 76, 104.
 Nicolas (czar), 323.
 Nicolle (abbé), 12, 15.
 Nodier, 29, 132.
 Novalis, 313-317, 318.
- O'Connell, 74, 126.
 Orcagna, 258, 260.
 Orsel, 337.
 Ozanam, 137, 273-287.
 Overbeck, 247, 257, 337, 354.
- Pacca (Cardinal), 157, 165, 202.
 Paganini, 103.
 Pagès, député, 86, 87, 161.
 Paris (Paulin), 351.
 Pascal, 229.
 Pasquier, 196.
 Patin (H.), 280.
 Pauthier, 98.
 Perse, 17.
 Persil, 196.
 Pérugin (Le), 247, 257, 262, 268.
 Pinturricchio, 263.
 Platon, 17, 225, 279.
 Pline le Jeune, 17.
 Polignac (duc de), 33, 342.
 Pollajuolo, 262.
 Pontormo, 265.
 Poret, 15.
 Portalis, 242.
 Poussin, 256.
 Prévitali, 266.
- Quatremère de Quincy, 330.

- Quélen (Mgr de), 218, 277.
 Quinet, 50, 52.

 Racine, 21, 43, 114, 119, 225, 227.
 Raigecourt (Comte de), 126.
 Raphaël, 253, 254, 256, 257, 258, 263.
 Rasse (de), 88.
 Renan, 280.
 Reboul, 80.
 Rémusat, 238.
 Rességuier (Comte Jules de), 105, 106, 351.
 Ringseis, 156.
 Rinn, 50.
 Rio, 134, 236-272, 313, 340.
 Rocher, 72.
 Rogers, 270.
 Rohan (duc de), 45.
 Romain (Jules), 243.
 Rougé (de), 301.
 Roselli (Cosimo), 260.
 Rousseau, 22, 24, 25, 229.
 Royer Collard, 127.
 Rzewuski, 247, 301.

 Saint Bernard, 118.
 Saint Bernardin, 261, 263.
 Saint Bonaventure, 279.
 Saint François d'Assise, 260, 350.
 Saint-Laumer, 22, 128.
 Saint Louis, 66.
 Saint-Marc-Girardin, 160, 280.
 Saint-Priest (de), 68, 71, 96.
 Saint Thomas, 66, 279.
 Sainte-Beuve, 44, 72, 96, 115, 116, 121, 124, 129, 223, 224, 275, 276, 279, 309, 326, 335, 351, 354, 355.
 Sainte Elisabeth, 278, 343-357.
 Salinis (abbé de), 141.
 Salvandy, 338.
 Sano di Pietro, 268.
 Santa Croce, 266.
 Sanzac (de), 10.
 Sarto (André del), 265.
 Sauzet, 133, 292.

 Savigny, 276.
 Savonarole, 264.
 Schelling, 50, 156, 157, 243, 251, 252, 253.
 Schiller, 29, 224, 226, 227.
 Schlegel (F. et G.), 226, 227, 251, 313, 314.
 Schlotthauer, 156.
 Scipion, 225.
 Scott (Walter), 116.
 Ségur d'Aguesseau, 182.
 Sérour d'Agincourt, 257, 329.
 Shakespeare, 94, 106, 224, 226, 227, 228.
 Signorelli, 263.
 Sigoyer, 116, 119.
 Silvio Pellico, 62, 209, 354.
 Sixte-Quint, 66.
 Skrzynecki, 175, 176.
 Socrate, 225.
 Soulié, 116.
 Squarcione, 265.
 Staël (Mme de), 26-29, 224, 226.
 Stendahl, 151, 258.
 Stollberg, 251.
 Swetchine (Mme), 251, 254.

 Tacite, 231.
 Tascher (Comtesse de), 350.
 Talaru, 301.
 Tasse (Le), 263.
 Thiers, 90.
 Thomassy, 355.
 Tibulle, 17.
 Tieck, 251, 313.
 Tite-Live, 17.
 Titien (le), 266.
 Tocqueville (de), 209.
 Toussenel, 64.
 Turquety, 80.
 Troy (Mgr), 320.

 Uccello, 260.
 Ugglas (Comtesse d'), 30, 114.

 Vanni, 268.
 Vatout, 72.

- | | |
|---|--|
| Veith, 247.
Ventura (père), 61, 158, 163.
Vieil Castel, 195.
Vigny, 43, 71, 76, 78, 92-112, 116,
146, 276, 300, 312, 313, 317.
Villèle (de), 237.
Villemain, 118, 280.
Vinci (L. de), 265.
Viollet-le-Duc, 330. | Virieu (comte de), 68, 85.
Vitet, 329.
Vivarini, 265.
Vogué (de), 301.
Voltaire, 22, 24, 48, 69, 118,
119, 225, 228, 229.
Wailly (L. de), 98, 99.
Wells (Miss), 270.
Wiseman (cardinal), 269, 270. |
|---|--|
- ~~~~~

TABLE DES MATIÈRES

I

LA FORMATION LITTÉRAIRE DE MONTALEMBERT

	PAGES
CHAPITRE I. Origines et éducation.....	9
— II. Influences littéraires : Rousseau.....	21
» Madame de Staël.....	26
» Chateaubriand.....	29

II

LES AMIS DE MONTALEMBERT

CHAPITRE III. Cornudet.....	41
— IV. Lemarcis.....	45
— V. Michelet.....	50
— VI. Lamartine.....	67
— VII. Vigny, les frères Deschamps.....	92
— VIII. Hugo.....	113
— IX. La Mennais.....	140
— X. Lacordaire.....	179
— XI. Rio.....	236
— XII. Ozanam.....	273

III

LES ŒUVRES DE MONTALEMBERT

CHAP. XIII. Premiers articles. <i>Le Correspondant</i> , <i>l'Avenir</i>	291
— XIV. Les Pèlerins Polonais.....	320
— XV. Contre le Vandalisme.....	328
— XVI. Histoire de Sainte Elisabeth.....	341
Index.....	359

